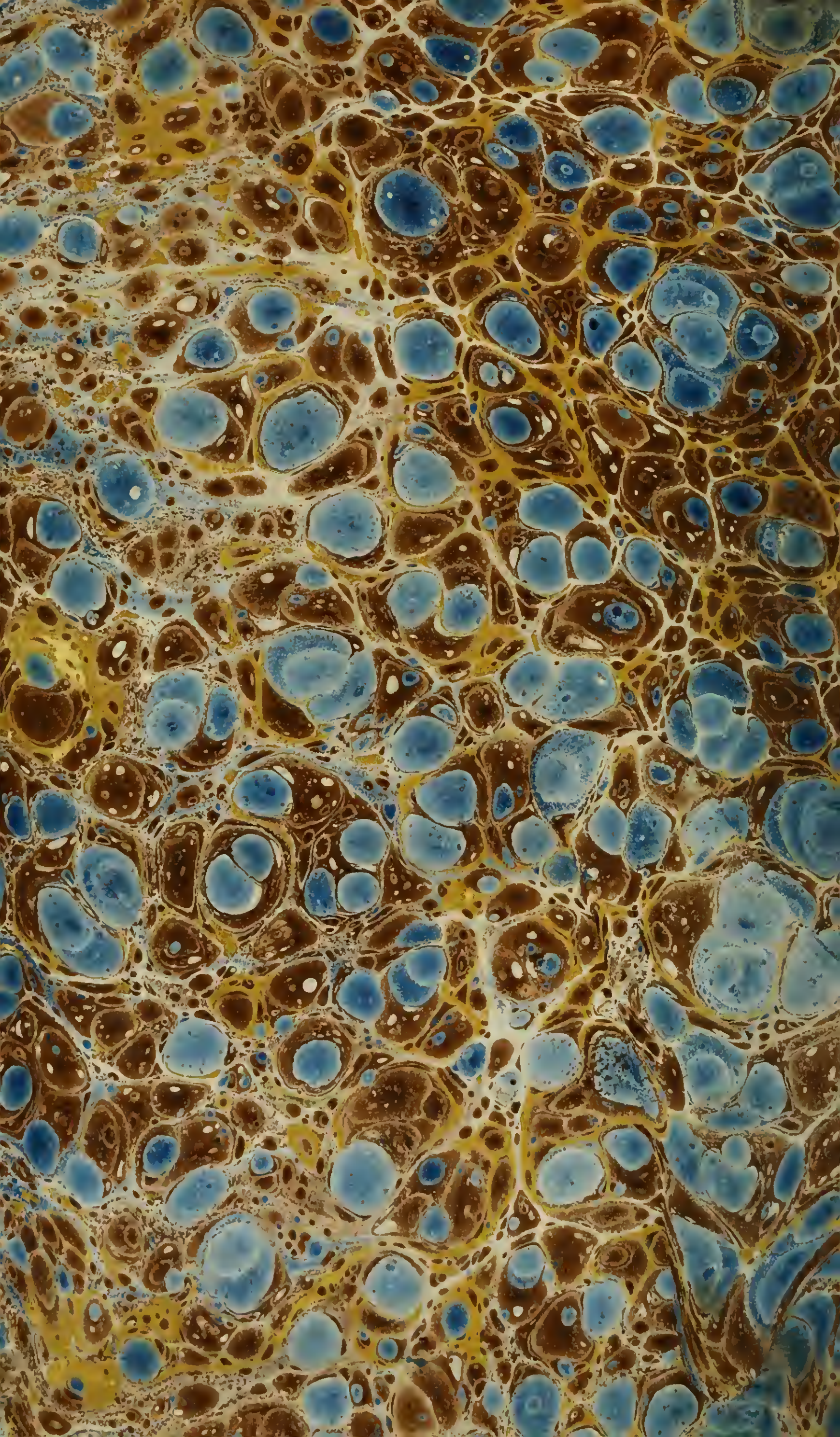






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. Saulnier, Directeur de la *Revue Britannique;* J. M. Berton, avocat à la cour de cassation; Ph. Chasles; L. Galibert; Lesourd; Am. Sédillot; Genest; West, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Quatorzième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, Rue des Bons-Enfans, N° 21;
ET CHEZ Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,
Rue Vivienne, N° 2, au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs,
Ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1835.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

MARS 1835.

REVUE
BRITANNIQUE.



DES ROUTES ET DES CHEMINS EN FRANCE.

Tout a été dit sur l'utilité des routes et des chemins. Ils servent également des intérêts qui semblent inconciliables ; ceux du producteur dont la fortune s'élève avec les hauts prix, et ceux du consommateur dont le bon marché augmente l'aisance. Tandis qu'ils font hausser la production sur les points où elle s'opère, en en facilitant l'écoulement, ils la font baisser aux lieux où elle se consomme, en lui en ouvrant l'accès. Aussi utiles au marché qu'au champ et à la fabrique, ce n'est pas seulement au bien-être de quelques-uns ou du plus grand nombre qu'ils contribuent, mais à celui de tous. Il est même difficile de concevoir la prospérité d'un pays, quelque favorisé qu'il soit d'ailleurs, sans moyens de communication. Comme les échanges y seraient à peu près impossibles, il y aurait à la fois, sur presque tous les points, encom-

brement et pénurie; encombrement d'objets superflus, et absence d'objets nécessaires. Il faut des routes, des chemins, des chars nombreux qui les parcourent, pour faire cesser cette pléthore et cette atonie; pour rétablir un équilibre indispensable au corps social.

Aussi, tous les gouvernemens qui ont eu quelque soin du bien public, qui ont vu dans les nations qu'ils régissaient, non pas seulement une ferme à exploiter, mais des obligations à remplir, se sont-ils occupés des moyens de conserver ou d'étendre les communications. Rome employa les bras de ses légions à dérouler sur un territoire immense les grandes zones qui le traversaient. Nous retrouvons dans nos champs, dans nos bois, sur le tracé de nos propres chemins, les segmens épars de ces voies mpériales, de ces *chemins de César,* comme les appelle toujours la tradition. Il faut croire que les vaincus eurent encore plus de part que le vainqueur à l'exécution de ces grands ouvrages; car la corvée était une des charges les plus pesantes que supportait le *provincial*, comme on nommait alors le sujet de l'empire, qui tenait en quelque sorte un rang intermédiaire entre l'esclave et le citoyen admis aux franchises romaines. Dans la Gaule, les populations, attroupées en *bagaudes,* se soulevèrent contre l'insupportable fardeau des impôts et des prestations de tout genre dont les accablait le gouvernement impérial, et secondèrent ainsi l'introduction et la conquête des Francs.

Une reine barbare, qui régna sur eux, Brunehault, dont l'histoire ne nous a guère raconté que les fureurs, s'occupa cependant de la viabilité de la portion de la Gaule qui lui était soumise; et les lignes des routes s'y multiplièrent sous son règne. Cette sollicitude pour un service si important pourrait faire croire qu'elle valait mieux

que l'histoire ne l'a prétendu. On trouve dans l'Ile-de-France, à des distances rapprochées de Paris, des débris de ces ouvrages auxquels la mémoire reconnaissante des populations a conservé le nom de chemins de Brunehault. Couvertes de dalles quelquefois rapprochées avec un ciment, ces routes se distinguent, comme celles des Romains, par le luxe de leurs matériaux. On voit que c'est un conquérant qui en a tracé le plan, et des vaincus qu'on ne ménageait pas qui l'ont exécuté.

Toutes ces voies, construites avec un luxe surabondant de précautions et de solidité, ne pouvaient être détruites que par les âges ; elles existaient sans doute au tems de Charlemagne, et servaient à la circulation de son empire. Aucun monument historique ne nous apprend ce qu'il fit pour les conserver ou les étendre. Mais il paraît que, comme tous les esprits supérieurs, il avait compris l'importance des communications. Au milieu du tumulte de sa vie, il conçut la grande pensée d'unir par un canal le Rhin au Danube, et d'établir de cette manière une navigation méditerranée entre la mer Noire et la mer du Nord. Mais les Saxons idolâtres à dompter, les peuples exotiques ou indigènes de l'Italie à vaincre ou à contenir, l'ardeur turbulente des Francs de toutes les tribus à diriger dans ses voies, ne lui laissèrent pas le loisir d'exécuter un si beau et si utile projet, qui devrait seul suffire pour immortaliser sa mémoire, si on se rappelle les tems barbares dans lesquels ce projet fut conçu.

Quand la grande monarchie de Charlemagne, divisée par ses fils, fut ensuite fractionnée par l'anarchie féodale en d'innombrables seigneuries souveraines, on conçoit qu'il devint impossible, sur un territoire sans cohésion, sans liens administratifs, de percer de nouvelles routes, et même d'entretenir celles qui existaient. C'est

à peine si on y trouvait quelques chemins. Au surplus, loin de vouloir alors faciliter la circulation, on tâchait systématiquement d'y mettre des obstacles et des entraves. Comme il n'y avait pas d'autres droits que ceux que la violence faisait prévaloir, chacun était en armes pour attaquer ou se défendre. L'homme se précautionnait contre son semblable, qu'il regardait comme son ennemi, et cherchait à s'en isoler. Il fortifiait les approches des gués, des passages; il plaçait sa demeure dans les lieux dont l'abord était le plus difficile, et recourait à l'art pour en augmenter les difficultés naturelles. Le voyageur qui suit le cours du Rhône peut voir à l'horizon, parmi les aspérités du Vivarais, des traces et pour ainsi dire le symbole de ces tems malheureux, dans ces châteaux en ruines, placés comme des nids d'aigles, sur des crêtes inaccessibles.

C'est au règne de Louis XI que finit le moyen-âge, et ce prince, qui fut un méchant homme et un grand roi, ouvre en quelque sorte l'histoire moderne. Si, par son caractère impitoyable, il rappela la barbarie des siècles antérieurs, à beaucoup d'égards ses idées étaient presque celles de notre époque. C'était une pensée toute moderne d'introduire sur les bords de la Loire la culture du mûrier, et d'y encourager la fabrication des soieries. Il est probable aussi qu'il cherchât à améliorer la viabilité du royaume. Du moins dans cette monarchie, dont cependant les limites étaient si rapprochées, et que les grands fiefs pressaient de toutes parts, il sentit l'avantage d'abréger les distances par la rapidité qu'on mettrait à les franchir, et il établit des lignes de postes dans plusieurs directions. Déjà, sous Trajan et ses successeurs, les Romains avaient compris l'utilité de ménager le tems par la vitesse; et pour cela ils entretenaient des relais sur les

grandes voies qui traversaient l'empire. Mais ces postes n'existaient que pour le service des Césars. L'institution de Louis XI, conçue avec des vues plus libérales, servit également l'action gouvernementale, qu'elle fortifia, et les rapports particuliers. Presque contemporain de la découverte de l'imprimerie, l'établissement des postes, qui tendait à un but analogue par des voies différentes, n'eut guère moins d'influence sur l'avenir des sociétés européennes.

Occupés à poursuivre au-delà des monts des droits incertains, les successeurs de Louis XI firent sans doute peu d'efforts pour améliorer nos moyens de circulation. Il leur était plus facile de bâtir des palais florentins avec les architectes étrangers qu'ils faisaient venir, et d'en couvrir les murs de peintures italiennes, que de pourvoir à ce grand besoin du royaume. Toutefois, il serait injuste d'oublier que c'est en partie sous leur règne, pendant le seizième siècle, que furent achevées ces levées de la Loire, commencées sous Charlemagne, pour en régler le cours et protéger les belles vallées qu'elle arrose contre les ravages de ses débordemens. L'administration française fit bien de se mettre de bonne heure à l'œuvre pour entreprendre ce prodigieux ouvrage, car au prix actuel de nos journées, c'est à peine si on pourrait l'exécuter maintenant. Une grande pensée économique honore aussi le seizième siècle, ou du moins les années qui le terminent; celle du canal ouvert entre le cours de ce fleuve perfectionné par les digues qui le contenaient et le bassin des eaux de la Seine. Cette belle entreprise marcha rapidement sous les auspices et avec les encouragemens de Henri IV et de son ministre; personnage singulier et complexe, dont le caractère reflétait à la fois la couleur des âges qui l'avaient précédé et celle des âges qui allaient

suivre ; qui, à quelques-unes des généreuses sympathies du dix-huitième siècle, joignait la rudesse austère et la fierté féodale des tems chevaleresques. Chose bizarre ! la France possédait un canal avant d'avoir des routes, et quand son territoire n'était encore traversé que par quelques chemins insuffisans et imparfaits.

Cinquante ou soixante ans plus tard, l'Angleterre, qui aujourd'hui se glorifie avec raison de la perfection de ses routes, qu'elle doit moins, il est vrai, à l'habileté de son administration qu'à la grandeur des sacrifices qu'elle fait pour les percer ou les entretenir, n'était guère, sous ce rapport, plus avancée que ne l'était la France à la fin du seizième siècle ou au commencement du dix-septième. Sur ces lignes où maintenant l'on fait quatre lieues à l'heure, on n'en faisait pas une à cette époque ; et encore le transport des marchandises s'opérait presque exclusivement avec des chevaux de bât, et celui des voyageurs sur des chevaux de selle. En Angleterre comme ailleurs, ce fut le dix-huitième siècle qui attela les premiers aux chariots, et les seconds aux diligences. On s'explique pourquoi M. de Turenne disait alors qu'il ne concevait pas la possibilité de commander à plus de trente mille hommes. Comment en effet aurait-on pu manœuvrer sur de pareils chemins le matériel d'une grande armée ?

N'accusons pas Colbert de ne pas avoir amélioré les communications de la France, car c'est à ses encouragemens que l'on doit en partie le canal ouvert dans le Languedoc, pour joindre les deux mers ; grande et utile entreprise qui fut l'une des plus belles gloires du règne de Louis XIV, comme le canal de Briare l'avait été du règne de son aïeul. Si nos routes ne devinrent pas meilleures sous l'administration de Colbert, c'est que l'activité de son génie était sollicitée en même tems par trop d'objets ;

qu'il avait trop à faire dans ce pays qui se dégageait avec effort d'une barbarie prolongée pendant tant de siècles. Toutefois, malgré mon respect pour sa mémoire, je dois convenir que de fâcheuses modifications s'introduisirent sous lui dans l'administration de notre viabilité. Jusque-là c'était un édit de Théodose, confirmé à plusieurs reprises par les capitulaires de nos rois, qui l'avait régie. Aux termes de cet édit, toutes les classes de la société sans exception, même les gens d'église, devaient participer aux frais de leur entretien. Mais sous Louis XIV, suivant la mauvaise économie politique qui prévalait, l'on ne considérait guère comme des charges que celles qui se réalisaient en argent; l'on crut de bonne foi modérer celles du peuple, en ne lui demandant plus que du travail, et en établissant que désormais les routes, les chemins seraient exclusivement entretenus par la corvée. Or, comme il était impossible avec les idées de l'époque d'imposer un labeur manuel à des clercs, à des gentilshommes, car les scrupules religieux, l'orgueil du sang se seraient également soulevés contre cette prétention, les classes les plus opulentes, celles qui avaient la propriété ou l'usufruit de la plus belle partie du territoire de la France, et qui par conséquent étaient le plus intéressées aux progrès de la viabilité, se trouvèrent par le fait, quoique sans décharge expresse, dispensées d'y concourir. Ce fardeau retomba donc presque entièrement sur les pauvres, les nécessiteux, la portion de la société la moins capable d'en supporter le poids, et celle qu'il convenait le plus de ménager.

Cependant, stimulé par l'exemple d'un état voisin, de la Lorraine qui devait plus tard être incorporée à la France et qui s'y rattachait déjà par ses mœurs et par son langage, Louis XIV voulut aussi ouvrir de grandes routes. Il fit entre autres commencer la route de Paris à Toulouse et

celle de Lyon à Bordeaux qui avaient Limoges pour point d'intersection. Comme les populations des communes ou des paroisses qu'elles traversaient n'auraient pu sans aide exécuter d'aussi grands ouvrages, on tirait les travailleurs de distances plus ou moins fortes, quelquefois de quatre à cinq lieues. Les malheureux requis par la corvée employaient sans profit pour les travaux une partie de leur matinée à parcourir ces distances, le plus souvent sur des sentiers couverts de fange et presque impraticables; et le soir dans l'ombre, ils étaient obligés de les franchir de nouveau pour regagner leur gîte. Ce n'était pas seulement leur tems qui se perdait dans ces allées et venues continuelles, mais leurs vêtemens, leurs chaussures, leur santé et même leur argent; car les alimens que leurs familles auraient préparés chez eux, il fallait qu'ils se les procurassent à plus de frais dans des auberges. La corvée devait aussi nuire à leur caractère moral; presque toujours, en effet, quand on appauvrit les classes laborieuses, on les déprave. Il est rare qu'elles ne cherchent pas, par des consommations immodérées, dans des excès de tout genre, à s'étourdir sur leurs misères.

Jamais charge publique n'avait été plus mal combinée, plus lourde, plus inégale, et en même tems plus stérile. Que pouvait-on attendre en effet de tous ces bras inexpérimentés, du travail de ces hommes fatigués et mécontens? Quatre-vingts ans après l'ouverture des travaux, les deux routes dont je parlais tout à l'heure n'étaient pas plus avancées qu'au moment où on les avait entreprises. La viabilité se déplaçait sans cesse sur ces interminables routes, sans y faire jamais de progrès. Elles étaient si mal construites, que lorsqu'elles étaient finies sur un point, elles se détruisaient sur un autre. Il fallait perpétuellement les refaire; et il est probable que

si on n'eût pas changé de méthode, aujourd'hui elles seraient encore dans le même état, et qu'elles n'auraient pas plus profité du travail des soixante-dix dernières années qu'elles n'avaient profité de celui des quatre-vingts années antérieures.

Dans ce compte rapide des efforts, heureux ou non, tentés successivement pour l'amélioration de nos routes, il ne faut pas omettre ceux du régent; car ce serait une erreur de croire qu'il perdit de vue ce grand intérêt dans l'étourdissement des plaisirs. Il faut le dire; absorbée par des scènes d'intérieur dont elle a recherché les détails avec un soin qui sied peu à une muse aussi grave, l'histoire n'a pas donné assez d'attention aux actes de son gouvernement. Aujourd'hui nous jouissons encore du bienfait de plusieurs de ces actes, avec un oubli du bienfaiteur qui tient de l'ingratitude. Aucune administration ne fut peut-être plus féconde que la sienne en essais, en tentatives de tout genre. Le moyen-âge, dont la ferveur multipliait les ressources, avait pourvu aux besoins spirituels du royaume, en en couvrant le territoire d'innombrables églises. Avec d'autres vues, le régent n'entreprit guère de moins grands travaux. Dans le double but de fortifier les liens de la discipline et de soulager les populations du logement des gens de guerre, qui altéraient par leur contact l'innocence des mœurs bourgeoises, il conçut le projet de séparer le soldat du citoyen, et fit construire quatre cents casernes pour loger l'armée. En même tems, il créa la maréchaussée, première ébauche de cette belle institution de la gendarmerie, qui, avec son caractère demi-civil et demi-militaire, contribue si puissamment à maintenir la paix intérieure au sein de la fermentation croissante de nos sociétés actuelles. Cette création, et le casernement des troupes,

sont sans contredit deux services éminens rendus à la France.

Mais ce fut surtout l'agrandissement de nos moyens de communication qui excita toute la sollicitude du régent, et son administration fut une des époques les plus importantes de l'histoire de leurs progrès. A Blois, il jeta un nouveau pont sur la Loire; et il rattacha par un second lien le bassin de ce fleuve à celui de la Seine, en creusant le canal d'Orléans. Il ouvrit aussi les travaux de quelques-unes des grandes voies qui traversent le royaume. Il fit bien mieux encore que ces efforts isolés et partiels; car il institua le corps du génie des ponts-et-chaussées, et prépara de cette manière les travaux de l'avenir, tout en donnant une direction uniforme et plus judicieuse à ceux de son tems. Enfin, sous son administration, un arrêt du conseil, de 1720, devint pour ainsi dire la charte de la grande voierie. Toutes les dispositions, entre autres celles qui réglaient la largeur des routes, sont loin sans doute d'être bonnes. Il est rare que l'administration réalise de suite le bien qu'elle poursuit. Le plus souvent on n'y arrive, comme à la vérité dans les sciences, que par des tâtonnemens; mais c'est beaucoup déjà de le chercher et d'y tendre. Même avec ses imperfections, l'arrêt du conseil de 1720 devait avoir d'importans résultats; ce qui en diminua l'influence, ce qui paralysa en partie les efforts du régent et ceux du nouveau corps qu'il venait de créer, ce fut le maintien de la corvée, que malheureusement on continua d'employer, presque à l'exclusion de tout autre moyen, à l'entretien comme à la construction des routes.

Un homme à qui Louis XV laissa faire beaucoup de bien, qui, sans être ministre, en eut cependant sous son règne toute l'importance, M. Trudaine, avait reconnu la

pesanteur et en même tems l'inutilité de ces accablantes prestations. Il n'avait pas seulement l'intelligence du bien ; il en avait aussi l'amour, cet amour indispensable à quiconque veut l'opérer, du moins sur une grande échelle, car il est rare que les hommes désintéressés et courageux qui le tentent, puissent le faire sans avoir à soutenir des luttes incommodes ou dangereuses. Cela était vrai, surtout à l'époque de M. Trudaine ; dans cette société remplie d'inégalités, d'aspérités de tout genre, sur laquelle la révolution n'avait pas encore promené son niveau. Ce n'était pas seulement des oppositions isolées et individuelles qu'il fallait alors combattre ; mais des classes nombreuses, puissantes, intéressées à perpétuer des abus qui constituaient en partie leur bien-être. Malgré tout son dévouement aux intérêts populaires, aux premiers de tous, à ceux du grand nombre, M. Trudaine n'essaya pas d'abolir la corvée. Il pensa que c'était trop prétendre pour son tems, que de vouloir imposer à ceux qui retiraient des routes le plus d'avantages une partie des dépenses dont elles étaient l'occasion.

Pénétré des mêmes convictions, éclairé des mêmes lumières, mais avec un zèle encore plus ardent pour le bien, une vocation plus impérieuse, M. Turgot essaya dans son intendance de Limoges ce que M. Trudaine n'avait pas osé dans une position supérieure. Sans le concours des ministres, quoiqu'avec leur aveu, il substitua un impôt en argent aux prestations de la corvée. Cette contribution ne fut pas seulement imposée aux paroisses voisines des routes en construction, mais sur toutes les paroisses de la province, afin d'en réduire le poids en le répartissant. Cette innovation hardie, d'une utilité incontestable et d'une légalité douteuse, de la part d'un fonctionnaire subalterne, ne rencontra cependant que fort peu d'obsta-

clés, tant M. Turgot avait pris le soin d'y préparer ses administrés. Esprit haut et droit, il n'avait pas plus les préjugés de son tems que ceux des époques antérieures. Il n'éprouvait pas, comme beaucoup de ses contemporains, d'antipathies fanatiques contre le clergé. Il pensait qu'au milieu de la simplicité de nos campagnes, leurs pasteurs spirituels devaient au moins avoir une supériorité relative. Dans des circulaires remplies d'une sollicitude si touchante pour le bien public, qu'il poursuivait avec plus d'ardeur que le vulgaire des hommes ne poursuit son bien particulier, il chercha à convaincre les curés de sa province des avantages du système qu'il voulait introduire dans l'administration de notre viabilité ; il réclama leur concours pour surmonter les résistances qui pourraient en contrarier l'application. Il l'obtint, et les résultats vinrent promptement démontrer l'efficacité de ses soins. C'est ainsi qu'avec des allocations annuelles très-modérées, qui ne s'élevèrent jamais, pour tout le Limousin, à plus de cent mille écus, et qui descendirent quelquefois jusqu'à quarante mille, il acheva rapidement dans cette généralité cinq routes que la corvée s'efforçait en vain de construire depuis près d'un siècle.

Créateur d'un nouveau système administratif pour la construction des routes, M. Turgot le fut aussi d'un nouveau mode d'entretien ; mode bien supérieur aux procédés de l'administration anglaise qui restaure et n'entretient pas. C'est lui en effet qui plaça le premier, sur le tracé des routes, des lignes de cantonniers. Des matériaux furent tassés à de courtes distances, sur les acotemens de celles qu'il venait d'ouvrir ; et des hommes établis de trois en trois lieues furent chargés d'en faire la distribution partout où le besoin s'en faisait sentir. Ces cantonniers, dont l'habitation occupait le centre de la ligne commise

à leur surveillance, parcouraient chaque jour et alternativement l'une des moitiés de cette ligne, pour y rabattre les ornières et en remplir les légères excavations, avant que la roue des chars ou l'infiltration des eaux les eût creusées davantage. Ce système conciliait à la fois le bien du service, puisque les dégradations étaient immédiatement réparées, et les avantages de l'économie, car ces dégradations, quand on en diffère la réparation, s'aggravent et s'augmentent pour ainsi dire par la puissance de l'intérêt composé. Garanti par une expérience de plus de soixante ans, c'est celui qui prévaut encore; seulement il a fallu multiplier le nombre des cantonniers. On conçoit que l'activité croissante du mouvement social, en augmentant celle de la circulation, devait nécessairement rendre plus difficile l'entretien des voies sur lesquelles elle s'opère.

La renommée de ces utiles travaux; les bénédictions d'une grande province; les éloges des philosophes, de tous les hommes qui agissaient sur leurs contemporains par la supériorité de la pensée et la puissance de l'art d'écrire; l'exaltation généreuse d'une époque qui sympathisait avec toutes les vues, toutes les entreprises favorables aux progrès du bien-être social, soulevèrent pour ainsi dire M. Turgot de la position secondaire qu'il occupait, pour le porter au ministère. Il n'y resta que bien peu de tems, et cependant notre sol conserve toujours des traces profondes de son court passage dans les tranchées de ces grandes voies, dont il se hâta de tirer les lignes, pour resserrer les liens du nord et du midi, de l'est et de l'ouest de la France. Il ouvrit rapidement ces lignes dans une grande partie de leur longueur sans y faire, il est vrai, d'autres ouvrages que des nivellemens et des terrasses, et en laissant à l'avenir le soin d'y pratiquer des chaussées :

avec la rectitude ordinaire de sa raison, il calculait qu'il valait mieux donner à tout le royaume des communications imparfaites qu'à quelques-unes de ses parties des communications perfectionnées. En même tems, afin de favoriser le développement de la production agricole et de réduire les frais d'entretien des routes comme ceux de leur construction, il en diminua de près de moitié la largeur fixée par l'édit de 1720 à des dimensions démesurées et presque égales à celles des voies que fait ouvrir l'administration russe sur un territoire immense dont elle n'a pas besoin de ménager l'espace. C'est donc M. Turgot qui est l'auteur du système qui régit notre grande viabilité; il en a arrêté les principes, posé toutes les bases. A cet égard, comme au reste dans la plupart des autres services, nous tous aujourd'hui, sur les divers degrés de la hiérarchie administrative, nous ne faisons guère que continuer son œuvre. Faucher avec courage dans les abus de cette époque eût été déjà un important service. Ce grand ministre qui avait des vues, des théories arrêtées sur toutes les questions, faisait mieux encore; presque toujours il remplaçait ce qu'il avait détruit par des institutions nouvelles dont les principes se sont conservés dans les lois qui règlent maintenant l'action administrative. C'est lui qui, au milieu des anomalies de toute espèce créées par l'anarchie des tems barbares, a cherché sans cesse cette équitable et belle unité qui fut en partie son ouvrage; cette puissante centralisation, poursuivie de nos jours par l'ignorance, avec la témérité ordinaire de ses jugemens et qu'il a fallu défendre contre elle en 1833; mais qui, heureusement, pour la force comme pour la prospérité de la France, paraît enfin sauvée de ses attaques.

Mais les efforts que faisait M. Turgot pour répartir avec

plus d'équité les charges publiques, devaient nécessairement lui susciter de grands embarras, dans un pays où des minorités puissantes, placées au faîte de la hiérarchie sociale, tiraient une grande partie des profits de leur position, de l'inégalité même de ce partage. Ce fut avec indignation qu'elles apprirent qu'on voulait les faire contribuer à l'entretien et à la construction des routes, dont elles étaient affranchies depuis plus d'un siècle. De tous côtés, des clameurs contre le sacrilége qui osait porter la main sur les immunités aristocratiques vinrent étourdir le trône. L'homme de bien qui l'occupait, et qui devait plus tard disparaître dans des tempêtes populaires, céda avec douleur à cet orage de cour. Il congédia son ministre, en disant : « C'est dommage ; car il n'y a ici que M. Turgot et moi qui aimions le peuple. » Simples et touchantes paroles ; paroles sans faste comme toutes celles qui émanent d'un sentiment sincère, et qui suffiraient seules pour absoudre la mémoire de ce prince des accusations dont l'a chargée la violence des partis. La mort de M. Turgot suivit de près sa disgrâce. Le chagrin l'enleva dans la force de l'âge, ou du moins dans la plénitude de ses ressources intellectuelles. Il fut inconsolable de ne plus pouvoir faire le bien. Presque toutes les vérités ont eu successivement leurs confesseurs et leurs martyrs. L'astronomie, que la nature et la hauteur de ses contemplations semblait cependant devoir affranchir de cette règle, avait eu le sien dans Galilée ; M. Turgot fut celui de l'économie politique. Comme avant de parler dans les actes publics de son administration le langage impérieux de l'autorité, il commençait toujours par tâcher de convaincre, il avait démontré, par des calculs rigoureux, que la corvée faisait peser inégalement sur les classes laborieuses une charge annuelle d'au moins

cinquante millions, et qu'elle ne produisait pas même l'équivalent de dix millions de travaux. N'importe : on lui confia de nouveau le soin de nos routes, et l'on abolit la contribution bien moins pesante et beaucoup plus efficace que M. Turgot lui avait substituée. Bien plus ; par une réaction non moins inepte, on rendit à nos voies de toutes les classes la largeur exagérée qui leur avait été attribuée par l'édit de 1720.

Heureusement, cette réaction ne se prolongea pas, et la raison publique en fit bientôt justice. L'époque d'ailleurs ne répugnait pas aux innovations. Elle était même à la veille d'entreprendre sur le corps social de téméraires et mémorables expériences. Un successeur de M. Turgot, qui fut aussi son émule, après avoir été son ennemi, M. Necker, rétablit dans le service des ponts-et-chaussées, en en modifiant légèrement les formes, le beau système qu'il avait fondé.

Avec sa sagesse spéculative, les lumières qu'elle tenait d'un siècle qu'elle allait clore, et dont elle était pour ainsi dire l'expression, l'Assemblée constituante ne pouvait pas oublier l'intérêt de nos communications, même au milieu de l'immensité de sa tâche. Elle ne fit guère, il est vrai, que donner sa sanction aux idées de M. Turgot ; mais elle en rendit l'exécution plus facile en nivelant le sol, en le dégageant des aspérités, des entraves dont l'avait couvert la diversité des coutumes qui régissaient la France. Bientôt après, quand elle eut tout réglementé, les grandes choses comme les choses secondaires ; qu'elle eut donné une constitution au royaume et des lois aux intérêts privés, elle se retira avec cette foi naïve dans la raison humaine et l'ignorance des passions qui la troublent, naturelles à une époque inexpérimentée; avec cette innocente sécurité dans la du-

rée de son œuvre, qu'elle croyait accomplie ; sans sollicitude pour l'avenir, et convaincue qu'elle avait tout fondé, quand elle venait de tout détruire, ou du moins de tout ébranler.

Mais bientôt, indiscrètement provoquée sur sa frontière, la France se précipita sur ses armes pour se protéger contre les dangers qui la menaçaient de toutes parts, contre les orages qui grondaient sur tous les points de son horizon. L'industrie, le commerce qui en échange les produits, languirent pendant cette fièvre guerrière, cette lutte terrible de huit années, où du moins la France ne signala guère son activité naturelle que par un seul genre de production. Elle devint en quelque sorte une immense fabrique d'instrumens meurtriers. De ses fourneaux sortaient sans cesse des canons, des projectiles, des armes de toute nature. Ménagées par l'inaction commerciale, nos routes s'enfonçaient sous le poids de ces appareils formidables; l'artillerie avec ses attelages, qui radiaient continuellement vers nos limites, les rouageait de nombreuses et profondes ornières. C'est à peine si, pour subvenir aux réparations les plus indispensables, on pouvait détacher quelques millions d'un budget que la guerre avec ses nécessités impérieuses absorbait presque tout entier. Le directoire cependant voulut prévenir la destruction totale de nos routes. Empruntant à l'administration anglaise ses pratiques arriérées, il les divisa par des barrières, et y établit des péages dont les recettes devaient être affectées aux frais de leur entretien. Cet essai ne fut pas heureux. On ne pouvait pas taxer la défense, prélever un droit sur le passage des trains d'artillerie, de ceux des équipages ou des ambulances; et, d'un autre côté, la langueur des transactions commerciales avait beaucoup réduit l'activité de la circulation. Les recettes

perçues sur les routes furent donc fort peu considérables ; et il n'en résulta aucune amélioration. Les barrières, dont le produit devait favoriser la rapidité des transports sur des voies mieux entretenues, contribuèrent même à la ralentir par les stages qu'il fallait faire à l'entrée de leurs bureaux. Cette perception devint bientôt presque aussi impopulaire que les droits les plus odieux du régime aboli par la révolution. Aussi, ce fut aux acclamations de toute la France que le gouvernement consulaire, avec la dextérité habituelle de ses instincts, rendit à la circulation cette liberté, que, dans sa circonspection ombrageuse, il venait de retirer à la presse. L'affranchissement de nos communications put être considéré comme une espèce de compensation au frein qu'une adroite dictature imposait alors à l'ardeur populaire.

Cette mesure, déterminée par des considérations politiques, par des exigences d'opinion auxquelles le gouvernement nouveau pouvait céder sans compromettre sa force, se trouvait également conforme aux principes d'une bonne administration. En divisant nos routes par des barrières, on s'était laissé diriger par de fausses analogies. On conçoit que l'Angleterre ait recours à des péages pour solder la dépense des voies qu'elle fait ouvrir. Si l'on excepte quelques services qui sont pour ainsi dire des services politiques, tels que la guerre et la marine, l'administration n'y est pas centralisée comme en France ; mais scindée en comtés, en bourgs, en paroisses. Quand une localité quelconque, municipale ou provinciale, fait construire sur son territoire une communication nouvelle, ce n'est pas seulement aux habitans de cette circonscription qu'elle profite, mais aussi à ceux des autres divisions administratives qui y voyagent ou qui y font circuler des marchandises. Or il est évident que l'on ne

pourrait imposer ces derniers, les atteindre pour les faire contribuer aux frais de cette nouvelle voie, autrement que par un péage. Ces péages, tout incommodes qu'ils puissent être, sont donc, dans la Grande-Bretagne, une conséquence nécessaire des imperfections de son organisation administrative. Mais rien n'en motivait l'introduction parmi nous, surtout à une époque où il n'existait pour toutes nos routes qu'une seule dénomination. C'était, disait-on, le moyen de faire concourir à la dépense de ces routes ceux qui s'en servaient, dans la proportion des dégradations qu'ils pouvaient y faire. Mais les routes ne servent pas seulement aux voyageurs qui les parcourent; artères de la circulation générale des choses comme des personnes, elles servent à la société tout entière, à ceux qui demeurent et à ceux qui se déplacent. Il est donc naturel d'en faire supporter la dépense par les fonds généraux du trésor. Si les ressources ordinaires de cette époque étaient insuffisantes pour en couvrir les frais, pourquoi ne pas égaliser les recettes aux dépenses en haussant légèrement les cotes de la contribution directe ou les tarifs des perceptions indirectes? Cela valait certes beaucoup mieux que de retarder la marche des transports par les délais indispensables à l'acquittement des droits de barrière. D'ailleurs; l'équité de la répartition des charges imposées par les péages n'est pas réelle. Dans beaucoup de cas ces charges sont aussi inégales qu'elles sont pesantes. Il est rare, quand on construit une nouvelle route, qu'elle ne soit pas pratiquée sur le tracé d'un chemin préexistant. C'est le besoin qui ouvre les communications; l'administration ne fait guère qu'en élargir et en consolider la voie, ou tout au plus en redresser les lignes dans quelques-unes de leurs parties. Supposons que l'on substitue une route à un chemin qui suffisait aux nécessités de l'industrie agricole

d'une contrée. Afin d'en assurer l'entretien , on y établit une barrière et un péage ; mais cette barrière sépare les héritages d'un propriétaire voisin. Il est clair que, pour transporter de l'un à l'autre les hommes ou les attelages de son exploitation , ce propriétaire sera obligé de supporter une charge qui ne sera peut-être pas compensée par des avantages équivalens , et qui n'atteint pas ceux dont les terres sont situées entre deux barrières. Cette taxe qui opère , comme on voit , fort inégalement , a de plus l'inconvénient grave de rendre nécessaire la création d'un nouveau personnel d'employés ; obligation fort onéreuse aux contribuables, et dont l'administration est exempte quand elle se borne , pour assurer le service des routes , à élever les cotes ou les tarifs des impôts établis. Ainsi donc , ce mode d'y pourvoir est à la fois un des plus dispendieux , des plus inégaux et des moins favorables à la célérité des transports. A ces inconvéniens , il faut encore ajouter ceux du sentiment de contrainte qu'éprouvent les habitans des villes renfermés de tous côtés dans des barrières ; la nécessité tracassière de porter toujours avec soi des pièces de monnaie ; les embarras où l'on se trouve lorsqu'on n'en est pas pourvu ; et l'on concevra la satisfaction de la France quand le consulat renversa les entraves mises sur nos routes par le directoire. Cette satisfaction éclata par des manifestations légères qui portaient l'empreinte du caractère national. Dans les villes, des voitures en grand nombre se réunirent près des barrières, et au moment même où la perception venait de cesser, elles les franchirent , tandis que ceux qui se trouvaient dans ces voitures narguaient par leur joie les commis congédiés. C'était avec une sorte d'ivresse que le voyageur dépassait , sans s'arrêter, sur nos routes affranchies , ces entraves, souvenir d'un servage récent, et qui avaient si souvent provoqué son impatience.

Toutefois il faut reconnaître que les perceptions des barrières, lorsqu'elles furent abolies, avaient cessé d'être improductives. Le repos des factions, condition nécessaire de l'activité commerciale et que maintenait une main plus habile encore qu'elle n'était puissante, favorisait les transactions de toute espèce, et la circulation avait repris son mouvement naturel. Dans le principe, cet impôt avait été en régie; mais le gouvernement, pour se préserver de l'infidélité de ses propres agens qu'il avait reconnue, l'avait ensuite affermé. Les conditions des derniers baux, très-avantageuses au trésor, lui avaient donné, dans le cours d'une seule année, un produit de dix-huit millions.

Cependant la France venait de subir sans secousse une révolution nouvelle; suivant la progression des ambitions romaines, l'empereur s'était substitué au consul, mais avec un pouvoir bien mieux défini que celui des Césars, qu'intimidaient toujours les souvenirs de la grande république, et qui n'osaient pas en remplacer entièrement les formes et les habitudes par des formes monarchiques. C'était aussi une tradition romaine que le goût de Napoléon pour les travaux publics; pour ces grandes voies jetées comme des attaches sur le pays, afin d'augmenter la cohésion de ses parties, et d'en joindre les extrémités. Aussitôt qu'il eut pris possession paisible du pouvoir, il s'occupa de ces travaux avec l'ardeur ordinaire de son génie. Successivement il éleva deux routes sur quelques-unes des plus hautes cimes des Alpes suisses ou piémontaises; il en perça une autre entre Metz et Mayence, qui n'était pas inférieure aux plus belles routes construites à tant de frais par la Grande-Bretagne, enfin il voulut rapprocher de cinquante heures la distance qui sépare Hambourg de Paris, en ouvrant entre ces deux villes une communication, à travers les boues de la West-

phalie et du Hanovre; grande et dispendieuse entreprise que son bras puissant avait déjà commencée, quand l'infidélité de la fortune vint le surprendre, en 1813, au milieu de son œuvre et le força de l'abandonner.

Mais des travaux plus importans parce qu'ils intéressaient un bien plus grand nombre de localités, ce sont ceux qu'il entreprit pour restaurer les anciennes routes, que l'incurie ou l'impuissance de l'administration révolutionnaire avait laissé enfoncer dans la plus grande partie de leur parcours. Suivant le mode de construction qui prévalait le plus généralement à cette époque, les chaussées de ces routes se composaient, dans le principe, de deux couches. La première était formée de pierres d'un assez gros volume, disposées à la main sur le sol et dont l'angle saillant ou la pointe était dirigé en haut. Elle était couverte d'une autre composée de pierres ou de cailloux d'une dimension plus faible qui en remplissait les intervalles. Cette seconde couche avait en grande partie été détruite par l'usage et n'avait pas été remplacée; c'était donc sur les arêtes de la première que circulaient les voitures avec une extrême lenteur et de la manière la plus incommode et même la plus douloureuse pour le voyageur. L'administration de l'empire s'empressa de réparer avec une sollicitude digne d'éloges les portions les plus défectueuses de ces diverses lignes. Il faut les avoir vues au sortir de nos orages intestins et s'en rappeler la situation déplorable, pour apprécier la grandeur et l'utilité des travaux que Napoléon y fit alors exécuter.

Toutefois, la direction de ces travaux était loin d'être entièrement irréprochable. Aux restaurations opérées sur nos grandes voies, ne succédait pas toujours un entretien suffisant. Aussi l'activité de la circulation développée par notre sécurité intérieure et que ne troublait pas la guerre

avec le dehors qui ne tonnait qu'à distance, au sein des autres états, détruisait assez rapidement les résultats de ces efforts dispendieux. Ces travaux imparfaitement entretenus avaient aussi l'inconvénient d'avoir été exécutés à trop grands frais, à 40 et 50 p. °/₀ au-dessus du prix de nos adjudications actuelles ; et Napoléon avait été en partie la cause de ces conditions onéreuses. Le génie de cet homme extraordinaire, comme les traits de son visage, semblait avoir été formé dans un moule antique. La grandeur des anciennes monarchies de l'Orient, la majesté de l'empire sous les Romains ; telles étaient les préoccutions et l'attrait ordinaire de sa pensée. A plusieurs égards, c'était avec effort, et dompté en quelque sorte par son conseil d'état, qu'il se pliait aux idées et aux formes des sociétés modernes. L'administration anglaise avait reconnu que l'exactitude est une condition nécessaire du crédit des gouvernemens ; que ce qui nuisait le plus aux succès de leurs transactions, c'étaient la mauvaise foi et le sentiment de leur toute-puissance. Aussi se piqua-t-elle de bonne heure d'une fidélité rigoureuse dans l'exécution de tous ses contrats. C'était ainsi que dans les positions les plus critiques, elle avait pu, pour en sortir, emprunter, sans de trop grands sacrifices, d'énormes capitaux ; Napoléon procédait avec des points de départ tout contraires. C'est à tort, cependant, que l'on supposerait qu'il fut sans bonne foi dans les actes de sa vie publique ; un instinct de haute moralité y présidait souvent, et le sentiment de l'injustice, de l'improbité lui causait une vive irritation. Mais, dans son impatience de les poursuivre, il n'hésitait pas à recourir à des moyens arbitraires et violens. Les banqueroutes successives des gouvernemens précédens, l'instabilité de leur existence, avaient inspiré une défiance fort naturelle dont le sien subissait les consé-

quences nécessaires. Alors on ne traitait guère avec son gouvernement qu'avec un sentiment de crainte, et l'on se faisait escompter ces craintes par des primes exorbitantes. Napoléon aurait pu modifier cet état de chose par la persistance de son exactitude. Malheureusement il suivit une autre direction. Pour ménager les intérêts du trésor, pour rétablir l'équilibre, sans tenir compte des enseignemens de la nouvelle économie politique, comme les rois d'Asie, comme les Césars dont sa tête reproduisait le galbe et qu'il imitait en laissant à l'empire quelques débris de la charpente de notre courte république, il eut recours à des avanies et presque à des confiscations. Il retardait les époques convenues de paiement; bien plus, il réduisait arbitrairement le chiffre des créances, tantôt par des retenues violentes, tantôt par des liquidations subreptices. Ces expédiens dangereux opérèrent précisément en sens inverse du but qu'il voulait atteindre. Il désirait surtout châtier les fripons, les éloigner des affaires; et ce furent précisément ceux qui se découragèrent le moins. Les grands bénéfices qu'ils continuaient à se réserver dans leurs contrats compensaient et au-delà les chances qu'ils acceptaient. Quant aux gens de bien, aux hommes honorables, en général, ils se tenaient à l'écart, ou du moins, ils mettaient une grande réserve dans leurs rapports avec l'administration impériale. En traitant avec elle, il fallait bien aussi qu'ils prissent en considération les volontés capricieuses qui pouvaient les atteindre. Ces fausses mesures expliquent suffisamment les conditions onéreuses imposées, à cette époque, au service des ponts-et-chaussées, par les adjucataires de leurs travaux.

Au moment où Napoléon préludait à une grande catastrophe, par les préparatifs gigantesques de cette expédition de 1812, où allait se perdre sa fortune, il jeta un

dernier regard sur notre viabilité, l'une des préoccupations constantes de son gouvernement. Jusque-là, toutes les dépenses de nos routes, divisées en quatre classes, avaient été à la charge du trésor. Il décida que la quatrième classe recevrait le titre de routes départementales; et, pour laisser à la guerre la plus grande part des recettes des budgets de l'état, les frais de leur construction comme ceux d'entretien furent supportés exclusivement par les fonds départementaux. Le décret de 1811, qui établissait cette nouvelle classe de routes, statuait en même tems que le tracé de celles que l'on ouvrirait à l'avenir serait réglé par les conseils-généraux, sauf l'examen de la direction des ponts-et-chaussées et l'approbation de l'autorité supérieure. C'est ainsi qu'avec des vues toutes fiscales, Napoléon rompit, à cet égard du moins, les liens de la centralisation, qu'il était cependant dans sa vocation de fortifier et d'étendre. Les inconvéniens de cette mesure ne tardèrent pas à se faire sentir et n'ont pas cessé d'exister. Comme ces routes sont entreprises en vertu de votes isolés des conseils-généraux, elles ne se rajustent pas toujours à leurs points extrêmes, et très-souvent elles n'aboutissent qu'à des impasses. Faute d'un pouvoir central qui ait le droit de prescrire, car le décret de 1811 n'a laissé à l'autorité suprême que celui d'empêcher, il arrive sans cesse qu'un département refuse de continuer sur son territoire l'œuvre commencée sur le terrain du département limitrophe. Alors ces routes ne sont plus, dans la réalité, que des chemins vicinaux, construits à trop grands frais pour la circulation bornée qui s'y opère. Il n'y a guère de départemens qui n'ait une ou plusieurs de ses routes interrompues à sa limite, au grand préjudice de la viabilité du royaume. C'est ainsi que l'ordre, l'accord des

parties, l'harmonie de l'ensemble sont compromis, chaque fois que, par des dispositions imprévoyantes, on porte atteinte au grand principe de notre unité administrative. Certes, il eût beaucoup mieux valu laisser au pouvoir central le soin de tracer sur la carte de la France, au milieu des lumières du conseil des ponts-et-chaussées, nos nouvelles routes départementales. On aurait ensuite encaissé ces lignes au moyen des allocations successives obtenues des conseils-généraux ou, à défaut, par des contributions imposées d'offices et régularisées par la législature. Cependant, il serait injuste de nier que cette organisation, tout imparfaite qu'elle soit, n'ait eu des résultats importans pour l'amélioration de notre grande voirie. Depuis 1811, l'étendue de son parcours n'a pas cessé de s'accroître par l'ouverture de nouvelles voies départementales; et, dans ce moment, grâces aux encouragemens et aux votes des nouveaux conseils-généraux, ces lignes se multiplient et s'étendent avec une accélération progressive.

Obligée de compter avec les deux chambres de son parlement, la restauration eut moins d'éclat que l'empire dans ses actes administratifs, mais elle fut plus régulière. Elle se piqua, dans toutes ses transactions, d'une ponctualité rigoureuse à laquelle l'avaient contrainte les nombreux appels qu'elle avait été forcée de faire au crédit. Elle ne tarda pas, au surplus, à être indemnisée de cette exactitude apprise à l'école de l'Angleterre et nouvelle parmi nous, par la confiance qui en résulta et les rabais qu'elle obtint sur la mise à prix de ses adjudications. Cet adoucissement, dans les conditions imposées à notre administration par ceux qui traitaient avec elle, forme, sans contredit, une ère importante dans son histoire, puisqu'à moins de frais elle peut faire exécuter de plus

grandes choses. Pendant la durée de la restauration, les travaux neufs furent poursuivis plus méthodiquement que jadis, et les travaux anciens mieux entretenus. Sous le ministère de M. de Martignac, elle conçut même des alarmes exagérées sur l'état de notre grande voirie, mais qui du moins témoignaient de sa sollicitude. Dans un rapport remarquable, M. le baron Pasquier en fut l'habile interprète. La restauration laissa les routes du royaûme en meilleur état qu'elle ne les avait prises, quand la tempête de 1830 vint renverser, en quelques heures, ce trône de seize années.

Ainsi l'exactitude fut le progrès opéré dans la science administrative, durant cette période; cette exactitude devint aussi un besoin du gouvernement de 1830; car, comme la restauration, il ne pouvait satisfaire que par le crédit à ses nécessités extraordinaires. Il se garda bien, comme le lui disaient de détestables conseillers, de déchirer les contrats des derniers gouvernemens, de brûler, pour simplifier sa position financière, le grand livre sur lequel étaient inscrits les titres de ses créanciers; projet, assure-t-on, que l'on agite encore dans les conciliabules républicains, sans tenir compte des résistances qu'il trouverait dans les rentiers de la garde nationale et dans le peuple des caisses d'épargne. En acceptant, sans les discuter, des faits accomplis, le gouvernement se borna à renouveler en grande partie le personnel de l'administration politique. Cependant les orages qui grondaient à la surface du sol en avaient aussi ébranlé les profondeurs. Ils menaçaient jusqu'à la position des hommes utiles et modestes qui rendent à la France des services ignorés et si importans dans l'obscurité des bureaux. Les nouveaux fonctionnaires eurent en général le bon esprit de les défendre contre les craintes simulées ou sincères sur leurs

affections prétendues pour le dernier gouvernement. Ils protégèrent ainsi le nouveau gouvernement contre l'envahissement de l'inexpérience, et conservèrent les traditions administratives au moment où des difficultés croissantes multipliaient les embarras et les soins de l'administration. Cette lutte de l'autorité supérieure pour protéger ses agens secondaires contre les attaques de ceux qui presque toujours ne les calomniaient que pour les remplacer, fut sans contredit une des plus grandes difficultés des tems qui suivirent les crises de 1830.

Quand l'administration en fut sortie; quand des déplacemens quelquefois capricieux et souvent aussi déterminés par les difficultés de l'époque ne vinrent plus sans cesse surprendre les nouveaux préfets au milieu de l'étude qu'ils devaient faire de leurs départemens, le soin de notre grande viabilité éveilla toute leur sollicitude. Les conseils-généraux, ceux nommés par le gouvernement comme ceux que l'élection leur a depuis substitués, répondirent presque tous à leur appel avec une libéralité judicieuse. Les routes départementales qui jadis, comme on l'a vu plus haut, ne formaient que la quatrième division des routes de tout le royaume, présenteront bientôt, par l'étendue de leurs lignes, des longueurs égales à celles des routes royales des trois degrés. En même tems, le fonds d'entretien s'augmentait dans des proportions correspondantes aux progrès de leur parcours. Dans l'espace des deux ou trois années précédentes, notre viabilité départementale s'est améliorée doublement et par le développement de ses chaussées et par l'entretien supérieur des portions déjà construites. Nous n'avons pas dissimulé les imperfections du système qui les régit; mais il est douteux qu'elles eussent pris des développemens aussi rapides, si on eût laissé les frais de ce service à la charge du trésor.

La guerre, la marine, d'autres services encore auraient tendu sans cesse, en se fondant sur des nécessités plus pressantes, à s'emparer d'une part du chiffre de leurs allocations.

Dans le cours des mêmes années, les trois classes de nos routes royales ont reçu aussi des améliorations importantes. Jusqu'en 1830, le chiffre affecté à ce service se reproduisait d'une manière à peu près exacte au budget de chaque exercice. Ce fonds était réparti entre deux catégories distinctes : la première, celle de l'entretien ; la seconde, celle des travaux neufs. Avec les fonds de la seconde catégorie, on augmentait incessamment la longueur des chaussées ; mais comme les ressources de l'entretien restaient les mêmes et ne croissaient pas dans une proportion correspondante, il fallait tous les ans, en les répartissant sur une plus grande surface, réduire la part attribuée à chaque point. Il en résultait que la durée des travaux exécutés avec les fonds de cette catégorie était plus ou moins compromise par l'insuffisance des fonds de la première. Observons en outre que ce fonds fixé à douze ou quinze millions, ce qui faisait une moyenne d'environ 1,800 fr. pour l'entretien de chaque lieue, était fort au-dessous des besoins d'une circulation croissante au sein du bien-être créé par une paix prolongée. Les routes classées parmi les routes royales présentaient alors un développement total d'environ 8,600 lieues qui étaient à des états divers : bonnes sur la moitié de leur longueur ; plus ou moins dégradées sur les trois huitièmes ; ébauchées sur des lignes de plus de huit cents lieues ; et à construire entièrement sur quatre cents autres. Dans les tems qui précédèrent immédiatement les événemens de 1830, on avait calculé que soixante millions au moins étaient nécessaires pour remettre toutes les routes cons-

truites à l'état normal, ou pour me servir de la phraséologie des ponts-et-chaussées, à l'état d'entretien. Il fallait une somme bien plus considérable encore pour remplir les lacunes qui se trouvent sur ces routes; pour y pratiquer des chaussées et pour substituer des pierres et des cailloux ou ensablemens qui en remplissent une partie. Les évaluations faites à la même époque portaient cette somme à près de quatre-vingts millions. En la réunissant à la première, on voit qu'il n'en fallait pas moins de cent quarante pour l'achèvement ou la restauration complète de toutes nos routes royales.

Il était évident qu'on ne pouvait atteindre ce but, et même en approcher, avec les ressources bornées et immuables du budget ordinaire des ponts et chaussées. La loi de novembre 1831 vint les accroître par les moyens extraordinaires qu'elle créa. Le sol frémissait toujours des perturbations de 1830; les craintes sur la situation présente, les sollicitudes plus grandes pour l'avenir, contribuaient également à réduire les consommations et compromettaient l'existence des classes laborieuses, en ralentissant leur activité. Leur oisiveté et leurs besoins pouvaient les faire céder aux séductions de ceux qui voulaient en faire les instrumens des vengeances ou des projets de leurs ambitions déçues. La loi de novembre, dans son utile prévoyance, eut pour but de suppléer, par des travaux publics, à l'insuffisance des travaux particuliers. Ces travaux s'exécutèrent en partie sur les routes royales, et servirent à remplir quelques-unes de leurs nombreuses lacunes. D'autres, en plus grand nombre, furent comblées et le sont encore, au moyen d'un budget annexe créé par une loi postérieure, et dont le but était d'assurer les travaux entrepris, et l'amélioration de quelques-unes des plus importantes de nos grandes communications.

Ces deux lois ont fait faire des progrès incontestables à la viabilité de la France. Elles l'ont améliorée par les restaurations qui ont eu lieu sur quelques-unes des portions les plus dégradées de nos grandes voies ; elles l'ont agrandie, en comblant une partie de leurs lacunes.

Toutefois, ces moyens sont insuffisans et précaires. Pour obtenir un bien permanent, il faut, d'une part, par des allocations constantes, assurer l'exécution régulière et plus prompte des travaux commencés sur les routes royales ; et, de l'autre, les doter d'un fonds d'entretien progressif, qui soit toujours en rapport avec l'agrandissement de leur parcours. Telle est la marche suivie dans tous les départemens bien administrés pour les routes qui sont à leur charge ; et, au surplus, il suffit de l'indiquer pour en faire sentir la convenance. A l'égard de ce service, comme à celui de plusieurs autres, il faudra tôt ou tard, et le plus tôt sera le mieux, sortir de ce système de parcimonie lésineuse, digne des intelligences subalternes qui l'ont conçu, et qui croyaient faire acte de patriotisme en compromettant, par des économies capricieuses et mesquines, les affaires du pays. Quand le nombre s'en accroît sans cesse par les progrès de la population et par ceux de la richesse publique, c'est folie de supposer que l'on pourra limiter à un chiffre invariable les crédits qu'en réclame l'expédition. Une économie beaucoup mieux entendue, c'est de faire toutes les dépenses nécessaires, lorsque cette nécessité est reconnue, et surtout de ne pas négliger celles dont les frais sont surpassés par les avantages. Pourquoi craindrait-on d'augmenter un fardeau, lorsqu'on augmente dans une proportion supérieure la force qui doit le supporter? Or, c'est ainsi qu'opèrent les dépenses effectuées sur nos routes.

En effet, il est bien rare, quand une route nouvelle est

ouverte dans un pays qui en était dépourvu, qu'elle n'élève pas de 20 à 30 p. 0/0 la valeur des immeubles qui en sont voisins. Il est même des cas où la plus-value qu'elle produit dépasse tout ce qu'on pourrait obtenir des spéculations les plus hardies et les plus avantageuses. C'est ainsi que certaines routes ont décuplé la valeur des terres qu'elles traversent, et réduit la dépense du transport de leurs fruits dans le rapport de 4 à 1. Ces phénomènes se manifestent surtout dans les pays très-accidentés et privés, ou à peu près, avant l'ouverture de ces routes, de tous moyens de communication. De simples chemins, dans les vallées et sur les montagnes des Pyrénées, ont donné récemment une grande valeur à des pâturages, des mines, des forêts, qui antérieurement n'en avaient aucune, car l'exploitation en était impossible. Les frais de transport, partout où il n'existe pas une viabilité suffsante, s'élèvent en général à 25 ou 30 p. 0/0 du prix de vente des produits agricoles, et se réduisent à 8 ou 10, quand la viabilité s'améliore. Dans les substances qu'elle consomme, comme dans celles qu'elle produit, l'agriculture ne peut supporter le poids des charges qui résultent de l'élévation exagérée de ces frais. Lorsque les terres qu'elle exploite sont d'un accès difficile, et qu'elle ne peut y faire arriver qu'avec beaucoup d'efforts les engrais nécessaires à des cultures perfectionnées, elle les laisse long-tems en jachères pour les amender par des productions naturelles; ou bien elle s'abstient entièrement de produire des fruits qui n'arriveraient au marché que grevés des charges énormes imposées par les difficultés de la circulation. Ainsi, les routes qui semblent n'avoir d'autre but que de favoriser l'écoulement de la production font bien davantage; ils la déterminent et la font naître dans beaucoup de cas où sans elles il est certain qu'elle n'aurait

pas eu lieu. Il en est de même dans l'industrie manufacturière. Un pays a été doté par la nature de moteurs puissans, dans les cours d'eau qui l'arrosent; il produit ou peut produire des articles susceptibles d'être façonnés par l'art de nos fabrications; la main-d'œuvre y attend avec impatience le moment de livrer à l'entreprise ses moyens d'action à des prix modérés; et cependant qui penserait à y établir des fabriques, quand l'imperfection des voies qui y conduisent le rendent à peu près inabordables? Mais ce n'est pas seulement à la satisfaction de nos besoins matériels et immédiats que servent les routes. Elles servent en outre à des communications beaucoup plus importantes. C'est l'intelligence, c'est la raison qui radient, qui rayonnent sur ces lignes, et qui ménagent à l'avenir ce grand avenir que prépare notre civilisation progressive, des modifications bien autrement étendues que celles qui s'opérent sous nos yeux.

Il est facile, au reste, d'apprécier, par un procédé aussi sûr qu'expéditif, la dépense déterminée par l'ouverture d'une nouvelle route. Cette dépense se compose de deux élémens distincts : la construction, l'entretien. Le coût de la construction est indiqué précisément par le chiffre de l'adjudication des travaux. Pour connaître la dépense totale, il suffit d'ajouter à ce chiffre celui du capital que représente la dépense annuelle de l'entretien. Supposons, pour mieux me faire comprendre, que la construction d'une route ait coûté 100,000 fr., et que l'entretien annuel en coûte 5,000. Cette dernière somme représentant l'intérêt d'un capital de 100,000 fr., ce serait par le fait une charge de 200,000 que l'ouverture de cette communication imposerait aux contribuables. Dans l'hypothèse même où cette charge serait exclusivement supportée par le pays qui en retirerait le profit le plus

immédiat, presque toujours il en obtiendrait encore des avantages supérieurs à ses sacrifices. Il sera facile de s'en convaincre par un exemple. Une route nouvelle est ouverte sur une ligne de dix lieues, avec les dimensions réduites de nos routes départementales. Elle a coûté environ 400,000 fr. ou 40,000 fr. par lieue; cette évaluation n'est pas arbitraire, et peut être considérée comme une moyenne pour ces voies secondaires. L'entretien annuel s'élevera à 1,500 fr. par lieue ou 15,000 fr. pour toute la ligne; chiffre qui n'a rien non plus d'hypothétique, et qui peut aussi être regardé comme une moyenne. D'après ma manière de compter, la dépense totale sera donc de 700,000 francs, puisqu'indépendamment des 400,000 fr. employés à sa construction, il faudra en compter trois cent mille autres, valeur capitale du chiffre annuel de l'entretien. Maintenant, admettons que cette dépense soit entièrement imposée aux terres qui occupent une superficie d'une lieue carrée sur chacun des côtés de la route. Cette superficie de vingt lieues carrées contiendrait environ 62,650 arpens forestiers de 22 pieds par perche. Supposons que ces arpens eussent une valeur moyenne de 250 fr., et que l'ouverture de la nouvelle route l'ait augmentée seulement de 10 p. 0/0; supposition certes bien modérée. La valeur totale de ces propriétés, qui était précédemment de 15,662,500 fr., sera donc de 17,228,750 fr. Elle aura grandi par conséquent de 1,566,250 fr., somme supérieure de plus du double à la totalité de la dépense déterminée par l'ouverture de la route, que nous avons évaluée à 700,000 fr. En d'autres termes, la propriété riveraine, en ouvrant cette communication, aurait placé ses fonds à plus de 100 p. 0/0. Il serait superflu d'observer que, dans notre hypothèse, afin de la rendre plus décisive, nous avons, à dessein,

beaucoup trop réduit l'utilité de cette route, en en limitant l'influence aux terrains qui la bordent immédiatement. L'action des routes s'étend en général à de bien plus grandes distances. Souvent même elles peuvent agir à 100, 200 lieues des lignes de leur parcours, et plus loin encore, en rendant accessibles aux articles produits par l'industrie de ces points éloignés, des pays dont les repoussaient les prix et les difficultés des transports. Sur ces hauteurs des Pyrénées, dont je parlais tout à l'heure, où naguère la nature n'étalait qu'un luxe stérile et sauvage, tout a changé, depuis la construction des chemins qui y conduisent. Les versans s'en couvrent d'habitations où se consomment quelques-uns des produits de nos arts perfectionnés, livrés en échange des grands végétaux coupés à la surface du sol, ou des trésors obtenus en en fouillant les entrailles. Phénomène curieux de notre économie sociale! Un sentier de quelques lieues tracé à l'une des extrémités de la France peut donner une impulsion plus active à la production de l'autre extrémité, qui se félicite et qui s'étonne de demandes inattendues dont elle ne saurait s'expliquer la cause.

Au surplus, personne ne conteste l'utilité des routes, sans s'en rendre peut-être un compte aussi exact; mais on se récrie sur l'exagération des dépenses qu'elles causent. C'est un lieu commun de salon, de tribune, qu'en France elles sont beaucoup trop larges; que cette largeur démesurée augmente dans une proportion déplorable les frais de leur entretien, tout en frappant de stérilité une portion notable de notre sol, et en en réduisant ainsi la force productive. On en conclut qu'il y aurait un grand avantage, pour le trésor comme pour le pays, à rendre, par des ventes successives, cette portion excédante à l'industrie agricole. Des calculs forts curieux ont été faits à

cet égard, et démontrent toute la vanité de cette supposition.

Aujourd'hui il existe environ 7,371 lieues de routes royales ouvertes et livrées à la circulation. Sur ce nombre la pluspart n'ont pas plus de 30 pieds de large entre les fossés, et l'on reconnaît généralement que cette largeur est nécessaire pour des communications du premier ordre qui servent d'axes au transit d'une grande partie du commerce extérieur et intérieur de la France. Nous ne porterons cependant qu'au tiers le nombre des routes royales qui n'ont pas plus de 30 pieds; dans cette supposition, il y aurait environ 4,600 lieues dont on pourrait diminuer la largeur. Mais il faudrait déduire pour les abords et les traverses des villes, des bourgs, des villages dont on ne peut rien retrancher; pour le passage des bois; pour les lieux couverts où l'action du soleil et une grande masse d'air sont indispensables à la dessiccation du sol; environ un sixième de la longueur réduite; ce qui ne laisserait plus en définitive qu'une longueur de 3,834 lieues qu'on pourrait sans inconvénient ramener à de moins grandes dimensions. Or, 3,834 lieues de 4,000 mètres font un total de 15,336,000 mètres courans de routes. Que si l'on retranche 9 pieds ou 3 mètres sur toute cette longueur pour réduire les routes à 30 pieds entre les fossés, cette opération produira 46,008,000 mètres carrés, ou 4,600 hectares 8 dixièmes, représentant environ 9,009 arpens forestiers de terrain à vendre et à livrer à l'industrie agricole. Examinons maintenant ce que vaut l'arpent de terrain de la plus mauvaise qualité, car le sol des routes amendé avec du sable ou des cailloux, est assurément celui qui est le moins propre à la culture, et nous saurons ce que peut produire l'opération proposée. En portant l'arpent à 200 fr. nous aurions, par l'aliénation des 4,600

hectares, environ 1,800,000 fr. Déduisons de ce produit les frais à faire pour arriver à la vente du terrain; la dépense nécessaire pour combler les anciens fossés sur les points où s'opéreront le retrécissement; celle de l'ouverture des nouveaux, etc., etc., et nous nous convaincrons que cette somme de 1,800,000 fr. serait presqu'entièrement absorbée par les frais de l'opération. Un ingénieur d'un département limitrophe de celui de la Seine, où les terres sont d'un grand prix et les routes d'une grande largeur, voulut un jour profiter de cette double circonstance pour en réduire les dimensions dans des vues économiques. L'administration des ponts-et-chaussées l'engagea à étudier davantage ce projet, et un examen plus approfondi lui fit bientôt sentir que, malgré le haut prix du terrain, les frais de l'opération en rendraient l'économie illusoire. Ainsi donc, il faudra encore renoncer à ces banalités sur nos routes débitées chaque jour d'un ton si capable, comme on a renoncé à d'absurdes admirations pour le bon marché prétendu de l'administration américaine qui paie tout un peu plus cher que les autres, et à ces attaques insensées contre la centralisation qu'on calomniait sans la comprendre; opinions que l'on nous donnait pour des opinions avancées, et qui n'étaient que des jugemens irréfléchis et des idées rétrogrades. Heureusement, sans rien réduire de la largeur actuelle de nos routes, il existe un moyen d'en tirer parti en ménageant à l'avenir pour les besoins de sa viabilité d'admirables ressources, et en répandant sur beaucoup de nos paysages un agrément dont ils sont encore dépourvus. Il suffira pour obtenir ce double résultat de planter les accotemens de celles qui ont une trop grande largeur.

Cette idée au reste n'est pas nouvelle; elle a déjà été mise à exécution sur les royales routes de la Flandre et de

l'Artois ; et, dans ce moment, elle l'est aussi par un ingénieur fort habile sur celles du département de Loir-et-Cher. Mais elle n'est susceptible de l'être que sur les routes qui ont au moins quarante-cinq pieds de large entre les fossés ; autrement les arbres, avec les ombres de leur feuillage, gêneraient la dessiccation des chaussées et des accotemens. Afin de la rendre plus facile, les arbres des deux allées ne sont pas placés, dans le département que je viens de nommer, en face les uns des autres, mais disposés en losange, et laissent de cette manière un accès plus libre à l'air, au soleil, à tous les agens atmosphériques qui favorisent l'évaporation des eaux pluviales.

Ces plantations sont sans contredit une innovation fort utile. Mais il serait facile, selon moi, de faire beaucoup mieux en réduisant à deux ou trois pieds la largeur des anciens fossés, au moyen des déblais des fossés nouveaux que l'on creuserait sur les accotemens. Ces fossés seraient placés de manière à laisser à la route une voie de trente pieds, dimension qui suffit à la circulation de quatre voitures de front, et qui est au reste, comme on l'a vu plus haut, celle de la plus grande partie de nos routes royales. Au bord de ces fossés auxquels on donnerait de quatre à cinq pieds de gueule, on planterait un rang d'arbres, et le piéton aurait sur l'espace comblé des anciens fossés un sentier d'une largeur suffisante sur lequel il pourrait marcher dans tous les tems presque à pieds secs, et, pendant l'ardeur des jours d'été, sous l'abri du double ombrage de la plantation nouvelle et de la plantation ancienne formée sur leur sol par les propriétaires riverains. Il ne serait pas nécessaire d'élever, comme en Angleterre, ces sentiers sur des banquettes au moyen d'une main-d'œuvre dispendieuse. Les eaux pluviales s'écouleraient sans peine sur la courbure qu'on donnerait à leurs lignes.

On apercevra de suite combien ils seraient utiles au voyageur à pied, au marchand forain, aux soldats isolés qui rejoignent leur corps ou leur village, et surtout aux populations agglomérées distribuées sur l'axe ou dans le voisinage de ces routes. Ils les dispenseraient dans beaucoup de cas de se servir de voitures et leur permettraient de réduire le nombre des chevaux de leurs exploitations rurales. Aujourd'hui les malheureux piétons, quand ils suivent la chaussée, courent risque d'être culbutés par les voitures de poste et les diligences qui y sont lancées au galop; et, pendant la plus grande partie de l'année, ils ne peuvent la quitter sans plonger dans des tas de boue. Observons que, quoique les routes modifiées, comme je viens de le dire, n'auraient que trente pieds de large, les agens atmosphériques nécessaires à la dessiccation de leur superficie auraient cependant un espace entièrement libre de quarante pieds au moins, car aux trente pieds de la voie il faudrait ajouter les dix pieds des deux fossés qui la borderaient. Or, cette distance est précisément la même que celle qui sépare aujourd'hui les arbres plantés au-delà des fossés sur les routes de trente pieds, et l'expérience a fait voir que cette largeur était suffisante. Il est superflu d'observer que ces plantations seraient garanties contre les atteintes des voitures et les attaques des bestiaux par les fossés qui les borderaient. Que si cela ne suffisait pas encore, on pourrait les faire surveiller par les brigades de gendarmerie; ce qui aurait en outre l'avantage de les conduire plus souvent sur les routes et d'abréger les trop grands loisirs de leurs petites garnisons. Il serait possible aussi de dispenser les propriétaires riverains de l'obligation de planter sur leurs terres, obligation onéreuse, à laquelle ils se soumettent en général avec regret, en plantant deux rangs d'arbres sur les trottoirs

ouverts aux piétons. D'ailleurs, il faut le reconnaître, les plantations des propriétaires, faites sans soin et avec répugnance, sont rarement d'une belle venue. Le plus souvent même elles ornent moins nos routes qu'elles ne les attristent par l'aspect chétif et les troncs contournés des arbres qui les composent. Il y aurait donc tout avantage à les remplacer par des plantations nouvelles confiées à la sollicitude de l'administration. Toutefois, je dois observer que ces dernières plantations ne pourraient avoir lieu qu'autant qu'on modifierait une disposition du Code civil qui ne permet pas d'en faire à une distance de moins de six pieds des lignes séparatives de la propriété riveraine.

Quelle grâce et quelle magnificence ces grands végétaux, disposés sur quatre rangs, ne répandraient-ils pas sur nos paysages en y déroulant leurs zones de verdure! Il serait facile d'en varier les ombrages, en en diversifiant les essences, et aussi d'en favoriser le développement en appropriant le choix des arbres au sol qui devrait les recevoir. On pourrait également décorer les abords de nos bourgs, de nos villes, y faire d'agréables promenades, sans rien prendre à la viabilité, en y plantant quelques arbres d'élite ; le marronier aux vastes ombres avec la blancheur ou la pourpre de sa fleur ; le sorbier avec la coloration ardente de son fruit et bien d'autres encore. Observons, en passant, que dans nos plantations d'agrément, dans nos jardins, dans nos promenades, on ne tire pas un assez grand parti des arbres à fleur pour varier les tons trop uniformes des masses de verdure dont on les couvre. C'est quand nos grandes voies seraient en partie jalonées par ces quatre rangs d'arbres, que la France acquerrait de nouveaux titres à cette épithète de belle qu'elle ne mérite pas toujours et que nous lui prodiguons sans cesse dans les exagérations de notre amour-propre

national. Même avant d'avoir pris les développemens que les ans doivent leur donner, les plantations répandent déjà sur le sol qui les a reçues je ne sais quel charme et quel attrait moral. On sent que c'est par des mains soigneuses et intelligentes qu'elles ont été faites. Elles sont belles de l'espoir qu'elles donnent ; et l'on jouit d'avance par la pensée du luxe végétal qu'elles doivent déployer un jour.

A d'autres égards, cette opération présenterait encore des résultats bien plus importans. Il sera facile de s'en convaincre à l'aide de quelques chiffres. Supposons que nos routes soient susceptibles de recevoir, sur 2,000 lieues de leur parcours, les quatre rangs d'arbres dont nous venons de parler. En plantant ces arbres, sur chaque rang, à une distance de huit ou dix mètres, on en aurait environ 2,000 par lieue. Au bout de cinquante ans, dans les supputations assurément les plus faibles, chacun de ces arbres aurait au moins une valeur de 50 fr. Les plantations de chaque lieue représenteraient par conséquent 100,000 fr., qui, multipliés par 2,000, nombre des lieues plantées, donneraient une somme totale de deux cents millions. Cette valeur serait encore de cent millions, si on ne modifiait pas la disposition du Code civil que j'ai relatée plus haut.

Ainsi, en donnant de l'ombre aux piétons, et de la verdure à nos paysages ; en ménageant la santé du pauvre voyageur, sa bourse, sa chaussure, ses vêtemens ; en élevant des bois pour nos constructions et pour nos foyers ; on aurait réservé à l'avenir un grand capital, qui lui permettrait, sans imposer aucune charge nouvelle aux contribuables, de réparer toutes les dégradations des routes, d'en étendre les lignes et d'en ouvrir beaucoup d'autres. Observons en outre que la même opération pourrait être renouvelée, deux fois au moins, dans le même

siècle. « Nos arrière-neveux nous devraient ces ombrages. » Assurément, il serait beaucoup plus beau pour notre époque de créer des ressources à l'avenir que de dévorer sans cesse celles qui lui appartiennent, par des emprunts dont il sera forcé de supporter l'amortissement. Un roi du seizième siècle, François II, a fait preuve, dans son court règne, d'une prévoyance qui n'est plus de nos jours, et dont il serait bon cependant de reproduire les exemples. Il ordonna que l'on planterait des ormes aux bords des routes, afin, disait-il dans les considérans de son édit, d'avoir du bois pour le charronnage de l'artillerie. Ce bois servit sans doute à la construction de ses trains, quand Sully en devint grand-maître, cinquante ou soixante ans plus tard. Au moyen du système que je viens d'exposer, une partie de nos routes deviendrait en quelque sorte une grande fabrication de bois, qui ferait une compensation pour celui dont on a si imprudemment dégarni le flanc de nos montagnes. Chaque jour l'industrie en dévore davantage avec le feu de ses fourneaux; et les hommes, en se multipliant, en consument une plus grande quantité dans leurs foyers. Il faut donc, pour balancer cette consommation progressive, en stimuler le plus possible la production. Je viens d'en indiquer un moyen. Indépendamment des allées qu'il ouvre à la circulation des piétons, mon système exécuté intégralement aurait, comme on voit, sur celui qui a été suivi pour les plantations des routes de la Flandre, de l'Artois, etc., l'avantage d'en doubler les lignes, et par conséquent d'augmenter de 100 p. 0/0 les sommes qu'elles doivent produire un jour, et en outre d'assurer la conservation des arbres par les fossés qui leur servent de défense.

Je me propose au surplus d'en faire bientôt l'essai sur un chemin dont la restauration va m'occuper. Ce chemin,

dans un état déplorable, et dont souffre beaucoup une des plus riches parties de la Beauce, est ouvert sur le tracé d'une ancienne voie impériale, qui unissait, dans la Gaule, la ville d'Aurélien à celle de Julien. Plus tard, elle devint une des grandes routes du royaume. Abandonnée depuis pour celle qui a été ouverte deux ou trois lieues plus loin, et qui se dirige sur Toulouse en traversant Orléans, cette ancienne route a conservé ses dimensions primitives. Dans beaucoup de ses parties, elle n'a pas moins de cinquante ou soixante pieds de largeur. Tenter de rendre l'excédant de la portion nécessaire à la circulation serait une opération stérile, et d'ailleurs presque inexécutable. Il sera bien plus convenable d'y planter des arbres. Grâces à ces plantations, ces champs de la Beauce, si riches et si mornes, qui se couvrent tous les ans de si belles moissons, mais où l'on ne trouve guère plus d'arbres que dans le désert, seront bientôt parés de beaux ombrages, qui en modifieront le caractère et en varieront l'aspect monotone. Elles rendront, et bien au-delà, à l'avenir l'équivalent des faibles sacrifices qu'elles auront imposés à l'époque actuelle; car elles suffiront un jour pour couvrir les frais que va exiger la restauration de cette route.

Les observations qui précèdent suffiront sans doute pour démontrer que le rétrécissement de nos routes ne serait point, dans la gestion de ce service, une amélioration. En serait-ce une, que de livrer à l'industrie particulière le soin de ces routes, et en général l'exécution des grands travaux d'utilité publique? Nous avons vu tout à l'heure les inconvéniens graves des barrières. Malgré ces inconvéniens, y aurait-il avantage à donner à des individus ou à des compagnies le droit d'en établir sur nos grandes voies, à la charge de les percer ou de les entretenir? de leur

laisser exclusivement creuser le lit de nos canaux, en leur attribuant le privilége d'y percevoir des péages? etc., etc. C'est encore là aujourd'hui une opinion reçue légèrement par tous sur la parole de quelques-uns.

L'argument qu'on fait surtout valoir à l'appui de cette opinion repose sur un fait entièrement inexact. C'est, dit-on, l'unique moyen d'avoir pour ces travaux cette surveillance égoïste, cet œil du maître que rien ne remplace; et c'est précisément ce qui n'arrive presque jamais. Ces travaux, par leur grandeur, dépassent d'ordinaire les ressources des particuliers; aussi, est-ce le plus souvent par des associations de capitalistes, constitués en sociétés anonymes, qu'ils s'exécutent. Or, ces sociétés n'agissent que par l'intermédiaire d'agens qu'elles nomment ou plutôt qui s'imposent; car, dans la plupart des cas, ce sont eux qui se nomment eux-mêmes. En général, ce sont des hommes entreprenans, qui ont conçu les projets qu'ils doivent exécuter, et qui se sont procuré des bâilleurs de fonds, à l'aide de brillans prospectus, où tous les arts, toutes les séductions du genre sont mis en œuvre. Certes, les capitalistes qu'ils ont groupés autour d'eux se garderaient bien d'aller confier à d'autres la direction d'affaires dans lesquelles ils croient avoir placé leur argent à un si fort denier. Il faut voir, dans les premières réunions où on les rassemble, avec quelle cupidité naïve, et qui tire un certain charme de son innocence, ils écoutent les rapports où on leur promet 25, 30 p. 0/0 de leurs capitaux. A ces séduisantes paroles, les bourses s'ouvrent et se dilatent comme les visages. Que si un actionnaire d'un sens plus rassis hasarde quelque objection contre les chiffres posés dans ces rapports, aussitôt des clameurs générales s'élèvent contre l'ennemi commun. Un malfaiteur qui plus tard tenterait d'enlever aux intéressés les béné-

fices réalisés qu'ils espèrent, ne serait pas plus mal reçu que le malencontreux orateur qui cherche à les dépouiller d'espérances qu'il ne partage pas.

Ce gérant, qui a lui-même constitué la société dont il administre les affaires, et qui n'a pas été constitué par elle, a au fond des intérêts fort distincts de ceux des actionnaires qui la composent. S'il a une de ces probités inflexibles qui ne transigent jamais avec aucun devoir, et certes il en existe, peu importera sans doute. Mais, de bonne foi, est-ce là-dessus qu'il faut compter? Que si, au contraire, ce qui est plus probable, il a une de ces demi-consciences si communes dans le monde, ou si encore c'est un fripon décidé, vous ne tarderez pas à ressentir tous les dangers de cette divergence d'intérêts. Observez d'abord qu'il a eu le soin, dans son contrat, de se faire attribuer de gros émolumens indépendans des chances de l'entreprise. Ensuite, au lieu d'attendre ces chances, il peut immédiatement se constituer un capital, une fortune, par une coupable connivence avec les entrepreneurs des travaux, c'est-à-dire en acceptant des fournitures incomplètes ou de mauvaise qualité, ou bien encore en les payant à un prix trop élevé. Cela lui sera d'autant plus facile que ses arrangemens avec la société lui laissent toute espèce de latitude ; car, comment les contractans auraient-ils osé chicaner avec un homme qui leur promettait 25, 30 p. 0/0 et même davantage des capitaux qu'il en recevait! Aussi n'est-il pas, comme l'administration, obligé de traiter avec ses entrepreneurs, par adjudication au rabais ou par voie de soumission cachetée. Il en résulte qu'il n'hésite pas à conclure avec eux des marchés sans concurrence. Au fond, cet homme n'est soumis à aucune règle. C'est lui qui décide des travaux à entreprendre, qui les dirige ensuite, et qui plus tard en opère

la réception. Les actionnaires, il est vrai, se réunissent une ou deux fois l'an pour entendre un rapport. Mais que peuvent faire des hommes qui n'ont pas suivi les détails d'une affaire compliquée, et qui d'ailleurs, pour la plupart, ne sont nullement prédisposés à les comprendre? Ainsi donc, c'est bien vainement que l'on espérerait trouver dans l'intérêt privé une garantie de la bonne exécution des travaux. Celui du gérant est de mal faire, et il n'y a que sa conscience qui puisse l'en empêcher. Plus les matériaux seront mauvais, plus on aura lésiné sur la main-d'œuvre, et plus il bénéficiera, s'il s'entend avec de complaisans entrepreneurs, qui partageront avec lui le produit des mal-façons. A la vérité, en faisant mal, il compromet les bénéfices qu'il peut attendre des actions qu'il a dû se réserver dans l'entreprise. Mais que sont ces bénéfices éventuels, problématiques, à côté de profits certains, immédiats? Aussi, rien n'est moins rare que des gérans qui s'enrichissent à côté de compagnies qui se ruinent.

Voyez, au contraire, combien on a multiplié les garanties et les précautions pour assurer la bonne exécution des travaux que l'administration fait faire. D'abord, dans presque tous les cas, ils ne se font que par adjudication au rabais, ou, ce qui vaut mieux encore, par voie de soumissions cachetées. En second lieu, l'ordonnateur des travaux et celui qui les dirige sont toujours distincts. L'ordonnateur se trouve le plus souvent dans ces stations élevées, accessibles à ces hautes ambitions qui détournent des petites. Pour les plus importans de ces travaux, ceux des routes et de la navigation intérieure, les agens de l'administration sont les ingénieurs des ponts-et-chaussées; tribu savante, heureusement dispersée sur tout le sol de la France, et qui y fait luire des points lumineux

dans ses parties les plus obscures. Ils ont été élevés dans l'étude des plus hautes sciences d'application ; ils remplissent ensuite des devoirs modestes pour un salaire plus modeste encore ; et ils s'en contentent. Consultez leur fortune, et presque toujours elle sera une garantie de leur probité.

Et cependant, dira-t-on, ce sont les sociétés anonymes qui ont fait la fortune de l'Angleterre ; c'est la puissance de l'association qui a déterminé cette richesse, dont aucun peuple du monde n'a jamais possédé l'équivalent, et qui est destinée à s'accroître encore, sans qu'il soit possible d'en assigner le terme. Avec quelle facilité nous adoptons, sans examen, des assertions démenties par les faits les moins contestables ! Les sociétés anonymes, dont on vante l'heureuse influence, ont failli, en 1826, compromettre le sort de la Grande-Bretagne. C'est la vaste absorption de capitaux que firent ces sociétés, qui lui donna, à l'époque dont je viens de parler, une secousse non moins redoutable que celle qu'elle avait subie, dix ans auparavant, à la suite des guerres faites à la république et à l'empire par M. Pitt, dont l'orgueil aristocratique ne pouvait se soumettre à traiter avec des démagogues ou avec des soldats montés sur le trône. Ces guerres, prolongées par ses successeurs jusqu'en 1815, avaient consommé improductivement des capitaux énormes. Au milieu de l'ivresse de succès apparens, l'Angleterre sonda avec un douloureux effroi la profondeur des plaies qu'elles lui avaient faites, et s'effraya de succès si chèrement payés. Eh bien, en 1826 et l'année suivante, elle ne fut pas moins ébranlée, elle ne reçut pas des atteintes moins profondes, par les fautes ou les friponneries des gérans et des fondateurs des sociétés anonymes, que l'on préco-

nise et que l'on voudrait si imprudemment substituer partout à l'administration.

En me défendant d'un enthousiasme exagéré pour les sociétés, je suis cependant fort éloigné de prétendre que leur concours ne puisse pas, dans beaucoup de cas, être fort utile à l'administration ; de même que, malgré ma juste considération pour le corps des ponts-et-chaussées, considération puisée dans les nombreux rapports que j'entretiens avec ses membres, je ne pense pas que ce service soit à l'abri de toute espèce d'observations. Je dirai plus ; dans mon opinion, il a cessé de suffire à sa tâche ; non certes par l'absence des lumières nécessaires pour la remplir, mais parce que le chiffre de son personnel n'est plus en rapport avec l'étendue de ses devoirs. En effet, tandis que le nombre des ingénieurs est resté à peu près stationnaire, leurs travaux crois sent incessamment. Nous avons vu que, dans ces dernières années, ils s'étaient fort augmentés sur nos routes royales, et que sur les autres ils n'avaient pas crû dans une proportion moins forte. Certains départemens ont même contracté des emprunts très-considérables pour terminer presque simultanément toutes leurs routes. De plus ; l'administration fait sans cesse des appels aux lumières des ponts-et-chaussées, en réclamant leur avis pour le réglement des cours d'eau, pour l'établissement des machines à vapeur, etc., etc. Retenus dans leurs cabinets par les dossiers qui les encombrent, par des travaux indispensables et continuels, les ingénieurs ne peuvent pas se transporter assez souvent sur les routes. Il en résulte que la réception des matériaux s'y fait quelquefois par des agens subalternes qui sont loin de présenter toujours toutes les garanties nécessaires. C'est dans ce fait,

je le crois, dans une surveillance insuffisante, bien plus que dans la concurrence, qu'il faut chercher l'explication des rabais affligeans, parce qu'ils compromettent la bonne exécution des travaux, que l'administration obtient, sans les désirer, dans les adjudications qu'elle passe. Dans celles qui suivent, les ingénieurs abaissent souvent le chiffre de la mise à prix; mais rien ne peut décourager les entrepreneurs, et sur ces prix réduits, ils font encore de nouveaux rabais. En contractant ces engagemens onéreux, beaucoup calculent sans doute qu'ils se déroberont à l'exécution de leurs clauses, par la facilité des agens chargés de les surveiller. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en général ces hommes ne se ruinent pas et prospèrent; il faut donc qu'ils calculent juste, et qu'ils parviennent, par leur savoir-faire, à se soustraire en partie à l'exécution des conventions rigoureuses qu'ils ont acceptées.

Dans un moment où l'étendue de nos voies secondaires s'accroît sans cesse, il eût été fort utile, dans l'intérêt de nos finances départementales, d'abaisser sur chaque ligne la moyenne des frais d'entretien, afin d'en maintenir le chiffre total dans des limites modérées. Mais c'est ce qu'on ne pourrait obtenir que par une surveillance aussi active qu'intègre des livraisons de matériaux; car plus ils seront mauvais, plus il faudra multiplier les frais pour les renouveler. D'un autre côté, la surveillance directe de l'administration ne saurait suppléer à l'insuffisance de celle des officiers des ponts-et-chaussées, attendu qu'elle manque d'agens convenables pour l'exercer. A la vérité, on a tenté de lui en donner, en créant un corps de voyers gratuits choisis parmi les propriétaires du voisinage des routes. Malheureusement il est, je crois, à peu près sans exemple que ces commissaires aient adressé un rapport quelconque à l'administration. D'ailleurs, quelles lumières

pourrait-on attendre, à cet égard, d'hommes fort honorables sans doute, mais étrangers aux détails pratiques d'un service difficile ? Tous ces rouages, introduits par nos nouvelles lois, sont au fond fort inutiles, quand ils ne sont pas incommodes. Au surplus, en ce qui concerne le service de nos routes, il est évident qu'un état de choses aussi imparfait ne saurait être maintenu, et qu'il faut promptement aviser aux moyens d'en sortir.

Le plus sûr et le plus simple serait, sans contredit, d'augmenter le personnel des ponts-et-chaussées. On pourrait, par exemple, avoir, dans chaque département dont le conseil général l'aurait demandé, en sus du nombre actuel de ses ingénieurs, un élève ingénieur dont la dépense serait en partie supportée par les fonds départementaux, et en partie par ceux du trésor. Cet élève devrait être employé, sur tous les points de nos routes, à la réception des matériaux. Dans l'intervalle de ces réceptions il s'occuperait des travaux que l'ingénieur en chef lui aurait délégués. La jeunesse est rarement l'âge de l'indulgence ; ce sont les ans qui en tempèrent la sévérité. Celle de ces jeunes gens, dans la réception des matériaux, serait assurément très-profitable au bien du service. Enfin, dans les voyers dont je proposerai plus loin la création, l'administration pourrait avoir des moyens additionnels et directs de surveillance. Disons-le encore; il n'y a d'imparfait dans le service des ponts-et-chaussées que la réception des matériaux ; on aura tout obtenu quand on aura réussi à la rendre plus sévère. Sans doute, en Angleterre, le génie civil est parvenu à ouvrir des routes aussi belles que les nôtres et beaucoup mieux entretenues; mais la France ploierait sous le faix des charges qu'il impose à cet égard à la Grande-Bretagne. Il arrive dans le premier de ces pays ce qui arrive aux ménages opulens; ils peuvent supporter

des dépenses qui ruineraient la médiocrité. Tandis que, comme on l'a vu plus haut, la moyenne des frais d'entretien pour nos routes de premier ordre est de 1,800 f., et de 1,500 fr. seulement pour nos routes secondaires ; en Angleterre, elle est de 10,000 fr. pour les premières et de 4,000 fr. pour les secondes ; et cependant, la plus grande partie des transports s'opère par la mer, par les fleuves, et surtout par les mille canaux qui en divisent le sol comme un échiquier. Si ces canaux n'y étaient pas plus nombreux qu'en France, l'entretien des routes deviendrait encore bien plus dispendieux, car la circulation y serait beaucoup plus active.

Toutefois, malgré l'insuffisance de l'organisation actuelle de ce service, il faut le reconnaître, nos routes royales s'améliorent et s'étendent, et nos routes départementales se terminent. Encore quatre ou cinq ans d'utiles travaux, et quelques centimes extraordinaires, et ces dernières seront finies ou près de l'être. Malheureusement, ces grandes lignes ne suffisent pas à la viabilité de la France. Dans la direction du nord au sud, elles sont en général à une distance moyenne de dix à douze lieues. Dans celles de l'est à l'ouest, de bien plus grands intervalles les séparent. Pendant une partie de l'année, les populations placées au milieu des cases irrégulières formées par ces lignes trop distantes, se trouvent en quelque sorte enfouies dans la boue, et ne peuvent guère communiquer avec les routes que lorsqu'une sécheresse prolongée a raffermi tous les chemins. Ces populations, appauvries par l'avilissement des articles qu'elles produisent et qu'elles ne peuvent pas écouler, et par la cherté de ceux qu'elles consomment, et qu'elles ne se procurent qu'à grands frais, à cause de la difficulté des transports, supportent cependant la dépense de ces lignes, comme

celles qui en sont le plus rapprochées. Rien, certes, n'est à la fois plus contraire à l'équité et aux principes d'une bonne administration; et c'est ce qu'il importe de faire cesser, en ouvrant dans toutes les sections du territoire de petites artères qui assurent l'accès des grandes, et qui facilitent ainsi le mouvement général de la circulation.

On l'avait tenté en 1824, mais sans y réussir. Il serait superflu de faire des observations sur la loi qui intervint alors pour régir notre viabilité vicinale. L'état de nos chemins, qu'elle n'a pas pu améliorer dans le cours des dix années précédentes, en démontre suffisamment l'impuissance. D'ailleurs, les ressources qu'elle créait étaient en grande partie illusoires, car elles étaient facultatives; et les communes n'avaient pas en général assez de lumières pour se soumettre volontairement à des charges dont elles ne calculaient que la pesanteur, sans se rendre compte des avantages qu'elles pouvaient en retirer. Quand par hasard une commune, plus éclairée, faisait des efforts efficaces pour améliorer ses chemins, faute d'un pouvoir central et supérieur, que la loi de 1824 n'avait pas suffisamment constitué, presque toujours, à la limite de son territoire, les lignes de ces chemins étaient brisées par l'incurie des communes voisines. Notre viabilité vicinale continue donc à faire la honte de l'administration française. Même aux abords d'un grand nombre de nos villes, quand quelques gouttes de pluie sont tombées sur les chemins, ils les détrempent, et en font des bourbiers impraticables aux piétons. Sur d'autres points, où les matériaux sont très-abondans, les pierres que l'on y jette sans soins et sans les réduire à des proportions convenables entravent bien plus qu'elles ne favorisent la circulation. Mais c'est surtout dans les huit ou dix départemens de l'ouest que les chemins accusent

l'impuissance de la législation qui les régit. Creusés entre des champs bordés de haies et de grands arbres, qui gênent l'évaporation des eaux pluviales, ils en sont couverts pendant les trois quarts de l'année, et présentent l'aspect de profonds et larges ruisseaux. Cependant, ils s'affaissent de plus en plus sous le poids des eaux qu'ils supportent, et ils finiront, en se creusant davantage, par être tous renfermés entre des espèces de montagnes à pic. Ce sont les obstacles qu'ils mettent au mouvement de la force publique, et les facilités que donnent aux embuscades les haies qui les garnissent, qui ont fait de la guerre civile une espèce de maladie endémique propre à ces contrées, et qui s'y reproduit à certaines époques, comme la peste au Caire ou à Constantinople. Sans contredit, une mauvaise viabilité ne pouvait pas avoir de plus déplorables résultats.

De nouveaux efforts furent tentés en 1834, dans le sein de la Chambre des Députés, pour l'amélioration de ce service ; et il faut se féliciter de ce qu'ils ne reçurent pas de sanction légale. Les points de départ de ce projet, élaboré dans une de ses commissions, étaient en général fort judicieux, et tels qu'on devait les attendre des hommes éclairés qui l'avaient conçu. Malheureusement la rédaction de ses dispositions n'annonçait pas une connaissance assez complète de notre économie administrative. Il multipliait en pure perte tous les travaux, compliquait tous les rouages ; si bien qu'on aurait à peine pu suffire aux détails de son exécution, en enlevant entièrement à l'expédition des autres affaires tout le personnel des préfectures.

A cette occasion, que l'on me permette de crier merci, et de demander grâce pour l'administration départementale que l'on accable sans cesse de nouveaux devoirs, et qui déjà ne peut plus suffire à l'accomplissement des an-

ciens. Ses devoirs, depuis les événemens de 1830, ont doublé, ont triplé; d'abord par le progrès naturel du mouvement social, et ensuite par les complications introduites par nos nouvelles lois. La simple énumération de tout ce qu'elle a à faire aujourd'hui a quelque chose d'effrayant.

Elle doit à la fois s'occuper de l'exécution matérielle des lois sur les élections, qui ont lieu maintenant presque sur tous les degrés de la hiérarchie politique et administrative; de la haute police; des détails innombrables de l'organisation de la garde nationale; du recrutement; de l'assiette des contributions directes, et de l'instruction de toutes les réclamations qui s'y rattachent; des prisons qu'elle a beaucoup améliorées; du casernement de la gendarmerie; du service des enfans trouvés, qui, si l'on n'y prend garde, finira par absorber toutes les ressources ordinaires des budgets départementaux; de la grande voirie; de la navigation fluviale, de celle des canaux dont les lignes s'étendent chaque jour davantage, etc. Il faut ensuite qu'elle surveille l'administration municipale; qu'elle nomme ou qu'elle désigne les maires, les adjoints, les commissaires de police, les gardes champêtres; qu'elle satisfasse aux devoirs que lui impose la loi de 1833 sur l'instruction primaire, loi efficace, mais compliquée par l'alliage du principe de la centralisation, qu'on voulait faire prédominer, et des concessions que l'on faisait aux entraînemens du jour. Elle doit aussi donner son avis sur les acquisitions, aliénations, échanges, donations, legs qui intéressent les communes, les établissemens de bienfaisance, etc. Elle est en même tems obligée d'examiner les projets de construction et de réparation des églises, mairies, marchés, ponts, rues, etc., etc.; les moyens que l'on propose dans les localités pour en augmenter les re-

venus et solder les dépenses; les octrois, les droits de place, de mesurage. Pour chacun de ces divers objets, il faut qu'elle apprécie, approuve ou réforme des tarifs, des cahiers de charge; qu'elle fasse établir des devis, procéder à des adjudications. Ce n'est pas tout; elle pourvoit aux dépenses diverses des tribunaux; elle ordonnance les traitemens du personnel du clergé, et en général la plupart des dépenses à la charge de l'état. De là une comptabilité prodigieuse, surtout depuis qu'on a tout divisé, tout spécialisé.

En effet, indépendamment des divisions qui existent au budget de l'état, pour chaque ministère, pour chaque service; divisions qui doivent être rigoureusement observées dans toutes les opérations de comptabilité, il y a dans chaque département :

Un budget pour les dépenses ordinaires;
Un budget pour les dépenses facultatives;
Un budget pour les dépenses extraordinaires;
Un budget pour les dépenses de l'instruction primaire;
Un budget spécial pour l'école normale;
Un budget pour les dépenses du cadastre;
Un budget pour les édifices et services diocésains;
Un budget spécial *par arrondissement* pour les dépenses des comités d'instruction primaire;
Un budget spécial aussi *par arrondissement* pour les commissions d'examen des instituteurs;
Un budget pour chaque bataillon cantonnal de la garde nationale.

Tous ces budgets, outre les détails de comptabilité qu'ils exigent, donnent lieu à autant de comptes spéciaux qu'il y a de budgets divers, et à une quantité innombrable de tableaux, d'états de situation et autres documens que demandent les ministères ou la Cour des comptes.

Ajoutez à cela les nombreux renseignemens que réclame le ministre du commerce pour former la statistique de la France ; grand et utile travail, que le pouvoir suprême pouvait seul entreprendre, qui sera à la fois le bilan de notre époque, et un jalon pour mesurer les progrès de l'avenir, mais qui absorbe encore une partie considérable du tems des agens de l'administration départementale.

En augmentant sans cesse les devoirs de l'administration, a-t-on du moins augmenté ses ressources? Loin de là. On les a même réduites. Les abonnemens des préfectures sont sans doute les mêmes que ceux qui ont été fixés dans des tems de stagnation et de détresse, après les désastres de 1815, quand la France payait sa rançon, et qu'elle était occupée par une armée de garnisaires étrangers. Mais on a, par la suppression des secrétaires généraux, privé les préfets d'auxiliaires utiles. Qu'est-il résulté de cette inégalité toujours croissante entre la masse des affaires et le nombre de ceux qui sont chargés de les expédier? Ce nombre a sans doute reçu quelques augmentations dans les bureaux des préfectures, mais on n'a pu le faire qu'en réduisant le chiffre des traitemens. Aujourd'hui, celui de la plupart des employés n'est guère que de 5 à 600 fr. Or, comment pourrait-on avoir des sujets convenables pour une rémunération qui n'atteint pas même le salaire de nos ouvriers. Il en résulte que les bureaux des préfectures se remplissent d'employés incapables. Le petit nombre d'hommes intelligens qui s'y trouve encore, et qui ne s'y renouvellera pas, si on n'y met ordre, obligé de faire à la fois sa propre besogne, et, dans beaucoup de cas, celle de collaborateurs inexpérimentés, ne peut y parvenir que par un travail de dix à douze heures par jour ; travail accablant et ingrat, fai-

blement rétribué dans le présent, et sans récompense dans l'avenir. Mais, malgré le zèle de ces hommes recommandables, ils ne peuvent pas satisfaire entièrement à d'aussi grands devoirs. Les affaires s'arrièrent, et elles s'arrièreront bien davantage, si, d'une part, on n'augmente pas d'une moyenne de 5 à 6,000 fr. au moins les ressources de l'administration dans chaque département; et, de l'autre, si on continue à l'accabler de soins croissans et souvent inutiles.

Mais ce qui complique encore la situation et les embarras de l'administration supérieure, c'est qu'elle n'a pas, dans les communes, le choix de ses propres agens. Dans beaucoup de cas du moins, elle les subit bien plus qu'elle ne les nomme; et alors même qu'elle en a reconnu l'inaptitude, elle se trouve le plus souvent dans l'impossibilité morale de les remplacer. Sans doute la loi lui laisse le droit de choisir le maire d'une commune parmi tous les membres de son conseil; mais il arrive sans cesse que cette faculté est illusoire. En effet, si l'on retranche d'un conseil composé d'une douzaine de membres, d'abord, dans les communes rurales, tous ceux qui ne savent pas lire; ensuite ceux auxquels des industries trop actives ou des absences multipliées ne permettraient pas d'accepter ces fonctions; puis encore les hommes d'humeur timide qui en redoutent les embarras, car aujourd'hui tout pouvoir est difficile et contesté; et l'on se convaincra que l'autorité supérieure jouit bien rarement de son libre arbitre, et que ses nominations lui sont presque toutes imposées par des nécessités dont elle ne peut s'affranchir. Ajoutons que les fonctions municipales, déjà fort difficiles, quand ceux qui les exercent sont aux prises, dans le sein des conseils municipaux, avec des minorités malveillantes, deviennent presque impossibles, quand ils ont à lutter contre des

majorités; et par conséquent que ce n'est guère que parmi les membres de ces majorités que l'on peut choisir. Or, il s'en faut bien qu'elles soient toutes favorables à l'action gouvernementale. Souvent elle n'y rencontre que mauvais vouloir, disposition à gêner sa marche, entraves et tracasseries subalternes. C'est aujourd'hui l'entraînement de beaucoup de cœurs, de tendre par une impulsion violente aux positions les plus élevées; puis, quand ils ne réussissent pas, ils cherchent, par un retour naturel, à abaisser ce qu'ils ne peuvent atteindre. Cette disposition s'est trop fait sentir dans les dernières élections d'un grand nombre de communes. La modeste bourgeoisie de nos campagnes y a été traitée comme une aristocratie privilégiée. On l'excluait systématiquement des conseils municipaux pour y introduire de simples villageois, la plupart sans aucune culture. Ce n'était pas certes à cette source que l'on pouvait trouver beaucoup de discernement et d'aptitude à seconder l'administration supérieure, alors même que son action était toute bienfaisante. Aujourd'hui, dans le monde moral, comme dans le monde physique, c'est toujours de points isolés que jaillit la lumière. Les masses ne s'éclairent encore que de celle qu'elles réfléchissent. Or, dans la plupart des communes, l'absence de toute instruction élémentaire ne permet pas à cette lumière, même affaiblie, d'y pénétrer. Dans d'autres, au contraire, il en circule de fausses, pires encore que l'ignorance, car, au lieu de guider, elles égarent. L'action de la presse, par exemple, de la presse mensongère et calomnieuse, y est d'autant plus forte, qu'elle s'exerce par des organes dont le nombre est fort circonscrit. Qu'un mauvais journal y pénètre; qu'il y représente le gouvernement comme hostile au peuple, comme cherchant à la fois à le dépouiller

de ses libertés et de ses biens, pour enrichir les agens qu'il salarie, et il sera cru; il le sera d'autant plus facilement que presque toujours aucun autre journal ne viendra neutraliser les poisons versés dans des cœurs simples, qui ont d'autant plus de respect pour tout ce qui reçoit la publicité de l'impression, que leurs travaux limitent beaucoup leurs lectures. De là, dans un grand nombre de campagnes, ce mauvais vouloir contre l'autorité, que trop d'actes manifestent; cette défiance avec laquelle on y accueille, même des dispositions évidemment bienveillantes. En abolissant les autres aristocraties, la révolution de 1830 aurait dû tendre à attribuer exclusivement l'exercice du pouvoir à celle des lumières. C'était là sa haute et naturelle mission. Elle ne pouvait obéir à d'autres instincts sans suivre une marche rétrograde, sans abaisser la France de plusieurs degrés sur l'échelle sociale, car c'était en quelque sorte la livrer aux barbares. Malheureusement des entraînemens qu'il ne lui était pas toujours loisible de maîtriser l'ont fait plus d'une fois dévier dans des directions différentes.

D'autres embarras résultent encore de la complication et du nombre des dispositions dont on surcharge nos lois administratives. On devrait se borner à y poser quelques grands principes dont des instructions et des ordonnances régleraient ensuite l'application. Malheureusement, ce n'est point ainsi que l'on procède. Le législateur veut tout faire, tout prévoir; il se substitue pour ainsi dire à l'administration, tellement gênée par tous les liens avec lesquels on la bride, que ce n'est pas sans efforts qu'elle parvient à exécuter les mouvemens les plus simples. Observons que ces dispositions dont on surcharge nos projets de lois, souvent introduites par amendement au milieu de discussions animées, ne se concilient pas toujours entre

elles, ni avec l'ensemble de la législation. Alors même que l'exécution des lois nouvelles n'est pas impraticable, il est rare que l'ordonnance en soit assez simple. L'administration ne trouve point de secours et n'a que des entraves dans cette multiplicité de ressorts, de rouages établis sans que l'on ait suffisamment calculé la manière dont ils fonctionnent. C'est ainsi que l'on ajoute perpétuellement à ses charges sans ajouter à sa force. Je disais tout à l'heure que les affaires de la France n'étaient plus à jour; si l'on continue à procéder de la même manière, l'administration, accablée de devoirs, ne pourra plus suffire à aucun, et se trouvera obligée de les négliger tous. Avouons-le; la majorité de la Chambre des Députés qui vote toujours sous les inspirations d'un patriotisme sincère, est peut-être trop dépourvue d'hommes d'affaires et d'expérience administrative. Ses instincts, toujours si purs, ne la guident pas cependant avec une sûreté infaillible. Après la grande catastrophe de juillet, on rédigea à la hâte, avec les passions du moment, des lois imprévoyantes. La défiance qui pesait sur un pouvoir sans sympathie nationale, et que le peuple venait d'abattre dans un moment de sublime colère, pesait aussi sur le pouvoir nouveau que lui-même venait d'élever. C'était une tradition d'opposition dont nous ne pouvions pas nous dégager. Les dépositaires de l'autorité étaient en quelque sorte traités en prévenus. Il semblait que la société n'eût d'autres dangers à courir que de la part de ceux qui étaient préposés à sa garde. On conçoit, d'après cela, que l'on dut tendre à les éloigner de la Chambre des Députés, où cependant leurs connaissances positives auraient été si utiles dans ces débats des bureaux qui précèdent et qui préparent les discussions générales. Il faut se féliciter que beaucoup d'entre eux aient trouvé

un noble asile à la Chambre des Pairs. Dépouillée d'une part de ses splendeurs aristocratiques, par la perte des noms illustres biffés sur son livre d'or, elle compense aujourd'hui le genre d'éclat qu'elle a perdu par celui des nouvelles lumières qu'elle a acquises. Dans le cours des cinq années précédentes, plusieurs fois elle a fait intervenir son utile veto, et peut-être a-t-elle rendu à la France encore plus de services par ce qu'elle a prévenu que par ce qu'elle a fait.

Reconnaissons cependant que les observations qui précèdent ne sont pas applicables au projet de loi qui vient d'être présenté aux Chambres sur les chemins vicinaux et communaux. C'est un retour à des idées plus saines que celles qui prévalaient naguère; le commencement incontestable d'une réaction salutaire. Non seulement il n'affaiblit pas, mais il fortifie le grand principe de notre unité administrative. L'autorité départementale n'y est plus traitée en prévenue, comme dans les lois précédentes. On lui attribue, sans timidité, sans hésitations, la juste part qu'elle doit prendre à l'exécution d'une législation tout administrative; suivant moi, à quelques égards, on la lui fait même trop forte. En lisant ce projet, on sent que le gouvernement a constaté d'heureuses modifications dans les dispositions d'une des branches de la législature, et qu'il n'est plus sous l'empire d'entraînemens funestes qu'il subissait sans les partager.

Félicitons-le de la distinction nécessaire qu'il veut établir entre nos divers chemins, et du désir qu'il témoigne d'en soumettre la première à la gestion directe de l'administration supérieure; ce sont là de grandes et utiles améliorations. Sachons-lui gré aussi de ne pas avoir tenu compte des clameurs étourdies qui s'élèvent contre la prestation; ressource précieuse qui n'a

d'autre inconvénient que d'avoir été jusqu'ici fort mal employée; que l'on peut employer beaucoup mieux, et à laquelle il serait impossible de substituer une ressouree équivalente, sans surcharger la contribution foncière qui supporte déjà tant de fardeaux.

Deux journées de prestations, dans toute la France, représentent au moins une valeur de quinze à vingt millions; et cette valeur, dont l'emploi doit contribuer si puissamment aux progrès de la richesse nationale, dans beaucoup de cas ne coûte presque rien à ceux qui la produisent. Il s'en faut bien, en effet, que l'industrie agricole fournisse du travail, dans tous les tems et tous les jours, aux bras laborieux des campagnes. Les interruptions nécessaires des travaux qu'elle fait exécuter laissent ces bras oisifs pendant des portions notables de l'année. En les occupant, deux à trois jours, à l'amélioration des chemins, on ne retranche donc rien de leur salaire; car ces travaux peuvent le plus souvent avoir lieu durant les intervalles des travaux agricoles. D'ailleurs, le nouveau projet de loi a pris soin des plus pauvres, en dispensant de la prestation tous ceux qui ne sont soumis qu'à la contribution personnelle. Ces observations, appliquées à l'emploi des attelages et des bêtes de trait, sont encore plus péremptoires. Ces attelages ne servent que pendant une partie de l'année; au lieu de les laisser oisifs ne convient-il pas davantage, dans l'intérêt même de la propriété foncière, de les employer aussi deux ou trois jours à l'amlioration des chemins qui servent à la vidange de ses produits? amélioration qui tend à lui donner la possibilité de les réduire, ou du moins qui en diminue la fatigue et la détérioration.

La prestation n'a au fond qu'une analogie apparente avec la corvée, contre laquelle nous avons protesté au

commencement de ce mémoire. Ce qu'il y avait surtout d'odieux dans la corvée, c'était l'inégalité des charges qu'elle imposait. La société tout entière profite des routes; et cependant la corvée n'y faisait travailler que les populations plus ou moins rapprochées des lignes qu'elles parcourent. La prestation peut au contraire appeler et appelle en effet, dans les ateliers établis sur nos chemins ; toutes les classes laborieuses, ou du moins elle ne fait d'exception que dans l'intérêt des plus pauvres. Ajoutons que c'est un précédent utile pour les travaux que l'on se propose de faire exécuter par l'armée. Pourquoi en effet se refuserait-elle, avec une susceptibilité mal entendue, à l'exécution de travaux profitables à la généralité du peuple dont elle est une émanation, quand ce peuple lui-même est appelé presque tout entier, par la prestation, dans les ateliers de la petite voirie?

Toutefois, en rendant hommage aux principes judicieux qui ont présidé à la rédaction du nouveau projet de loi, je crois qu'il importe de lui faire subir des modifications, sans lesquelles l'exécution en serait impossible.

Et d'abord l'article 1er porte que tous les chemins qui servent à plusieurs communes pourront être placés dans la première classe qu'il appelle chemins vicinaux. Cette désignation est beaucoup trop vague, car il n'y a guère de chemin qui ne s'embranche, à la limite de la commune à laquelle il appartient, avec les chemins des communes voisines. Elle tendrait aussi, par ce qu'elle a de vague, à multiplier indéfiniment les chemins de cette nature et à rendre en quelque sorte illusoires les ressources destinées à couvrir les dépenses de leur restauration ou de leur entretien, en répartissant ces ressources sur des lignes trop nombreuses et trop étendues.

L'article 2 donne lieu à des observations encore plus

graves. Le préfet, dit cet article, classera les lignes vicinales, en déterminera le tracé, la largeur, etc., sur l'avis des conseils municipaux, des conseils d'arrondissement, des conseils généraux. Or, comme le projet attribue des ressources spéciales à l'entretien des chemins vicinaux, et que la plupart des chemins satisferaient aux conditions déterminées par ce projet, il en résulterait que les conseils municipaux voudraient classer presque tous leurs sentiers dans la première catégorie. Cette disposition, je le crois, ne serait que faiblement combattue dans les conseils d'arrondissement, intéressés aussi à augmenter le nombre de leurs chemins vicinaux pour avoir une plus grande part à la distribution des fonds qui y seraient affectés. Le conseil général, dans les avis qu'il donnerait, pourrait sans doute faire justice de ces prétentions exagérées. Mais comment, dans des sessions de quinze jours qui suffisent à peine à la multitude d'affaires sur lesquelles il a maintenant à statuer, pourrait-il entreprendre un travail aussi laborieux que celui de donner un avis raisonné sur le classement, le tracé et la largeur de 1,000 à 1,200 chemins peut-être, et qui, quand bien même il n'attribuerait à une commune qu'une seule ligne vicinale, s'élèveraient encore à une moyenne d'environ 400 par département? Dix sessions, c'est-à-dire dix années, ne suffiraient pas pour mettre à fin un si grand travail; car, il ne faut pas se le dissimuler, les avis donnés par les conseils généraux ne seraient point une vaine formalité; les discussions que le choix et la direction de ces chemins provoqueraient y seraient fort nombreuses et y élèveraient des débats très-prolongés qui, durant les premières années, paralyseraient l'exécution de la loi dans la plus grande partie des départemens, puisqu'elle ne pourrait avoir lieu qu'après l'opération du

classement, nécessairement fort retardée par ces débats.

Le même article donne lieu en outre à une observation non moins importante; il tend à changer la nature des rapports établis jusqu'à ce jour entre les conseils généraux et les préfets. Dans l'état actuel de notre législation, ce sont ces derniers qui provoquent les délibérations des conseils généraux par les propositions qu'ils leur soumettent; l'autorité suprême accueille ensuite, rejette ou modifie les votes de ces conseils. En ce qui concerne les chemins vicinaux, d'après le nouveau projet de loi, ce serait au contraire les préfets qui statueraient sur les propositions ou les avis des conseils généraux. Que s'ils apportaient des modifications à ces propositions, il pourrait en résulter des ombrages entre eux et les conseils généraux; ombrages qui compromettraient peut-être une harmonie indispensable au bien du service.

Mais ce n'est pas tout; des difficultés bien grandes s'élèveraient aussi dans la répartition des fonds affectés aux chemins vicinaux. Suivant le projet de loi, les fonds départementaux seraient divisés entre les arrondissemens par le conseil général, puis par les conseils d'arrondissement, entre les divers chemins vicinaux. Cette répartition aurait lieu, sans doute, dans la seconde session de ces conseils; dans celle où ils procèdent au répartement de la contribution foncière entre les diverses communes. Or ce serait là une opération très-longue, très-délicate, pendant laquelle des intérêts de localité et souvent même des intérêts plus personnels seraient aux prises; car les arbitres de cette répartition seraient très-souvent juges et parties fort intéressées dans le conflit. Le projet de loi stipule, il est vrai, que le travail des conseils d'arrondissement sera soumis à l'approbation du préfet; mais il ne dit pas que ce fonctionnaire pourra réformer les dis-

positions arrêtées par les conseils d'arrondissement; ainsi dans le cas où il refuserait cette approbation, la somme attribuée à l'arrondissement représenté par un conseil dont la délibération n'aurait pas été approuvée resterait sans emploi.

Il eût également été à désirer que le projet distinguât les ressources qu'il crée pour l'amélioration de notre viabilité secondaire, en ressources obligatoires et en ressources facultatives. Il est évident que pour rendre nos chemins praticables il faudra toujours y faire une certaine somme de dépense, une certaine quantité de travaux. C'était cette somme dont il fallait déterminer le montant, en laissant seulement à l'arbitrage des corps administratifs l'emploi de ressources additionnelles dont la loi réglerait aussi le *maximum*. Cette manière de procéder aurait en outre le mérite d'être d'accord avec ce qui se pratique dans les autres branches de notre économie départementale ou communale, qui ont à la fois des dépenses obligatoires et des dépenses facultatives. A la vérité, le projet de loi attribue aux préfets le droit d'imposer d'office, aux communes qui ne s'imposent pas volontairement, les charges nécessaires pour l'entretien de leurs communications; mais l'exercice de cette faculté entraînerait nécessairement des lenteurs, des tiraillemens, des collisions entre l'autorité supérieure et les corps municipaux; collisions qui ont toujours pour inconvénient grave de commettre la popularité de l'administration départementale qu'il importe beaucoup de ménager au gouvernement. Il vaut certes bien mieux éviter ces conflits, et tout soumettre à la volonté suprême de la loi : les administrés comme les administrateurs.

Un inconvénient non moins sérieux que tous ceux que je viens de signaler, ce serait l'énorme surcroît de tra-

vaux imposés à l'administration départementale, et auxquels elle ne pourrait pas satisfaire sans négliger tous les autres. Ils résulteraient d'abord de la diversité et en même tems de la spécialité des ressources affectées aux lignes vicinales par le projet. L'article 4 attribue à ces lignes :

1° Les fonds disponibles sur les ressources ordinaires des communes ; 2° les prestations payées en argent ; 3° les centimes spéciaux votés par les communes ; 4° les secours accordés par le conseil général sur les fonds ordinaires du département ; 5° les centimes spéciaux arrêtés par le conseil général.

Les articles 15, 16 et 17 ajoutent à ces ressources :

1° Les cotes contributives à asseoir sur les propriétés de l'état et de la couronne ; 2° les subventions à payer par les propriétaires d'usines, d'exploitations, etc. ; 3° les amendes encourues par suite de condamnations relatives aux chemins vicinaux.

Ces différentes ressources se trouvant dispersées dans plusieurs caisses, dans celle de la recette générale et dans les caisses municipales, on devrait avant tout centraliser ces fonds chez le receveur général, comme le veut le projet. Mais cette opération, qui paraît fort simple, déterminerait cependant les complications les plus laborieuses.

En premier lieu, il faudrait s'adresser aux conseils municipaux, pour savoir si leur intention est d'acquitter tout ou partie de leur contingent sur les revenus ordinaires ou en centimes spéciaux ; et, sur leur refus, imposer les communes d'office. Ensuite, le préfet prendrait un arrêté pour faire verser le contingent de ces communes dans la caisse du receveur général, en indiquant la portion du contingent applicable à chaque ligne vicinale ; car, d'après le projet, presque toutes les communes seraient

interressées à plusieurs lignes de cette nature. Cet arrêté serait nécessairement accompagné d'un état ou tableau qui comprendrait toutes les communes et toutes les lignes vicinales du département. Quand ensuite le montant des prestations réalisé en argent serait connu, il faudrait prendre un nouvel arrêté pour le faire verser chez le receveur général. Ce n'est pas tout. Lorsque le conseil général et les conseils d'arrondissement auraient fixé le montant des subventions à donner sur les fonds départementaux ordinaires ou sur celui des fonds spéciaux, à chaque ligne vicinale, le préfet devrait délivrer sur le payeur, au nom du receveur général, des mandats du montant de ces subventions, afin que ce comptable put en réunir les fonds aux autres ressources attribuées à chaque chemin. Des opération analogues auraient lieu pour les ressources indiqués aux articles 15, 16 et 17.

Et quel serait le résultat de tant d'efforts, d'une si prodigieuse quantité d'écritures? presque rien. On aurait seulement exécuté une opération préliminaire, réuni des ressources diverses dans une caisse centrale, et déterminé les allocations, presque toujours insignifiantes, qui reviendraient à chaque ligne sur l'ensemble de ces ressources. Ce serait bien peu de chose à côté de tout ce qu'il faudrait faire encore. En effet, comme il y a dans le projet une spécialité établie pour chaque ligne, on devrait dresser pour toutes des plans, des devis, passer des marchés, procéder à des adjudications ou établir des régies; puis, délivrer des mandats pour ces diverses entreprises ou régies; et enfin avoir autant de comptabilités distinctes qu'il y aurait de lignes vicinales, c'est-à-dire 400,600,800 et souvent même davantage. On ne peut calculer, sans en être effrayé, tous les soins, tous

les embarras que donneraient à l'administration supérieure ces comptabilités diverses, et en outre cette multitude de plans, de devis, de cahiers de charge, etc., qu'elle devrait rédiger chaque année. Vingt commis employés tous les jours à une pareille tâche ne pourraient pas y suffire; or les préfectures n'en ont guère davantage, et nous avons vu que tous leurs instans étaient déjà absorbés. Au fond, d'aussi grands travaux ne pourraient guère être exécutés qu'autant que la direction en serait remise, dans chaque département, à un fonctionnaire spécial, à un grand voyer par exemple, environné d'un personnel nombreux d'employés; mais c'est à quoi assurément il est impossible de penser.

Cela posé, voici les modifications que je propose et qui me paraissent indispensables. En premier lieu, pour rendre possible l'intervention des conseils généraux, il sera nécessaire de la limiter davantage. C'est ce qui sera facile, en ne les occupant que des chemins de grande communication auxquels un usage déjà consacré dans plusieurs départemens a fait attribuer le nom de *chemins cantonnaux*. Dans tout ce qui intéresse la viabilité des divers degrés, il importe d'observer les instincts des localités et des populations; car presque toujours ces instincts sont l'expression de leurs besoins. Or, depuis plusieurs années, on a vu les conseils généraux tendre sans cesse à percer des lignes secondaires pour servir d'auxiliaires et d'annexes aux grandes lignes de nos routes. La construction s'en faisait avec les moyens combinés des crédits ouverts sur les budgets départementaux et des ressources des communes traversées par ces lignes. L'ouverture de ces chemins présentait en général de grandes difficultés; car il fallait que l'administration supérieure luttât contre le mauvais vouloir qu'elle rencontrait dans un grand

nombre de communes. Ce qui était plus fâcheux, c'est que, lorsqu'ils étaient construits, presque toujours l'entretien et la conservation en étaient compromis; car, d'après les règles de notre droit administratif, les soins comme les dépenses de cet entretien étaient entièrement dévolus aux communes, qui très-souvent manquaient des ressources et des lumières nécessaires pour remplir les obligations que la loi leur imposait à cet égard. C'est cet état de choses que je proposerai d'améliorer en le réformant. Désormais, chaque département aurait, indépendamment de ses routes départementales, des chemins cantonnaux qui seraient, comme les premières, ouverts sur la proposition des préfets, par les conseils généraux qui en régleraient le tracé et la largeur, sauf l'approbation du ministre. Cinquante ou soixante chemins de cette nature, percés sur des longueurs moyennes de cinq ou six lieues, seraient assurément une grande amélioration pour la viabilité de la France, en resserrant les mailles de son réseau, en rapprochant les lignes irrégulières de l'échiquier qu'elle forme à la surface de notre territoire. Au moyen de ces nouvelles voies, les populations les plus distantes des grandes communications n'auraient plus guère que deux lieues au *maximum* à franchir, pour se rendre sur ces lignes; ce serait déjà assurément une grande amélioration, et, selon moi, c'est surtout celle dont notre époque devrait s'occuper. Il faut se résigner à ne pas tout faire à la fois, car cela est impossible. L'ancienne monarchie, pendant le dix-huitième siècle, a ouvert nos routes royales; l'empire, la restauration ont construit des routes départementales, dans les intervalles trop grands laissés par les premières de ces lignes. C'est au gouvernement nouveau à les réduire encore, en traçant des chemins cantonnaux. Ces chemins, débattus dans les conseils généraux, ne seront

pas sans doute percés tous à la fois, car l'exécution simultanée en serait trop onéreuse aux contribuables; on commencera par les plus nécessaires. A moins d'offres volontaires des communes et de la propriété riveraine, ils devront être entièrement construits et entretenus avec les fonds départementaux. Que si on voulait réclamer le concours des communes, on ne pourrait le faire qu'en compliquant beaucoup les détails de ce service. D'abord, si leur concours était facultatif, il serait souvent refusé; et en second lieu, en attribuant aux conseils généraux le droit de lever des centimes communaux, on bouleverserait toutes nos règles administratives et même tous les principes de notre droit public. Comme ce service serait au fond un service départemental, puisqu'il serait destiné à mettre en contact et en relation les grandes divisions cantonnales qui partagent la circonscription des préfectures, il serait plus naturel, plus simple et plus facile d'en faire supporter la dépense par le département tout entier. C'est ce que l'on pourrait faire au moyen de 2 à 3 centimes dont le dernier serait facultatif. Ces chemins n'étant pas destinés à pourvoir à une circulation aussi étendue que celle des routes départementales, on en diminuerait beaucoup les frais, en donnant une moins grande largeur à l'encaissement de leurs chaussées. Au fond, ce serait des routes départementales secondaires qui seraient administrées précisément de la même manière que ces routes, quoiqu'avec plus d'économie. Or nous avons vu que le système qui les régit, éprouvé par un long usage, malgré quelques inconvéniens de détail, avait été très-efficace. Ce qu'il y a de mieux, c'est donc d'appliquer ce système à un nouvel ordre de communications; si on le fait, d'ici à dix années on peut compter que la viabilité de la France aura acquis les plus grands et les plus utiles déve-

loppemens, au moyen de sacrifices très-légers et dont elle aura peine à s'apercevoir. La direction matérielle de ces travaux serait confiée au corps de voyers, dont le projet provoque judicieusement la création, et que réclamaient à la fois l'administration et les conseils généraux. Au moment où le génie des ponts-et-chaussées succombe sous le poids exagére des travaux qu'on lui impose, il ne serait pas possible de lui donner cette nouvelle charge. D'ailleurs, un corps de voyers serait peut-être mieux approprié à ces constructions subalternes, qui n'exigeraient que dans des cas bien rares l'emploi des lumières des hautes sciences. Quant à la désignation que je propose pour ces chemins, elle paraîtra sans doute suffisamment justifiée. Il existe, par canton, une juridiction spéciale, celle des juges de paix; un bataillon de garde nationale; un membre du conseil général; un membre du conseil d'arrondissement. Il est donc très-convenable que ces grandes divisions de notre territoire soient aussi représentées dans le système de nos communications, comme le royaume l'est par les routes royales; le département, par les routes départementales; et la commune, par les chemins communaux.

Maintenant il faut aviser aux moyens de mettre les communes qui ne se trouvent pas sur le tracé des lignes de nos routes, ni sur celui des chemins cantonnaux, en contact avec ces différentes lignes; car lorsque ce problème sera résolu, et que chacune d'elles communiquera avec ces lignes, il est évident qu'elles communiqueront toutes entre elles, par des voies plus ou moins abrégées.

A cet égard, il importe d'admettre la distinction judicieuse du projet : celle des chemins vicinaux et des chemins communaux. Seulement, il faudra circonscrire davantage le nombre des premiers, par les raisons que j'ai indiquées plus haut. Je voudrais donc que l'on ne

plaçât parmi les chemins vicinaux que ceux qui mettraient les communes à même de communiquer directement ou indirectement, en empruntant les chemins des communes voisines, avec les lignes de la grande voirie ou avec celles des chemins cantonnaux. De cette manière, dans la plupart des communes, il n'y aurait guère qu'un seul chemin vicinal.

A un jour fixé par le préfet, tous les maires d'un canton se réuniraient au chef-lieu, sous la présidence du sous-préfet. Le voyer de l'arrondissement s'y transporterait le même jour et indiquerait les chemins du canton qu'il conviendrait de classer parmi les chemins vicinaux. L'assemblée cantonnale débattrait les propositions du voyer et ferait ses propositions particulières au préfet, qui statuerait ensuite. On éviterait ainsi l'intervention des conseils d'arrondissement et des conseils généraux, qui n'ayant qu'une session par an, ne pourraient suffire, comme je l'ai déjà démontré, au classement de 4 à 500 chemins et même davantage, qu'il faudrait choisir entre un nombre prodigieux d'autres chemins qui s'élèveraient, dans tous les départemens, à plusieurs milliers.

Il faudrait ensuite créer des ressources pour rendre ces chemins plus ou moins praticables dans tous les tems; car c'est là tout ce que l'on doit prétendre, et il ne faut point espérer que l'on pourra faire des chaussées sur la totalité de ces divers chemins dont les lignes réunies présenteraient au moins un développement d'environ 800 à 1,000 lieues par département.

A cet effet, trois centimes obligatoires seraient imposés à toutes les communes et employés exclusivement sur les chemins vicinaux; elles seraient de plus forcées de fournir une journée de prestation, qui pourrait être augmentée d'une journée facultative. Ces ressources seraient

encore susceptibles d'être accrues par les centimes additionnels votés par les conseils municipaux, quand une ordonnance du roi en aurait autorisé la perception. Enfin, comme en administration il est à peu près impossible de rien faire d'efficace sur une grande échelle sans un fond commun, on percevrait en outre un centime départemental obligatoire pour aider les communes dont les ressources seraient insuffisantes à construire ou à restaurer leurs lignes vicinales. Ce sont les fonds communs qui constituent la base de l'administration française. C'est avec les moyens qu'ils fournissent que les localités riches viennent au secours des plus pauvres, avec des avantages communs à tous quoique inégaux. Sans eux, sans les centimes départementaux centralisés au ministère de l'intérieur, plusieurs départemens seraient dans l'impossibilité de supporter les frais de leur administration. Ils ne pourraient ni percer ni entretenir les voies qui sont à leur charge. Sans un fonds semblable, beaucoup de communes seraient également incapables d'ouvrir leurs chemins vicinaux dont les lignes se trouveraient à tout moment interrompues, au grand préjudice de la circulation générale. Ce fonds annuel d'un centime, que l'on peut évaluer à une moyenne de 20 à 25,000 fr. par département, serait assurément peu considérable ; mais il faut calculer qu'il se reproduirait tous les ans; qu'il ne serait employé qu'à des travaux neufs ou à des travaux de restauration, et jamais à l'entretien ; et qu'il ne serait réparti qu'entre un nombre circonscrit de communes. Il pourrait au reste être élevé à 2 centimes par un vote du conseil général. Ce n'est qu'en créant un fonds commun que l'on a pu généraliser en France l'instruction élémentaire, qu'encourageaient vainement, depuis quarante années, d'impuissantes circulaires. L'administration américaine, dirigée

par les mêmes nécessités, a également centralisé l'instruction primaire dans la plupart des états de l'Union; et, malgré les formes de ses gouvernemens, qui semblent la pousser dans des directions contraires, le besoin qui la presse d'améliorations progressives vient aussi de la déterminer à centraliser en partie ses moyens de communication.

Les chemins vicinaux continueraient à rester sous l'autorité directe des maires; on a vu plus haut qu'on ne pourrait pas les placer sous celle des préfets, sans lui imposer des obligations auxquelles elle serait dans l'impuissance de satisfaire. Mais afin que la viabilité ne pût jamais être compromise par la négligence ou la mauvaise volonté de l'autorité municipale, dans le cas où celle-ci aurait négligé de faire exécuter sur ces chemins les travaux prescrits par la loi, les préfets les feraient faire d'office. Ces fonctionnaires auraient au surplus la haute surveillance des lignes vicinales; et ce serait sous leurs ordres et d'après leur direction que les maires administreraient ce service.

Il reste une troisième classe de chemins, celle des chemins communaux: Ces chemins, beaucoup trop nombreux, ont nui par la multiplicité même de leurs lignes aux progrès de notre viabilité, en obligeant de répartir sur des superficies trop étendues les faibles ressources créées par la loi de 1824. Il importera d'en réduire le nombre et de ne pas attribuer la qualité de chemins communaux à de simples sentiers d'exploitation. Deux centimes facultatifs, une journée de prestation, seraient les ressources affectées à ces chemins, indépendamment des fonds disponibles sur le budget communal. Elles pourraient être augmentées par des centimes ex-

traordinaires, quand les conseils municipaux en voteraient pour l'amélioration de ces lignes.

En résumé, les voies et moyens de tout genre pour la construction ou l'entretien des trois classes de chemins, savoir les chemins *cantonnaux*, *vicinaux* et *communaux*, pourraient s'élever à 10 centimes et à trois journées de prestation ; toutefois ce serait là un maximum que probablement elles n'atteindraient que rarement. Presque toujours, il n'y aurait d'obligatoire que six centimes et deux journées de prestation.

Mais il ne suffit pas de créer des ressources, il faut aussi qu'une législation prévoyante en assure le bon emploi. Les voyers, occupés des travaux des routes cantonnales, ne pourraient sans aide surveiller concurremment celui des prestations et celui des centimes affectés aux chemins vicinaux. D'ailleurs, dans chaque arrondissement, ces travaux auront lieu à peu près en même tems, c'est-à-dire à l'époque où ceux de la campagne ont le moins d'activité. D'un autre côté, ce serait compromettre la plus grande partie de ces ressources, imposer aux contribuables des charges à peu près inutiles, que de laisser encore la direction exclusive de ces travaux aux maires de campagne, qui presque toujours sont dépourvus des connaissances nécessaires pour les conduire. L'impuissance de la loi de 1824 résultait moins peut-être de l'insuffisance des ressources qu'elle créait, que du détestable emploi qui en était fait. Dans mon département, par exemple, la totalité des rôles de prestations s'élevait par an à une valeur moyenne d'environ 140,000 f. Sans contredit, une pareille ressource eût été considérable et efficace, si on en eût fait un usage judicieux. Mais je suis convaincu que les travaux qu'on exécutait par ce moyen ne présentaient pas même une valeur réelle de

25 à 30,000 fr. C'est ce déplorable gaspillage qu'il importe de prévenir, et c'est ce qu'heureusement on peut faire avec des frais modérés. Il suffira pour cela de nommer *voyers communaux* les instituteurs primaires que la loi de 1833 attribue aux communes. Dans leur nouvelle qualité, ces hommes qui ont tous plus ou moins, quand ils sortent des écoles normales, quelques connaissances de géométrie descriptive et de dessin linéaire, seraient en mesure par conséquent de diriger ces travaux avec une intelligence suffisante. Ils le feraient au reste sous la direction et d'après les instructions des voyers d'arrondissement. Déjà, prévoyant le parti que l'on pourrait tirer de ce personnel, j'ai établi à l'école normale d'Orléans un cours de construction et d'entretien des chemins vicinaux, qu'y fait un conducteur des ponts-et-chaussées. On m'assure qu'un cours semblable a depuis été créé dans d'autres écoles.

Comme on ne déplacerait pas ces instituteurs de leur domicile; que ces devoirs nouveaux ne les occuperaient que pendant quelques heures du jour, dans les intervalles des classes ; et une petite partie de l'année, en général, dans celle où leurs devoirs ordinaires leur donneraient moins d'occupations, l'indemnité qui leur serait attribuée pourrait être réduite à 50 francs par an, ou à 80, lorsqu'ils exerceraient leur profession dans des communes réunies pour l'instruction primaire. Ce serait une amélioration véritable dans leur sort, si on considère la faiblesse de leurs émolumens. En effet, la loi ne leur attribue que 250 francs, y compris leur indemnité de logement. A cette faible rétribution il faut ajouter le produit du scolage que l'on peut évaluer à une moyenne de 100 fr. Ils ont donc en tout 350 fr., somme qui ne les élève pas même à la condition des prolétaires des campa-

gnes et des cantonniers de nos routes. Cette indemnité de 50 à 80 fr. porterait à 400 fr. environ la totalité de leurs avantages qu'on pourrait augmenter aussi, en leur attribuant les fonctions de secrétaires de mairies, comme on le fait déjà dans plusieurs communes.

Suivant moi, il importe de s'occuper beaucoup de leur position. Il faut que les avantages en soient suffisans, non pas seulement dans leur intérêt, mais aussi dans celui de la société tout entière. Quel péril, en effet, n'y aurait-il pas pour elle, si les enfans du pauvre, c'est-à-dire ceux du grand nombre, étaient élevés par des hommes mécontens, irrités et toujours aux prises avec le besoin! Cette éducation pourrait devenir la propagande la plus dangereuse pour la sécurité et le maintien de notre ordre social. Excités par les embarras de leur position, ces instituteurs seraient les apôtres naturels de l'insubordination et de la révolte, contre un état de choses dont ils auraient si peu à se féliciter. Cependant absorbés par nos contentions quotidiennes, par les difficultés de l'instant, et sans soins de l'avenir, avec cette redoutable propagande à nos côtés, nous marcherions légèrement à des abîmes. Alors même qu'elle ne pousserait pas les populations à la révolte, à des agressions violentes contre le gouvernement, elle pourrait le surprendre par l'élection, en dominant les esprits des électeurs des campagnes; et cette France du milieu, honorable mais trop inactive, qui a déjà laissé en partie échapper de ses mains les pouvoirs municipaux, qui réclame des droits et qui en néglige l'exercice; cette France modérée qui sommeille au sein de dangers qu'elle ignore, surprise dans nos comices électoraux, comme faillit l'être le directoire et comme le fut la restauration, pourrait se réveiller dans les bras de la république. C'est en partie avec l'instinct

de ces dangers, qui ne sont pas entièrement imaginaires, qu'on a aussi établi dans plusieurs écoles normales, un cours d'agriculture et d'horticulture; et, en outre, que l'on donne aux instituteurs qui y sont instruits des leçons d'arpentage. Ces connaissances spéciales, appropriées à la vie des champs, leur permettront de rendre des services nombreux aux populations de tous les âges parmi lesquelles ils doivent vivre; elles eur donneront de plus, le moyen d'améliorer leur condition et de la rendre plus douce. La qualité de voyer communal que je voudrais leur faire attribuer en y ajoutant un salaire, sera une ressource additionnelle. Si ma proposition à cet égard est adoptée, la France se trouvera bientôt en possession d'un personnel de voyers dont le chiffre s'élèvera au moins à 30,000, et qui coûteront tout au plus une quinzaine de mille francs à chaque département. Si on ne se sert pas de cet immense personnel, il ne sera possible de le remplacer que par un très-grand nombre de voyers spéciaux, d'agens secondaires dont la dépense s'éleverait probablement à 40 ou 50,000 fr.; car il faudrait, au minimum, un de ces agens par canton; et l'on ne pourrait guère donner moins de 1,500 fr. à des hommes qui voyageraient sans cesse, et qui seraient presque toujours hors de leur domicile. Ainsi, cette dépense s'élèverait, dans les départemens qui auraient trente cantons, à 45,000 fr.; et cependant ce personnel ne remplacerait que très-imparfaitement les trois ou quatre cents voyers communaux qui ne coûteraient, dans mon système, que 15 à 18,000 fr.

Rien au fond n'est plus utile, plus économique que d'employer à des usages divers les personnels existans, quand on peut le faire, comme ici, sans compromettre les services

auxquels ils sont plus spécialement affectés. C'est ainsi que j'ai chargé, dans mon département, la gendarmerie de constater, dans ses excursions journalières, l'absence des cantonniers sur les routes. En donnant à ces derniers une crainte salutaire que leur inspire cette surveillance quotidienne, j'ai pu empêcher entièrement ces absences jadis très-multipliées et contre lesquelles protestaient sans cesse les populations. Aujourd'hui, ces plaintes ne se reproduisent plus. Les résultats heureux qu'a eus cette mesure pour les routes du Loiret ont arrêté l'attention de l'administration supérieure, qui en a prescrit l'exécution dans tout le royaume. J'attends encore des résultats bien autrement importans pour notre viabilité secondaire de ce corps de voyers dont mon système doterait la France à si peu de frais, tout en consolidant l'éducation primaire compromise par la faiblesse des rémunérations attribuées à ceux qui en sont chargés. Instituteurs de la jeunesse, conseillers de l'âge mûr et de la propriété à laquelle ils indiqueraient les plantations, les cultures qu'il convient d'introduire dans les champs pour en augmenter la valeur, ces utiles citoyens contribueraient encore plus puissamment au développement de l'industrie agricole, en travaillant sans cesse à l'amélioration des voies sur lesquelles en circulent les produits. Grâce à leur présence et à leurs efforts, il n'y aurait pas en France un lieu quelconque qui ne pût, chaque année, se féliciter de quelque progrès; pas de point obscur sur lequel ils ne fissent luire des lumières relatives. Que si on demandait de nouveau au gouvernement de 1830 ce qu'il a fait pour remplir son mandat, il pourrait certes citer une institution qui, en diminuant l'ignorance des classes inférieures, améliorerait leur bien-être, comme en gé-

néral celui de toutes les autres. Cela vaudrait mieux assurément que de leur concéder sans cesse de nouveaux droits qu'elles ne conçoivent pas et qu'elles exercent mal.

Il serait facile de soutenir le zèle des voyers communaux, en autorisant les sous-préfets à faire des retenues sur leur traitement, quand ils n'auraient point suivi les instructions données par le voyer de l'arrondissement. On pourrait les stimuler aussi en attribuant à ceux dont on serait le plus satisfait les places de piqueurs des chemins cantonnaux, places auxquelles on donne ordinairement un salaire de 8 à 900 fr.

Les travaux que dirigeraient à la fois ces 30,000 voyers, chefs secondaires d'une armée industrielle recrutée par la prestation, et les autres travaux entrepris concurremment sur les chemins de premier ordre, mettraient bientôt chaque canton en possession d'un bonne voie encaissée, et chaque commune d'un chemin accessible dans toutes les saisons, pour communiquer avec cette voie ou avec les routes du voisinage. Supposons actuellement que ces artères perfectionnées, introduites sur tous les points du royaume, augmentassent seulement de 4 p. °/₀, ce qui certes serait bien peu, la valeur de la propriété foncière de la France; il en résulterait encore un profit énorme, et que seraient loin de balancer les frais par lesquels on l'aurait obtenu. En effet, la superficie de la France se compose de 52 à 53,000,000 d'hectares, dont on peut déduire un cinquième environ pour les propriétés bâties, les chemins, les routes, les cours d'eau, etc.; cette déduction faite, il reste à peu près 40,000,000 d'hectares, dont la valeur moyenne peut être évaluée de 5 à 600 fr. l'hect., et la valeur totale de 20 à 25,000,000,000 f. Si, par l'ouverture ou l'amélioration des lignes de notre viabilité secondaire, cette valeur s'accroissait de 4 p. °/₀,

la propriété de la France y gagnerait une valeur totale d'un milliard. Ce chiffre serait peut-être doublé par la plus-value qu'acquerraient également la propriété mobilière et la propriété industrielle. L'intérêt de ce double capital, créée par l'amélioration de nos voies secondaires, serait au moins représenté dans le grand dividende national, dans le partage annuel des profits de toutes nos propriétés et de toutes nos industries, par une somme de 70 à 80,000,000 fr. On obtiendrait, comme on l'a vu, cet accroissement dans la richesse publique, au moyen de sacrifices dont le maximum ne pourrait dépasser 10 cent. ou 24,000,000 fr. pour toute la France, et de trois journées des bras valides d'une partie de sa population. Ce serait un placement annuel à plus de 100 p. %; placé d'une autre manière, probablement le même capital n'en produirait pas 5. Mais les sacrifices imposés aux contribuables pourraient être réduits, sans cesser pour cela d'être efficaces; j'observerai même que si l'exécution de ces travaux était ajournée à trois ou quatre ans, elle aurait lieu sans qu'il en résultât aucune addition à nos charges actuelles. En effet, à cette époque, les opérations du cadastre seront finies dans presque tous les départemens, qui supprimeront par conséquent les centimes qu'ils s'imposent pour les faire, et dont le chiffre s'élève à une moyenne de trois. Ils pourront aussi supprimer les centimes extraordinaires plus nombreux qu'ils supportent pour l'achèvement de leurs routes départementales, qui, comme on l'a vu plus haut, seront à peu près terminées à la même époque, et dont ils ne chercheront pas à augmenter les lignes, puisqu'ils en seront dispensés par la construction beaucoup plus économique des chemins cantonnaux.

Ce qui n'est guère moins important, car il est tout aussi

nécessaire de ménager le tems de l'administration départementale que l'argent des contribuables, c'est que, tout en réservant aux préfets la haute direction du service des chemins vicinaux, l'organisation que j'indique pour notre viabilité secondaire n'encombrerait pas leurs bureaux de papiers et de dossiers inutiles. Presque tout se ferait sur place, quoique d'après l'impulsion qu'ils auraient donnée. Une fois constituée par la loi, cette institution fonctionnerait pour ainsi dire d'elle-même. Chaque commune et presque chaque village aurait, dans la personne de son instituteur, moyennant une cinquantaine de francs, une régie intelligente pour l'exécution des travaux, lorsqu'ils se feraient par l'administration ; et une surveillance active, lorsqu'ils se feraient à l'entreprise. Quant aux ressources pécuniaires, elles seraient créées à l'avance par la loi ; et l'administration, les conseils municipaux, les conseils généraux n'auraient qu'à voir s'ils devraient en élever le chiffre. Nul embarras, nulle complication dans la comptabilité de ces ressources. Dans le projet présenté, comme on l'a vu, il aurait fallu une comptabilité spéciale pour chaque chemin. Suivant les modifications que je voudrais lui voir subir, la comptabilité des chemins vicinaux continuerait d'être communale, et par conséquent n'imposerait pas de charges nouvelles à une machine déjà insuffisante pour soutenir le poids de celles qu'elle doit supporter. Que l'on interroge les préfets, que l'on consulte les hommes d'expérience qui dirigent leurs bureaux ! et ils reconnaîtront, je l'espère, que le projet de loi amendé de cette manière serait aussi efficace qu'il serait simple.

Je termine ici les observations que j'ai voulu faire pour répondre à l'appel de M. le ministre de l'intérieur, qui, en présentant le projet de loi que je viens d'examiner,

a déclaré qu'il accepterait toutes les modifications que l'on proposerait à ce projet, quand il en aurait reconnu la convenance. J'ai insisté principalement sur la nécessité de simplifier l'exécution de ce projet, car il importe de ne pas compliquer encore notre organisation administrative, déjà si complexe et si embarrassée. Chose étrange ! l'administration et l'industrie ont suivi de nos jours une direction toute différente; mais c'est l'industrie qui a été le plus avisée. Pour ne pas dépenser des forces inutiles; pour éviter les frottemens, les résistances; elle supprimait tous les rouages superflus; elle démontait la machine de Marly, en brisait les ressorts ingénieux, mais trop multipliés, et lui substituait un appareil plus puissant et plus simple. Malheureusement, à la même époque, l'administration procédait tout autrement, en s'embarrassant de plus en plus dans les ambages d'une législation hérissée de détails et de dispositions réglementaires. C'est de ces entraves qu'elle doit tendre à se dégager aujourd'hui, en évitant surtout d'en augmenter le nombre dans les lois qui sont à intervenir, et en se rapprochant davantage de la marche plus judicieuse suivie par l'industrie.

Esquisses Morales et Politiques.

LONDRES, PARIS, BRUXELLES ET LA HAYE.

On s'ennuie toujours de ce que l'on possède ; on a l'expérience des vices et des ennuis attachés à cette possession. Pour moi, j'avais vu avec une espérance si vive, avec un si bel enthousiasme, le progrès des idées réformatrices que cet amour trompé, cette illusion déçue, me préparèrent un véritable chagrin. Comme mille autres, j'avais pensé que l'Angleterre n'avait qu'à prononcer le mot *réforme*, pour toucher le but si désiré ; j'avais cru que ce résultat magique allait s'opérer dans un clin-d'œil ; rien de plus facile selon moi.

O trompeuse féerie des espérances et des désirs ! Ce Londres que la réforme devait toucher de sa baguette magique est devenu plus sombre et plus ennuyeux que jamais. L'agitation politique y règne toujours ; et le plaisir y est moindre. Les positions anciennes, compromises ou menacées, deviennent cruelles dans leur défense, féroces dans leur égoïsme. Les vieux types anglais disparaissent tour à tour. On ne peut plus ni rire du gentilhomme campagnard, ni reconnaître à la première vue, à la première parole, le whig de l'ancienne roche. Un sérieux terrible s'est emparé de toutes les physionomies comme de tous les langages et a envahi jusqu'aux bals. Courses de chevaux, intrigues d'amour, procès conjugaux, spéculations de bourse, sont soumis à la préoccupation intense émanée

des nouveaux intérêts. Ce n'est plus sur les primes ni sur les reports, ni sur l'arrivage des marchandises qu'on spécule à la bourse : le triomphe des whigs, la déconfiture des torys, la recomposition du ministère, deviennent le sujet de tous les enjeux. Les corporations s'agitent, le boutiquier harangue la populace, et la vieille noblesse, si près de réaliser la victoire, se voyant attaquée de toutes parts, renonce à la frivolité de ses fêtes pour se réunir en clubs sérieux, tandis que Hunt, Cobbett et O'Connell déploient leurs menaçantes phalanges. Une agitation si profonde ne peut manquer de troubler les plaisirs et les *routs;* aussi nos théâtres languissent-ils, et la littérature elle-même est, sinon en décadence, du moins en stagnation.

Je fuyais donc la politique de Londres, et notre mouvement si fébrile, et notre éloquence si bruyante. A mon arrivée à Paris, l'activité générale, la tourmente des partis, le froissement des intérêts m'offrirent un spectacle encore plus animé en apparence. Mais au bout de quelque tems, je m'aperçus de mon erreur. Au fond de ces théories si vibrantes, de ces déclamations si ardentes, que trouvai-je ? des intérêts. Pour les hommes politiques de la France, il s'agit d'un nom à remplacer ou à déplacer, d'un portefeuille à maintenir ou à changer de mains. Toutes les questions se résument par des noms propres. Mille fois rebattues, ressassées et discutées, elles ont fatigué les masses. A mes yeux, le roi de Paris, c'est le plaisir. Il faut voir combien ce masque sérieux et grave couvre de jouissances effrénées; combien on se précipite avec ardeur vers une sensualité tantôt cachée, tantôt avérée; dans quelle singulière progression le luxe augmente et par quelle bizarre révulsion la vie parisienne se compose aujourd'hui de deux zônes bien distinctes,

ou plutôt contrastantes : l'une, de huit mois passés à la campagne, dans l'économie et la gestion des biens ruraux ; l'autre de quatre mois, au milieu du tourbillon le plus rapide, le plus étourdissant, le plus éblouissant ; au milieu de *routs* qui succèdent aux *routs*, et de bals qui succèdent aux bals. La vie anglaise telle qu'elle existait, de 1815 à 1820, a été adoptée par la population parisienne d'un certain rang. Quant aux hommes du négoce, aux boutiquiers de Paris, à cette garde nationale, dont la baïonnette exhaussée maintient le pouvoir royal ; quant à cette nouvelle garde à la fois bourgeoise et prétorienne, il faut bien qu'elle reste à Paris, où ses intérêts la retiennent..... C'est à elle seule que la capitale doit le reste de mouvement vital qui l'anime encore pendant la belle saison.

Sans doute, la capitale française fait autant de bruit de sa politique, de sa chambre des députés, des grands intérêts qu'elle remue, et des factions qui la dominent et la déchirent, que nous de nos prétentions artistiques et littéraires, de nos réceptions solennelles et de nos bals splendides. Mensonge des deux côtés. Un intérêt grave occupe l'Angleterre ; l'intérêt du plaisir anime Paris. Ce que j'ai vu de plus sérieux dans cette folle ville, c'est le besoin de s'amuser. Elle donnerait quarante orateurs politiques pour un Lablache et deux cents ministres pour Mlle Grisi. Les bons mots de M. Dupin, les épigrammes de M. de Talleyrand, les boutades de M. Thiers, l'amusent plus que leur conduite politique ; il s'agit, avant tout, de savoir si le nouvel opéra de Bellini vaut mieux ou vaut moins que *le Pirate*. En deux jours je pénétrai le secret des affaires parisiennes. Le seul ennemi que l'on veuille chasser, c'est l'ennui : on décernerait une couronne civique à quiconque se rendrait ridicule pour dé-

sennuyer la galerie. Vers cet unique but se dirigent les prétendus travaux des gens de lettres, et les criailleries des avocats, et le factice génie des artistes, et les interminables logomachies des journalistes. Lorsque j'eus assez de tout ce fracas, lorsque la vie réelle des Parisiens d'aujourd'hui se fut révélée à moi, je me dirigeai vers l'hôtel des messageries royales, et je partis.

Adieu Paris! métropole du plaisir qui, malgré toutes tes prétentions, n'as jamais placé qu'en seconde ligne l'ambition, l'intrigue, la science, la politique et l'argent! Quel est ton véritable amour, ton but unique, ta pensée secrète? La sensation ou le plaisir. La politique au front ridé, à la parole sèche ou verbeuse, aride ou déclamatoire, a beau prétendre au titre de reine; la ville folle se cache en vain sous un costume sérieux : c'est une femme aux mœurs étourdies et brillantes qui prend, pour aller au bal, un manteau de philosophe et un masque d'anachorète. J'avais passé six semaines dans ce grand tourbillon, et j'avais reconnu que personne ne pensait ce qu'il disait, ou ne pensait à ce qu'il disait. D'ailleurs, je m'étais trouvé fort bien dans cette capitale de Papimanie; et grâce au Rocher de Cancale, au théâtre Italien, aux concerts du Conservatoire, aux promenades du bois de Boulogne, et à quelques autres particularités fort inutiles à détailler, j'avais vu avec satisfaction que cet être pour lequel nous avons tous une affection singulière et que les Allemands philosophes appellent le *moi*, prospérait et florissait à Paris.

Cependant ma curiosité m'appelait ailleurs, et j'avais à parcourir un des pays du monde qui ont été le plus souvent décrits; une route battue, le grand chemin universel de tous les flaneurs européens. J'aime à passer là où beaucoup d'humains ont passé. L'Abyssinie m'amuserait

moins que le parc Hyde. Je me rappelle volontiers toutes les niaiseries qu'on a dites, tous les tableaux pittoresques ou non, tout le verbiage prétentieux qu'on a débité là-dessus. C'est plaisir de comparer avec ses impressions personnelles les impressions d'un fat, d'un bel-esprit ou d'un sot. Là, où tel voyageur a vu un géant, nous apercevons un nain. Ce petit canal que l'œil découvre à peine est devenu, sous la plume de quelques femmes bas-bleus, un Nil ou un Danube. Sur cette grande route, le Belge a cuvé sa bière, la pipe du Hollandais a lancé ses colonnes de fumée, le Parisien a babillé ses opinions politiques; l'Anglais, exilé des environs de Saint-Paul, a dormi en rêvant qu'il voyageait. La route la plus battue est la route la plus nouvelle. Le bon sens est vieux, la folie est toujours jeune. Ne me parlez donc pas de ces voyages dans les pays inconnus, où le voyageur a ses coudées franches, où le mensonge poétique est une nécessité, où vous êtes obligé de vous fier aveuglément à la parole du narrateur. Traversons ensemble, mon cher lecteur, le chemin du monde le plus vulgaire. Mettez-vous avec moi dans le coupé, avec une petite femme grasse, brune et jolie; à la jambe mince et aux souliers mignons; un militaire de quarante ans à la jambe de bois, et une jolie petite fille assise aux pieds de sa mère sur un tabouret. En France, la vieillesse arrive plus tard et l'enfance cesse plus tôt qu'ailleurs. Une petite fille de six ans est souvent une petite femme coquette : un vieux dilettante est encore un jeune enthousiaste. Pays singulier dont la civilisation ressemble à ces arbres, encore tout verdoyans à leur cime, lorsque le tronc et les rameaux sont décrépits. C'était une bien jolie poupée qu'Alexandrine. Elle parlait modes, théâtre, avec une facilité surprenante; sa mère trouvait cette précocité charmante. Hélas! que de malheurs attendent ces pe-

tits prodiges qui devancent l'âge, et combattent les lois de la nature !

Nos voitures de grande route, avec leurs attelages dignes de princes, et le cuivre étincelant de leurs harnais, écrasent la diligence française, la lourde diligence avec son fardeau de bagages et sa cargaison vivante ; mais cette dernière est pittoresque, il faut en convenir. Je plains l'observateur qui n'a pas vu la cour des Messageries royales, au moment du départ. Le fouet du postillon retentit ; les clochettes résonnent au cou des chevaux : adieux, recommandations, serremens de main, se croisent de toutes parts ; puis la diligence s'engage dans les sinuosités de Paris. Elle roule, elle se glisse, elle serpente à travers ces mille détours, comme l'anguille dans le labyrinthe de corail qui embarrasse sa marche rapide.

Nous voici à La Villette, le canal est couvert de barques pavoisées : un concours immense de peuple se répand sur toutes les avenues ; c'est dimanche, le grand jour, si triste en Angleterre, si gai en France. Je demandais pourquoi les rues de Paris étaient désertes, et les faubourgs extérieurs envahis par une foule tumultueuse ; le vin à six et huit sous le litre, et le plaisir de se réunir dans les guinguettes environnantes, attiraient, me dit-on, dans ces parages toute la population ouvrière de la grande ville. Je ne pus m'empêcher de comparer cette joie remuante, ce besoin de faire du bruit et de se montrer, avec la gravité des Romains modernes dans leurs amusemens et la sérieuse allégresse des Anglais. On aura beau changer les lois et organiser des constitutions pour ces deux peuples : faire du bruit sera toujours un plaisir pour l'un, et pour l'autre un supplice. J'admirais la fertilité de la campagne et je communiquais à mes voisins l'admiration qu'elle m'inspirait ; ils m'écoutaient avec une sorte de modestie

nationale ; et l'aménité de leur commerce devenait plus communicative encore. A trois lieues de Paris, une musique aigre se fait entendre : je regarde, et devant l'église d'un village j'aperçois un homme armé d'une vieille clarinette dont les teintes rousses accusaient l'âge ; les sons nasillards qu'il tirait de son instrument venaient se marier aux accords peu mélodieux d'un violon délabré, et produisaient je ne sais quelle harmonie discordante qui pouvait ressembler à une valse ; puis une bande demi-rustique et demi-citadine s'agitait, tourbillonnait et cherchait à suppléer de son mieux à l'inhabileté musicale des deux ménétriers.

« Ah ! dit le militaire en regardant sa jambe supplémentaire, j'ai vu le tems où je passais pour un bon valseur ; mais, Dieu merci, je ne puis plus danser qu'à cloche-pied.

— Dieu merci ! repris-je, et pourquoi ? Il me semble que c'est un malheur assez grave.

— Oh ! mon mari est philosophe, s'écria la femme, et s'il veut s'en donner la peine, il vous prouvera qu'une jambe vaut mieux que deux.

— Ou même que pas du tout, reprit la petite fille d'une voix de fausset, qui faisait valoir sa plaisanterie. »

Je ne pus m'empêcher de frapper d'une main caressante la joue de la petite fille, en lui disant : « il n'y a qu'une Parisienne de six ans pour trouver ces choses-là. » Puis je demandai au père de quel argument philosophique il se servait pour prouver l'excellence des jambes de bois. « Réussissez à me convaincre, et je serai le premier à me faire couper les deux jambes.

— Oui, mon cher, reprit en me serrant la main le Parisien, qui ne me connaissait que de la soirée. Nous allons passer par Douai, et le plus habile chirurgien de

cette ville est un de mes amis ; il fera très-proprement l'opération qui vous est nécessaire.

— C'est convenu.

— Quelle prise voulez-vous que le rhumatisme et la goutte aient sur une jambe de bois ?

— Excellent !

— Comptez-vous pour rien l'économie de bas, de souliers et de pantalons qu'entraîne nécessairement la possession d'une jambe de bois ? Si vous êtes économe, vous sentirez toute l'importance de cette considération. Le cirage et le vernis coûtent fort cher. Une jambe ordinaire en dépense une quantité formidable.

— Je n'ai rien à répondre.

— Ainsi, point de cirage, point de faux mollets à acheter.

— C'est incontestable.

— Avec une jambe de bois, le général Moreau vivrait encore. Vous savez qu'au siége de Dresde un boulet de canon lui emporta les deux jambes. Il se serait moqué de l'ennemi s'il eût pu trouver chez le tourneur l'équivalent de ses deux membres enlevés.

— Vos argumens sont irrésistibles.

— Le sentiment général du genre humain, continua l'interlocuteur, avec l'énergie d'un orateur sûr de son effet et qui fait tonner sa péroraison, atteste une haute bienveillance pour les hommes à jambe de bois. On leur bâtit des palais ; l'hôtel des Invalides et Greenwich leur appartiennent. Si la mode adoptait les jambes de bois, que deviendrait la guerre ? que deviendrait la fureur des duels ? tous les hommes seraient philantropes et pacifiques. Ce que je vous ai prouvé, quant à une jambe de bois, est bien plus concluant encore pour deux jambes de la même nature. Il est inutile que j'insiste, n'est-ce pas ? »

Ainsi se perdaient les heures; et j'admirais l'influence d'une vieille sociabilité qui donne à tous les hommes le besoin de plaire et de trouver du plaisir, et prête de la valeur aux plus futiles bagatelles. Peut-être le vieux pays mercantile auquel j'appartiens doit-il être fier de vertus plus solides et de qualités plus utiles; mais l'obligeance, la facilité du commerce, cette petite monnaie dont la vie a si grand besoin et qui a cours, alors même qu'elle est fausse; c'est en France qu'il faut les chercher.

Nous étions déjà loin de Paris; plus d'une ville s'était montrée à nos regards, mais je ne m'occuperai ici, ni de Saint-Quentin, ni du canal souterrain que Napoléon y a fait creuser, ni même de Cambrai et de la statue assez médiocre que le sculpteur David a consacrée à Fénélon : l'esprit le plus élevé et l'ame la plus droite que la France ait produits. Voici Douai; c'est là que je perds mes deux compagnons de route, pour les échanger, hélas! contre un autre échantillon national, moins agréable et plus commun. Imaginez un de ces vieux bavards gascons, qui résument en eux tous les désagrémens de la civilisation et tous les malheurs de l'ignorance. *La Marseillaise* et *la Parisienne* chantonnées misérablement, entrecoupées d'interrogations dont on n'attendait pas la réponse, mêlées d'exclamations absurdes, de contes moisis, de calembourgs passés de mode, me causèrent une fatigue si profonde, que je ne trouvai d'autre moyen d'échapper à mon bourreau que de mettre la tête à la portière et de cesser de l'écouter. Il ne se découragea pas; une victime lui était nécessaire; il ouvrit de son côté et entama un nouveau dialogue avec le postillon qui fumait sans lui répondre.

Parlez de Bruxelles comme il vous plaira, vous êtes sûr d'avoir raison. C'est la ville mitoyenne, la ville de

toutes les couleurs; c'est un reflet de la France, avec une ombre de l'Allemagne. Vous y trouvez encore de l'Italie, quant aux arts; et de la Hollande, quant à la vie privée; et de l'Angleterre, par cette nombreuse expatriation qui jette à Bruxelles tous les banqueroutiers des Trois-Royaumes. Bruxelles a raison de fabriquer les plus beaux équipages du monde; elle est moins une capitale qu'un rendez-vous de chasse pour les nations. Son caractère est de n'avoir pas de caractère. Louez, blâmez, invectivez, portez aux nues la population et les mœurs de Bruxelles; nommez les Bruxellois économes, artistes, prodigues, débauchés, modestes, luxueux; vous aurez raison. Il est facile de saisir le côté saillant de la plupart des villes marquantes. Londres fait le commerce; Amsterdam est maritime; Venise a été voluptueuse; Paris aime le plaisir du moment; Vienne est bourgeoise; Rome est la capitale des cérémonies; Bruxelles vit par l'imitation : c'est la cité de la contrefaçon par excellence.

S'il fallait choisir un trait caractéristique parmi beaucoup de traits effacés, nous dirions que l'imitation française distingue spécialement Bruxelles; mais il y a bien autre chose dans cette ville : les Anglais y abondent, la lourdeur commerciale de l'esprit plane sur elle; l'antiquité, le moyen-âge y ont laissé des traces; le séjour des Espagnols, la domination française s'y font encore sentir; l'indépendance nationale y jette aussi quelques vieilles racines; les vertus domestiques et les bonnes qualités de ménage n'y sont pas rares; les escrocs de l'Europe s'y donnent rendez-vous : jugez donc cette ville si vous l'osez. Il n'y manquait plus que des ruines fumantes, des décombres modernes, une révolution au petit pied; Bruxelles a tout cela maintenant. Si vous arrivez au mois de septembre, la ville est déserte. Cette désolation vous étonne et vous

afflige. Au mois d'avril, au contraire, Bruxelles est vivante, populeuse, étourdissante comme les environs de Pall-Mall et du Palais-Royal. Vous ne rencontrez de toutes parts que gentilhommes aux grandes moustaches et aux favoris superbes, nobles habitans des cafés et des estaminets, repoussés de Frascati et des enfers de Londres; estimables produits d'une civilisation avancée et qui a besoin pour se développer de la serre chaude des villes de premier ordre.

Cette physionomie hasardée n'est pas sans charme : on croit se trouver dans le carrefour universel de l'Europe voyageuse ; on se livre à je ne sais quelle liberté de mœurs et d'idées ; on sent que les entraves de la coutume sont devenues légères, dans un pays où toutes les coutumes se retrouvent. Allez sur la grande place et tenez-vous devant l'Hôtel-de-Ville : le style des maisons appartient à toutes les époques et à tous les peuples. Pendant que des Anglais à la mine sévère et oisive se promènent devant vous ; pendant que le gros Allemand, le Flamand joufflu, le mince Français, le Prussien cambré, causent avec ces marchandes établies sous leurs petites tentes pointues, vous pouvez admirer la variété des édifices circonvoisins. L'élégance et la richesse du moyen-âge ont brodé à jour cette tour principale, avec ses clochetons qui s'élèvent de distance en distance comme des pommes de pin, et qui naissent les uns des autres avec une fécondité et un luxe merveilleux. Le jour passe à travers ces découpures admirables, tandis que l'œil se repose sur trois rangs d'arcades et de fenêtres, les unes à ogives, les autres carrées qui éclairent ces grandes salles de l'hôtel-de-ville où tant de banquets sanglans ont eu lieu, où tant de conspirations ont été tramées. Auprès de ce monument qui rappelle les scènes féodales des ducs de Bourgogne, voici une petite maison

qui rappelle Madrid : elle a son balcon, ses fenêtres grillées. On l'aura construite du tems du duc d'Albe. Son dernier étage se termine par je ne sais quelle courbure fantastique que le goût n'avoue pas, mais qui rappelle les enroulemens capricieux dont le génie arabe était si prodigue. Plus loin encore, des colonnes cannelées vous transportent en Italie, au milieu des fantasques créations du Boromino, qui pétrissait son architecture comme un pâtissier pétrit sa pâte.

Sous le rapport topographique, même diversité, ou plutôt même contraste. La ville haute est salubre et chaude ; la ville basse est froide et humide. Au centre de la ville haute, se trouve situé le quartier du Parc, habité par l'aristocratie des tems modernes, les banquiers, la diplomatie et les étrangers de distinction ou plutôt les riches voyageurs. Redescendez un peu ces petites élévations qui se trouvent placées sur le penchant de la colline. Là est le centre du commerce ; ce sont les rues qui équivalent aux rues Saint-Honoré et Picadilly. Tout au bas de cette colline, au flanc de laquelle Bruxelles semble suspendue, voici la vieille cité flamande, la ville aux anciennes coutumes où l'on ne parle qu'un singulier patois, où le français et la civilisation sont détestés, et où le costume même a conservé quelque chose de sa rusticité primitive. Enfin, vers le sud-est, vous rencontrez une colonie de Liégeois et de Namurois, hommes actifs, intéressés, robustes, et qui parlent le langage wallon. Puis dans les quartiers les plus infects, les plus abjects, la partie pauvre de la population israélite, espèce de population de grenouilles qui croupit et coasse. Tâchez donc de vous faire une idée exacte de cette agglomération de races si diverses : démêlez, si vous le pouvez, toutes leurs physionomies, ramenez à un seul idiome cette grande tour de Babel. Au-

tant vaudrait essayer de ramener à un seul ordre d'architecture ces clochers, ces beffrois, ces dômes, ces tours, ces aiguilles dont Bruxelles présente le panorama.

Aussi, que de singuliers contrastes! C'est la plus morale et la plus immorale de toutes les capitales européennes. A peine entrez-vous dans la ville, des hommes en blouse vous assaillent, messagers mercenaires, dont les offres ne tardent pas à vous révolter; une fois admis dans une auberge, vous êtes étonné de la décence, de la retenue et même de la pruderie qui y règnent. J'ai vu un maître d'hôtellerie refuser l'accès dans sa maison à deux voyageuses parisiennes sous prétexte qu'il soupçonnait leur chasteté. Puis, à l'instant même, comme j'allais me promener sur la place, je fus surpris de l'incroyable licence avec laquelle la prostitution s'exerce, et du nombre de victimes qu'elle dévore. Pénétrez dans l'intimité de la plupart des ménages bruxellois; il n'y est question que d'ordre, d'économie, de prudence, de vertus domestiques, de simplicité patriarcale. Allez vous promener dans le Parc, vous vous demanderez ce que viennent y faire cette multitude de femmes revêtues de leurs *failles* ou mantelets de soie noire qui couvrent leurs têtes, et leur assurent ou un demi-incognito ou un incognito complet. C'est le mystère et l'amour que la *faille* protége; non pas toujours l'amour vulgaire et vénal, mais souvent aussi la galanterie de choix, la séduction moins triviale. Plus loin circulent sous des arbres, qui devraient les cacher à tous les yeux, des Adonis sexagénaires, méprisables par leur âge et par leurs goûts, et plus nombreux dans ce pays flegmatique et bourgeois que dans les régions d'aristocratie et de passion vive où la civilisation et l'ardeur du sang usent rapidement les émotions qu'elles font naître.

La physionomie équivoque de Bruxelles n'a fait que se

parer d'une teinte d'agitation révolutionnaire depuis les journées de juillet. C'est toujours le même mélange, la même confusion de tous les langages et de toutes les idées. Un cabinet de lecture se nomme *Repositoire des Arts*; mot anglais francisé, qui n'est ni français ni anglais. Toujours même chaos de populations et de patois hétérogènes; toujours même alliance de tous les styles et de tous les modes architecturaux : deux ruelles tortueuses aboutissant à une rue rectiligne; un monument du moyen-âge, encadré dans deux maisons du dix-neuvième siècle; les grandes guêtres des fermiers de la campagne flamande, circulant au milieu des bottes des dandys anglais; parmi les plus brillans étalages des joailliers, des bijoutiers, des marchandes de modes, des espaces vides, des hôtels déserts, des portes fermées, des quartiers mornes et silencieux, au sein même de la partie la plus bruyante de la ville; et des décombres, des arbres brisés, des grillages renversés auprès d'un palais en stuc.

Les vertus des Bruxellois sont à peu près de même nature, il est difficile de les caractériser; ils font des aumônes, mais point de sacrifices. On ne peut leur reprocher ni la dissipation, ni la frivolité, ni la légèreté. Il est difficile de leur attribuer des qualités généreuses. Ils vous permettent d'admirer leur galerie de tableaux; et voilà tout. On sait que les mœurs commerciales ne développent guère les grandes facultés de l'ame; aussi les vertus cardinales, aux yeux d'un véritable Brabançon, d'un commerçant de bonne souche, ce sont l'économie, la prudence, la politique, le silence. Il me souvient d'avoir entendu ces qualités merveilleuses préconisées pendant deux heures par cinq bons négocians bruxellois. Les locutions particulières à la Flandre hérissaient leurs discours. « C'est une bonne chose que la prudence, *savez-vous ?*

c'est une admirable qualité, *n'est-ce pas ?* » En général, un point d'interrogation termine toutes les phrases du vrai flamand ; il semble qu'il doute de son opinion personnelle, et qu'il ait besoin de s'appuyer sur l'opinion d'autrui. Quant à la littérature, comment voulez-vous qu'elle prospère dans un tel pays, situé à mi-côte de l'Allemagne et de la France, du midi et du nord ; et n'ayant pas même, comme la Hollande, le faible avantage d'une nationalité maritime ? L'Écosse, malgré sa situation dépendante, a conservé une littérature énergique et spéciale, parce qu'elle était isolée, et que toutes les nations du monde ne pouvaient pas arriver à elle, pour se reposer là comme dans une auberge centrale. Voyez un peu comme les contre-coups des mouvemens européens ballottent cette malheureuse Belgique !

Lorsque la Sainte-Alliance prétendit régler les destinées du monde, on la réunit de force à la Hollande : deux peuples hostiles et séparés. Bruxelles devint un centre d'action jésuitique. Après juillet, lorsque le génie révolutionnaire eut repris le dessus, cette capitale de la Flandre joua encore le rôle du bouc émissaire. Il lui fallut changer de dynastie, et se détacher violemment de la Hollande. Toutes les émeutes parisiennes ont été parodiées à Bruxelles. Toutes les agitations harcelantes dont la Chambre des Députés française a été le théâtre, se sont retrouvées dans la Chambre des Représentans belges. La vieille cité flamande est aujourd'hui l'un des grands foyers révolutionnaires. Triste sort, d'être toujours instrument et jamais moteur. Depuis le règne de Léopold, les blouses bleues abondent dans les rues, et se promènent d'un air un peu plus insolent qu'autrefois. Leur population a augmenté, ainsi que celle des dames en *faille* et des étrangers nécessiteux. La Belgique fait aussi une vaste

consommation de journalistes français ; en général, elle vit des débris du commerce de la France. Un livre qui a rapporté 50 pour 0/0 au libraire français rapporte 100 pour 0/0 au libraire belge qui en imprime la contrefaçon. Si la presse française ne venait fournir à la Belgique des sentimens et des idées démocratiques, des paralogismes et des sophismes, l'intelligence de ce pays tomberait morte. Il ne lui resterait plus que son industrie, soutenue par un grand esprit d'ordre, et, il faut le dire aussi, par beaucoup de probité mercantile.

Voyez, me dit un guide lorsque nous entrâmes à La Haye! Cette capitale n'en est pas une. A peu près semblable au Washington des Américains modernes, centre de gouvernement mais non de commerce, La Haye, ville sur laquelle l'opiniâtreté de Guillaume attire aujourd'hui l'attention de l'Europe, n'est célèbre ni comme Amsterdam, par son immense négoce, ni comme Rotterdam et Leyde, par un foyer de civilisation savante. La Haye offre une oasis aristocratique dans un pays de démocratie; il y a même je ne sais quel air de repos et de loisir agréable dans l'aspect de la ville, qui, depuis la révolution belge, a pris un peu plus de mouvement sans changer complètement de caractère. Le négoce ne favorise que médiocrement le bon goût et l'élégance ; et cette ville, qui n'est ni manufacturière, ni maritime, s'est prêtée plus facilement au développement d'une civilisation ornée et polie. Sous l'ancienne république, le stathouder passait à La Haye plusieurs mois de l'année. C'est là que la ligue protestante a médité ses grands projets d'attaque contre la monarchie de Louis XIV ; c'est là, dans ce pays de grenouilles, comme on appelait dédaigneusement en Europe les habitans de la Hollande, que l'on a couvé pour ainsi dire ce mode de gouvernement représentatif,

qui depuis a plané sur le monde, et se complétant lui-même, a fait naître la démocratie américaine. Après la restauration, c'est encore à La Haye que l'on a placé les bureaux et le centre de l'administration. L'importance de La Haye s'est ainsi augmentée progressivement; elle est devenue énorme depuis l'époque où Guillaume, chassé de la Belgique, a choisi cette ville pour sa capitale. Peut-être craignait-il les souvenirs républicains d'Amsterdam ou les souvenirs savans de Rotterdam et de Leyde. Quoi qu'il en soit, les revenus de la ville ont doublé depuis cet événement. Autrefois, il n'y avait pour les habitans de La Haye qu'une seule année de bonne sur deux; à l'année déserte et pauvre succédait l'année de récolte, d'abondance et de fêtes. Maintenant la moisson a lieu toute l'année : jugez de l'attachement que les habitans portent au roi qui leur amène la prospérité.

Les villes qui entourent La Haye, les campagnes agréables, quoique situées sur un terrain plat, qui conduisent à cette ville de plaisance, offrent un aspect, sinon grandiose, au moins digne d'inspirer les Wouvermans et les Potter. Maintenant on a peine à se loger à La Haye tant les étrangers y affluent; de tous les métiers qu'on peut entreprendre, le plus lucratif peut-être (en exceptant celui d'entrepreneur d'opéras parisiens), c'est le métier d'aubergiste dans ces Pays-Bas, devenus la grande hôtellerie de nos régions semi-septentrionales. Malgré ses soixante mille habitans et son illustration historique, La Haye n'a reçu des anciens Bataves que le titre secondaire de Premier Bourg de l'Europe. Ils ne voulaient accorder les honneurs et le rang de capitale qu'à une ville d'industrie. Là sont morts cependant Barnevelt et le pensionnaire de Witt; voici la salle où les états-généraux tenaient leurs séances; voici l'atelier où le protes-

tantisme forgeait ses armes; là, entre ces marais et ces polders, se réfugiait la liberté, lorsqu'elle n'avait pas même d'asile dans les théories de Descartes ou dans le cabinet de Pascal. Aujourd'hui, par une révulsion bizarre que l'histoire admirera, c'est à La Haye que se trouve le foyer des espérances monarchiques; c'est la ville aristocratique par excellence.

Pendant que nous nous plaignons de la démocratie qui nous envahit par degrés, la Hollande se rit de la démocratie; elle ne craint que la mer. Voilà bien des siècles que l'Océan s'apprête à punir la Hollande des empiètemens qu'il a subis; et dans un avenir peu éloigné, selon toute apparence, la vengeance sera terrible. Ce pays curieux n'a jamais vécu que d'une vie artificielle. République bâtie sur pilotis, elle a lutté pendant vingt siècles contre l'anéantissement qui la menaçait tous les jours. Il n'y a pas d'année que quelque grande digue ne se rompe. Alors on recule; on fait une nouvelle digue en arrière; et l'on retarde d'autant la destruction de la Hollande. Mais de concession en concession, on perd du terrain, et il faudra quelque jour rendre à la mer ce qu'on lui a pris. Visitez la Hollande du nord, vous verrez à quoi tient le salut du pays entier. Ce sont d'effrayantes fortifications, des remparts de terre élevés sur des fagots et des bûches entassées; seule protection qui mette la Hollande à couvert contre les efforts de l'Océan! Il n'y a pas au monde d'autre contrée, où les prairies se trouvent au-dessous du niveau de la mer. Quelquefois, dans les environs d'Amsterdam, on entend de terribles murmures souterrains, qui annoncent que le vieil ennemi de la Hollande ne se repose pas, et que le pays est sur un gouffre qui pourra bien engloutir un jour ses moulins, ses vaches, ses fabriques, ses *musicos*, ses boutiques, ses musées, ses froma-

ges, ses bourgmestres et son roi. En creusant toujours les mines de tourbe, la population semble vouloir accélérer encore la catastrophe à laquelle elle s'attend. Elle détruit de ses propres mains le terrain chancelant sur lequel elle est assise. En 1827, l'inondation d'Amsterdam l'a mise à deux doigts de sa perte. Dieu sait aussi quel mépris les Belges ont pour les Hollandais, auxquels une politique aveugle les avait si imprudemment soudés, sans pouvoir jamais opérer la fusion des deux masses hétérogènes.

Le célèbre bois de La Haye ou le Boskant offre une ravissante solitude. Lorsque le soleil darde ses rayons sur les marécages hollandais, c'est un délicieux plaisir de se promener sous ces massifs immenses qui forment sur votre tête une voûte presque impénétrable et les plus beaux arceaux de feuillage que l'Europe connaisse. Là se tiennent des concerts publics, et le bonheur avec lequel les Néderlandais viennent s'égarer dans ces sentiers sinueux et commodes, dans ces petites allées charmantes et solitaires, semblerait prouver qu'il y a plus de poésie réelle dans leurs ames que dans leurs habitudes domestiques et dans leur réputation européenne. En visitant le Boskant, ne manquez pas d'entrer dans le palais du Bois, palais qu'aucun prince d'Europe ne voudrait avouer, mais qu'un particulier accepterait comme une résidence magnifique. Là se retirait Louis Bonaparte lorsqu'il voulait échapper aux soins de la royauté et même à ceux du ménage. Dans l'intérieur de ce palais, vous trouvez quelques-uns des trophées les plus curieux du pouvoir hollandais, de vastes salles meublées et garnies de présens envoyés par les empereurs du Japon et de la Chine.

J'ai admiré ces merveilleux tableaux revêtus de couleurs éclatantes, et qui ne manquent que de perspective; ces porcelaines et ces soieries de l'empire du milieu,

qui feraient presque honte à l'industrie européenne. Wellington et l'empereur Alexandre ont dîné dans ces mêmes salles, que Rubens et Luc Jordaens ont orné de toute la magie de leurs pinceaux. Mais à moins que vous ne soyez dans la canicule, et que les grandes chaleurs ne vous fassent chercher les ombrages profonds et ténébreux du Boskant, vous vous trouverez bientôt fatigué de l'humidité contagieuse qu'ils répandent, et vous rentrerez dans la ville. Si c'est jour d'audience, acheminez-vous vers le palais du roi. Guillaume est d'un accès facile; un roi absolu dont l'autorité chancelle se montre le plus populaire des monarques. Le coup-d'œil que vous offrira la salle d'audience ne manquera pas d'intérêt pour vous. Voici des costumes de toute espèce; des costumes qui rappellent les anciens Frisons, ces premiers pères de la liberté moderne. Un peintre de genre qui assisterait à cette audience pourrait y recueillir les matériaux d'un fort joli tableau. Voici deux paysans pêcheurs qui viennent sans doute des bords du Zuiderzée, et qui méritent attention. Les bas de l'homme sont couleur de feu; ses souliers sont d'une hauteur excessive; une longue veste carrée à boutons d'argent accompagne un pourpoint violet et une culotte courte, mais très-large, et plissée à grands tuyaux. Le chapeau de ce vieux héros frison se fait remarquer par la largeur de ses bords; à côté de lui est sa *vraw*, sa femme, digne de lui sous tous les rapports. Elle a aussi des bas rouges, accompagnés de pantoufles jaunes. Sa jaquette bleue (car le vêtement qu'elle porte ne peut décemment passer pour un jupon) la serre très-étroitement jusqu'aux hanches; puis, s'élargissant tout-à-coup, elle devient d'une ampleur extraordinaire, et se termine au milieu des mollets. Le bonnet de cette femme primitive est un édifice gigantesque; sur son front reluit une grande plaque

d'or qui pourrait orner convenablement le diadème de Sémiramis. Autour d'eux circulent des diplomates en habits français; de lourds Texeliens; des habitans de Groningue et du Bemster; puis de bons Hollandais de la vieille roche républicaine, protestans jusque dans l'ame, et vêtus comme les contemporains de Barneveldt et de Ruyter: la plupart riches, prêts, non à demander des subventions et des emplois, mais à avancer leurs capitaux au roi s'il en avait besoin.

Tandis que les Belges se fractionnent en mille nuances politiques, le peuple hollandais demeure parfaitement uni, et se groupe autour de son roi, prêt à tous les sacrifices. Ici, le sentiment de nationalité est intense, arrêté; en Belgique, il est incertain, mal compris. Le patriote belge est mutin, récalcitrant; il subit avec peine le joug de l'administration; c'est un frein qui l'importune et l'irrite. Le Hollandais prévient au contraire l'action gouvernementale et s'identifie aux embarras du pays. Armes, chevaux, munitions de guerre, rien ne lui a coûté pour fournir à la maison d'Orange les moyens de soutenir noblement sa querelle. La Hollande paie aujourd'hui plus d'impôts qu'aucune autre nation d'Europe, et ses enfans sont devenus soldats: sacrifice sublime pour un peuple de marchands, sacrifice du reste fort inutile, et qui devait être sans résultat; car, en admettant la conquête, la haine entre les deux peuples était trop prononcée pour qu'une fusion nouvelle fût possible. Aujourd'hui, Belges et Hollandais se trouvent à merveille de leur séparation: Rotterdam et Amsterdam, que la réunion avait dépouillés de leur importance commerciale, voient leurs bassins encombrés de navires, tandis que la ville d'Anvers, donnant un nouveau cours à ses opérations, s'est maintenue dans la prospérité. Guillaume seul a perdu une

partie de la prépondérance qu'il avait dans la balance politique de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, ce prince est un des monarques les plus populaires, et dont l'accueil est le plus bienveillant et le plus facile. Sa figure osseuse ne décèle ni le génie, ni les grandes passions de l'ame; mais ses traits expriment la persévérance, la ténacité, l'habitude du calcul et cette finesse madrée qui n'exclut pas la franchise. La figure de Guillaume semble calquée sur celle des anciens stathouders: c'est bien là le type de ces hommes de détail, prévoyant tout, songeant à tout, suivant avec une exactitude mathématique l'ornière tracée, mais sans hautes vues politiques. La grande faute qu'on puisse reprocher à Guillaume, c'est d'avoir voulu imposer aux Belges le dialecte batave, eux qui ont toujours eu la prétention de parler français; c'est aussi d'avoir méconnu l'esprit du clergé catholique, dont la position contestée et militante lui donnait tant d'influence sur les populations rurales. D'ailleurs, administrateur intelligent et économe, c'est à lui que la Belgique doit le développement de son industrie; et chose fort singulière, ce sont encore les capitaux de Guillaume, injustement séquestrés, qui ont aidé le nouveau gouvernement belge à sortir des embarras où il s'est trouvé. Je l'ai vu, ce prince, plutôt homme d'affaires qu'homme d'état, prêter une oreille complaisante à des querelles de localité qui eussent ennuyé le dernier des bourgmestres. Cependant, à cette époque, il était souffrant, et à Berlin on délibérait sur ses plus chers intérêts. Eh bien, malgré ces graves préoccupations, ses réceptions étaient tout aussi bienveillantes. J'ai vu un bon meunier du duché de Limbourg, singulier personnage, qui n'était ni Fançais, ni Hollandais, ni Belge, ni Allemand, mais quelque chose de tout-

à-fait extraordinaire, présenter au roi une supplique tendant à l'érection d'un moulin. Il était pénétré de l'utilité de ce moulin; son éloquence était intarissable; et se baissant vers le parquet, il faisait au roi les démonstrations les plus drôles : « Vous voyez bien, sire, que la digue est ici; là-bas l'étable, et plus loin le four à briques. Veuillez me suivre un peu. Si nous tournions le moulin du côté de l'orient, ce serait une grande faute, car, etc.» Le roi, qui souriait, le laissa lever son plan topographique et lui accorda sa demande. J'étais loin de porter envie au monarque forcé de se soumettre à ces audiences laborieuses. Que de demandes absurdes, impertinentes, ridicules, faites pour impatienter un saint et désorienter un stoïque! Un bon marchand hollandais, qui fume nonchalamment, assis sous ses portiques de marbre et de faïence, dans un appartement bien échauffé, n'est-il pas plus heureux que Guillaume ?

Rendons justice aux Hollandais, leurs idées et leurs mœurs ne manquent pas toujours de poésie. J'aime ces places publiques plantées d'arbres, ces canaux qui en sont bordés, et ce mélange d'eaux courantes, de verdure et de maisons. Londres et Paris sont attristés par l'absence du feuillage, par l'entassement des moellons et des briques. Les maisons de La Haye sont en général petites, mais si propres, si ornées, si riantes, qu'on aurait envie d'y loger. C'est chose triste qu'une très-grande maison. Là s'entassent, comme dans une ruche, des familles qui vont se gêner et s'incommoder mutuellement. Toutes ces passions, prêtes à fermenter, deviendront plus cruelles par leur voisinage. J'aime bien mieux un petit domicile étroit, mais commode, où toute la famille puisse tenir, et que de mauvais voisins n'aient pas le droit d'inquiéter; j'aime le petit jardin, la petite treille : partout un

sentiment de propriété, de convenance, et surtout le sentiment du *chez soi,* que les Hollandais partagent avec les Anglais. Quant au grandiose, ne vous avisez pas de le demander à une contrée où rien n'est sur une vaste échelle. Après avoir parcouru cette ville si jolie, si propre, si bien tenue, comment vous étonneriez-vous de ne trouver au Musée que des tableaux de genre, des portraits, des intérieurs, des cuisines, des pièces de volaille ou de gibier? comment s'étonner de ce que l'art hollandais ne se soit jamais élevé jusqu'à l'idéal?

Tels sont les traits principaux et caractéristiques qui m'ont frappé pendant cette tournée. J'ai fait grâce au lecteur des observations supplémentaires destinées à combler pour ainsi dire les lacunes d'une ville à l'autre. Mon attention s'est fixée avant tout sur les capitales; c'est là que l'espèce humaine s'élabore, je ne dirai pas se perfectionne. Un jour peut-être je peindrai d'autres villes curieuses, mais secondaires, qui composent pour ainsi dire la bourgeoisie des villes de l'Europe. Anvers, Ostende méritent bien quelques coups de pinceau. On peut donner un regard aux monumens gothiques et une pensée au souvenir de Cologne et à sa pittoresque malpropreté.

Un fait bien singulier et que je signale à mes compatriotes, c'est qu'il n'y a pas une de ces villes où l'on ne trouve quelque Anglais chassé du sol maternel par de mauvaises affaires ou des vices: j'ai retrouvé nos mauvais sujets campés à Ostende; formant une armée à Bruxelles; couvrant les rues de Dieppe et les places publiques de Calais. La population anglaise extravasée sur cette partie de l'Europe, et vivant là on ne sait de quoi, remplirait une ville aussi grande que Manchester ou Liverpool. On ne sait d'où viennent tous ces Anglais; on ne

devine pas comment ils subsistent. Ils pullulent surtout dans les ports de mer. A mon arrivée à Calais, j'allai au spectacle et je fus surpris de ne rencontrer sur mon passage que physionomies britanniques.

« Quel est ce grand monsieur, demandai-je à mon guide, celui qui s'appuie sur la colonne d'un air aristocratique et nonchalant ?

— Il serait à Botany-Bay, s'il n'avait trouvé moyen d'échapper à la justice et de passer en France; c'est un faussaire et un contrebandier.

— Et cette dame chargée de diamans ?

— La fille d'un sellier de Cheapside qui s'est envolée un jour, accompagnée de la caisse paternelle et d'un jeune amant.

— Et cette vieille matrone respectable ?

— Quelque chose de pis encore. »

Je me sentis tenté de quitter le théâtre.

A Bruxelles, même chose m'est arrivée. Ne nous plaignons pas trop si l'écume de l'Angleterre déborde, et laissons à nos frères du continent le soin de corriger les vices que ces messieurs leur apportent.

(New Political Weekly Journal.)



QUELLES SONT LES VÉRITABLES SOURCES

DE LA MORALITÉ ET DU BONHEUR.

La poétique pauvreté était l'idéal des philosophes stoïques et épicuriens. Ces honnêtes gens qui vivaient, non comme les écrivains modernes, dans de petits appartemens au second étage, mais dans des palais splendides, semblables à des temples, ne connaissaient que la pauvreté romanesque et pittoresque. Ils se faisaient indigens par la pensée, comme une jeune fille se fait victime par raffinement de volupté. Socrate lui-même, le grand Socrate, dînait très-bien quoiqu'il portât un bâton, et qu'il marchât pieds nus. Je n'ai jamais plaint Diogène le cynique, sur le tonneau duquel tous les regards étaient fixés, et qui, mollement étendu au soleil, s'amusait à tisser des sophismes. Orateurs, dissertateurs, péripatéticiens, c'étaient des aristocrates qui s'amusaient. Il fallait chercher le peuple ailleurs, il fallait demander à l'esclave tournant la meule, au malheureux qui servait les caprices du maître, et qui n'avait ni ame ni volonté, si la pauvreté lui semblait bonne. La philosophie chrétienne a marché dans la même voie. A l'entendre, la pauvreté serait la mère-nourrice des vertus. Le christianisme est éclos dans un tems de corruption et de luxe; il a poussé ses premières racines dans les bas-fonds de la

société. C'est par les vrais pauvres de l'antiquité, par les esclaves et les malheureux qu'il s'est propagé, qu'il a prospéré et grandi. Sa doctrine était conséquente à son origine.

Mais peut-on soutenir historiquement la moralité de la pauvreté? L'étude de nos villes et de nos campagnes justifie-t-elle cette assertion? Est-il vrai que la pauvreté soit la source de tout bien, et la richesse la source de tout mal? Platon soutenait cette théorie, tout en se promenant sous des portiques de marbre, au milieu d'une foule d'auditeurs empressés qui baisaient la trace de ses pas. Marc-Aurèle la répétait, assis sur le trône du monde! Hildebrand le disait aussi, et son front était ceint de la tiare. Le même anathème contre la richesse qui avait été prononcé par Sénèque, le plus opulent des Romains, fut répété par tous les moines qui vécurent grassement et largement, depuis le Bas-Empire jusqu'à Luther. Mais allons au fait; examinons ce qui est sous nos yeux: des enquêtes ont été dressées dans différens pays de l'Europe. Des riches et des savans ont pris sur eux d'examiner de près la situation des ignorans et des pauvres. On a entassé des colonnes de chiffres; des prix de statistique ont été décernés. A quel résultat est-on arrivé en définitive? Au lieu de trouver la pauvreté heureuse et morale, on l'a reconnue abjecte et misérable. Pendant que le riche dort ou fait la débauche, le pauvre vole, tue ou s'enivre.

Les leçons des moralistes n'ont donc servi à rien; les mêmes folies, les mêmes sottises, les mêmes erreurs se sont reproduites de siècle en siècle. Ce n'a pas été faute d'avertissemens, de sermons, de dissertations, d'éloges prodigués à la vertu, si le genre humain est aussi vicieux qu'autrefois. Depuis un tems immémorial, on accuse les

riches de débauche, de cruauté, d'intempérance, d'orgueil et de cupidité. Quelle idée nous ferons-nous de l'espèce humaine, s'il est prouvé que les pauvres ne valent pas mieux, ou valent un peu moins que les riches?

Mais l'instruction se répandra, nous dit-on ! — Ici deux objections se présentent : ceux qui possèdent l'instruction en sont-ils meilleurs? et n'est-elle pas pour le peuple une nouvelle espèce de poison? Il vient de mourir à Paris un Anglais qui peut passer pour l'un des hommes les plus savans de l'Europe, dont les ouvrages jouissent d'une haute réputation, et qui, après avoir épuisé tous les vices, s'étant fait escroc et joueur, s'est brûlé la cervelle. La vie de presque tous les grands poètes est souillée de quelques taches, sinon avilissantes, du moins douloureuses. Quel effet produit le savoir, en se répandant au milieu des artisans et des prolétaires? Il développe le génie, rarement la vertu. Rousseau met ses enfans à l'hôpital, Burns meurt brûlé par l'eau-de-vie, et Chatterton se suicide. Parmi les escrocs que les tribunaux condamnent, la plupart savent lire et écrire. Seulement les crimes contre la vie et les personnes semblent appartenir plus spécialement aux hommes sans éducation; ceux contre la propriété, aux mauvais sujets bien élevés. Ici les assassins, là les fripons; la société y gagne sans doute; mais un peu moins qu'on ne l'a prétendu.

Ce qu'on appelle lumières peut recevoir des sens très-différens : l'œuvre de la presse consiste à tout répandre, erreurs et mensonges; la presse n'est pas bonne en elle-même, elle n'est qu'un instrument d'expansion. Comment le peuple choisira-t-il? Dans cette masse immense d'écrits dictés par le génie du bien et par celui du mal, renfermant toutes les théories, quel sera son guide? Ne craignez-vous pas que ses passions ne dominent son intelligence

et qu'il ne cherche dans ses nouvelles lumières un stimulant pour ses sensations les plus dangereuses, non une clarté pour son esprit? Pendant mon séjour en Irlande, je fus curieux de savoir quelle était la lecture qui occupait les loisirs des classes inférieures. C'étaient, je vous assure, d'assez mauvais livres; un ou deux traités de politique très-virulens; quelques ouvrages obscènes et le pamphlet célèbre de Thomas Payne, servaient de fondement à leur bibliothèque. Cet aliment n'était qu'un poison : il circulait chez des milliers de familles; il introduisait dans le corps social le mépris de toute moralité, la haine de toute règle. Un ouvrier qui a lu Thomas Payne, et qui croit à ses théories, en est-il meilleur, plus sage, plus honnête, plus sociable? je ne le pense pas.

Dans les villes manufacturières d'Angleterre, vous trouvez réunis d'une manière bien digne d'observation, l'orgueil, le vice, la misère, l'instruction et la pauvreté. Plus de quarante mille enfans des basses classes fréquentent à Manchester les écoles gratuites du dimanche. Un fabricant de cette ville a déclaré que plus de la moitié de ses ouvriers savaient lire et écrire; tout le monde convient cependant, et un document officiel tout récent affirme que la dépravation est extrême parmi la population d'ouvriers instruits. Leur salaire suffirait, dit le rapport, pour les faire vivre à l'aise eux et leur famille; mais ils aiment mieux boire que de se vêtir ou de se meubler. Dès que le bruit des machines cesse de retentir, dès que ces malheureux trouvent un moment de répit, ils se livrent sans réserve à tous les goûts sensuels ou furieux qui semblent les consoler de leur long travail, de leur affreux esclavage. Aux environs de Manchester, on ne voit que batailles d'ouvriers, scènes d'orgies et d'ivresse, bacchanales dégoûtantes, preuves de dégradation et de démora-

lisation ; femmes, vieillards, enfans, se plongeant dans le même bourbier.

Si cette population était privée par la faiblesse excessive de son salaire des moyens d'économiser, on comprendrait une imprévoyance si étourdie, un vice si aveugle; mais dans chaque famille il y a presque toujours deux travailleurs, et chacun d'eux gagne par tête la somme hebdomadaire de 10 schellings 5 pences; dès l'âge de neuf ans les enfans sont employés d'une manière utile : ainsi chaque famille disposant à peu près de 6 liv. st. (150 fr.) par mois, pourrait vivre dans une honnête aisance si elle ne sacrifiait tout à ses plus grossiers appétits, à ses plus dégradantes habitudes. Entrez dans les tanières qui les recèlent; vous n'y trouvez ni linge, ni feu, ni meubles, ni tapis, rien de ce qui concourt au bien-être de la vie. La dureté du cœur, l'insensibilité aux souffrances d'autrui, le défaut total de délicatesse et même de décence dans les relations, résultent de cette situation sociale. On a consulté des maîtres de fabrique, des bourgeois, des maîtres de taverne; plusieurs volumes d'enquêtes ont été publiés à ce sujet, et personne n'a révoqué en doute l'affreuse dépravation de ces hommes. C'est que toute espèce d'excès est fatale; le tort de la civilisation n'est pas d'avoir des manufactures, mais de se laisser absorber par elles. Si l'ouvrier se voyait attaqué et accusé par ceux qui l'entourent, il aurait le droit de répondre, comme cette pauvre femme de Walter-Scott : « Il vous est bien commode de parler, à vous qui trouvez toujours un coin de feu agréable, des vêtemens secs, et une famille qui vous sourit; mais, pour moi, la goutte de liqueur me tient lieu à la fois de vêtement et de pain, de feu et de famille. » — « Vous n'êtes pas soumis, dirait l'ouvrier, à un travail si exténuant, si harassant qu'il ne

nous reste d'énergie que pour sentir les émotions violentes. Notre intelligence s'assoupit, notre corps s'épuise, les boissons spiritueuses nous offrent un secours trompeur, sans doute, mais qui nous semble précieux, contre cet affaissement universel. Quand nous sommes stimulés, et que nous sentons une force factice renaître en nous, nous nous croyons heureux. L'argent gagné par un labeur exagéré, nous le dépensons pour obtenir une excitation exagérée et artificielle : puis nous nous retrouvons bientôt en face de la pauvreté affreuse, qui nous pousse à travailler de nouveau : cercle vicieux d'où nous sommes condamnés à ne pas sortir. A qui la faute, sinon à cette société mal construite et à ces philosophes menteurs qui nous prêchent pour unique vertu l'industrie et le travail? Les doctrines surannées n'étaient-elles pas beaucoup plus vraies lorsqu'elles nous apprenaient à modérer notre vie, lorsqu'elles nous disaient que le bonheur et la vertu consistent dans l'équilibre des passions, des travaux, des jouissances? Lorsque la vie ascétique, fondée sur la sainteté des privations, outrait cette théorie et n'aboutissait à rien autre chose qu'au fanatisme, à la superstition et à l'abrutissement, elle était coupable du même crime que commet aujourd'hui l'industrie divinisée par vous. Elle tendait, jusqu'à le briser, un des ressorts de la société humaine. Les Romains, par l'abus de la vie guerrière ; les moines, par celui des théories d'abnégation ; les modernes, par celui de l'activité industrielle, ont péché contre la grande loi qui préside au développement de l'organisme social, la loi de l'équilibre. »

A une telle réponse, il n'y aurait rien à répliquer ; mais aujourd'hui pour l'instruction des peuples et de ceux qui les gouvernent, il serait à désirer que la science

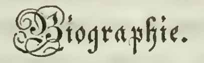
ne se bornât pas à des recherches arides ou idéales; il serait utile de savoir quelles populations jouissent de la plus grande somme de bien-être, et à quelles occupations elles se livrent. On verrait quelles sont les vraies sources de la moralité et du bonheur. On reconnaîtrait qu'il ne s'agit pas seulement de répandre des lumières, mais qu'il faut donner aussi le moyen d'en user. La population infime de Paris ne manque ni d'esprit, ni d'adresse; celle de Londres qui se fait remarquer par son énergie, celle des villes manufacturières qui vit enchaînée à un labeur perpétuel et terrible, forment des masses d'hommes très-corrompus et très-malheureux. Ne serait-il pas utile de savoir comment la même classe échappe aux mêmes dangers à Vienne et à Édimbourg? Cette œuvre admirable est précisément la seule à laquelle les statisticiens n'aient pas pensé.

L'immoralité profonde et incurable du peuple dans les villes manufacturières et dans les grandes capitales est complétement prouvée. Leur pauvreté ne résulte ni du défaut de lumières, ni du manque d'emploi, mais d'une habitude de mœurs générales, d'une sensualité sans contre-poids, et d'une imprévoyance profonde. Pour guérir ces maux, pour contre-balancer ces vices, l'éducation proprement dite est impuissante. Bâtissez des écoles, versez une grande masse d'instruction dans le peuple; qu'il ait des journaux et des pamphlets à profusion : il n'en sera ni plus heureux, ni meilleur, ni plus riche, si l'équilibre de sa vie ne lui offre des heures de repos, de douces espérances, des jouissances domestiques, des récompenses pour ses vertus et un avenir pour sa vieillesse. Le peuple des grandes villes, tel qu'il existe aujourd'hui dans certaines contrées, aurait beau gagner des trésors : il ne ferait que dévorer plus rapidement des

jouissances fatales, qui le précipiteraient, malgré sa richesse apparente, dans la misère et la douleur.

La philosophie des classes pauvres est encore à faire. Le christianisme avait accompli dans ce genre bien plus que nos philosophes modernes n'ont pu faire. Sa théorie de la résignation apprenait du moins aux malheureux à se résigner, et aux heureux à compatir. Aujourd'hui, instruire sans améliorer, c'est brûler sans éclairer. Augmenter le nombre des notions populaires, sans en diriger l'emploi, c'est enivrer une troupe sauvage, prête à mettre le feu à l'édifice, et à périr sous ses ruines. Que la barbarie vienne de l'ignorance ou de l'erreur, d'une brutalité féroce ou d'un abrutissement civilisé; peu importe. Le grand problème est de mêler la civilisation morale à la civilisation des lumières: et la solution de ce problème n'a pas même été indiquée par nos philosophes.

(*Monthly-Review.*)



Biographie.

—

SCÈNES ET ANECDOTES DE LA VIE DRAMATIQUE.

COOKE. — EMERY. — KEMBLE. — INCLEDON. — THORNTON. — SINCLAIR. — ABBOT. — MISS O'NEILL. — M[rs] SIDDONS. — MISS MERCANDOTE. — MISS HENRIETTE MELLON, DUCHESSE DE SAINT-ALBANS. — SMITH. — ELLISTON. — MUNDEN. — QUICK. — JOHN ET CHARLES BANNISTER. — JAMES SHERIDAN KNOWLES. — SIGNOR GRIMALDI.

Un des chapitres les plus piquans de cet aimable Charles Lamb qui vient de mourir est son *Essai sur les vieux Comédiens*. Je ne prétends point concourir littérairement avec Élia; mais quoiqu'il aimât la société des acteurs autant que les anciennes pièces, je puis me vanter d'être plus riche que lui en anecdotes de coulisses. J'ai été moi-même comédien, j'ai vécu les trente plus belles années de ma vie avec Palmer, Suett, Quick, Henderson, Macklin, Kemble, Edwin, Parsons, Munden, Bannister, Dibdin, Holcroft, Andrews, Merry, Topham: j'ai connu depuis leurs successeurs: Cooke, Kemble, Émery, Elliston, Incledon, Mathews, Kean, etc. Je ferais des volumes si je voulais écrire mes Mémoires, mais je ne veux ici qu'extraire au hasard quelques notes de mon journal d'artiste. J'espère que le lecteur les acceptera telles quelles, sans me chercher querelle si je m'écarte un peu de l'ordre chronologique.

A tout prendre, les acteurs sont eux-mêmes des anec-

dotes personnifiées : leur vie n'est qu'une série d'incidens qui défient la forme d'une biographie régulière. Cette idée a fait la fortune de mon camarade Mathews, qui est à lui seul tout une troupe en récit, racontant au public tantôt sa jeunesse et ses débuts, tantôt ses voyages dans les deux mondes, et introduisant tour à tour dans ce monologue varié les divers personnages que sa mémoire lui rappelle. Je pourrais remonter même au-delà de mes souvenirs personnels ; car, ainsi que le disait Henderson, c'est une tradition continue qui règne au théâtre : Henderson s'était formé sur le modèle de Love, Love sur celui de Quin, Quin sur Booth, Booth sur Betterton, et Betterton prétendait que son directeur sir W. Davenant lui avait transmis toutes les indications scéniques de Shakspeare lui-même. Mais je me contenterai de citer les acteurs avec qui j'ai joué ou que j'ai vus jouer, sans rien dire de mes propres aventures ni de mes propres succès, tant il est vrai que la modestie n'est pas une vertu à jamais brouillée avec les comédiens.

Lorsque Georges-Frédéric Cooke parut pour la première fois à Londres, c'était une époque où les acteurs étaient en général de fervens sectateurs de Bacchus. Il ne tarda pas à être cité pour ses exploits de convive et de buveur autant que pour ses qualités de héros tragique. Malheureusement, son ivresse le rendait à peu près indomptable. A peine la fumée de ses libations agissait-elle sur son cerveau que Cooke se montrait le tyran le plus despote, le plus bruyant et le plus égoïste du monde. Son habitude était de faire alors des questions et d'y répondre lui-même ; on l'entendait crier avec toute la force de ses intonations tragiques : « Qui suis-je, monsieur ? Georges-Frédéric Cooke ; qui suis-je, monsieur ? je suis le grand tragédien, entendez-vous, monsieur, et ne me prenez pas pour Black

Jack (1), monsieur! » On avait surnommé M. Beverley du théâtre de Covent-Garden le gardien ou le cornac de Cooke, et l'expression était assez heureuse. Rien de plus tranché que le caractère de ces deux hommes, Cooke était irrésolu, inconstant, toujours sous l'influence du moment; Beverley, au contraire, était inébranlable dans ses résolutions, dans ses volontés, toujours conséquent avec lui-même. Comme tous les fanfarons, Cooke s'était rendu coupable de plus d'une poltronerie; le courage de Beverley, au contraire, ne se démentit jamais.

Cooke obtint un jour la permission d'aller jouer à Brighton, Beverley s'étant engagé à le ramener immédiatement après la représentation. Tout se passa fort bien d'abord : Cooke but modérément, car Beverley le traita comme un enfant, et ne souffrit pas qu'il se permît de vider un verre de plus qu'il n'était convenu entre eux. Voilà enfin la représentation terminée; la chaise de poste est prête, et Beverley réglait peut-être le compte de la recette lorsque Cooke s'échappa. Au moment de partir on appelle le tragédien : « Où est-il? » On le cherche : jugez du désappointement de Beverley lorsqu'on vint lui dire qu'il est introuvable. Heureusement le gardien de Cooke n'était pas un homme ordinaire; il avait promis à M. Harris son directeur de lui ramener Cooke, et il était très-décidé à le lui ramener mort ou vif. Il se mit donc à parcourir les tavernes et les bouchons de la ville, tantôt retrouvant ses traces, tantôt les perdant de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin il rencontre son homme, la tête exaltée et le verre à la main. « Allons, lui dit-il, il faut me suivre et retourner à Londres. — Retourner à Londres, s'écrie Cooke, et avec vous, MOI! Non, non, un régiment

(1) Sobriquet de J. Kemble.

ne me ferait pas bouger d'ici ; que dis-je? je suis Georges-Frédéric Cooke, monsieur, une armée ne me forcerait pas à marcher! » — Aux cas désespérés, remèdes extrêmes, dit le proverbe. Beverley se précipite à travers les myrmidons qui entourent Cooke ; celui-ci, devenu brave dans l'ivresse, résiste à son gardien ; mais il est enfin fait prisonnier, après avoir reçu un coup de poing qui lui noircit un des organes de la vision, et Beverley le ramène à Londres : « Eh bien ! lui demande Harris, vous avez fait un bon voyage, j'espère. — Monsieur, répond Cooke, lorsque j'ai signé mon engagement avec vous, je ne savais pas qu'une des clauses portait qu'un de vos spadassins m'assommerait si je résistais à ses ordres. » Cependant, malgré cette plainte, Cooke reprit sa bonne humeur, et Harris, après lui avoir fait ses complimens de condoléance sur son œil poché, lui dit : « Allons, consolez-vous, on ne s'en apercevra pas à la scène sous votre fard, et vous jouerez Iago ce soir. » En vérité, reprit Cooke, ne jouerais-je pas mieux Othello en me laissant noircir le reste de la tête par Beverley?

Cependant, Cooke n'était pas toujours aussi docile; parfois il entrait dans des accès de fureur comparables à ceux des fous de Bedlam. Un jour il eut une querelle violente avec un soldat, et comme celui-ci refusait de se battre avec lui sous prétexte que Cooke étant riche, les assistans prendraient son parti. « Eh bien ! regarde, lui dit Cooke, voici tout ce que je possède, 350 l. st. » C'était un paquet de *bank-notes* qu'il jeta au feu en le retenant avec le *tisonnier* de la cheminée jusqu'à ce que la flamme eût tout consumé. « Maintenant, dit Cooke, je suis pauvre comme toi, refuseras-tu de te battre? »

Déjà sur le retour, Cooke songea cependant au mariage ; il épousa miss Daniel et devint un mari jaloux.

Pour soustraire sa femme à tous les regards, il la tenait constamment sous clef : système vicieux qui lui coûta la perte de son trésor. Un jour, pendant que la pauvre femme gémissait enfermée dans sa chambre, Cooke se met à boire, l'ivresse le gagne, et il sort oubliant sa femme et son humeur jalouse. L'absence de Cooke fut longue, et la pauvre captive, seule dans la maison, en proie aux plus vives inquiétudes, craignant de mourir de faim, appelle au secours. Les voisins accourent, dressent des échelles, et la délivrent de sa prison. Quelques mois après le mariage fut annulé sur sa demande, et elle vit aujourd'hui paisible à Bath, mariée en secondes noces.

Tous les grands acteurs ont leurs mieux, et dans notre grande famille on aime surtout à se vanter par comparaison, à s'exalter aux dépens d'un frère. Lorsque la comédie de Morton, l'*Ecole de la Réforme*, fut reçue au théâtre, Émery avait espéré que John Kemble jouerait le rôle de lord Avondale, rôle lourd, sans effet, dont le pauvre Cooke ne put tirer parti. Après le grand succès qu'Emery obtint dans le personnage de *Tyke* de la même pièce, il avait coutume de dire que Kemble le connaissait enfin et n'osait pas entrer en rivalité avec lui dans la même représentation. Une fois ou deux Kemble s'exprima amèrement en public sur le compte d'Emery, et celui-ci passant tout de bon au camp de ses ennemis, ne craignit pas de faire chorus avec Georges-Frédéric Cooke, Charles Incledon et les autres qui prononçaient anathème sur celui qu'ils appelaient *Black Jack*. Quand le théâtre n'allait pas au gré de ces bons camarades, c'était toujours le grand Coriolan qui était leur bouc émissaire. Voici l'extrait d'une conversation que j'entendis à la taverne de *la Tête du Roi*, où l'opposition dramatique tenait volontiers ses comices :

» EMERY : *Lui!* il n'a point de vraie chaleur ni de naturel, pas le moins du monde : mais que pouvez-vous attendre d'un homme qui ne fut jamais le père d'aucun enfant ?

» COOKE : Avec sa voix de mauvais cor de chasse fêlé, avec sa figure de colporteur juif, ne voudrait-il pas lutter avec moi, monsieur? avec moi, George-Frédéric Cooke! Il voulait me faire jouer Horatio à côté de son Hamlet; c'était adroit : mais qu'il ose jouer sir Pertinax, monsieur, je l'attends là. Je voudrais bien le voir essayer le dialecte écossais (1).

» INCLEDON : Essayer! le fait est, mon enfant, qu'il essaierait tout. (Ici Charles Incledon citait à sa manière quelques-uns des *essais* de John Kemble, et ajoutait enfin pour conclure :) Vous imagineriez-vous que le camarade a même essayé de chanter! le diable m'emporte, il a essayé de chanter, en présence du chanteur *national* de l'Angleterre, de moi-même, de Charles Incledon..... le diable m'emporte! »

Je ne connais pas d'hommes plus médisans, plus vains, plus étourdis, plus amusans, que les acteurs. Le vieux Thornton était le plus distrait des directeurs de théâtre. Combien de fois l'ai-je vu mettre ses deux bas à la même jambe et puis chercher en jurant le bas qui devait couvrir la jambe restée nue. Un jour on lui servit un grand verre à double fond qui se vidait par-dessous la table sans qu'il se doutât de la ruse : Thornton remplissait toujours et se frottait les yeux ne sachant plus s'il dormait ou veillait. Il lui arriva étant à Douvres d'aller à la poste pour voir s'il y avait des lettres pour lui : « Quel nom? monsieur, dit le commis. — Quel nom ? ma foi, j'ai tant d'affaires

(1) Allusion à la pièce de *l'Homme du Monde*, de Macklin, dans laquelle *sir Pertinax*, le personnage principal, a un accent écossais très-prononcé.

que je l'ai oublié. Je repasserai. » Il sort et à quelques pas du bureau il rencontre Richer qui lui crie : « Bon jour, monsieur Thornton ! — Ah ! merci, mon cher, répond-il. Vous me tirez d'un fier embarras, et il alla demander s'il y avait des lettres pour M. Thornton. » C'était la mode, il y a quelques années, d'attribuer à Sinclair toutes sortes de naïvetés, par suite d'une distraction qu'il avait eue dans *Rob-Roy*. Au lieu de dire : *Rashleigh est mon cousin, mais je ne sais pourquoi il est mon plus cruel ennemi,* Sinclair dit : *Rashleigh est mon cousin, mais je ne sais pourquoi.....* On le plaisanta si souvent là-dessus qu'on le fit douter de sa mémoire dans *Guy Mannering*, lorsque Dinmont lui dit : *Je vois deux lumières qui vont et viennent*, au lieu de répondre : *Deux ! je n'en vois qu'une et qui est parfaitement immobile*; Sinclair répondit : *Deux ! je n'en vois qu'un couple et qui sont parfaitement immobiles.* — A la première représentation du *Bossu* de Knowles, Abbot, un peu ému et troublé, s'écria : *Je n'épouserai d'autre homme que ma cousine Hélène.* Ses camarades rirent beaucoup et l'avertirent de ne plus répéter ce coq-à-l'âne ; mais justement la peur le lui fit commettre plus de trois fois encore. Mais, trêve à ces souvenirs vulgaires.

L'Angleterre compte parmi ses nobles pairesses plus d'une fille de Thespis. J'ai connu, il y a trente-cinq ans, dans une troupe de province, une pauvre actrice nommée Henriette Mellon, si pauvre, qu'un comédien, qui était sur le point de l'épouser, hésita et dégagea sa parole, craignant, comme dit le proverbe, d'engendrer misère et compagnie. Miss Henriette Mellon débuta depuis à Londres dans *les Rivaux*, de Sheridan, et elle est aujourd'hui duchesse de Saint-Albans. D'autres,

parmi ces dames, ne sont pas montées si haut, mais peuvent être encore citées au nombre des enfans gâtés de la fortune. Telle est miss Mercandote, qui a été un beau jour enlevée au culte de Terpsichore par M. Ball, le richard de Londres, surnommé *Golden Ball* (la Boule d'Or). Enfin la célèbre miss O'Neill est aujourd'hui mistress Belcher, la femme d'un membre du Parlement.

Comme Mrs Siddons, miss O'Neill était un enfant de la balle. Son père, d'origine irlandaise, gagnait sa vie à transformer des granges en théâtres, et partageait les recettes des troupes ambulantes, à condition qu'il fournirait pour sa part le local des représentations. Ce brave homme gagnait ainsi de quoi élever sa famille dans une honnête et vertueuse indigence. Il fut récompensé de ses soins par la fortune de miss O'Neill. Talbot, du théâtre de Dublin, fut le premier à deviner la future tragédienne dans cette petite Irlandaise qui marchait pieds nus dans les rues de Droghed; aussi parfois se vantait-il d'avoir fait cadeau à la Grande-Bretagne de cet admirable talent. Après avoir couru l'Irlande, miss O'Neill se vit tout-à-coup appelée à Londres, et obtint d'abord à Covent-Garden un engagement de quinze à dix-huit guinées par semaine pour trois ans.

Mrs Siddons venait de se retirer, et la foule commençait à oublier le chemin du théâtre où cette grande tragédienne avait seule rivalisé avec les talens de Drury-Lane, lorsqu'on annonça les débuts de la jeune Irlandaise dans *Juliette*. A peine le premier acte était-il terminé, l'enthousiasme avait gagné tous les spectateurs, et les plus ardens partisans de Mrs Siddons furent forcés de convenir que sa perte n'était pas précisément irréparable. D'autres, tels que lord Byron, déclarèrent qu'ils

s'abstiendraient de voir miss O'Neill de peur d'être infidèles à leur admiration pour celle qu'ils avaient proclamée l'incomparable (1). Au lieu de dix-huit guinées, miss O'Neill vit bientôt ses émolumens s'élever à trente par semaine; et sachant bien qu'une partie du public n'estime le mérite d'un acteur qu'en raison de l'argent que ce mérite lui rapporte, elle ne demandait pas moins de soixante-quinze guinées par représentation lorsqu'elle était appelée dans un théâtre de province. Elle obtint ce prix à Portsmouth, où Kean n'avait demandé que cinquante guinées (2). On prit texte de là pour l'accuser d'aimer l'argent; mais on doit dire à sa louange qu'elle s'en servit maintes fois pour payer les dettes de la reconnaissance. Ayant appris qu'un malheureux marchand, qui avait fait autrefois des avances à sa famille, était mal dans ses affaires, elle le fit venir à Londres, le reçut chez elle comme un bienfaiteur, et lui avança les fonds nécessaires pour relever son commerce. Ce trait est beau! A la scène comme dans le monde, on voit tant de hauts et puissans seigneurs méconnaître les amis qui ont le tort de leur apparaître comme les souvenirs vivans de leurs mauvais jours!

Miss O'Neill, par la sévère dignité de sa conduite, ajoutait encore à l'espèce d'auréole qui couronne les grands talens. Elle était belle, et les courtisans se présentèrent en foule pour tenter sa vertu. Mais ils la trouvaient toujours protégée de la présence de son père ou d'un de ses

(1) Lord Byron avoue qu'il s'est abstenu pour ce motif d'aller jamais voir miss O'Neill.

(2) Voyez l'article spécial que nous avons consacré à ce célèbre artiste dans notre 18e livraison (juin 1834).

frères. Elle eut aussi des admirateurs de meilleure foi qui lui offrirent leur main en légitime mariage, entre autres, un riche pair d'Irlande : il paraît qu'il fallait autre chose que le rang et la fortune pour plaire à cette fière beauté. L'*heureux mortel* se présenta enfin. Ce fut M. Belcher, propriétaire à Mullow. M. Belcher obtint non seulement l'avantage sur tous ses rivaux ; mais encore il triompha d'une passion puissante sur un cœur d'artiste. Pour être Mme Belcher, miss O'Neill renonça au théâtre et à ses succès. Elle est depuis 1820 dame châtelaine, faisant avec grâce les honneurs d'une belle habitation. Miss O'Neill gagnait 12,000 liv. st. (300,000 fr.), par année y compris ses voyages en province : elle donna un dernier démenti à ceux qui l'accusaient d'avarice en distribuant toutes ses économies à sa famille, le jour de son mariage avec M. Belcher.

Depuis qu'elle est retirée du théâtre on s'est amusé quelquefois à occuper d'elle le public par des bruits divers sur sa vie privée, bruits sans fondement, je me hâte de le dire. Un journal avait dit qu'elle plaidait en séparation avec son mari..... or, elle n'à jamais cessé de faire bon ménage : un autre publia qu'elle avait perdu tout-à-coup la vue. Mais elle a encore ses deux yeux qui sont toujours d'un bleu céleste, et l'âge n'a pas encore non plus altéré la couleur de ses beaux cheveux blonds, ni la régularité de sa physionomie, si noble et si expressive. De semblables alliances, des coups de dé si heureux, se présentent plus rarement dans la vie des acteurs ; j'en citerai cependant un exemple. Smith, ou, comme on le nommait habituellement, *Gentleman-Smith*, épousa la sœur de lord Sandwich. Pendant quelque tems, cette union resta secrète ; mais la vérité fut trahie par une citation dramatique de Charles Bannister. Smith, qui était très-

réservé, éludait depuis un quart d'heure les questions de Foote à ce sujet, lorsque Charles s'écria : N'es-tu pas Romeo et *un Montagne ?*

Smith avait résisté à la curiosité, il fut battu par une saillie, et avoua son mariage. « Eh bien, lui dit Ch. Bannister, je vous félicite d'avoir enlevé une *sandwich* à cette famille; mais que le diable m'emporte si vous leur attrapez jamais *un dîner...* » Charles fit là un calembourg prophétique.

Elliston, qui imitait John Palmer hors la scène, avait une affectation de moralité qui allait mal avec sa vie réelle. Charles Incledon disait que le jour où Elliston s'était fait acteur, l'église avait perdu un excellent ministre. L'hypocrisie de ce grand comédien dans le monde ressemblait à son jeu sur le théâtre lorsqu'il faisait semblant de courtiser une femme pour en tromper une autre. A l'école, ses camarades le surnommèrent *le Jeune Crocodile*, parce qu'il avait des larmes de repentir toujours à ses ordres. Ses aventures galantes ont été nombreuses, mais il n'était ni heureux ni homme de goût dans ses choix. On compte dans le nombre une servante d'auberge à Wapping. Un jour qu'il était en entretien sérieux avec la dame de ses pensées (il avait alors dix-huit ans), on entend du bruit : aussitôt Robert William est caché dans un coffre qui se trouvait dans la chambre, et l'Hébé de la taverne va bien vite reprendre sa place au comptoir. Cinq minutes se passent et le bruit continue; il augmente même : le prisonnier cherche à soulever le couvercle de son coffre, mais la dame avait prudemment poussé le crochet; impossible d'ouvrir. Robert William écoute. L'alarme et la confusion règnent dans la maison : il entend aller et venir dans la chambre. On cherche quelqu'un..... Non. Un malheur

sera sans doute arrivé? pense-t-il. En effet, il distingue bientôt les cris : Au feu! au feu! et il entend l'eau des pompes qui ruisselle sur son coffre. Que va-t-il devenir? il n'a plus qu'une pensée, celle de sa sûreté personnelle, et il cherche à sortir de sa prison ; soins inutiles; le crochet tenait bon; Elliston redouble d'efforts, mais il retombe épuisé au fond du coffre. Position affreuse. « Enfin, car je vais citer ses propres paroles, je vis que je n'avais plus qu'à prendre patience et à prier. Je priai donc. — Monsieur, lui dis-je en l'interrompant, dans une circonstance pareille, vous auriez dû commencer par vous repentir. — Monsieur, me répondit-il, je ne priai pas directement *pour moi,* mais je suppliai le ciel de faire que ceux qui cherchaient à se rendre maître du feu reçussent l'ordre *de sauver les meubles.* » L'incendie fut heureusement arrêté ; mais la flamme d'Elliston s'éteignit par la même occasion. Lorsque sa maîtresse vint le délivrer, il délogea au plus vite, en jurant de ne plus s'exposer au même danger dans le même lieu.

Peu de tems avant que Munden prit sa retraite, sa santé était devenue précaire, et Elliston, alors directeur, fit avec lui l'arrangement de lui donner dix liv. st. par soirée, au lieu d'un salaire hebdomadaire comme aux autres acteurs. Le nombre des représentations où Munden devait figurer n'étant pas fixé, Elliston se gardait bien d'avoir recours à lui lorsque ses services ne lui semblaient pas indispensables. A mesure que Munden se rétablissait, il était au désespoir d'être si rarement trouvé utile. Le jour de la justice arriva. Sa Majesté exprima le désir d'aller au théâtre, et demanda une comédie avec une petite pièce. Elliston omit le nom de Munden sur la liste des acteurs, bien persuadé qu'il aurait salle comble, et qu'il était superflu de lui faire gagner les dix livres st.

Munden pestait de cette exclusion, lorsqu'il aperçoit au foyer cet avis affiché contre une colonne : « Tous les ac- » teurs sont invités à se joindre à leurs camarades pour » chanter l'hymne national en présence de Sa Majesté. » Munden prit l'avis pour lui, se joignit au groupe des chanteurs, et, faisant valoir son traité, il réclama ses dix livres sterl., qui ne purent lui être refusées.

Quick était l'acteur favori de Georges III, mais il se plaignait souvent que Sa Majesté ne lui avait pas tenu une de ses promesses. Un jour Quick se promenait à Hyde-Park quand le roi arriva avec sa garde à cheval. Quick menait par la main sa fille qui eut peur et qui, en voulant se sauver à travers la grille, s'y engagea la tête. L'enfant crie au secours, et le roi, bon homme, descend de voiture, et demande à Quick : « Qu'est-ce qui arrive, Quick? Ah! une tête engagée dans la grille! mauvais, très-mauvais! doucement, petite! » Et comme la petite Quick continuait à pleurer : « Allons, rassurez-vous, mademoiselle, dit S. M., soyez une bonne fille, et quelque jour, quand vous aurez l'âge, vous deviendrez une fille d'honneur. » Le roi n'avait sans doute parlé ainsi que pour apaiser l'enfant; mais Quick ne cessa toute sa vie de regretter de n'avoir pu réclamer de Georges III l'exécution de ce qu'il appelait une promesse royale.

John Bannister était encore bien jeune lorsqu'il débuta. Plein d'amour pour le théâtre, élève du Roscius anglais et fils du plus joyeux original de son tems (Charles Bannister), faut-il s'étonner si par déférence pour son vieux père il rechercha d'abord la société des bons vivans. Il y avait alors quelques tapageurs parmi les enfans de Thespis : Suett, Edwin, Lamash et Henderson étaient toujours prêts pour une partie de plaisir : Charles Bannister lui-même figurait sur cette liste, et John était en bon che-

min pour l'imiter lorsqu'il devint amoureux. La personne qui avait loué le salon d'Haymarket (ou salle de fruits, car ce n'était que cela alors) sermonna le jeune comédien sur son goût précoce pour la débauche et lui conseilla de se marier. « Qui diable voudrait de moi ? lui dit John Bannister. — Demandez miss Harper, lui fut-il répondu ? » John n'alla pas tout droit faire sa cour, on le croira sans peine. Mais plus il connut la jeune débutante, plus il trouva de raisons pour désirer d'être digne d'elle. C'était une belle et modeste personne, et lorsque John osa enfin lui faire une déclaration d'amour, il y avait long-tems qu'il s'y était préparé en changeant de vie. Que de joyeuses parties il lui fallut refuser ou abréger ! Un soir entre autres où tous les convives décidèrent à l'unanimité qu'on resterait à table jusqu'au lendemain matin pour voir la lune pâlir devant le soleil, comme dit la ballade, John se retira tout-à-coup, à minuit : en vain on le supplia de demeurer, il dit qu'il s'en allait, et il s'en alla, après avoir répondu d'une manière très-peu satisfaisante à toutes les interrogations qu'on lui fit quand on le vit prendre son chapeau. Le vieux Charles se chargea d'expliquer la chose quand son fils fut parti, par une citation de *Macbeth* qu'il débita avec un sourire significatif :

Harper cries 'tis time, 'tis time (1).

Quoique Charles Bannister fût musicien et chanteur, son fils John n'entendait rien à la musique et au chant. Il n'acceptait qu'à regret un rôle dans lequel il fallait chanter. Suett, à cette occasion, disait à Charles Bannister : « Que ne faisiez-vous un musicien de votre fils ? — J'en ai fait un *homme*, répondit Charles, et l'amour

(1) Harper crie *qu'il est tems, qu'il est tems.*

en a fait un *harper.* » (Harpiste, jeu de mots sur le nom de miss Harper.)

Ce fut vers 1805 que je vis pour la première fois Knowles. Je me le rappelle avec sa taille mince et son air de bonne humeur, portant le drapeau dans le 2e régiment de la milice. Les jeunes officiers d'alors étaient dans l'usage de se donner des sobriquets : Knowles avait reçu celui de Jeremiah. C'était un jeune et joli garçon, aimé de tous ceux qui le connaissaient : il quitta cependant la milice à l'époque où la découverte de Jenner fit tant de bruit, et s'établit comme vaccinateur à l'Institut de Dorset-Street. Ce fut un ou deux ans après qu'il monta sur le théâtre où il ne fit que passer cette première fois pour aller occuper une chaire d'élocution à Aberdeen. Les années et les voyages avaient fait oublier le nom de l'enseigne Knowles, et aucun de ses camarades ne savait peut-être quel était ce comédien-auteur qui occupa de ses doubles triomphes toutes les bouches de la renommée, il y a trois ou quatre ans. On se souvenait bien de Jeremiah, parce qu'un sobriquet burlesque sert admirablement à graver le souvenir d'un ami dans la mémoire ; mais comment deviner que Jeremiah avait subi un si grand nombre de métamorphoses ? En 1832, quelques camarades dudit Jeremiah firent la partie, au sortir d'un dîner copieux, d'aller voir *le Bossu* (1). Un d'eux fut plus frappé que les autres de la voix, du visage et des manières de Knowles : ne pouvant résister à la tentation de vérifier si c'était là ce bon Jeremiah qui avait été vingt-sept ans auparavant son camarade de chambre dans la milice, le voilà qui interrompt un dialogue pathétique en s'écriant : « Jeremiah, ah ! » Une pareille inconve-

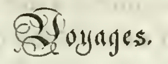
(1) C'est un des meilleurs drames de Shéridan Knowles.

nance partie des loges mit toute la salle en émoi : « A la porte ! à la porte ! » répondent le parterre et les galeries. Mais l'interrupteur avait réussi à faire tourner de son côté les yeux de Knowles, et comme le regard et l'émotion de l'acteur l'avaient confirmé dans son opinion : « Je vous dis que c'est Jeremiah ! répéta-t-il avec enthousiasme. *Bon soir, Jeremiah !* » Cette scène eût mal fini, si les compagnons de l'ancien milicien ne s'étaient empressés de le faire sortir pour protéger eux-mêmes sa retraite. Le lendemain Knowles avoua qu'il avait tressailli malgré lui à cet appel familier, et il s'attendait à recevoir la visite de son ancien camarade, mais celui-ci n'osa pas se présenter, honteux de l'esclandre dont il avait été cause.

Mais mon sujet m'entraîne, il est tems de terminer ce récit, sans but et sans couleur, qui n'a d'autre intérêt que de rappeler le souvenir d'une époque déjà bien loin de nous. Cependant je ne puis m'empêcher de consacrer encore quelques lignes à ce vieux Grimaldi, chef d'une dynastie entière de *clowns*, le grand-père du Grimaldi actuel, homme naturellement mélancolique, comme beaucoup de rieurs de profession, d'un tempérament nerveux et croyant à toutes sortes d'absurdités. Il demeurait dans Stangate-Street (Lambeth), derrière le cirque d'Astley, et allait souvent, accompagné d'un vieux bibliopole, errer dans le quartier alors désert de Saint-George-Fields pour raconter et discuter les légendes superstitieuses de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne. Une société de joyeux compagnons s'assemblait en ce tems-là dans une taverne de Saint-James-Market. Pour distraire Grimaldi, un de ses amis l'y amena un jour, mais il eut bientôt déserté la chambre ; « Ces gens-là, dit-il en se retirant, rient tant que cela me rend plus triste que lorsque j'étais entré. »

Son ami le libraire lui avait prêté un ouvrage intitulé : *De l'incertitude des signes de la mort*. Ce livre fit sur lui une telle impression qu'il ordonna par son testament que sa fille lui tranchât la tête avant de le laisser déposer dans le cercueil : il avait peur d'être enterré vivant. Il mourut en 1788, et l'opération recommandée eut lieu devant sa fille, mais elle ne put se résoudre à la pratiquer elle-même. Son fils, l'inimitable clown, vit encore à Woolwich, déjà caduc, quoique âgé seulement de cinquante-cinq ans. Le signor Grimaldi était d'une si grande susceptibilité sur la question des enterremens qu'il allait visiter presque tous les cimetières les uns après les autres, et c'était, comme disait Charles Bannister, pour s'y choisir une bonne petite place bien commode. Je le rencontrai pour la première fois méditant sur le tombeau de Joe Miller dans le cimetière de Portugal-Street. Ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'il introduisait volontiers dans ses ballets et ses pantomimes des épisodes à la fois lugubres et burlesques. Il est l'inventeur de la fameuse scène des squelettes qu'on retrouve aujourd'hui dans toutes les pantomimes, et il représenta le premier *la Caverne de la Pétrification*, où tous ceux qui entraient se voyaient arrêtés tout-à-coup frappés d'une immobilité éternelle dans la position qu'ils avaient en franchissant d'un pas sacrilége ce lieu consacré. Ce n'est pas la première fois qu'on a remarqué chez certains esprits une disposition à plaisanter en public des terreurs qui les rendent malheureux en particulier.

(*New Monthly Magazine.*)



Voyages.

TROIS JOURS SUR LES BORDS DE L'ORENOQUE.

Je quittais l'Europe toute couverte de sang, toute agitée encore par les résultats des bouleversemens politiques : l'Europe punie de ses anciennes fautes, et payant bien cher les erreurs qui remontaient à Louis XIV et à Louis XI. J'espérais qu'un autre hémisphère me consolerait des spectacles que m'avait offerts ma patrie. Mais là, comme en France, comme en Angleterre, comme en Espagne, les péchés des pères étaient cruellement visités sur les enfans. Au despotisme d'airain que les Espagnols avaient établi succédait le despotisme de l'anarchie ; et la haine qui avait couvé pendant une oppression de tant de siècles était horrible dans son explosion. Le mélange des races avait donné naissance à des castes nouvelles, dans le sang desquelles circulaient tous les vices de la barbarie et de la civilisation. Enfans des noirs et des Indiens, des Indiens et des Espagnols, des Espagnols et des noirs, Mestizos et Zambos n'avaient reçu que des exemples de férocité, de ruses, de crimes. Ce furent ces races mêlées dont les passions ardentes et l'inquiétude artificieuse triomphèrent au milieu des ruines dont le pays était couvert.

Cet ordre social en débris, ce pouvoir assuré à la force, à la fraude et au vice, me frappèrent d'une profonde douleur pendant mon séjour à la Vera-Cruz. La fièvre jaune me saisit, et bientôt des souffrances physi-

ques, intenses, se joignirent à mes souffrances morales. J'acceptai avec plaisir une mission qui me fut confiée, et qui devait me faire parcourir les bords célèbres de l'Orénoque. Une retraite de quelques semaines, dans une délicieuse campagne située sur un des plateaux des Cordillières, rétablit ma santé ; et je m'embarquai pour Cumana. Le capitaine, créole à la taille ramassée, aux épaules larges, et aux regards de feu, me déposa bientôt au lieu de ma destination. J'avais pour domestiques deux Zambos, hommes braves et fidèles, qui devaient me servir de défenseurs contre les attaques des autres Zambos leurs confrères, brigands rédoutables, souvent assassins. J'allais repartir, lorsqu'une nouvelle fièvre intermittente, long-tems combattue par le chinchona et par la racine d'Angostura, prolongea mon séjour à Cumana. Enfin les attaques devinrent plus irrégulières, et se firent sentir à de plus longs intervalles. Je crus pouvoir recommencer mon voyage.

Notre caravane était composée de dix mules, d'un guide indien, des deux Zambos et de moi. En une journée, nous franchîmes la chaîne des montagnes qui nous séparait des Llanos de Cumana; et nous nous trouvâmes en face de ces immenses savanes, plaines qui se déroulent comme un tapis égal et lisse, et qui, fatiguant la vue de leur uniformité, ne lui permettent de se reposer qu'à l'horizon; rien de plus imposant, de plus monotone, de plus triste.

Nous étions au milieu de la saison des chaleurs. Plus de végétation : de petits amas de cendres indiquaient l'endroit où avaient fleuri des plantes maintenant calcinées. Point de vent; une brise légère se jouait de tems à autre à la surface du sol, et soulevant la poussière végétale, en accablait le voyageur. Nous contemplions d'un

œil désolé cette étendue stérile. A peine un ou deux palmiers, se dressant çà et là, et indiquant l'ancien lit d'une source maintenant tarie; partout une terre écorchée, un vaste miroir qui ressemblait à de l'acier bruni, et qui souvent trompait le regard par les illusions du mirage. La chaleur fatiguait les yeux; la poussière végétale, chargée de molécules âcres et mordantes, irritait la peau, et nous causait un vif sentiment de souffrance. Au loin, nous apparaissaient des arbres et des sources fantastiques, destinés à reculer sans cesse devant nos pas; phénomènes nés des jeux de la lumière et de l'ombre, peut-être aussi de notre imagination malade. Les rayons du soleil, dont aucun nuage ne tempérait la violence, tombaient d'aplomb sur une surface polie qui la refractait et en doublait l'intensité. La désolation de ce paysage sans limites et sans accidens augmentait toujours. Nous n'aperçûmes plus de palmiers; il nous semblait que nous marchions sous la voûte ardente d'un four chauffé pour notre supplice. Enfin, cependant, un bosquet semi-circulaire se fit apercevoir à l'horizon; il nous fallut pour l'atteindre plus de trois heures de marche pénible.

A peine avait-on attaché les mules aux premiers arbres, je m'élançai; je franchis, au risque de me déchirer, la haie qui entourait un petit étang, et je me plongeai dans l'eau, ou plutôt dans la vase : elle était tiède. Comme je sentais toute ma peau excoriée et brûlante, j'espérais que ce bain semi-liquide m'apporterait quelque adoucissement. Tout-à-coup, une violente percussion frappe mon genou : c'était précisément l'effet d'une balle de fusil. Je regarde autour de moi : aucune détonation ne s'était fait entendre. Un second coup, plus vigoureusement asséné, paralyse une de mes jambes et l'engourdit

tout entière. J'ai peine à me soutenir; il ne me reste de force que pour appeler mes Zambos. Ces chocs électriques se succèdent avec rapidité : à la douleur âpre qu'ils causent, succède un engourdissement total. Je ne puis bouger. Il me semble que de nombreux replis m'enlacent : en effet, les anneaux livides d'un serpent monstrueux qui continuait à m'entourer paraissent à mes yeux; je pousse des cris désespérés : les Indiens accourent et me jettent de loin leur *lasso*. Ce fut au moyen de cette espèce de lacet qu'ils m'arrachèrent à ma situation périlleuse. L'animal se déplia, reprit son élan, sauta dans le lac et disparut. Long-tems je restai étendu, complétement engourdi, à l'ombre des palmiers : trois heures après, j'étais incapable de me tenir debout.

L'ennemi qui m'avait attaqué si subitement, et avec tant de puissance, n'était pas un serpent de race venimeuse. J'avais troublé le repos de l'animal singulier, que les naturalistes désignent sous le nom de torpille ou d'anguille électrique. La vibration qu'elle imprime à ses victimes est si forte, que souvent les chevaux et les mulets périssent dans ses étreintes, en traversant les rivières et les lacs de la Nouvelle-Espagne. C'eût été fait de moi si elle avait eu le tems de m'entourer de quelques anneaux de plus. Quoi qu'il en soit, je restai deux jours auprès de ce lieu fatal, faible comme un enfant, incapable de marcher, et même de me tenir sur une mule.

Quand nous reprîmes notre route, nous vîmes avec plaisir le paysage s'accidenter un peu. Çà et là, quelques maisons éparses appartenaient à des propriétaires de troupeaux : elles étaient situées sur les bords de sources maintenant desséchées, ou dont les eaux se cachaient sous des ronces et disparaissaient sous le sable. Nous approchions

rapidement de ces petites élévations qui bordent le Rio-Pao, et qui s'étendent jusqu'à l'Orénoque. Enfin, nous retrouvions de la verdure, du feuillage, des arbres; le paradis après l'enfer. Avec quel plaisir nous passâmes à gué le Rio-Pao! avec quel transport nous saluâmes la brise du fleuve, sans nous effrayer des crocodiles qui le peuplaient!

Nous voici sur les bords de l'immense Orénoque. Un bateau, traversant obliquement le courant, nous descend à Muitaca, où je restai jusqu'au milieu d'avril, toujours en proie à la fièvre intermittente, que mon dernier voyage avait renouvelée.

Dès que je me trouvai mieux, je m'entendis avec le patron d'une grande chaloupe qui devait remonter l'Orénoque et s'arrêter dans presque tous les établissemens qui en bordent les rives pour y vendre différens objets de manufactures européennes. Si l'expérience de la vie ne m'avait pas habitué aux événemens et aux caractères les plus éloignés des mœurs sociales, je n'eusse pas commencé sans effroi une telle traversée. Le patron était un noir, véritable géant, bien proportionné, la tête couverte de cheveux crépus, l'œil ardent et fixe, la physionomie calme et déterminée. Sur sa poitrine découverte on apercevait plusieurs cicatrices, et l'on voyait bien qu'il n'y avait pas de périls qui pussent l'effrayer, pas de sentimens tendres capables d'ébranler cette ame accoutumée à tout braver, et à ne jamais fléchir. En effet, le patron avait long-tems vécu parmi les hordes sauvages qui infestent les bords de l'Orénoque; il connaissait leurs repaires, parlait leur langage, et s'était lié avec leurs chefs. Son équipage se composait de huit hommes de toutes les couleurs et de toutes les races, vraiment dignes d'un tel maître. Pour moi, je n'avais aucune crainte; je savais que

cette espèce d'hommes est fidèle aux promesses qu'elle a faites volontairement, et que le seul moyen de tirer parti de ces êtres que la société repousse, c'est de se fier à eux avec une confiance illimitée.

Le 20 avril, nous partîmes. Nous nous embarquâmes sur le glorieux et vaste fleuve, nappe d'eau immense, encadrée dans les plus merveilleux et les plus étranges paysages. La saison des chaleurs allait finir; les eaux, très-basses, laissaient apercevoir de distance en distance des fragmens de roc sur lesquels le soleil étincelait; d'épais taillis bordaient les rives, et, par intervalle, on voyait les trouées que divers animaux y avaient faites pour venir étancher leur soif ou chercher leur proie; sur les deux bords, d'énormes crocodiles s'étendaient au soleil, et restaient immobiles. Ces monstres amphibies, dès qu'ils ont goûté de la chair humaine, refusent toute autre nourriture; aussi dans les villages exposés aux inondations de l'Orénoque, les voit-on, à l'époque des grandes pluies, attaquer et enlever hardiment la proie humaine qu'ils préfèrent.

Après nous être arrêtés sur plusieurs points, et avoir disposé de presque toutes nos marchandises; après deux ou trois escarmouches avec les bandits de ces parages, nous aperçûmes, le 10 mai, un petit roc de granit, qui s'élevait à pic, du sein des eaux, et qui était situé à près de quatre cents toises de la rive septentrionale. Là, nous amarrâmes notre petit vaisseau; les jaguars ou tigres, si communs dans ces contrées, ne pouvaient nous y atteindre. La saison des pluies allait commencer; elle s'annonçait par les éclats du tonnerre qui grondait tous les jours, par quelques ondées légères, par la teinte grisâtre qui s'emparait de l'atmosphère, par la lente élévation des eaux du fleuve, et par celle du Rio-Capanaparo, qui tom-

bait dans l'Orénoque à peu de distance de nous, et qui avait déjà submergé ses bords. Au sud, nous apercevions une mer de feuillages, terminée par de hautes collines; au nord, une masse angulaire de granits superposés, qui marquait la jonction des deux fleuves, et qui avait pour panache un dôme mobile de palmiers et de manguiers. Devant nous, l'écume du fleuve, qui se précipitait sur un lit de rochers, formait une vaste nappe et grondait sourdement.

Mille oiseaux de grandes espèces peuplaient l'air de leurs bataillons, et tournoyaient en cherchant leurs nids. La terre humectée livrait passage à des myriades d'insectes bourdonnans, dont les piqûres incessantes nous causaient une douleur aiguë. Pour me mettre à l'abri de cette torture, fatale surtout à ceux qui se tiennent rapprochés de la terre, j'avais fabriqué un hamac de cuir, que l'on suspendait ordinairement à la plus grande élévation possible.

Une fois les amarres de notre navire disposées, je me dirigeai à la nage vers cette pointe de granit que je viens de désigner. Je la gravis sans beaucoup de peine, elle n'avait pas plus de trente pieds d'élévation. Parvenu à la cime, je pus toucher de la main quelques-uns des rameaux supérieurs d'un manguier magnifique, remarquable par le diamètre de sa coupole, l'éclat lustré de son feuillage, et le nombre presque infini de ses gigantesques branches. J'en attirai à moi quelques-unes, qui, cédant à l'impulsion, entraînèrent d'autres branches plus fortes; je m'y cramponnai; elles se redressèrent; et leur élasticité, m'enlevant au roc sur lequel j'étais stationné, me porta tout-à-coup au milieu de l'arbre géant. Quelle nuit délicieuse, me dis-je, pourrait-on passer ici, au milieu de ce temple de fraîche verdure, hors de la portée des jaguars et des

mousquites. Mon plan fut arrêté aussitôt ; j'appelai mes zambos, qui apportèrent mon hamac, m'aidèrent à le disposer au milieu des branches, et me promirent de revenir le lendemain matin, au lever du soleil. J'étais très-fatigué : mes yeux se fermaient, le bruit lointain des rapides, le bourdonnement des insectes, les appels des jaguars et des singes, le battement d'ailes d'une nuée d'oiseaux formaient une espèce de murmure continu et monotone, ou, si j'ose le dire, une sorte de silence bruyant, favorable au sommeil. Je m'endormis en effet, et rien ne troubla plus mon repos.

Quand j'ouvris les yeux, un sentiment très-pénible me dominait. J'étais mouillé jusqu'aux os ; il avait beaucoup plu, et le cuir de mon hamac s'étant détendu, je me trouvai emprisonné dans une espèce de sac humide. J'essayai de me dégager de ce cachot, et je jetai les yeux autour de moi. Un brouillard épais cachait le soleil ; mes regards, en s'abaissant, ne découvrirent plus la terre : partout de l'eau. Les rapides avaient disparu, la crue subite du fleuve avait submergé le roc solitaire auquel notre vaisseau était amarré. Plus de chaloupe, plus de zambos; tout avait disparu. Comment mes compagnons pourront-ils me retrouver? comment me découvriront-ils, perché dans cet arbre, au milieu des eaux? La situation était embarrassante; mais j'étais encore loin de m'attendre aux suites qu'elle devait avoir.

Examinons ma prison aérienne : elle est assez vaste mais l'arbre sur lequel je me trouve n'est ni un bananier ni un arbre à pins, et si la faim vient me saisir, je ne puis compter que sur les jeunes pousses des feuilles. Triste perspective pour un malheureux dont les membres sont raidis par l'humidité, et qui sent naître un appétit impossible à satisfaire. Robinson Crusoé, dans son

île, avait plus de ressources que moi dans mon arbre. Pour me distraire un peu de toutes les pensées douloureuses qui m'assiégeaient, je me mis à voyager le long des branches serrées, pressées, verdoyantes, qui, par leur grand nombre et leur enlacement, offraient à mes pas un appui presque solide. Tout-à-coup, des yeux flamboyans et métalliques étincellent devant moi; et je reconnais l'animal pour lequel, depuis mon enfance, j'ai l'aversion la plus irrésistible : un lézard, mais un lézard énorme de l'espèce des iguanas, et dont les proportions colossales ne devaient pas me rassurer, moi qui tremblais quand j'étais enfant, et que je rencontrais le petit lézard de nos murailles. Cette créature tout-à-fait innocente me causa une peur horrible, et je rebroussai chemin; mais, à ma grande douleur, je trouvai de nouveau sur ma route un second iguana, dont la queue rayonnante décrivait de superbes spirales.

Fasciné pour ainsi dire par la vue de ces deux reptiles, je ne cessai pas de les regarder, et de surveiller leurs mouvemens avec l'attention la plus inquiète. Qu'on imagine l'horreur de ma situation; la fièvre me prit; assis sur une bifurcation de l'arbre, la tête posée entre mes deux mains, tremblant de tous mes membres, je cédai à un abattement d'autant plus profond, que dans un tel isolement tous les efforts du courage humain semblaient inutiles et perdus. Autour de moi, dans les eaux, dans ces forêts que je ne pouvais pas même atteindre, vivaient des populations d'animaux féroces. Jusqu'aux dernières limites de l'horizon, rien ne rappelait la présence de l'homme. Le peu d'endroits habités se trouvaient à de très-grandes distances, toutes les campagnes étaient submergées, et la vaste étendue de l'inondation ne permettait pas même à mes gens de s'orienter pour venir

jusqu'à moi. Le point de jonction du rio Capanaparo et de l'Orénoque était totalement effacé. Les eaux, dans leur crue subite, avaient entraîné notre navire, et le courant l'avait emporté avec l'équipage. Vers la fin de la journée, personne n'avait encore paru. Je montai jusqu'à la cime de l'arbre. Un océan m'environnait; la pluie me battait le visage, la foudre roulait dans la nue. J'apaisai ma faim dévorante en mâchant quelques feuilles d'arbre; puis je me rassis au même endroit.

Il semblait que mes deux commensaux, les iguanas, devinaient mon désespoir, et que, malgré leurs habitudes timides, ils désiraient en profiter. Les deux iguanas s'approchèrent. Jugez de l'effet produit sur mon imagination, troublée par leur dimensions gigantesques, leur prunelle ardente, et les reflets bronzés qui se jouaient sur leurs vastes corps. L'un d'eux était à un quart de toise de moi, lorsque, rassemblant toute ma force et tout mon courage, je le frappai à la tête. Mes deux ennemis disparurent avec une rapidité qui m'étonna.

Depuis ce moment, ils se tinrent à distance et allèrent se poster de l'autre côté de l'arbre. Le jour finissait. Sur ma tête planaient des nuées de vautours; des troupes de *chigruas* fuyaient à travers les eaux et réveillaient les alligators, qui, s'élançant pour les saisir, tombaient eux-mêmes sous la dent féroce des jaguars. Au-dessous de l'arbre, une multitude de hérons et de flamans se jouaient dans l'eau peu profonde, et d'immenses bataillons de tortues couvraient de leurs écailles la nappe de l'Orénoque. Sans le danger imminent qui me menaçait et les souffrances horribles de la faim qui me dévorait, j'eusse observé avec plaisir tous les acteurs de cette scène étrange : et les phoques dont la difforme masse, se roulant au milieu des rocs, mettait en

fuite jaguars et crocodiles; et ces longues files de singes qui, hurlant de concert et se balançant à tous les arbres, formaient dans les branches agitées un immense ballet grotesque.

Hélas ! rien de consolant ne se montrait encore. A mes acteurs de la soirée succédèrent de nouveaux acteurs : de grosses chauve-souris tournoyaient autour de moi, et des milliers d'insectes, allumant tour à tour et dans toutes les directions leurs petites lampes, semblaient changer tout l'espace en un vaste royaume de féerie. Les cris des animaux qui cherchaient leur tanière étaient adoucis et comme effacés par le perpétuel murmure des mousquites, des zangudos et des éphémères. Je me résignai à passer la nuit dans cette situation, espérant que l'isolement de mon arbre, mais surtout la surface polie de son tronc élevé me protégeraient contre les visites nocturnes. Je retrouvai dans ma poche un couteau avec lequel je coupai plusieurs branches. Elles me servirent à maintenir mon hamac, qui, détendu par la pluie, aurait pu s'enrouler sur moi et m'étouffer pendant mon sommeil. L'incommodité et la fatigue des attitudes que j'avais été forcé de prendre m'avaient épuisé. Je dormis.

Dès les premiers rayons du jour, les nombreuses tribus qui partageaient mon logement s'éveillèrent et m'éveillèrent. Je les vis d'un œil jaloux courir de branche en branche, dévorant tantôt un insecte, tantôt une feuille, heureux dans leur sphère bornée, et jouissant de la renaissance de leur vie et du réveil de la nature. Le vent soufflait, l'onde bruissait, je jetai les yeux sur la vaste plaine liquide. Point de vaisseau, point de chaloupe, seulement un nuage de brume qui, épaississant par degrés, finit par tout envelopper d'un voile obscur, et cacha les arbres les plus voisins. Ce tourbillon ténébreux, en arri-

vant jusqu'à moi, fit frémir toutes les branches de l'arbre qui suspendait sa course. Je dis adieu à l'espérance. Un nouveau tombeau m'engloutit ! Où mes compagnons pourront-ils me trouver ? comment réussiront-ils à me déterrer au milieu de ces feuilles épaisses et de cette brume impénétrable ?

Le cri d'un enfant au sein de la tempête se serait plutôt fait entendre que ma voix dans le tumulte des eaux, dans le fracas des élémens. Mon courage, éprouvé par plus d'une circonstance périlleuse, commençait à faillir. J'étais là, sans nourriture, sans abri : je savais que ces brouillards duraient quelquefois plusieurs semaines, et qu'à moins d'un hasard favorable, je périrais sans secours. Mes accès de fièvre augmentaient de durée et d'intensité. Quelle matinée de douleur et de torture je passai, parfaitement immobile, affaibli par la maladie, l'abstinence et la fièvre, entouré d'une obscurité profonde, sentant les énormes gouttes d'eau, qui, déposées par le brouillard, retombaient lentement sur mon front ; et ne pouvant faire pénétrer mon regard jusqu'aux extrémités du domaine borné qui me servait d'asile et de cachot !

Tout à coup un grondement sourd et partant d'un point assez rapproché perça l'air brumeux, et frappa mon oreille. Je me levai. Je reconnus le cri du jaguar. Un bruit se fit entendre ensuite dans les feuilles, quelques rameaux se brisèrent, et quelque chose tomba sourdement. Je sentis le danger de ma situation, et je rappelai à moi mon énergie. Armé de l'une de ces branches que j'avais coupées la nuit précédente, je me dirigeai vers le point d'où le bruit semblait partir. Il redoubla. Les rameaux craquaient en s'abaissant, et après quelques momens de lutte, un être vivant tomba de l'arbre ; je l'en-

tendis se débattre dans les eaux. J'espérai que le gouffre s'était refermé sur sa proie, ou que les crocodiles en avaient fait justice. En effet, un jaguar ou tigre de la grande espèce avait essayé de se procurer un logement sous le même ombrage, attiré sans doute par son instinct d'anthropophagie. Cinq minutes après sa chute, il luttait encore en grondant contre les flots qui allaient l'engloutir. Puis tout retomba dans le silence, et je me crus délivré de cet agresseur formidable.

Affamé comme je l'étais, et comme on l'est toujours après un accès de fièvre violente, je résolus de détruire un des iguanas ou grands lézards qui partageaient ma retraite. Point de milieu, il fallait ou périr de faim ou manger un de ces animaux qui m'avaient tant effrayé. Je me mis donc à leur recherche, mais l'attaque du tigre leur avait causé autant de terreur qu'à moi ; et ils s'étaient si bien blottis dans quelque repaire inaccessible que je ne pus réussir à les trouver.

Peu à peu le brouillard s'éclaircissait, un courant d'air balayait la surface du lac immense, et déchirait le voile qui avait dérobé à nos yeux cette vaste étendue couverte d'eau. Quand je jetai les yeux sur le rocher fatal qui m'avait conduit à l'arbre dans lequel j'étais retenu prisonnier, quel objet frappa mon regard ? Le jaguar lui-même qui, tout humide encore, avait trouvé moyen d'échapper à la mort et de venir s'asseoir en face de moi. Ses prunelles fauves étaient fixées sur l'arbre dont les rameaux tombaient perpendiculairement sur sa tête. Il était immobile et me guettait. Entre lui et l'extrémité des branches, il n'y avait pas six pieds de distance. Il semblait calculer la force et la portée de son élan, et craindre que les branches trop faibles ne vinssent à céder et à plier une seconde fois, s'il essayait de les atteindre. Son plan

d'attaque me rassura : déçu dans sa première tentative, il s'élança sur le tronc dans lequel il fixa ses longues griffes et qu'il essaya de gravir lentement. Je sentis tout l'avantage que cette position me donnait. Je descendis avec précaution, armé d'une part d'une branche que j'avais aiguisée, et de l'autre, de mon couteau que j'avais ouvert. Je le laissai avancer ; je le vis lever avec lenteur et précaution ses pattes de derrière, et employer toute l'élasticité de son corps pour assurer son approche. Il enfonçait profondément ses griffes aiguës dans l'écorce polie de l'arbre. Pied à pied il avançait ; son œil d'émeraude brillait d'une ardeur vive et sanglante en se fixant sur moi. J'avais appuyé mon genou sur l'angle formé par les branches qui se divisaient, et malgré le péril qui me menaçait, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'élégance, la souplesse et la vigueur de mon adversaire. L'haleine chaude qui sortait de sa gueule béante frappait mon visage, et déjà ses pattes de devant étaient à portée de ma main. Je clouai la pointe de mon couteau dans l'arbre, et soulevant la branche qui devait me servir à la fois d'épieu et de massue, j'en assénai sur sa tête un coup violent. Un hurlement sourd et profond me répondit ; mais il ne perdit pas un pouce de terrain. Pour m'éviter, il changea un peu de route, et se détourna de manière à placer son museau sous une branche qui le couvrait et le protégeait. Je reconnus qu'il serait inutile de continuer le genre de défense que j'avais employé, et je me contentai d'enfoncer mon épieu dans sa gueule, de manière à lui causer une douleur vive qui le fit reculer un peu, mais qui ne réussit pas à le précipiter. Il ramassait son corps et étendait une de ses pattes en avant, pour atteindre une branche qui l'eût placé de niveau avec moi, et qui m'eût donné beaucoup de désavantage.

Ma situation devenait critique. Ses cinq énormes griffes touchaient mon genou. Sa poitrine haletante annonçait l'effort vigoureux qu'il allait tenter. Je me penchai, le couteau à la main, et je plongeai la lame aiguë dans l'œil de l'animal. Il poussa un long cri d'angoisse, essaya de me frapper de ses griffes, m'effleura seulement, et fit jaillir le sang de ma main. Le jaguar se retira alors, tourna autour de l'arbre, et chercha une position meilleure; je le suivis de l'œil et enfonçant l'épieu dans son orbite sanglant, je pesai de toute ma force sur cette arme qui le força de reculer, laissant dans l'écorce du manguier de profondes entailles. J'avais repris confiance et courage. Il exprimait sa fureur impuissante par de longs et continuels hurlemens. Bientôt il fut hors de ma portée. Je l'observais. Sa rage finit par l'emporter sur l'instinct de prudence particulier à sa race. Furieux, il voulut m'atteindre, prit son élan, sauta sur une branche assez voisine de moi, et reçut sur la tête un coup de mon épieu qui le fit tomber dans le fleuve. Son sort fut bientôt décidé. A peine se trouvait-il au milieu des eaux, plusieurs crocodiles qui stationnaient à distance, comme s'ils eussent guetté l'issue de notre combat, l'attaquèrent à la fois, et le dévorèrent à ma grande satisfaction.

Enfin, je pus regarder autour de moi; le brouillard, comme une vaste coupole, restait suspendu sur l'immense plaine des eaux. J'avais faim, j'avais froid, je tremblais. Mes camarades que je regardais déjà comme de vieux amis, ces iguanas que j'avais voulu manger, après avoir eu peur d'eux, ne reparaissaient plus. Quelques feuilles d'arbre que je mâchais remplissaient mon estomac, et sans assouvir ma faim, m'empêchaient d'en ressentir aussi vivement les angoisses. Je ne désespérais cependant pas que mes Zambos ne parvinssent à me retrouver.

J'aurais pu descendre sur le rocher de granit ; je ne l'osai pas. Ma situation dans l'arbre était encore plus assurée, et il eût été ridicule de m'exposer à la dent de toutes les bêtes de proie dont ces parages sont remplis. Cependant la faim me dévorait, et ces magnifiques tortues qui flottaient devant moi étaient pour mon appétit une tentation puissante ; mais devais-je espérer que le roc prêterait à mes pas un appui solide : ce roc humide et glissant sur lequel le jaguar lui-même avait peine à se cramponner ? L'horreur de mon sort se présentait à moi dans toute la nudité du désespoir. Mes Zambos fussent revenus depuis long-tems si leur chaloupe n'avait été entraînée à je ne sais quelle distance de ma prison. Il fallait toute l'élasticité de mon esprit, toute cette vigueur et ce ressort d'une ame incapable de se laisser flétrir et abattre, pour que je ne m'abandonnasse pas au découragement le plus complet. De lugubres vautours à la tête dépouillée et cendreuse venaient se percher au-dessus de moi ; de rauques cris s'échappaient de leurs gosiers et semblaient me prédire la mort. Je coupai une longue branche très-droite au bout de laquelle je suspendis quelques linges. Ce drapeau, planté à la dernière extrémité de l'arbre, ne frappa les yeux de personne et devint bientôt inutile, grâce à une ondée violente qui humecta la bannière et qui l'empêcha de flotter.

La troisième nuit de mon étrange emprisonnement me retrouva enveloppé dans mon hamac, et alternativement tourmenté par une faim violente, une soif intense et des nausées insupportables. Pas de lumière, pas la plus petite étoile qui apparût à travers le brouillard. Que cette nuit fut longue ! que les heures se traînèrent lentement ! Pas de sommeil ; des douleurs aiguës traversaient mes membres engourdis : c'était le seul sentiment qui me fît com-

prendre que je vivais. De tems en tems des cris de bêtes de proie jaillissaient du fond des bois et du sein des eaux. A ces cris de mort et de voracité succédant un silence qui rendait plus terrible encore le mugissement continu des vagues. La nuit me semblait éternelle. Enfin le vent balaya un peu le brouillard dense des tropiques ; une zône lumineuse apparut au loin, et toute cette masse opaque s'éclaira par degrés de météores éclatans.

L'œil stupidement fixé sur cette aurore sépulcrale, je regardais sans espérer, et j'écoutais les longs roulemens du tonnerre qui faisait entendre sa voix à l'horizon. Dans les intervalles que les éclats ou plutôt les grondemens de la foudre laissaient entre eux, mon oreille crut saisir un autre bruit bien distinct et qui ressemblait au retentissement lointain d'armes à feu sur les eaux. Était-ce une déception ? mon imagination me trompait-elle ? Plusieurs fois le même fracas se fit entendre. Sans doute quelques tribus des rives de l'Orénoque continuaient leurs guerres sanglantes ; mais que m'importait, ce n'était pas mes compagnons, et rien ne m'annonçait le terme de mon affreuse captivité. Déjà mes membres refusaient de me soutenir. Le découragement m'abattait, ma faiblesse était extrême ; épuisé, je m'assis, et dans cet état de mort vivante, si mon pouls continuait de battre, ma pensée avait cessé d'exister.

Tout-à-coup, une explosion d'arme à feu vint frapper mon oreille ; je m'éveille, je me lève, je regarde, je crie, personne ne répond. Second coup de feu, mais moins éloigné. La révulsion subite de mes espérances m'agite à ce point que je suis prêt de m'évanouir ; mais au troisième coup de feu, j'aperçois un canot qui tourne le promontoire des rochers. Ce sont bien mes Zambos, ce sont eux-mêmes,

je les reconnais; le patron est à la poupe. J'essaie de pousser un cri, mais l'émotion qui m'étouffe m'en empêche. La chaloupe louvoie dans toutes les directions; mes compagnons fidèles me cherchent évidemment. De tems à autre ils tirent un coup de mousquet pour m'avertir de leur présence; enfin ils se rapprochent, je les vois tous distinctement. Je trouve la force de pousser un long, un joyeux signal. L'écho de leurs voix bruyantes ne se fit pas attendre long-tems. On amarre le canot au pied de l'arbre, et, épuisé de fatigue, je descends ou plutôt je tombe dans les bras de ces hommes fidèles et compatissans qui avaient passé deux jours et demi à me chercher sur la vaste surface des eaux, et que tous les voyageurs flétrissent cependant du surnom de brigands de l'Orénoque.

(*Monthly Magazine.*)

Statistique.

MOUVEMENT ACTUEL DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE ET DE L'AGRICULTURE, EN ANGLETERRE ET DANS QUELQUES AUTRES PARTIES DE L'EUROPE.

Voici bientôt un an que la lutte des whigs contre les tories, que les révolutions incessantes de cabinet, que le triomphe incertain du progrès ou de la résistance inquiètent tous les esprits et les détournent de contemplations plus paisibles. Voyons cependant comment au milieu de toutes ces agitations, de tous ces tiraillemens, la fortune publique et privée s'est maintenue; voyons comment cette tourmente a agi sur les intérêts matériels; examinons si son influence a été nuisible, ou si elle n'a été que négative. Cet examen ne sera pas sans intérêt; nous saurons au moins sur quoi compter, il nous révélera nos ressources, il nous donnera la mesure de ce que peut l'exertion de notre industrie, et diminuera aussi nos sollicitudes pour l'avenir. A notre avis, ce bilan de nos forces productives est le thermomètre le plus sûr à consulter dans de semblables circonstances; c'est lui qui nous fera connaître d'une manière plus exacte notre véritable situation; c'est lui qui nous dira si l'effervescence qui se manifeste à la surface a ébranlé les fondemens. Dans un pays où les 4/5mes de la population ont un intérêt direct dans les diverses branches de l'industrie, le moindre choc qui vient troubler leur marche occasione

aussitôt une révulsion soudaine, violente, impossible à contenir. Heureusement, aucun de ces symptômes alarmans ne s'est manifesté; les chiffres impassibles, sans couleur, sans vie, disséminés çà et là dans des prix-courans, et que nous avons recueillis dans cet article, en sont une preuve flagrante. Jetons d'abord un coup-d'œil sur la composition des différentes classes qui dans les Trois-Royaumes concourent à la production.

	Personnes.			Liv. sterl.	Francs.
L'agriculture occupe.......	10,180,000	qui produisent		246,600,000	6,165,000,000
Les mines occupent.........	800,000	—	—	21,400,000	535,000,000
Le commerce intérieur.......	6,170,000	—	—	52,925,000	1,323,125,000
Le commerce maritime......	810,000	—	—	41,348,000	1,033,700,000
Les manufactures...........	3,600,000	—	—	148,050,000	3,701,250,000

Eh bien, aucun de ces grands rouages de notre machine sociale n'a été affecté; tous ont fonctionné avec la même régularité, avec la même précision que par le passé, la plupart même sont plutôt en progrès que stationnaires. Et d'abord le revenu public, qui aurait été le premier atteint et qui en 1833 avait produit 42,621,827 liv. st. (1,065,546,675 fr.), s'est élevé en 1834 à 42,653,517 liv. st. (1,066,337,926 fr.), différence peu sensible sans doute, mais qui prouve du moins qu'il n'y a pas eu décroissement. Les opérations commerciales ont eu un résultat avantageux pendant l'année qui vient de s'écouler; les demandes de marchandises manufacturées ont dépassé de beaucoup celles des années précédentes. L'exportation de cette espèce de produits, qui en 1833 avait été de 34,489,384 liv. st. (862,234,600 fr.), s'est élevée en 1834 à 36,541,926 liv. st. (913,548,150 fr.). La fabrication des cotons a pris une immense étendue, et malgré les prix élevés de la matière première pendant les trois ou quatre derniers mois, les demandes ne

se sont point ralenties, et la consommation n'a pas diminué (1). Les fabriques d'étoffes de laine ont été très-occupées en 1834, quoique des faillites récentes, résultats de fausses spéculations, et les changemens survenus dans le système des douanes prussiennes et allemandes aient produit un embarras momentané et ébranlé la confiance des fabricans. Les laines n'avaient jamais été aussi abondantes qu'elles l'ont été l'année passée ; la baisse des prix en est la cause. En 1833, nous n'en avions importé que 38,000,000 de livres, tandis qu'en 1834 nous en avons reçu plus de 46,000,000 de livres. L'exportation des laines filées a été aussi beaucoup plus considérable qu'auparavant, et les fabricans n'en ont que fort peu en magasin. Les opérations avec l'Amérique prennent chaque jour plus d'extension, et l'on s'attend à ce que les relations entre l'Angleterre et l'Amérique s'accroîtront encore beaucoup, quand bien même les différens survenus entre l'Union et la France seraient dissipés. Toute mésintelligence sérieuse entre ces deux pays augmenterait considérablement les affaires de l'Angleterre avec les États-Unis ; nos manufactures de soie surtout retireraient de ce conflit un grand avantage. Nos rapports avec la Chine et l'Inde, grâce à l'abolition du monopole de la compagnie des Indes Orientales, se sont considérablement accrus. Cependant le court espace de tems qui s'est écoulé depuis que ce changement s'est opéré rend impossible toute exacte appréciation des avantages que le commerce de la Grande-Bretagne pourra retirer de la cessation des opérations commerciales de la Compagnie. Depuis que le commerce de la Chine est devenu libre, l'importation du thé a beaucoup augmenté

(1) Voyez dans notre dernière livraison quel a été le mouvement prodigieux de cette industrie durant ces trente dernières années.

et les prix ont diminué. On doit le dire même, il existe un trop plein assez fâcheux; les magasins de Liverpool sont encombrés, et la tendance à la baisse est chaque jour plus sensible. Il est vrai que cette surabondance a déterminé un surcroît d'exportation des produits des manufactures anglaises en Chine, et que la consommation y a gagné aux dépens des spéculateurs. En 1722, l'Angleterre ne consomma que 370,000 liv. de thé, environ une once par personne; en 1833, cette consommation s'est élevée à 2 liv. 1/2, et l'on pense qu'elle pourra être portée à 2 liv. 3/4 pour 1834. Les demandes des denrées coloniales, pendant l'année qui vient de s'écouler, ont été plus considérables que jamais, mais la consommation s'étant fort étendue, la diminution des prix n'a pas été de plus de 3 p. %. L'importation du salpêtre s'est élevée en 1834 à 228,250 sacs, tandis qu'en 1833, elle n'avait été que de 136,400. La consommation intérieure en 1833 ne fut que de 128,000 sacs, et elle s'éleva en 1834 à 171,600. L'importation du tabac s'est fort accrue en 1834, ainsi que les demandes pour la consommation intérieure et pour l'exportation, mais en général avec une légère augmentation de prix. En 1834, l'importation a été de 23,000 boucauts; en 1833, de 16,700; et en 1832, de 14,300. Les demandes d'exportation se sont élevées à 5,200 boucauts en 1832, à 6,000 en 1833 et à 9,300 en 1834; il est donc resté pour la consommation intérieure 10,700 boucauts en 1833, et 13,700 en 1834. Les bois de teinture, si essentiels aux manufactures, ont été fort recherchés cette année. L'introduction des bois de Campêche n'avait jamais été aussi forte qu'en 1833; mais en 1834, les arrivages ayant été un peu moins considérables et les demandes très-actives, il en est résulté une hausse dans le prix de 5 schellings, par ton-

neau ; cependant les campêches de la Jamaïque et de Honduras sont moins chers qu'à la fin de 1833. Quoique les importations des bois de Nicaragua aient été doubles de celles de l'année passée, et quadruples de celles de 1831, les prix se sont maintenus, grâce au surcroît de consommation. La consommation intérieure de l'indigo a été plus grande l'année dernière qu'en 1833, mais les demandes ont été égales pendant ces deux années. Les importations de gingembre, de poivre et de cacao n'ont pas été si élevées qu'en 1833 ; aussi les approvisionnemens sont-ils moins considérables, et ces articles fort demandés en 1835. On le voit, pas une seule branche de notre commerce n'a été en souffrance. Jetons maintenant un coup-d'œil sur l'agriculture.

Dans la Grande-Bretagne, l'hiver a été rigoureux et accompagné de tempêtes violentes. Les gelées ont été plus fréquentes que dans les deux derniers hivers ; mais elles n'ont pas eu de durée. Les blés sont moins avancés cette année qu'en 1834 à la même époque ; mais ils offrent une belle apparence. Les prix, déjà peu élevés en 1834, ont encore baissé : il en a été de même pour les avoines. Depuis la dernière récolte, les affaires ont été très-mornes. Il y a long-tems que le prix des blés n'avait été aussi bas. Cette denrée avait toujours été évaluée au double de l'orge et au triple de l'avoine. Aujourd'hui l'avoine est moins chère, poids pour poids, que le blé. Cette circonstance a engagé les distillateurs et les brasseurs à employer le blé concurremment avec l'orge ; et ils s'en trouvent bien. Malgré ce surcroit de consommation, les produits de la dernière récolte, joints aux réserves considérables qui existent dans les greniers, suffiront aux besoins de la présente année, sans qu'on ait recours à l'importation.

Les dernières nouvelles du Canada, de Van Diemen, de la Nouvelle-Galle du Sud, et de Swan-River, sont des plus satisfaisantes sous le rapport de l'agriculture. A Québec et à Mont-Réal, les ravages du choléra avaient momentanément arrêté les transactions ; mais l'activité commence à renaître sur ces marchés. Les blés nouveaux sont de belle apparence, bien que la maturité en ait été un peu hâtée. Les vieux blés sont mangés de vers ; et dans beaucoup d'endroits les blés nouveaux sont attaqués de la rouille. Cependant on peut dire que dans le haut et le bas Canada, l'agriculture est en progrès. Le nombre des colons s'accroît sensiblement, et les fermes-pratiques se multiplient. On attend d'Angleterre 600 fermiers, dont la plupart apportent des capitaux suffisans pour organiser de suite des fermes considérables. De 1830 à 1833 les exportations de grains faites par le Ca-Canada se sont élevées à 4 millions 1/2 de boisseaux.

A Hobart-Town, les réserves de grains suffiront à peine pour attendre la récolte. Beaucoup d'habitans ont pris la précaution de remplacer le pain par les pommes de terre, qui viennent à merveille. Dans cette colonie, ainsi qu'à Sidney, les récoltes s'annoncent très-bien ; mais on demande de la pluie. A Swan-River, les blés paraissent beaux ; mais ils ont souffert des attaques d'une espèce particulière de vers. En général, dans cette partie du monde, les céréales ont moins à redouter les variations atmosphériques que dans nos pays d'Europe.

La baisse énorme qui a eu lieu en France dans le prix des blés a été moins le résultat d'une abondance excessive que celui des craintes des spéculateurs, produites par les ravages de la calandre. Ce fléau, qui avait pris une intensité effrayante pendant les chaleurs du mois d'août, a encombré les marchés ; et les meuniers se sont hâtés de

convertir en farine tous leurs approvisionnemens. Ce sont ces circonstances qui, jointes à un état réel d'abondance, ont amené une baisse telle qu'on n'en avait point vu de pareille depuis un grand nombre d'années. Cependant les blés de première qualité se sont soutenus à un bon prix, et ont donné aux cours une impulsion momentanée.

Depuis la récolte de 1834, le prix des blés s'est soutenu avantageusement sur les marchés d'Italie. Cela provient d'abord de ce que les récoltes ont manqué dans la Toscane, ensuite de ce qu'il n'y a point eu d'arrivages de la mer Noire. A Gênes, à Naples et à Livourne, les prix sont en général très-élevées : et malgré le ralentissement des demandes, les marchés ont de la fermeté. Le lin a manqué en Sicile.

Les marchés américains ont subi peu de variations. A New-York, à Baltimore, Philadelphie et Boston, on remarque une tendance générale à la baisse.

En Russie, le gouvernement, craignant une insuffisance de récoltes, avait fait de grands achats de seigle. Des spéculateurs avaient accaparé cette denrée dans les ports de la Baltique : ce qui lui avait fait éprouver, ainsi qu'aux orges, une hausse considérable. Malgré la sécheresse qui a régné dans toutes les provinces de l'empire, la récolte a mieux tourné qu'on ne l'espérait. Les spéculateurs se sont alarmés ; et on a vu les seigles descendre rapidement. Comme les blés n'entrent que pour une très-faible partie dans la consommation du pays, ils ont subi peu de variation. On calcule que les réserves de grains, jointes à la dernière récolte, suffiront à la consommation jusqu'au mois de juin. Ainsi, pour le moment, il n'y a point de spéculations à faire de ce côté.

A Dantzick, à Kœnisberg, à Elbing, le peu de demandes de l'étranger, et surtout de l'Angleterre, a fait con-

sidérablement baisser le prix des grains. Les blés nouveaux sont de belle montre. En Pologne, la récolte, sans être remarquable par son abondance, a été supérieure en qualité à celle des années précédentes. Les grains sont sains et propres au transport. Pour peu que la navigation du Bug et de la Vistule n'éprouve point d'entraves, on doit s'attendre à voir les ports de la Baltique amplement approvisionnés. Déjà à Dantzick les blés nouveaux sont en faveur sur les anciens.

A Stettin, à Stralsund, à Rostock et à Weismor, les blés sont de belle qualité, et quoique la sécheresse ait diminué la récolte, la rareté des demandes a fait baisser les prix. L'Angleterre y a fait enlever beaucoup d'orges, ainsi que des avoines : ce qui reste est d'un prix excessif. Dans le Holstein et le Danemarck, les grains sont d'une qualité supérieure, mais peu abondans. En Suède, les récoltes ont manqué, et le gouvernement a fait de grands achats d'orge sur les marchés étrangers. Abo, Wibourg et Nyland, ont été déclarés ports libres jusqu'au 1er juillet 1835 pour l'importation des seigles, des orges et des pois.

A Hambourg, les informations recueillies dans les districts de l'Elbe supérieur qui approvisionnent cette ville font connaître que les récoltes seront de belle qualité, mais peu abondantes. Il n'y a eu sur place que peu de demandes d'Angleterre et de Portugal.

En Hollande, les blés nouveaux ont été peu avantageux, tant sous le rapport de la quantité que sous celui de la qualité. Les montres en sont pâles et sans poids : aussi les anciens blés sont-ils en faveur. Le commerce a adressé une pétition aux Etats-Généraux pour demander une augmentation de droits sur les grains étrangers. On parle de 30 fr. par last sur le blé, et de 13 fr. 45 c.

par last sur l'orge. Si l'établissement de ces droits était certain, les spéculateurs auraient un grand avantage à transporter immédiatement des grains sur les marchés d'Amsterdam et de Rotterdam.

En Belgique, on évalue la récolte de 1834 en blé et en seigle à un quart d'année commune, et celle en orge et en avoine à une bonne année ordinaire ; mais les réserves des deux premières espèces de grains étaient considérables. On a remarqué, comme une chose extraordinaire, que dans plusieurs parties du royaume, les grains n'ont point reçu de pluie depuis les semailles jusqu'à la récolte.

En Portugal, les récoltes ont été meilleures qu'on ne l'espérait. Cependant, dans plusieurs provinces, elles ont absolument manqué : ce qui nécessitera l'importation des grains étrangers. Le duc de Palmella, en informant les Chambres que le gouvernement destinait 600 contos de reys au soulagement de la classe agricole, a annoncé que l'importation des grains étrangers était devenue indispensable ; mais que les droits imposés sur cette importation seraient consacrés à indemniser les agriculteurs portugais. Il est déjà arrivé à Lisbonne un grand nombre de bâtimens chargés de blés ; mais l'ordonnance royale a limité l'importation à 25,000 moyos.

N'est-ce pas une chose remarquable, et qui atteste la prodigieuse activité de notre commerce, que cesoin que l'on met à recueillir ces mille faits qui se réalisent si loin de nous, si peu importans en apparence, et qui cependant exercent une si grande influence sur la prospérité des nations.

(*Quarterly Journal of Agriculture.*)



ALLOPATHES, HOMŒOPATHES,

ÉLECTRISEURS ET MAGNÉTISEURS.

(SCÈNES ARISTOPHANIQUES.)

(Le théâtre représente l'intérieur d'une salle de spectale, avant que la toile ne soit levée ; le garçon de salle, un peu endormi, traîne languissamment son balai d'une coulisse à l'autre. La vieille ouvreuse, domiciliée du théâtre, brosse les banquettes en bâillant. Un rayon de jour lointain traverse tristement l'espace, et dans ce crépuscule incertain apparaît un personnage antique et moderne, Aristophane en habit français ; il observe avec attention tout ce qui l'environne, et ne paraît que médiocrement satisfait du théâtre dont il vient d'obtenir la direction.)

LE NOUVEAU DIRECTEUR.

Cet habit me gêne, ce costume me fatigue, ces nouvelles mœurs me déplaisent ; et par Jupiter, je suis fort tenté de rendre au maître Pluton les clefs du monde supérieur qu'il m'a confiées, la forme humaine et vivante dont il me gratifie, et le souffle animateur qu'il prête à mon ombre pour l'espace de deux semaines. Que ces hommes du Nord sont froids et glacés! que ces mœurs hyperboréennes me vont mal! J'aimais bien mieux mon théâtre d'Athènes, avec son ciel découvert, et ses grands degrés de marbre semi-circulaires. Dans ces régions cimmériennes, qui maintenant règnent sur le monde, les lieux de plaisir ressemblent à des tombeaux ; ces gens-ci ont trouvé le moyen de pâlir la joie et d'attrister la mort. Leur folie est mélancolique comme leur religion : leur gaîté, triste comme

le rayon blanchâtre de leur soleil... Égayons-nous, en appelant la muse à notre secours. C'est l'heure de la répétition. Holà, John ! et vous, vieille Méduse, à la brosse détruite et à l'œil délabré, appelez ces messieurs et ces dames.

JOHN.

Voilà ! voilà !

L'OUVREUSE.

Monsieur, s'il vous plaît, ne vous moquez pas de la pauvre vieille, qui n'est plus une Vénus, c'est trop vrai. Ces messieurs et ces dames sont arrivés. Comme le jour est très-sombre, et qu'il fait dans les rues un brouillard affreux, nous allumerons pour la répétition, si tel est votre plaisir. Voici les comparses, voici les premiers amoureux, voici la grande cantatrice. J'ai l'honneur de vous saluer.

LE DIRECTEUR, *aux acteurs*.

Tout va bien si vous vous portez bien. Salut !

LA JEUNE PREMIÈRE.

Il est original comme sa pièce.

LE DIRECTEUR.

Silence ! attention ! comparses ; placez-vous à droite !.... bien, comme cela !..... Faites appeler les harpistes... Vingt harpes accompagneront le premier chœur..... Ici les danseuses !.... Faites bouger les décorations. (*Elles représentent un temple en ruines ; les prêtres fuient de toutes parts ; le tonnerre gronde.*) Holà, le tonnerre !

LE TONNERRE.

Présent, monsieur !

LE DIRECTEUR.

Grondez donc.

(Le tonnerre gronde, le premier chœur commence. Les musiciens et les acteurs chuchottent entre eux ; ils se disent qu'un drame aussi bizarre ne réussira jamais ; et que le théâtre est perdu avec le nouveau directeur. Le souffleur prie ces messieurs et ces dames de se taire.)

PREMIER CHOEUR. (*Strophe.*)

Eheu! eheu! eheu!..... La religion s'en va; ses grandes ailes se sont déployées; nous la voyons fuir à l'horizon, la fille céleste. Accourez, vous tous magiciens, sorciers, sorcières de Thessalie, vendeurs d'amulettes, charlatans de mille sortes, débitez vos drogues aux mortels qui ont besoin de foi, et qui remplacent leurs divinités sacrées par des monstres adorés et des folies nouvelles. Accourez, magnétiseurs, électriseurs, acupuncteurs, prestidigitateurs, allopathes, homœopathes, le jour de votre triomphe est venu; c'est à vous de tromper le monde qui veut être trompé. Lorsqu'il abandonne ses croyances naturelles et bienfaisantes, il lui faut des superstitions cabalistiques. Accourez, accourez!

LE DIRECTEUR.

Pas assez de verve! Allons! A l'antistrophe maintenant; et vous autres, faites jouer les machines électriques, brandissez vos aiguilles, et accomplissez vos évolutions.

LE CHOEUR.

Accourons, accourons, tous les corybantes de la science et de la folie, tous ceux qui vivent de la sottise humaine et tous ceux qui l'exploitent!

FOULE DE MAGNÉTISEURS ET D'ALLOPATHES.

Allons, vendez les saints-ciboires et les vases sacrés; donnez-nous les dépouilles des temples. Peuples, voici vos nouveaux maîtres, vos séducteurs, vos consolateurs, vos médecins. Il n'y a plus qu'un sacerdoce, celui de la déraison. De deux choses l'une, ou nous partagerons le butin en bons frères, ou nous nous diviserons en trois bandes, et nous viderons la querelle par la force des armes.

LES HOMOEOPATHES.

Nous, nous guérissons les maladies en donnant aux hommes une nouvelle maladie plus intense et de la même espèce.

LES ALLOPATHES.

Nous, nous les guérissons en leur donnant la maladie contraire.

LES MAGNÉTISEURS.

Nous influons sur le corps par la pensée.

LES ÉLECTRISEURS.

Nous influons sur la pensée par le corps.

LES GALVANISTES.

Nous ressuscitons les morts au moyen de la pile de Volta.

VINGT-CINQ CRÉATEURS DE PETITES RELIGIONS DIFFÉRENTES.

Apportez un grand mortier ; placez-y les débris de toutes les religions brisées ; arrosez le tout d'un peu de suc de philosophie : pilez ! pilez ! broyez ! jetez là-dedans deux grains de cabale et de mysticisme, des costumes nouveaux, et soixante onces de crédulité humaine ; il en sortira des religions inconnues, que nous débiterons au peuple en fioles et en tonneaux, après les avoir baptisées de quelques noms grecs.

LE PEUPLE, *accourant de toutes parts.*

Ah! tout cela est merveilleux. Ennuyés de croire comme nos pères, nous nous étions mis à ne pas croire, ce qui nous a bientôt fatigués. Rien n'est perdu! Voici des gens qui nous vendent de l'espérance comme s'ils étaient prêtres, et du bonheur comme s'ils étaient charlatans.

UN BOURGEOIS.

Les faiseurs de constitutions commençaient à me déplaire ; j'en ai tant vu passer et disparaître. Je vais chez le magnétiseur qui lit avec son ventre.

LE MERCIER.

J'ai une petite fièvre de mélancolie qui vient de ce que mon confrère et mon voisin, qui demeure porte à porte, fait de meilleures affaires que moi : je me rends à l'instant même chez l'homœopathe, qui me donnera une grosse fièvre et me guérira.

L'ÉPICIER.

Je préfère l'allopathe. Ma maladie est une maladie civique. J'ai faim et soif de république et d'institutions nouvelles; je dévore les journaux : jamais changemens de ministères ne s'opèrent avec assez de promptitude, ne se succèdent avec assez de rapidité, selon moi. L'allopathe me donnera sans doute quelque autre maladie qui me guérira.

TOUT LE PEUPLE.

Vivent nos docteurs et nos philosophes! les guérisseurs et les endoctrineurs du genre humain malade!

UNE VIEILLE MARCHANDE DE POMMES.

J'aime mieux ma tireuse de cartes ordinaire.

UNE GRANDE DAME.

Le prince Hohenloe me plaît par dessus tout; il guérit l'hydropisie en récitant le *Pater*.

UN PETIT TAMBOUR.

Je m'en tiens à la moutarde blanche, laquelle ne coûte pas cher, et guérit tous les maux connus et inconnus.

LE DIRECTEUR.

Que la foule s'écoule vite, plus vite..... Tonnerre, taisez-vous... Faites avancer la décoration qui représente l'intérieur de l'apothicaire au désespoir. Pharmacopoles, à votre rôle. Vous êtes étendus au milieu de vos fioles brisées et de vos drogues inutiles. Récitez la scène avec abandon et avec chaleur. Maudissez les homœopathes et les allopathes; prononcez-moi ce monologue avec toute la force du désespoir.

L'APOTHICAIRE, *après avoir prononcé sa tirade.*

Je vais afficher au-dessous de mon enseigne : *Pharmacie à vendre.* Puis je monterai chez mon voisin l'allopathe, et je le prierai de me donner quelque maladie qui me guérisse de mon profond chagrin.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Monsieur le directeur, vous êtes assurément un homme de

génie ; mais la scène change trop souvent. Tous les journaux nous diront des injures, et le public sifflera.

LE PÈRE NOBLE.

Il n'y a pas de plan, pas de sujet, pas d'intrigue.

LE JEUNE PREMIER.

Rien de pathétique.

LE CRISPIN.

Pas un bon mot.

LE NIAIS.

Pas un calembourg.

LE DIRECTEUR.

C'est vrai, très-vrai, par Jupiter ! amis, je conviens que je suis un sot. Mais s'il me plaît de ruiner mon théâtre en vous payant bien, pourquoi y trouveriez-vous à redire ? c'est une folie comme une autre, et une folie qui m'amuse. Laissez donc le public siffler s'il veut siffler ; l'occupation est agréable quand on s'ennuie. Nous ne répéterons ni le second ni le troisième chœur qui chantent les exploits de la magie magnétique, et auxquels l'apothicaire ruiné mêle ses exclamations douloureuses, ni la grande scène où le docteur Passepasse fait sa déclaration d'amour à la jeune Lidia qu'il vient d'endormir.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Scène indécente, monsieur le directeur, fort indécente, et que je n'oserai jamais représenter devant le public.

LE DIRECTEUR.

Comme vous voudrez. Nous savons tous cependant que le bien vient quelquefois en dormant. Nous passons encore la grande scène où les maris, les oncles et les pères réclament justice et vengeance contre le magnétisme, et où une armée de femmes les met en fuite ; et celle où tous les honnêtes gens qui se chargent de mariages, passagers ou durables, et qui se constituent dans la société providences des amours, demandent des dommages-intérêts aux professeurs du magnétisme animal.

UNE UTILITÉ.

Cette scène-là est assez drôle ; mais elle est immorale.

LE DIRECTEUR.

C'est toi qui parles, mon cher Remy, chantre de paroisse et employé dans une maison de jeu ; deux qualités qui doivent te faire comprendre l'actif et le passif de la morale! Socrate moderne, épargne-moi une critique trop sévère.

LE SOUFFLEUR.

A quelle scène voulez-vous que nous passions, monsieur le directeur ?

LE DIRECTEUR.

A la grande scène du magnétisme.

LE SOUFFLEUR.

Celle où tout le monde est magnétisé à son tour?

LE DIRECTEUR.

Chacun à son poste !

(La scène représente un troisième étage de la rue Holborn : l'intérieur d'un appartement délabré. Une petite vieille étendue sur un fauteuil, et endormie ; des diplomates, des médecins, des artistes, des membres du parlement, se pressent dans cette enceinte étroite. On remarque un ancien échappé du Tread-Mill, qui semble dominer toute l'assemblée par son air d'audace, de force, et la spirituelle brutalité de sa physionomie. Le docteur Passepasse monte sur une chaise et harangue les auditeurs.)

LE DOCTEUR.

Vous cherchez, messieurs, un plan de régénération sociale. Il est tout entier dans le magnétisme, et il ne se trouve que là. N'avez-vous pas reconnu la chimère de l'égalité des rangs? ne cherchez-vous pas à classer les hommes selon l'ordre naturel, selon la volonté de Dieu? Eh bien ! le magnétisme révèle seul la véritable place que chaque individu doit occuper dans la hiérarchie universelle. Le plus puissant magnétiseur est évidemment le souverain de tous les êtres dont il domine la force volitive. Tous ceux qui ont gouverné le monde, qu'ont-ils fait, messieurs? ils ont endormi la foule sur laquelle ils régnaient.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Bravo !

LE DOCTEUR.

Je réduis donc toute ma théorie à ce peu de mots : Si tu m'endors, tu es mon maître ; si je t'endors, je suis le tien. Prétention, ambition, intrigue, tout est détruit ; tous les fléaux de la société disparaissent. Le monde marche sur des roulettes. Il ne s'agit que de mesurer sa force respective. Le mensonge se trouve sans puissance ; car, à la faculté d'endormir, se joint celle de faire parler l'endormi. L'endormi ne peut rien cacher ; il aurait tué son père qu'il serait obligé d'en convenir devant le monde entier.

(Tous les auditeurs font un mouvement pour sortir.)

LE DOCTEUR *reprend.*

C'est inutile, messieurs ; les portes sont fermées .... Nous allons commencer nos exercices sur cette pauvre vieille, qui se dit dévote, et qui passe pour une sainte depuis la porte du temple jusqu'à Cheapside. Allons, ma bonne, qui es-tu ? dis-le-moi. Je suis Passepasse.

LA VIEILLE, *d'une voix éteinte.*

J'ai soif. Ah ! donnez-moi un peu de limonade.

LE DOCTEUR, *lui présentant un grand verre d'eau sur lequel il a soufflé.*

Voici de la limonade.

LA VIEILLE, *après avoir bu.*

Elle est excellente.

LE DOCTEUR.

Es-tu honnête femme ?

LA VIEILLE.

J'en serais bien fâchée.

LE DOCTEUR.

Pourquoi donc te fais-tu dévote ?

LA VIEILLE.

Pour gagner ma pauvre vie.

LE DOCTEUR.

Qu'as-tu fait dans ta jeunesse?

LA VIEILLE.

J'ai aidé ma mère à voler le vieux vicaire de Dumfries, dont elle était servante. (*Avec hésitation.*) Ensuite, comme elle ne m'avait pas fait assez bonne part du butin, j'ai volé ma mère, et je suis venue à Londres. J'étais jolie; j'ai usé de cet avantage jusqu'au moment où le docteur Passepasse m'a appris le magnétisme. Mon bon docteur, je voudrais de l'eau-de-vie.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Cette scène est ignoble.

LE JEUNE PREMIER.

Le reste l'est bien davantage.

LE DIRECTEUR.

J'en conviens, mes amis; mais comme vous avez reçu votre paie de trois mois d'avance, vous me ferez le plaisir de jouer toutes les folies qui me passeront par la tête.

LE SCAPIN.

Nous jouerons tout ce que vous voudrez; mais quelle vraisemblance y a-t-il dans toute cette farce? Après que le médecin a endormi la vieille, un jeune diplomate endort le médecin, une danseuse endort le diplomate, un maître d'escrime endort la danseuse, un vicaire puritain endort le maître d'escrime, un ministre d'état endort le vicaire; et il ne reste plus debout, au milieu de tous les endormis, qu'un seul personnage, Strong-Hams, l'échappé du Tread-Mill, qui les contemple tous d'un air de dérision. Personne n'a pu l'endormir lui, le forçat; il se trouve, par la puissance de sa volonté, le maître de cette société assoupie, le souverain des dormeurs. Il profite de sa suprématie pour vider toutes les

poches ; et du rossignol qu'il porte toujours dans son gousset, pour ouvrir les portes fermées. Conçoit-on une idée pareille ? Croyez-vous trouver un parterre assez bénévole pour ne pas nous écraser de projectiles quand il nous verra tous endormis? Et ce grand écriteau que vous faites descendre du cintre, et qui porte les paroles suivantes : *La société soumise aux lois magnétiques*. Et les confessions que vous placez dans la bouche de ces gens-là! Vous attaquez toutes les classes de la société à la fois. La danseuse parle de ses douze amans, et des douze sonnettes de timbre différent qu'elle a disposées chez son portier pour annoncer la venue de chacun d'eux. Le diplomate avoue que le profond secret de ses missions politiques ne cachait absolument rien, sinon deux ou trois modèles de robes et de corsets, envoyés par la duchesse anglaise à la comtesse espagnole. Un auteur comique qui ne respecte rien ne doit rien attendre du public ; entendez-vous, monsieur le directeur?

LE DIRECTEUR.

Très-vrai, mon cher ami! il faut que la comédie respecte tout. Elle sera bien plus comique et bien plus amusante si elle flatte tous les vices et toutes les passions. J'ai voulu indiquer que toutes ces tentatives, soit scientifiques, soit politiques, ne tendaient à rien moins qu'à bouleverser de fond en comble l'ordre social, ainsi que cela est arrivé quand j'étais jeune, lorsque les sophistes régnaient sur ma ville d'Athènes.

LA JEUNE PREMIÈRE.

La ville d'Athènes !... Lorsqu'il était jeune !... Le directeur est fou !

LE DIRECTEUR.

Reconnaissez donc, messieurs les modernes, le symbole de toute ma pièce. Dans ces évolutions d'idées, dans ces révolutions de principes, dans ce chaos de la morale, ce sont les plus méchans et les plus audacieux qui triomphent ; le brigand hérite de toutes les dépouilles. On s'agite beaucoup au profit de quelques faiseurs de dupes. Comprenez-vous, main-

tenant? — Répétez cette scène, et mettez de la naïveté dans vos rôles; ce qui est très-rare chez les acteurs modernes. La scène est surtout difficile à jouer, lorsque tous les acteurs sont endormis, et que chacun d'eux, placé sous l'influence du somnambulisme, se livre aux émotions naturelles de son ame et trahit involontairement ses secrets; il faut beaucoup d'élan et d'abandon lorsque la *Dévote* s'écrie : « Donnez-moi le prix de vertu, quoique j'aie volé ma mère! — *La Danseuse :* Sifflez mes rivales! — *Le Journaliste :* De grâce, trois cents livres sterling sur les fonds secrets! — *Le Diplomate :* Je vous dédie ma romance. — *Le Médecin :* Je compte mes morts; c'est effrayant!

TOUS LES ACTEURS.

Nous ferons de notre mieux, quoique cette farce nous semble absurde.

(La scène une fois répétée, au milieu des rires et des chuchotemens de la troupe, la décoration change. Le diplomate, encore tout assoupi du magnétisme qu'il a subi la veille, traverse le théâtre et rencontre le docteur homœopathe, qu'il aborde en ces mots :)

LE DIPLOMATE, *bâillant.*

Ah! mon cher docteur Simisimile, vous voyez une victime du magnétisme; ils m'ont endormi cette nuit chez le docteur Passepasse, et ils m'ont volé environ la valeur de deux cents livres sterling. On est tous les jours exposé à être volé, dans une société qui ne vit que de vol; mais ce dont je me plains, c'est de me trouver encore sous le coup de l'assoupissement léthargique que je ne peux secouer.

LE DOCTEUR.

Il est vrai, ces pandiculations ne sont pas naturelles; cette pâleur est presque effrayante; ces paupières abaissées laissent à peine échapper de vos yeux clignotans un rayon faible et maladif. Voulez-vous être guéri de cette somnolence?

LE DIPLOMATE.

Très-certainement, docteur; un homme de mon état devrait avoir des yeux d'aigle, et ne dormir jamais.

LE DOCTEUR.

Vous n'avez qu'un seul moyen à prendre. Dormez.

LE DIPLOMATE.

Comment, dormir ! mais c'est ma maladie.

LE DOCTEUR.

Vous n'avez pas pénétré encore dans les profondeurs de notre système : *similia similibus curantur.* Vous vous êtes empoisonné avec un gros d'arsenic ; prenez encore de l'arsenic : vous serez guéri : c'est ce qu'a prouvé très-doctement le fameux docteur Hahneman, fondateur sublime de l'homœopathie. Ce grand arcane n'a été découvert que dans ces derniers tems. Pour un malade léthargique comme vous, du laudanum ; pour un fiévreux, trois bols de punch ; pour un pléthorique, de bons dîners ; pour l'asthénie, saigner à blanc : voilà ce dont on ne s'était jamais douté. J'ai précisément sur moi une petite fiole de laudanum pur ; car le second principe de notre doctrine, c'est d'administrer tous les remèdes dans leur pureté. Une cuillerée seulement, et vous verrez avec quelle énergie le remède opérera.

(Le diplomate ouvre la bouche ; ses yeux se ferment, et il tombe sur le pavé. Un allopathe vient à passer, et il reproche à l'homœopathe sa barbarie ; le peuple s'ameute, une armée de médecins et d'apothicaires poursuivent l'homœopathe jusqu'aux limites du territoire. Le directeur trouve que ses acteurs manquent de verve.)

LE DIRECTEUR.

Allons ! allons ! le chœur des apothicaires ; tâchons de fonctionner plus chaudement. Qu'on me répète ce chœur, messieurs les apothicaires.

LE CHOEUR D'APOTHICAIRES.

Horrible tems, époque affreuse ; depuis que ces homœopathes et allopathes sont arrivés parmi nous, les apothicaires ont tout perdu. Adieu, beaux tems de la casse et du séné ! les pharmacies sont pour rien.

CHOEUR DE NOBLES.

Toutes les institutions sont détruites ; un arbre généalogi-

que ne se vendrait pas aussi cher qu'une boutique de pharmacien.

LES SAINT-SIMONIENS.

O malheureux siècle ! triste siècle, dénué de foi !

UN ACUPUNCTEUR, *se précipitant sur la scène.*

J'ai appris que l'on tournait en raillerie la médecine tout entière, je me suis introduit sur ce théâtre, et j'ai vu, monsieur le directeur, avec quelle indécence nous sommes traités. Je vous demande de ne pas oublier l'acupuncteur. Puisque vous raillez tout ce qui est honorable et bienfaisant, puisque tous les progrès de la science sont en butte à vos attaques, je veux être attaqué à mon tour.

LE DIRECTEUR.

J'entends, brave jeune homme! vous voulez votre part des persécutions! la persécution est un prospectus.

CHOEUR D'ÉLECTRISEURS.

Et nous aussi ! nous aussi ! nous réclamons le martyre de la renommée, nous prétendons à la gloire du scandale. Nous galvanisons l'existence humaine, et quelques secousses de notre machine puissante, en ébranlant le système nerveux, ramènent l'homme à l'existence.

LE DIRECTEUR.

Ou à la mort. C'est égal, vous aurez votre tour, mes amis, et je vous promets de vous annoncer, ainsi que toutes les spécialités des guérisseurs modernes orthopédistes et autres gens qui doivent régner dans un tems où il n'y a pas d'autre sacerdoce que la vie animale. Pédicures, dentistes, auscultateurs, vous tous, membres de ce sénat médical, plus vénéré aujourd'hui que tous les conciles ne l'étaient autrefois, et qui devrait avoir pour exergue les célèbres paroles d'Hippocrate légèrement altérées : *Ars medici longa ; vita ægroti brevis.* « L'art du médecin est long, la vie du malade est courte. » Mais trève de mauvaises plaisanteries. Rangez-vous, messieurs, rangez-vous ; votre tour viendra, et cette publicité que vous désirez

tant vous sera accordée. Notre décoration représente l'intérieur d'une auberge dans laquelle le docteur homœopathe se réfugie. Le garçon Bernard, qui l'a vu entrer, craint que ce ne soit un fou ou un condamné politique...... A vos rôles, messieurs.

BERNARD.

Comme il se promène de long en large! sa tête n'est plus à lui, sur mon honneur.

DECILLION, *docteur homœopathe, se promenant dans la chambre.*

Oui, la diète! la diète! avec elle, un décillionième suffirait pour guérir la maladie chronique la plus invétérée. La diète! la diète!..... Garçon, un pâté de foie gras et une bouteille de Bordeaux de première qualité.

LE DOCTEUR, *seul.*

Tous les alimens sont des remèdes, et tous les médicamens doivent être pris purs. Malheur à quiconque se permet un mélange adultère!.... Garçon! vous m'apporterez de l'eau de Seltz pour mêler avec mon vin de Bordeaux. Savez-vous faire le punch ici?

BERNARD.

Certainement, monsieur.

LE DOCTEUR.

Qu'on me prépare un bol de punch.

BERNARD, *à part.*

Cette diète-là, ces alimens sans mélange, et ces médicamens dont parle le docteur tout en dévorant son pâté de foie gras, me conviendraient assez.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que tu dis là?

BERNARD.

Je dis, monsieur, que si vous traitez vos malades comme vous-même, cela donne envie d'être malade.

LE DOCTEUR.

Ah ! tu as de l'esprit ! Sais-tu que tu as affaire au plus grand docteur homœopathe de toute l'Angleterre ? sais-tu ce que c'est qu'un homœopathe ?

BERNARD.

Pas du tout, monsieur.

LE DOCTEUR.

Pauvre ignorant, viens ici. Es-tu malade?

BERNARD.

Je n'ai que trop de santé, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR.

Tant mieux, excellent sujet; je vais te rendre malade.

BERNARD.

Merci de l'intention. Je me trouve bien comme je suis.

LE DOCTEUR.

Je suis sûr qu'il y a une partie de toi-même qui a besoin de secours.

BERNARD.

Et laquelle, s'il vous plaît ?

LE DOCTEUR.

La bourse.

BERNARD.

C'est vrai ; une ou deux guinées ne la réconforteraient pas mal.

LE DOCTEUR.

Eh bien, je te les offre ces deux guinées.

BERNARD.

Que faut-il faire pour votre service ?

LE DOCTEUR.

Te soumettre à un petit traitement dans l'utilité de la science, où ton intérêt personnel trouvera son compte. Tu

vois bien cette petite cassette, qui ressemble à un écrin de femme ; eh bien, il y a là-dedans la peste, la lèpre, la fièvre, les convulsions, la rage, l'hydropisie, la dyssenterie et toutes les maladies que l'homme a trouvées toutes faites ou qu'il a inventées pour son plaisir.

BERNARD.

Et vous voulez me donner tout cela ?

LE DOCTEUR.

Rien que pour essayer ! Je te les ôterai après. Notre théorie est fondée sur le grand principe : *Similia similibus curantur.* Les maladies ne se guérissent que par leurs semblables. Exemple : Un cuisinier s'est brûlé le bout du doigt, il le plonge dans l'eau bouillante et son doigt guérit. Une femme est amoureuse, vous lui donnez un nouvel amour, et le premier disparaît.

BERNARD.

Tout cela est très-bon ; mais je n'ai ni amour ni maladies.

LE DOCTEUR.

Pas du tout ? J'essaierai sur toi l'efficacité de l'homœopathie.

(Le docteur va fermer la porte.)

BERNARD.

J'appellerai au secours.

LE DOCTEUR.

Je dirai que tu es fou.

BERNARD.

Je sauterai par la fenêtre.

LE DOCTEUR, *une cuillère à la main.*

Au nom de la médecine et de l'humanité, je t'arrête !..... Tout médicament, avant d'être administré au malade, doit être essayé sur l'homme sain. Tu es sain, en parfaite santé.

BERNARD.

C'est précisément pour cela que je ne veux pas de vos drogues.

LE DOCTEUR.

Rien que cette cuillerée. Je veux savoir si elle produira, comme je m'y attends, palpitations, convulsions, étourdissemens, névralgie, dyssenterie, atonie, léthargie et défaillance.

BERNARD.

Pas du tout, pas du tout. Il y a là de quoi rendre malades les Trois-Royaumes, et vous ne me donnez que deux guinées.

LE DOCTEUR.

Va pour trois guinées.

BERNARD.

Vous m'en donneriez cent, je refuse.

(Le docteur poursuit Bernard d'un coin de la chambre à l'autre, et finit par le tenir serré dans l'embrasure d'une fenêtre.)

LE DOCTEUR.

Ecoute-moi, mon enfant; il faut servir l'humanité.

BERNARD.

L'humanité a bien besoin que j'aie des convulsions et des hydropisies. Je sers les voyageurs, je ne sers pas l'humanité.

LE DOCTEUR.

Rien que cette petite cuillerée, mon garçon! un peu de philantropie.

BERNARD.

Je donne tous les dimanches cinq pennys aux pauvres, et c'est bien assez.

LE DOCTEUR.

Monstre! cannibale! homme sans cœur! tu l'avaleras, tu serviras l'homœopathie de gré ou de force.

(Il le poursuit encore. Bernard passe dessous les bras du docteur, renverse la cuillerée et saute enfin par la fenêtre.)

LE DOCTEUR, *resté seul.*

O barbarie profonde ! ô mon pays ! que ne suis-je en Allemagne ? dans ce berceau chéri de tous les rêves ? au milieu de cette nation éminemment homœopathique ? (*Il met sa robe de chambre et son bonnet de nuit.*) Avant de me coucher, songeons à cette vieille princesse malade qui m'a consulté. Son tempérament mélancolique l'a conduite à une espèce de folie. Je lui conseillerai d'abord de s'enivrer tous les matins, attendu que le vin produit une folie momentanée. Idée lumineuse ! théorie brillante ! l'immortalité est à moi. *Il prend dans la poche de son gilet un petit mortier, large et profond comme un dé à coudre, avec un pilon gros comme une allumette, et place ces deux instrumens sur la table qui est devant lui.*) Voyons un peu ! ce grain contient une millième partie de médicament. (*Il jette le grain dans le mortier.*) Ajoutons-y quatre-vingt-dix-neuf millièmes de sucre de lait; mêlons tout cela ensemble; chaque pilule contiendra un millionième du médicament. C'est une dose d'une force épouvantable ; mais enfin la maladie est grave, et il faut sauver cette malheureuse.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Me ferez-vous l'honneur de me dire qui s'intéressera dans le monde à tous ces détails médicaux?

SCAPIN.

Pas de plan, pas de saillies, rien qu'une misérable parodie indigne des vieux théâtres de la foire.

LE DIRECTEUR.

Eh ! messieurs, si le monde est fou, pourquoi le théâtre ne le serait-il pas? Tout ce que j'ai peint dans ce drame existe dans le monde. Vous condamnez ma pièce : elle n'est que trop vraie. J'avais cependant un magnifique dénouement; celui où les homœopathes et les allopathes, se regardant mutuellement comme fous, courent à la recherche les uns des autres, essaient d'emprisonner et se dénoncent à la police.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Absurde et ridicule.

UN AUTEUR DE FARCES.

Pas un calembourg.

LE DIRECTEUR.

Comme poésie, j'aurais compté sur un chœur funèbre; celui des ombres des religions antiques fuyant à tire-d'ailes, et mêlant à leurs gémissemens l'expression de leur étonnement ironique pour les religions nouvelles que la physiologie a fondées. Et pour la fin un galop général de magnétiseurs, électriseurs, homœopathes, allopathes, acupuncteurs, etc., etc.

LA JEUNE PREMIÈRE, *prenant son manteau.*

Notre pauvre directeur est fou.

(*Blackwood's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Médicales.

Maladie nouvelle que l'on observe spécialement chez les ouvriers occupés dans les mines de houille et dans les grands dépôts de charbon de terre. — L'attention des médecins anglais est fixée depuis deux ans sur une maladie jusqu'ici inconnue et qui offre d'autant plus d'intérêt qu'elle semble n'attaquer qu'une classe d'ouvriers dont le nombre, déjà considérable, doit prendre une plus grande extension avec l'exploitation des mines de charbon de terre. Cette maladie, qui paraît n'avoir point encore été observée en France, ou au moins dont les journaux français exclusivement consacrés aux études médicales n'ont encore rapporté aucun exemple, n'attaque pas seulement, comme on pourrait le croire, les ouvriers qui travaillent dans l'intérieur des mines de charbon de terre, mais encore ceux qui sont constamment employés soit à voiturer, soit à concasser ce combustible. La plupart de ceux chez lesquels cette maladie a été observée avec ses caractères les plus tranchés étaient occupés depuis de longues années au même genre de travail, et quelques-uns même depuis leur enfance.

Deux conditions sont donc indispensables pour le développement de cette maladie : la première, c'est l'habitation dans des lieux où le déplacement continuel du

charbon de terre entretient constamment une fine poussière de charbon suspendue dans l'atmosphère ; la seconde, c'est que cette habitation ait été prolongée pendant beaucoup d'années.

Les phénomènes par lesquels se manifeste cette maladie ressemblent beaucoup à ceux de la phthisie pulmonaire, et il est probable que la plupart de ceux qui en meurent sont comptés parmi les victimes de cette cruelle maladie. Il n'y a qu'une époque où il est facile de la reconnaître, c'est lorsque la désorganisation des poumons qui en sont le siége est assez avancée pour que la matière expectorée prenne un caractère tout-à-fait spécial et qu'elle n'offre dans aucune autre affection ; c'est une couleur noire plus ou moins foncée et qui persiste jusqu'à la mort de l'individu.

Dans les cas où l'on a pu examiner après la mort les poumons de ceux qui y avaient succombé, on a trouvé constamment ces organes plus ou moins désorganisés, et présentant dans toute leur masse une couleur noire charbonneuse presque uniforme. Lorsqu'il existe dans l'intérieur de ce viscère des cavités, elles sont ordinairement remplies d'un liquide noir comme de l'encre et absolument semblable à la matière expectorée.

Le docteur Gregory, d'Edimbourg, a fait sur ce fluide noir des expériences pleines d'intérêt, et qui démontrent combien cette maladie diffère de toutes celles connues jusqu'ici, et spécialement de celle à laquelle les médecins ont donné le nom de *mélange*, d'après la couleur noire qu'offre le poumon, et qui dépend de l'accumulation dans cet organe de la matière colorante du sang. Nous allons rapporter les principales de ces expériences :

1° Traité par l'acide nitrique concentré et en ébullition, sa couleur n'a éprouvé aucune altération ;

2° L'immersion dans une forte dissolution de chlorure n'a également produit aucun effet ;

3° Une forte dissolution de potasse caustique en a séparé un peu de matière animale et a filtré très-lentement. La matière noire restée sur le filtre, bien lavée et séchée, brûla comme de la poudre de charbon, sans se boursoufler, sans odeur empyreumatique et laissant beaucoup de cendre grise ;

4° Une petite portion de cette poudre noire introduite dans un tube de verre tiré à la lampe à esprit de vin, et chauffé à rouge, fournit une quantité considérable de gaz qui avait l'odeur du charbon de terre et brûla avec une flamme blanche fournissant en même tems un fluide d'un jaune brun ayant l'odeur des résidus bitumineux du charbon.

Cette dernière expérience ne peut laisser de doute sur la présence d'une certaine quantité de charbon de terre au milieu des tissus du poumon. Si l'on se demande par quelle voie il y a été transporté, il est évident que ce ne peut être qu'à l'aide de l'air qui entre à chaque instant dans cet organe par l'aspiration. Les ouvriers des mines de charbon de terre, qui plongent presque continuellement dans une atmosphère remplie de molécules charbonneuses, doivent donc être plus exposés que les autres à cette maladie; mais on conçoit facilement qu'elle peut altérer tous ceux qui sont habituellement occupés à des travaux analogues.

Quel est le moyen de combattre cette affection? Jusqu'ici l'art n'a encore rien appris sur ce point; c'est à peine si son existence même est connue : aussi n'a-t-on pas encore songé à trouver les moyens d'en combattre les effets.

Beaux-Arts.

Des compositions dramatiques et de l'art musical en Angleterre. — Pauvre John Bull, pourquoi tant de récriminations s'élèvent-elles contre ta prétendue incapacité musicale? Les rives de la Tweed et de la Severn sont-elles les dernières limites de l'harmonie? Est-il donc vrai qu'un peuple éminemment carnivore doit avoir l'oreille fausse, et que l'effet inévitable du *roastbeef* est d'émousser toute sensibilité musicale? Explique qui pourra cet étrange phénomène, je ne me sens pas assez de force pour le résoudre. Sans doute, le peuple de la Grande-Bretagne n'a pas été doué de ce goût pur, de cette délicatesse exquise que les Allemands et les Italiens possèdent à un si haut degré; mais nous dépouiller comme on le fait de toute espèce de sensation musicale, mais nous considérer comme incapables de concevoir la moindre composition harmonique, voilà une accusation souverainement injuste et tout aussi dénuée de fondement que ce prétendu engouement pour le suicide dont on nous a si long-tems gratifiés.

Admettons que la réputation de Hændel ne soit pas fondée; supposons que nous ne fassions de la musique dans nos temples que pour relever la mesquinerie de nos rites, et que nous n'assistions aux représentations de l'Opéra italien que parce qu'à Paris il est de bon ton d'aller aux Bouffes; mais les *glees* et les *catches*, et tous ces airs écossais, irlandais, gallois qui se sont conservés d'âge en âge, comme une légende miraculeuse, nous viennent-ils du continent? N'annoncent-ils pas qu'il existe chez nous un fonds de tendresse, une intensité de

pensée et de sensibilité dont la musique peut tirer un grand parti? D'ailleurs, est-ce à l'inspiration étrangère que nous devons nos madrigaux et les œuvres de Purcell, de Gibbons, de Croft, de Calcott et de Horsley? non, c'est le génie de notre peuple qui les a inspirés; on retrouve dans leurs œuvres une profondeur, une intensité de passion, pour ainsi dire comprimée et retenue, mais uniquement et spécialement anglaise.

Quoi qu'il en soit, nous sommes aujourd'hui sur la voie du progrès, et l'année 1834 doit être considérée comme une époque mémorable dans l'histoire de la musique de notre pays. Malgré la prépondérance des affaires politiques, jamais nos petites capacités musicales ne s'étaient montrées au grand jour avec autant de supériorité; dans le courant de l'année, trois opéras composés par des Anglais et chantés par des Anglais ont été exécutés à Londres; on a célébré ensuite à Westminster une solennité musicale en mémoire de Hændel, fête gigantesque dont on n'avait eu d'exemple nulle part. Quatre jours entiers ont été consacrés à ce *festival*. Dès le premier jour la foule encombrait les salles; le prix des billets avait triplé. Bientôt après on a célébré une nouvelle solennité musicale sur une échelle aussi vaste, dans la salle Exeter; l'orchestre était composé de sept cents exécutans. La foule accourut encore avec le même empressement, et l'on fut obligé de donner une seconde exécution en faveur de ceux qui n'avaient pas pu entrer le premier jour. Deux autres événemens assez importans pour l'art musical sont survenus en 1834, c'est la fondation de la *Société des musiciens anglais* et la publication des œuvres complètes des plus célèbres compositeurs. Voilà des progrès, mais bien faibles, si nous les comparons à ceux que cet art a faits sur le continent.

Nous avons accumulé des richesses, nous sommes devenus les premiers fabricans et les premiers navigateurs du monde, mais nous avons négligé de poursuivre l'étude des arts. En gros fermier, John Bull s'est contenté de ce qu'on lui a donné et n'a pas même songé qu'il pût y avoir mieux; parce qu'il payait grassement, il s'imaginait qu'on lui donnait le *nec plus ultra* de la bonne musique. John Bull a foi dans les bonnes choses, mais il n'a pas le tact assez fin pour les discerner; il est toujours en garde contre les nouveautés, il s'effraie du moindre changement. Son oreille ne comprend pas une harmonie travaillée qui abandonne la mélodie pour s'élever dans les sublimes régions de l'idéal; elle ne saisit que ce qui frappe l'esprit le plus vulgaire et n'éprouve du plaisir que lorsqu'elle entend une cantilène simple et bien arrondie. Aussi les Anglais aiment-ils avec passion les ballades de Sibdins, les airs simples de Arne et les chœurs de Hændel.

Au commencement de ce siècle on ne connaissait pas encore en Angleterre ces grands compositeurs dont la renommée remplissait le continent et dont les œuvres sublimes étaient admirées dans tout le reste de l'Europe. Le public était peu capable de les juger, et nos professeurs de musique se faisaient un devoir d'entretenir l'ignorance et les préjugés contre les ouvrages immortels des étrangers. Lorsque les quatuors du prince de la musique parurent, ce fut comme une révolution dans le monde musical. Il y avait alors à Londres un homme qui tenait le haut rang parmi les artistes, c'était Cramer, le père de notre vétéran. « Conçoit-on, s'écriait-il, conçoit-on le goût dépravé de notre époque? on trouve merveilleux sur le continent les quatuors de ce Mozart! assurément rien n'est plus détestable; cependant, ajoutait-il, malgré le style extravagant de ces compositions,

on pourrait en faire, je crois, des études profitables. » Pauvre Cramer! Quelque tems après, Bartleman refusa de chanter dans le *Messiah*, parce que Mozart y avait mis des accompagnemens. Pauvre Bartleman! Ces bonnes gens ne savaient pas apprécier Mozart; ils préféraient les longs et pénibles concertos de Hændel aux effusions sublimes du *deeper and deeper still.* Les opéras les plus généralement goûtés en Angleterre étaient ceux de Arne, de Shield et de Storace. Ces ouvrages contiennent quelques airs bien faits, des motifs assez heureux, mais si on les compare à ce que l'Italie, l'Allemagne et la France ont produit en ce genre, on leur refusera le nom de musique dramatique.

Ce n'est que depuis quelques années que l'on commence à goûter les belles compositions de Beethoven et de Spohr. Il était tems enfin que l'on ouvrît aux auteurs étrangers l'accès de nos concerts. Aujourd'hui le goût de la musique se répand en Angleterre; il se forme dans la plupart des villes des sociétés musicales dans le but de propager la culture de la musique. A Londres, on remarque surtout la société philharmonique; c'est le centre auquel correspondent toutes les puissances musicales, le foyer où la génération vient se réchauffer; mais, tandis qu'elle a donné tous ses soins à la partie de l'instrumentation, elle a entièrement négligé la musique vocale. Les chanteurs qui font partie de ces concerts n'y sont admis ordinairement que sous la protection de leur nom, et c'est à eux qu'appartient le choix des morceaux qu'ils doivent chanter: aussi est-il très-rare qu'on y chante des morceaux du premier ordre, car le chanteur s'attache à ce qui peut le faire briller, et rien au-delà. Grâce au zèle de quelques personnages importans, on vient de former encore une nouvelle société qui a pris le titre de *Société*

des Musiciens anglais. Le but de cette réunion est de faire connaître les hommes à talent que la fortune avait laissés dans l'oubli. La pensée philosophique qui a présidé à la fondation de cette Société des Musiciens anglais est très-louable sans doute, mais peut-être ne repose-t-elle pas sur des bases assez larges ; un des articles du réglement exige que l'on soit Anglais pour en faire partie. Cette exclusion n'est pas de notre époque, et ne devrait pas s'étendre surtout à un art dont le langage est commun à tous les peuples. Il serait ridicule d'ailleurs de laisser subsister un article qui interdirait l'entrée de la société aux hommes qui sont à la tête du mouvement musical, à Spohr, à Meyerbeer, à Rossini, ou à Auber, par exemple.

La fondation d'un opéra anglais ne doit pas être ici passée sous silence. Jusqu'en 1834, on avait proclamé partout que les Anglais n'étaient pas capables d'écrire un opéra, et ce n'était pas sans fondement, car au théâtre même qui portait ce nom on n'avait jamais représenté que des pièces étrangères ; le nom seul de cette salle de spectacle était une épigramme contre nos artistes. Depuis quelques années, M. Rodwell avait projeté de monter un opéra anglais, mais on avait ri de ce projet. M. Rodwell avait été traité d'utopiste ; jamais, disait le public, on ne parviendra à jouer un opéra anglais, il y a trop d'inhabileté chez les compositeurs, trop peu de tact chez les directeurs, trop de partialité chez les chefs d'orchestre et trop peu de talent chez les chanteurs. M. Arnold a fait revenir le public de son opinion ; jusqu'à lui on ne connaissait d'autres opéras anglais que *Artaxerces*, par Arne, *le Siége de Belgrade*, par Storace, *le Château d'Andalousie*, par Shield, *le Pont du Diable*, par Braham, et deux ou trois autres pièces où l'on avait introduit quelques morceaux de chant. Au reste, vous auriez

difficilement cherché dans tout cela un plan, un caractère, de l'unité; rien de ce qui constitue un ouvrage dramatique ne s'y trouvait. Depuis cette époque un pas immense a été fait. Le premier des trois nouveaux opéras anglais représentés à Londres en 1834, *Nourjaha,* a été composé par M. Arnold; c'est celui qui a le moins de mérite des trois. On pardonne aisément à l'auteur, à cause de sa jeunesse, de n'avoir pas su tirer parti de l'instrumentation, car en général tous les effets d'orchestre sont manqués. La composition de *Hermann*, opéra féerie emprunté au *Diamant Noir*, est plus savante, mieux entendue; les effets de l'orchestre y sont habilement ménagés, mais le style est en général lâche et un peu lourd. C'est à M. Thomson, d'Edinbourg, qu'on doit cette nouvelle pièce. L'opéra de M. Barnett se fait remarquer par de jolis thèmes assez bien accompagnés, mais l'auteur, dépourvu d'énergie, n'a pas su suivre le progrès de la pièce ni ménager ses effets. Les chœurs sont cependant habilement conçus et bien nourris. Voilà donc trois essais qui sans être des succès doivent cependant faire espérer pour notre avenir musical; c'est beaucoup trois opéras dans un an pour un peuple qui commence.

Anthropologie.

État social des Indiens Cherokees. — Il a été établi, par des calculs assez positifs, que la population des tribus indiennes qui habitaient le territoire immense compris entre l'Atlantique et l'Océan Pacifique s'élevait à 2,000,000 d'ames, lors de l'arrivée des Anglais dans l'Amérique du Nord. Quelques-unes de ces tribus étaient à la fois remarquables par leur courage et leur indu-

strie. Les Mohawks et quatre autres tribus formaient une confédération qui s'étendait depuis les lacs du Canada jusqu'en Virginie. Les Cherokees n'occupaient pas moins de 36,000,000 d'acres pour leur chasse. Le reste du territoire de l'Amérique du Nord était divisé entre une multitude d'autres tribus dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Eh bien! aujourd'hui ces peuples se trouvent réduits à 313,000, et les Cherokées ne comptaient, en 1827, que 13,000 habitans. Cependant, depuis cette époque, depuis que la Géorgie a cessé contre ce peuple malheureux ses odieuses poursuites, il commence à prendre de l'accroissement. En 1832, leur nombre s'élevait à 15,000; et en 1834, on comptait déjà chez cette nation près de 18,000 habitans, y compris 1,500 Africains, et 250 Européens qui se sont réunis aux Cherokees, soit par alliance, soit à la suite de rapports d'intérêt ou d'amitié Les Cherokees possèdent actuellement 80,000 animaux domestiques, 3,000 charrues, 2,500 rouets et 120 corps de fermes. En fait, ils peuvent aujourd'hui se suffire à eux-mêmes et vivre dans l'abondance et la prospérité. Un gouvernement bien organisé veille aux intérêts de la communauté. Le pouvoir exécutif est confié à un président assisté d'un vice-président, de trois conseillers, qui sont tous choisis par la législature, qui se compose d'un comité national et d'un conseil national. Seize membres forment le premier, et vingt-quatre le second, lesquels ne restent en fonctions que pendant deux ans. Tous les mâles qui ont dix-huit ans, à l'exception de ceux d'origine africaine, ont le privilége de voter. Chacun des deux pouvoirs législatifs, quoique compris sous la dénomination commune de conseil général de la nation des Chirokees, est indépendant l'un de l'autre; mais les conseillers qui assistent le pouvoir

exécutif sont renouvelés tous les ans. A l'instar des habitans de l'Union, les Cherekees ont établi trois degrés de juridiction, dont le plus élevé juge en dernier ressort. Leur condition morale et intellectuelle s'est ressentie des progrès de leur état politique. La polygamie s'est effacée de leurs institutions, et les femmes jouissent des mêmes prérogatives que les hommes. Vingt-deux écoles sont aujourd'hui ouvertes, et 800 enfans y reçoivent les premières notions de la lecture, du calcul et du dessin. On estime que plus de 3,000 personnes adultes savent lire, et que 600 comprennent l'anglais. Le gouvernement possède une imprimerie où l'Évangile, quelques livres de piété et d'instruction élémentaire, ont été imprimés en langue cherekee, avec des caractères gravés exprès par un Indien de cette tribu. Un journal et quelques-uns des principaux actes du gouvernement s'y impriment aussi.

Le costume des Cherekees est le même que celui de leurs voisins; leurs habitations sont propres et confortables : elles sont construites en briques et en bois, et sont assez bien distribuées à l'intérieur; quelques-unes ont un et deux étages, mais la plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée. Leur culture et leur industrie ne fournissent pas entièrement à leurs besoins, mais comme ils ont quelques excédans, ils se procurent par des échanges les objets qui leur manquent; aussi peut-on prédire à ce peuple un développement rapide dans un avenir très-prochain. Doué d'une très-grande sagacité, il comprend et saisit toutes les choses nouvelles qu'on lui montre, et si les Anglo-Américains ne portent point atteinte à leur nationalité, ne cherchent point à les absorber dans leurs masses, les Cherekees, seuls représentans des habitans primitifs du Nouveau-Monde, seront là pour attester la cruauté des Européens, qui ont anéanti par le fer, le feu

et le poison ces races aborigènes , qui accueillirent avec tant de bienveillance les premiers émigrans de l'Angleterre.

Littérature.-Biographie.

Une Visite à M. de Chateaubriand(1). — J'aime les grands noms ; je les aime alors même qu'ils ne cachent pas de grands hommes. J'ai été à la chasse des grands noms à travers l'Europe. C'est plaisir de pénétrer dans la caverne d'où est sorti ce grand bruit qui a fait retentir le monde. Je visiterais volontiers le laboratoire du charlatan Paracelse. Jean-Jacques Rousseau me déplaît beaucoup, et j'ai fait mon pélerinage à Montmorency. Quelque grand que fût son génie, il avait l'esprit impur. Je compare sa sensibilité excitable à ce bois pourri et sec qui s'enflamme vite, parce qu'il est mort. Peu m'importait. Si je n'aimais pas l'homme, l'homme de génie avait fait du bruit : sa retraite m'était chère. Deux ou trois jours après je pris une autre route et m'acheminai du côté de la rue d'Enfer, où demeure M. de Chateaubriand : célébrité presque aussi bruyante, existence morte pour la vie active mais toute resplendissante de clartés littéraires ; ombre d'un diplomate, d'un ministre et d'un orateur ; aujourd'hui spectateur mélancolique de la grande mêlée dans laquelle il s'est débattu autrefois. Une lettre que j'avais apportée de Londres devait m'introduire dans le sanctuaire de sa vieillesse et de sa solitude.

La rue d'Enfer et la maison qu'habite M. de Chateaubriand sont parfaitement analogues à sa position spé-

(1) En reproduisant ici ce récit que nous empruntons au *Blackwood's Magazine*, nous ne prétendons pas en garantir la véracité ; car la description de la demeure de notre grand écrivain ne nous semble pas très-exacte.

ciale, à son isolement vénérable, à la ruine de sa fortune, à la maturité de sa gloire, déjà blanchissante, et pour ainsi dire chenue comme la tête d'un vieillard encore vert. Le quartier se trouve dans l'intérieur de Paris, mais en dehors de la sphère du commerce. C'est bien encore la capitale, mais ce n'est plus la capitale active. Les pierres vermoulues de l'hôtel ; la porte cochère qui avance sur la rue ; les sculptures d'un grand et singulier caractère qui la décorent ; çà et là les outrages du tems ; le vieux portier dont la tête est chauve et *fruste* comme celles des statues ; la longueur nonchalante des domestiques, qui semblent là comme dans leur terrier ; l'herbe qui pousse dans la cour ; l'aspect triste et respectable de ces bâtimens splendides et quelque peu délabrés ; tout vous parle de cette aristocratie qui lève encore audessus du niveau et du radicalisme moderne un front noble mais cicatrisé. Je vis un valet qui, les bras nus, nettoyait courageusement une antique et grande pièce de vaisselle ; je passai devant les écuries sans chevaux et toutes ruineuses. La maison est située au milieu de je ne sais quel terrain planté d'arbres qui n'est ni une forêt, ni un jardin, ni un parc, encore moins une cour. C'est à la fois la ville, la campagne, la grandeur déchue, l'élégance civilisée et le délabrement qui suit une fortune chancelante. Tout me parlait du grand seigneur d'autrefois et du poète pauvre d'aujourd'hui. C'est bien là que devait demeurer ce personnage qui survit à lui-même et qui, appartenant au présent par la vie encore énergique qu'il conserve, est réellement un monument du passé par le rôle qu'il a joué dans un drame dont le dénouement est venu.

J'étais fort curieux de le voir, comme on peut le penser. C'était le matin. Son déshabillé n'avait rien de poétique.

Il avait adopté le système de sir Charles Wethreell, qui, comme on le sait, tient beaucoup à l'indépendance des pantalons et a chassé les bretelles de sa garde-robe. Une petite redingote brune, un petit bonnet brun à franges rouges, complétaient son habillement ou plutôt son déshabillé. Il avait le col nu, la chemise rabattue sur les épaules et l'air fort modeste et fort simple. Petite stature, presque aussi petite que celle de Thomas Moore. Il m'accueillit avec une franchise cordiale qui n'avait rien d'extraordinaire et d'affecté. Un niais aurait pu se dire : « Quoi, c'est là un grand homme ! » A mes yeux, au contraire, cette ingénuité est le cachet de la supériorité même. On ne dirait pas que cet homme a été ministre, ambassadeur, et qu'il a écrit des livres qui ont rempli l'Europe de sa renommée. Il dit : *Quand j'étais ministre,* comme un autre dirait : *Quand j'étais à Dieppe ou à Cherbourg*. Il est assez homme du monde et assez homme d'esprit pour ne jouer la comédie avec personne. Sa conversation marche librement, naïvement, sans retour égoïste, sans personnalité choquante, sans exagération emphatique. Qui n'aimerait cet abandon, cet oubli de la dignité et du costume, cette condescendance qui vous admet aussitôt à la familiarité intime? qui ne saurait gré à M. de Chateaubriand de toute la morgue qu'il n'a pas, de toute la bonhomie qu'il met à raconter ses anecdotes? Tout en l'écoutant j'observais le jeu de sa physionomie, l'éclair de ses yeux bruns et expressifs, et la trace rapide de ses émotions fugitives, qui ne se trahissaient pas toujours par des paroles, qui s'arrêtaient sur les lèvres, et que l'habitude des convenances diplomatiques et ministérielles suspendait dans leur essor.

Il me parla de l'énorme révolution de mœurs et d'idées qui avait eu lieu en Angleterre et de son étonne-

ment, quand après une vingtaine d'années d'absence, il retrouva toute cette société aristocratique qu'il avait admirée autrefois démocratiquement transformée. Il me raconta comment à son arrivée à Douvres une insurrection de dames, ayant à leur tête la femme du maire, vint assiéger sa résidence et lui demander la permission de le visiter ; comment son secrétaire sortit pour parlementer avec ces dames, et par quel compromis heureux il fut convenu que M. de Chateaubriand échapperait à la poursuite de ses admiratrices et les retrouverait rangées en bataille chez M. le maire. Quelques-unes des remarques de M. de Chateaubriand étaient fort ingénues, et rappelaient cette simplicité un peu égoïste qui caractérise la plupart des voyageurs français, tout étonnés de ce que les autres peuples ne leur ressemblent pas. Ainsi, comme s'il n'eût pas connu ou qu'il eût oublié nos mœurs, il s'étonnait de n'avoir pas trouvé en Angleterre ces vieilles moustaches grises, ces débris d'armée, ces restes de champs de bataille que l'on rencontre dans tous les villages de France. Puis il revenait à des observations profondes et à des anecdotes curieuses.

« Le gouvernement d'Angleterre, me disait-il, ne périra jamais que par son aristocratie. » Remarque singulièrement vraie. « Quant à la noblesse française, elle n'est plus qu'une ombre, elle a été vaincue et détruite par le bourreau de 93. » Parmi les passages les plus brillans échappés au grand orateur, je me souviens qu'il y avait une longue tirade sur l'ennui splénétique et le profond découragement qui le poursuivent aujourd'hui. Ce découragement n'est-il pas l'apanage de tous ceux qu'une sensibilité morbide exalte et précipite à travers la vie ? Gouvernés par leur instinct plutôt que par leurs principes, ces hommes souvent nobles et généreux, presque toujours

vains et tant soit peu personnels, ne jettent les yeux sur leur existence passée que comme sur une série de déceptions. Ce preux et loyal chevalier, ce champion de l'ancienne France, nous ne voudrions pas flétrir sa gloire par des observations hostiles et satiriques. C'est la faute de son tems plutôt que la sienne, si des impulsions véhémentes et contradictoires l'ont ballotté glorieusement mais avec douleur et avec malheur de sa jeunesse à sa vieillesse. Un dernier trait qu'il nous raconta peindra bien ce qu'il y a de noble et de naïf dans son caractère. A son arrivée à Londres, il envoya cent louis à l'association fondée pour secourir les auteurs indigens. Invité à un banquet auquel assistaient M. Canning et tous les fondateurs de cette association, il voulut répondre à un toast proposé pour le remercier de son envoi; craignant de ne pouvoir s'exprimer en anglais avec assez de facilité, il pria M. Canning de dire à l'assemblée qu'il regardait sa contribution comme une dette; qu'il avait été un pauvre auteur dans sa jeunesse, que les Anglais l'avaient généreusement secouru, et qu'il avait des sentimens de gratitude à exprimer au lieu de recevoir des témoignages de reconnaissance.

Voyages.

Eaux thermales de Pfeffer, en Suisse. — De tous les établissemens de ce genre connus en Europe, il n'en est point qui soit placé dans un lieu plus extraordinaire et plus remarquable que celui connu sous le nom de *Bains de Pfeffer*. Les bains de Pfeffer sont situés dans le pays des Grisons, à quelques milles de la route du Splugen*, entre Wellenstadt et Coire. Il y a peu d'Anglais qui les connaissent, et moins encore qui les visitent. Je me

trouvais, en 1834, à Coire; les descriptions pompeuses que j'entendis faire de cette merveille excitèrent ma curiosité, et je résolus de lui consacrer une journée. Voici le récit de cette excursion.

Nous partîmes de Ragatz par une belle matinée du mois d'août. Notre caravane se composait de cinq personnes : trois dames et deux cavaliers. Nous étions montés sur de petits chevaux du pays, qui marchent d'un pied sûr dans les chemins les plus difficiles. Nous commençâmes à gravir la montagne par un sentier en zigzag, à travers une épaisse forêt de pins majestueux. Au bout d'un quart d'heure, notre oreille fut frappée du bruit d'un torrent qui bondissait au-dessous de nous sans que nous pussions l'apercevoir. Tout-à-coup, le sentier que nous suivions nous conduisit au bord d'un précipice de plusieurs centaines de pieds de profondeur. Au fond de cet abîme tourbillonnaient les flots écumeux de la Tamina, torrent rapide qui descend des montagnes dans la vallée de Sargans pour se jeter ensuite dans le Rhin supérieur.

Pendant les trois premiers milles, la montée est extrêmement fatigante : nous étions obligés de laisser souffler nos chevaux de dix minutes en dix minutes. En beaucoup d'endroits, le chemin laissait à peine à nos montures l'espace nécessaire pour appuyer leurs pieds. A droite, nous pouvions toucher avec la main les rochers que nous côtoyions : à gauche, nous n'apercevions que le précipice sur lequel nous étions suspendus, et dont nos yeux ne pouvaient sonder la profondeur. Enfin, au bout d'une heure de l'ascension la plus pénible, nous sortîmes des bois. Nous nous trouvions alors dans l'un des sites les plus délicieux qu'il soit possible d'imaginer. La route qui devait nous conduire au village de Valentz serpentait à travers des champs cultivés, des jardins, des vignes et des

prairies. Quelques châlets donnaient un air de vie à ce paysage. Les uns semblàient suspendus sur des saillies de rochers; les autres s'élevaient à l'ombre de pins gigantesques qui les protégeaient contre les ouragans.

Le coup-d'œil dont on jouit de Valentz, ou plutôt des rochers qui le dominent, est un des plus magnifiques de la Suisse. Placés à une certaine distance du précipice que nous avions côtoyé, nous pouvions le contempler sans effroi. Le silence de ces lieux sauvages n'était troublé que par les mugissemens de la Tamina, qui ressemblaient aux roulemens lointains du tonnerre. De l'autre côté du précipice s'élevaient le monastère et le village de Pfeffers, jetés comme par défi sur un roc inaccessible. Puis, au-dessus de ces ouvrages de l'industrie humaine, les hautes montagnes des Grisons se dessinaient dans toute leur majesté. Nous ne pouvions nous lasser de contempler leurs flancs tapissés de forêts, leurs pics couronnés de neiges éternelles, et leurs glaciers qui reflétaient de mille manières les rayons du soleil. Du côté de l'est, nous planions sur la vallée de Sargans, bornée par la chaîne majestueuse des Alpes Réthiennes, dont les sommets, entassés les uns sur les autres, à la hauteur de 10,000 pieds, se perdaient dans les nues. Nous distinguions le Seesa-Plana, l'Augustenborg, et le Flesch, qui a la forme d'une haute pyramide. Les premiers rayons du soleil, se jouant dans ces masses gigantesques, en dessinaient purement les formes sur l'azur du ciel.

En sortant de Valentz, nous nous engageâmes dans le précipice qui sert de lit à la Tamina : car c'est dans ses profondeurs que sont placés les bains de Pfeffers. On y descend par une suite de zigzags extrêmement rapides, où l'on ne doit avancer qu'avec une extrême précaution; les chevaux peuvent à peine y tenir pied. Enfin nous

aperçûmes devant nous un vaste édifice, haut de six ou sept étages et percé d'un nombre infini de croisées. Il est bâti sur la rive gauche de la Tamina, sur une espèce de promontoire battu par les eaux du torrent. Sur le bord opposé, à une cinquantaine de pas tout au plus, les rochers s'élèvent perpendiculairement à la hauteur de 5 à 600 pieds, ainsi l'établissement des bains reste plongé dans une obscurité presque continuelle. La rive sur lequel l'établissement s'élève offre entre l'eau et les rochers un sentier étroit pour le service des bains. Je ne pense pas qu'il y ait au monde rien de plus sauvage, de plus affreux que cet édifice.

De l'extrémité occidentale des bains, un pont de bois jeté sur la Tamina conduit à une étroite plate-forme de rochers qui se détache de la rive opposée. Là, un phénomène remarquable s'offre à la vue. Le ravin, qui jusque là avait une largeur d'environ 150 pieds, se rétrécit tout-à-coup et ne forme qu'une sorte de crevasse de moins de vingt pieds de large. Les rochers de marbre qui en composent les parois s'élèvent à la hauteur de 4 à 500 pieds, non pas en ligne perpendiculaire, mais en se rapprochant insensiblement l'un de l'autre; de telle sorte qu'ils se touchent presque à leur sommet, et ne laissent entre eux qu'un étroit intervalle par lequel pénètre à peine assez de lumière pour distinguer les objets. C'est de cette espèce de caverne que la Tamina se précipite en bouillonnant avec un fracas que les échos des rochers redoublent encore. Lorsqu'on arrive à l'entrée de cette galerie souterraine, l'horizon visuel se rétrécit sensiblement. Dans l'une des parois, on a enfoncé des solives sur lesquelles on a placé des planches qui forment ainsi un pont suspendu à 50 pieds au-dessus du torrent, et à

400 pieds au-dessous de la crevasse qui admet l'air et la lumière dans cet abîme.

Le croira-t-on? c'est au moyen de ce frêle échafaudage qu'on pénètre à la profondeur d'un demi-mille dans les entrailles de la terre. J'ai visité les lieux les plus renommés par leur sublime horreur; mais je n'ai vu rien de comparable à ce trajet souterrain. Le voyageur le plus intrépide ne peut le parcourir sans trembler. Dans plusieurs endroits les saillies de rochers ne permettent pas de marcher debout. Plus nous avancions, plus nous étions frappés d'un phénomène que nous ne sûmes d'abord comment expliquer : des masses de vapeur ou de fumée sortaient par momens du fond de l'abîme, et s'élevaient en nuages vers l'ouverture du dôme. On eût dit qu'elles provenaient d'explosions souterraines dont le bruit se mêlait à celui du torrent. Mais bientôt nous en reconnûmes la cause. C'étaient des bouffées de vapeur qui sortaient de la grotte où sont les sources des eaux thermales, toutes les fois que la porte s'ouvrait pour laisser entrer ou sortir un voyageur.

Enfin, au bout d'une demi-heure, nous nous trouvâmes à l'extrémité du parapet, sur une saillie de rocher; ici les rochers se rapprochent de manière à ne laiser pénétrer au fond qu'une lueur incertaine; et la Tamina, plus resserrée dans son lit, redouble de fracas et d'impétuosité. Après avoir monté quelques degrés taillés dans le roc, on nous ouvrit une porte, et tout-à-coup nous nous trouvâmes plongés dans une vapeur tiède. Nous étions dans une grotte dont nous ne pouvions apprécier les dimensions, car la vapeur qui la remplissait formait une nuit profonde. Nous ne tardâmes pas à nous sentir dans un état de transpiration complète. On nous fit entrer en-

suite dans une autre grotte plus avancée où la vapeur était suffocante, et où notre transpiration redoubla. Arrivés à une certaine distance on nous dit de nous baisser et d'étendre le bras. Nos mains rencontrèrent l'eau de la source que nous trouvâmes très-chaude, mais pas assez pour produire une impression douloureuse. Pour terminer la cérémonie, chacun de nous fit une libation à la source en l'honneur de la déesse Hygie.

En sortant de cette étuve, nos habits étaient imprégnés d'eau. Ce moment ne fut pas le plus agréable du voyage. Passant tout-à-coup de la température brûlante de la grotte à l'atmosphère glacée de la caverne, nous subissions ainsi un changement immédiat de 50 à 60 degrés. Plusieurs de mes compagnons, moins habitués que moi aux vicissitudes des voyages, n'étaient pas sans inquiétude, et craignaient d'emporter de Pfeiffer un bon rhumatisme, ce qui eût été fort désagréable, puisqu'on y vient ordinairement pour s'en délivrer : je partageais leurs appréhensions, car nous n'avions nul moyen de sécher ou de changer nos habits. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur ; et le mouvement continuel que nous nous donnâmes entretint la circulation du sang.

Commerce.-Industrie.

Importance du commerce des cuirs en France et en Angleterre. — Cette industrie, à laquelle on fait en général peu d'attention, est cependant très-importante ; elle fournit à la fois les instrumens et la matière première à une multitude de travailleurs, et satisfait également les besoins du luxe et ceux de la médiocrité. Dans les ateliers, dans les manufactures, dans les exploitations ru-

rales, dans les habitations du simple particulier, partout vous rencontrez ses produits déguisés sous mille formes, mais toujours nécessaires, souvent indispensables. En 1803, sir F. Eden estimait que la valeur des différens produits de la tannerie, de la corroierie et de la peausserie s'élevait, en Angleterre, à 12,000,000 de liv. sterl. (300,000,000 fr.). D'après nos propres recherches, nous avons lieu de croire que cette estimation était alors un peu exagérée, et qu'elle ne doit être portée aujourd'hui qu'à 12,500,000 liv. sterling (312,600,000 fr.), que nous décomposerons de la manière suivante :

	Liv. st.	Francs.
Valeur des peaux en poil..........	1,000,000	25,000,000
Accessoires de la tannerie, de la corroierie, profits des entrepreneurs.	2,000,000	50,000.000
Salaires de 28,300 ouvriers........	1,000,000	25,000,000
Transformations diverses des peaux tannées et corroyées..............	1,700,000	42,500,000
Salaires de 226,000 ouvriers........	6,800,000	170,000,000
TOTAL............	12,500,000	312,500,000

Depuis 1830, les droits sur les cuirs ayant été abolis, un accroissement considérable s'est opéré dans cette industrie; aussi pensons-nous qu'en 1834 l'importance de ses produits peut être portée à 16,000,000 de livres sterling (400,000,000 francs.). La tannerie, c'est-à-dire la préparation des cuirs forts, a fait de grands progrès en Angleterre, grâce aux efforts de quelques chimistes qui ont substitué à la routine leurs savantes théories; la France n'est pas restée en arrière de ce mouvement progressif, et les cuirs forts fabriqués à Pont-Audemer, à Château-Renaud et à Blois, ne sont inférieurs sous aucun rapport aux meilleurs cuirs anglais. Les produits

de la tannerie de Paris ne sont pas aussi parfaits; cette infériorité tient à plusieurs causes : d'abord à l'activité des demandes du commerce, qui oblige les fabricans à précipiter le tannage, ensuite à l'emploi généralement adopté des substances acides. Ces agens, qui hâtent le confectionnement des cuirs forts, y déterminent un racornissement prématuré. Mais Paris conserve toujours la prééminence pour la confection des chaussures élégantes; toutes les classes aisées du Nouveau-Monde ainsi que l'aristocratie anglaise recherchent ses produits. Il y a quelques années, M. Say estimait que le nombre de souliers fabriqués en France s'élevait à cent millions de paires, et que le salaire des ouvriers était de 300,000,000 de francs, somme énorme que la valeur de la matière première doit au moins doubler. Nous avons vu plus haut que le coût de la main-d'œuvre en Angleterre pour cet objet ne s'élevait pas à plus de 8,000,000 livres sterling (200,000,000 fr.), divisés entre 264,300 ouvriers. La sellerie française jouit d'une très-grande réputation à l'étranger, il ne se vend pas dans l'Amérique du Sud une selle de luxe qui n'ait été fabriquée à Paris. Cette seule branche d'industrie fournit à l'exportation une somme de plus de 2,000,000 de fr. Depuis que quelques fabricans anglais se sont établis à Pont-Audemer, le vernissage des cuirs a fait aussi de grands progrès en France. Les cuirs vernis français ont même plus de souplesse que ceux fabriqués en Angleterre, et sont plus recherchés que les nôtres pour la chaussure dans les contrées méridionales de l'Amérique.

Décidément la France a ravi à l'Orient son industrie des maroquins; on ne peut rien voir de plus parfait que les peaux maroquinées qui sortent de la fabrique de Choisy. Mais de toutes les branches de cette industrie, la

mégisserie française est celle qui est le plus avancée et qui a maintenu sa supériorité sur celle de l'Angleterre. On peut évaluer à 30,000,000 de fr. la valeur des gants fabriqués annuellement en France. Il y a douze à quinze ans, Grenoble était la seule ville où l'on fît les gants courans, dits de Grenoble; aujourd'hui Paris, Chaumont, Lunéville et plusieurs autres villes du Nord concourent à cette production. Les fabriques de Lunéville occupent à elles seules 10,000 ouvriers. Vendôme confectionne exclusivement les gants communs, Rennes les gants de daim, et Niort s'est arrogé le privilége presque exclusif des gants de castor. L'Angleterre demande à la France 1,500,000 paires de gants chaque année, quoique Woodstock, Londres, Yeovil, Ludlow et Leominster en fabriquent des quantités considérables. Worcester, que nous n'avons pas nommé et qui est le centre le plus important de cette industrie, produit annuellement 500,000 paires de gants de castor et 5,600,000 paires de gants de peau d'agneau ou de chevreau dont la valeur ne peut être portée à moins de 375,000 liv. st. (9,375,000 fr.), et cependant Nottingham et Leicester mettent en circulation un nombre prodigieux de gants de coton.

REVUE

BRITANNIQUE.



DU PROGRÈS DU LIBÉRALISME

ET

DE LA RÉFORME DES LOIS ECCLÉSIASTIQUES

EN ANGLETERRE.

Malgré les efforts de l'aristocratie et ceux de la haute propriété, on ne peut nier que le mouvement qui entraîne aujourd'hui l'Angleterre n'enlève chaque jour au privilége une partie de ses anciens droits. En vain le cabinet Wellington a-t-il essayé de mettre obstacle à ce mouvement, et d'opposer à la masse populaire l'autorité d'un grand nom et celle d'une forte volonté. Le char, enrayé sur une pente, a bientôt franchi ce faible obstacle; l'administration aristocratique de Wellington et Peel, le cabinet tory, n'ont pu conquérir qu'une passagère existence. Ils espéraient s'appuyer sur une masse

solide en se ralliant à la propriété, en effrayant cette dernière; mais une partie notable de la propriété elle-même s'est trouvée envahie par le nouvel esprit du mouvement. Wellington avait trouvé le sol qu'il voulait exploiter rempli de germes démocratiques. Le cabinet qui l'avait précédé ne s'était maintenu qu'à force d'augmenter l'agitation libérale; tout en pactisant avec les torys, lord Grey avait eu les radicaux pour soutien; il avait été forcé de prendre leur livrée, et d'acheter ainsi sa propre conservation.

Telle est la servitude à laquelle les hommes du pouvoir sont soumis. A moins de profiter de cette exaltation et de la tourner à leur propre usage, Wellington et les torys ne pouvaient garder le maniement des affaires. Ils se sont retirés. Le cabinet Melbourne a bientôt culbuté le cabinet Wellington, mais sa durée ne sera peut-être pas très-longue. Placée sur une pente, l'administration aura beau faire, elle suivra le plan incliné sur lequel la destinée de l'Europe est placée. Personne ne peut douter que le cabinet Melbourne à son tour ne doive faire place à une administration plus libérale. Déjà le puissant collaborateur de lord Grey, l'auteur de la réforme judiciaire, Brougham, s'est détaché de ses anciens amis, et a fait cause commune avec les partisans de la démocratie militante : c'est lui qui commande leur nouvelle levée de boucliers. Soit amour-propre blessé, soit souvenir des premières années de sa jeunesse laborieuse et pauvre, soit ambition non satisfaite, lord Brougham se présente aujourd'hui sur la brèche : il donne le signal d'une réforme plus complète, sans prévoir que le niveau sous lequel il veut faire passer les classes élevées atteindra bientôt l'aristocratie intellectuelle, et le frappera lui-même.

Lord Brougham vient de publier, sous les pseudonymes bourgeois d'*Isaac Tomkins* et de *Pierre Jenkins*, un pamphlet intitulé : *Thoughts on the Aristocracy* (Pensées sur l'Aristocratie), avec la réponse ou la continuation de ce pamphlet. Effaçant de sa mémoire tous les enseignemens que donne le pouvoir, il déclame contre la noblesse comme Luther déclamait contre le clergé. Le grand chancelier d'Angleterre, celui qui siégeait naguère sur le ballot de laine, adopte un langage à la fois énergique et trivial, fait pour plaire aux jalousies populaires. Il signale à l'animadversion générale ces hautes classes, qui, dit-il, sont pétries de vices, de frivolité et de faiblesse. Il appelle à lui la bourgeoisie, qui seule, dit-il, peut régénérer le pays. Lui, dont les titres datent d'hier, lui, qui s'est laissé affilier à la noblesse, il jette la déconsidération et le mépris sur une aristocratie dont il vient d'accepter le blason. La porte du ministère lui est fermée, il le sait bien ; et son humeur se trahit à chaque page. Je ne sais s'il réussira par ses déclamations démocratiques à s'emparer, comme il le prétend, des classes intermédiaires et inférieures. Elles l'auront bientôt dépassé. Il n'appartient au peuple ni par ses lumières ni par ses habitudes d'homme de loi. On voit trop qu'il exerce une vengeance ; on reconnaît à son langage que les manières de la cour l'ont blessé. Sans doute, l'ancien avocat, à la voix un peu rude, à l'argumentation pédantesque, à la tournure assez lourde, aura fait tache dans les salons aristocratiques. Il n'aura pas été épargné par les courtisans et les dandys : aussi se plaît-il à venger son injure, en attirant sur eux la haine populaire.

« Ces messieurs et ces dames, dit-il, forment des castes séparées qui n'ont que du mépris pour les hommes utiles, artisans, artistes, savans. Il est étonnant combien leur con-

versation est frivole ; et l'on peut avoir passé plusieurs années entières parmi eux sans avoir recueilli le plus faible document, le moindre fait de quelque importance. Vivre dans la soie et le satin ; laisser sur une cire d'or l'empreinte d'un camée antique ; plier artistement un papier vélin doré sur tranche ; languir et causer mollement sur un sopha, dire des riens et entendre des riens : voilà leur existence. Peut-on imaginer une manière d'être plus absurdement oisive ? C'est ainsi que s'écoulent les heures de tous ces colonels musqués, de tous ces inutiles qui nous dominent ; c'est par eux que la réforme est arrêtée. Si l'on propose une mesure nécessaire, ce sont eux qui tournent sur le talon, repoussant une grande vue politique par un bon mot, et combattant un homme d'état par une pointe. Tant que ces classes garderont l'autorité qu'on leur a malheureusement laissée, toute réforme est impossible.

» La source de tous nos maux (continue lord Brougham, qui emprunte aux Raynal et aux Gorsas leurs principes et leur style), c'est le privilége héréditaire. Détruisez-le, vous coupez le mal à sa racine ; vous ne laissez comme distinctions sociales que le talent, la richesse et le savoir. C'est un état de société artificiel. On a vainement subdivisé et entravé le fleuve social en opposant à son cours une multitude de digues, les unes inutiles, les autres dangereuses. Il faut en revenir à l'égalité naturelle, à l'égalité des conditions : ces barrières factices grossiraient, après l'avoir quelque tems suspendue, l'inondation que l'on redoute.

» Tout le corps de la noblesse est hostile à la réforme, c'est-à-dire hostile au peuple. Il ne se convertira pas. Les menaces d'O'Connell, les efforts de Brougham (c'est Brougham lui-même qui parle), ne peuvent rien sur cette

masse opaque, dont l'éducation aristocratique est faite depuis long-tems. Habitudes, intérêts, souvenirs, tout la pousse dans la même voie. Le génie même de cette classe résulte des abus que nous signalons. Aux nobles appartiennent les sinécures ; c'est à eux que profitent les prodigalités du trésor. Leurs fils trouvent dans une armée inutile un inutile emploi. De leurs cadets, ils font des doyens, des prébendaires et des évêques. C'est aux rejetons du sang patricien que s'ouvrent les meilleures écoles ; et c'est là que l'on apprend à bégayer le langage de la flatterie et de la servitude. Les universités anglaises sont les serres-chaudes du torysme, et la Chambre des Pairs se gardera bien d'y toucher jamais. Tous les jeunes gens qui en sortent sont cuirassés d'avance contre les principes libéraux. Ce sont eux qui remplissent la Chambre haute, et qui lui impriment son caractère fatal de morgue et d'impopularité. Comment voulez-vous que jamais la Chambre haute soit utile au pays ? »

Telles sont les paroles d'Isaac Tomkins. Pierre Jenkins, son correspondant, va plus loin encore. Il reproche à Tomkins sa douceur et son indulgence pour les aristocraties : « Vous me dites qu'ils ont des vices, s'écrie-t-il, je n'en doute pas ; mais peu m'importe, en vérité ! Qu'ils vivent comme ils voudront dans leurs palais et dans leurs boudoirs ; je ne m'en mêle point. Je ne m'intéresse qu'aux souffrances du peuple. Je prends part aux griefs qu'il peut, qu'il doit intenter à ses prétendus patrons. Nous ne sommes plus représentés : c'est l'aristocratie qui remplit la Chambre des Communes. C'est elle qui se représente elle-même ; elle obtient la majorité dans toutes les questions : une majorité qui déteste le peuple ; une majorité qui ne peut souffrir aucune amélioration réelle. La plupart votent ou dans l'espoir d'une place, ou de peur

de perdre celle qu'ils occupent. L'opposition elle-même, qui vise au ministère, ne peut inspirer aucune confiance; elle a menti à toutes ses promesses. Elle n'est parvenue à se faire élire qu'en prenant des engagemens auxquels elle n'ignorait pas qu'elle manquerait. Elle nous a solennellement promis de nous donner la réforme : elle s'oppose à l'accomplissement de la réforme. Que dire de ces hommes d'état impopulaires, de ces demi-réformateurs, membres gangrenés qui se sont détachés de nous, et qui par leurs vacillations méprisables ont jeté de la déconsidération sur la plus belle des causes! Ils repousseront violemment l'Angleterre sous le joug détesté des torys. »

Ces paroles violentes, plus dignes de Cobbett que de lord Brougham, donneront une idée du rôle dénué de toute modération auquel ce lord s'est condamné. Il est devenu l'allié d'O'Connell; il s'est placé en dehors même de l'administration Melbourne; il s'est exposé à la fois à la colère de la cour, à la vengeance de la Chambre des Pairs, et à l'hostilité des whigs. Il a rejeté toute la pompe et la splendeur dont l'avait environné la première magistrature de l'Angleterre. Détesté à la cour, calomnié par presque tous les journaux, raillé par les courtisans, objet de méfiance pour les ecclésiastiques et pour l'armée, plein de dépit et de colère, il est revenu à son ancienne tactique d'opposition virulente. On a retrouvé le Henri Brougham des anciens jours, champion formidable, et qu'il est difficile de mépriser, alors même qu'on le blâme.

Quant au ministère nouveau, que Pierre Jenkins et son confrère signalent à l'animadversion publique, que deviendra-t-il au milieu de tant d'exigences? Quoiqu'il ne soit certainement pas aussi avancé que lord Brougham dans la route libérale, et que ce dernier l'accable de tout son dédain, il sera forcé par sa situation même d'aug-

menter, si j'ose le dire, la dose de son libéralisme. Maltraité par les torys, il ne cherchera plus d'alliance avec eux : ou s'il se résout à suivre quelques-uns de leurs erremens, il cachera son jeu avec assez d'adresse et de précaution pour ne pas attirer sur lui la haine générale.

Voyez en effet quelle marche le dernier ministère tory a suivie. De chute en chute, de défaite en défaite, il est arrivé à la nécessité de résigner le pouvoir. Peel et Wellington se sont constamment trouvés en face d'une majorité accablante. Tour à tour la Chambre des Communes a mis obstacle à la nomination du marquis de Londonderry comme ambassadeur en Russie; à celle du vicomte de Canterbury comme envoyé au Canada, et à trois ou quatre efforts tentés par Robert Peel pour protéger, contre l'investigation parlementaire, quelques torys illégalement élus. Avertis de la défaveur où ils se trouvaient par toutes ces défaites, les ministres essayèrent de garder le pouvoir, et ne s'en détachèrent qu'après un insuccès plus décisif encore. Lord John Russell proposa que la Chambre se formât en comités, et s'occupât spécialement du revenu temporel de l'église irlandaise. D'après son plan, on aurait appliqué les revenus de cette église, d'abord aux besoins spirituels des épiscopaux de l'église protestante, et ensuite à l'éducation des jeunes chrétiens de toutes les nuances. Quatre jours de débats et trois scrutins successifs battirent complétement les ministres, et les forcèrent à se retirer.

Ce sont toujours les affaires de l'église qui servent de point de départ aux changemens politiques en Angleterre. C'est à propos de l'église que le roi a renvoyé le ministère Grey. C'est encore sur ce vieux pivot que vient de rouler le nouveau changement de cabinet. Quiconque parcourt l'histoire d'Angleterre avec attention y retrouve,

de page en page, le même caractère, la liberté religieuse enfantant la liberté civile. « Notre pays serait ingrat, dit le poète Wordsworth dans une de ses plus belles ballades, s'il oubliait ce qu'il doit aux héros de l'église. Le sang de Russell et celui de Sydney eussent coulé en vain, si de nobles évêques n'avaient assuré l'indépendance religieuse, mère de toutes les indépendances. » Dans le mouvement de la réforme actuelle, le premier résultat du génie libéral a été l'émancipation des catholiques. Elle sera bientôt suivie de l'émancipation des dissidens. Tout la prépare, l'annonce ou plutôt l'exige.

Les sectes dissidentes sont le véritable développement du protestantisme, de son génie propre, et, si l'on peut le dire, de son ame politique. Ces congrégations innombrables et toutes distinctes ont exercé une énorme influence sur le mouvement des affaires dans les Trois-Royaumes; elles représentent l'esprit d'examen et sa liberté la plus étendue. Tandis que l'église établie et constituée d'Angleterre essayait d'arrêter le torrent des idées et d'opposer à la marche des esprits la digue de l'autorité, les dissidens, fidèles au principe de Luther, allaient toujours en avant : examinant, contrôlant, jugeant, détruisant; les uns s'attaquant à un dogme, les autres ne se fiant qu'à l'inspiration; tous partant de ce point central qui les menait aux résultats les plus opposés, de ce principe dissolvant et fatal : que l'examen est un droit divin accordé à l'homme. Principe qui introduit dans la société l'esprit de discussion et de taquinerie inhérent au système représentatif, mais qui ne manque jamais de tourner son arme contre lui-même. C'est le résultat de tout scepticisme. Le doute finit par douter du doute.

Bossuet, admirable génie catholique, dont les torts et les fautes appartiennent au système contraire, au sys-

tème d'unité et d'autorité, avait prévu ce résultat. Une fois l'unité catholique rompue, il sentait que la diversité des sectes serait infinie, et que le protestantisme, né d'un morcellement, s'affaiblirait et se détruirait par ce morcellement même. Depuis que le génie protestant a conquis sa position dans le monde, depuis que personne ne conteste ses priviléges, on l'a vu s'affaisser; le poison qui devait le tuer circulait avec la sève qui le faisait vivre; une grande révulsion catholique s'est opérée. Les hommes politiques de l'Angleterre ont émancipé l'Irlande. Le défaut d'unité résultant du principe d'analyse et de la liberté qui gouverne les églises dissidentes a privé le protestantisme de toute sa force.

Ces dissidens qui prirent tant de part à toutes les révolutions d'Angleterre, qui tranchèrent la tête royale de Charles Ier, qui firent trembler Cromwell, qui chassèrent Jacques II, qui placèrent Guillaume III sur le trône, sont encore aujourd'hui *militans* comme autrefois, la discorde est toujours dans leur camp. « D'où vient leur infériorité? s'écrie un journaliste dissident, rédacteur d'une feuille hebdomadaire qui sert d'organe à son parti. Pourquoi, malgré tant de circonstances favorables, nos églises sont-elles incapables de lutter contre l'église établie? C'est que leur dissidence ne s'est pas seulement détachée de l'autorité papale et de l'autorité anglicane; elle ne cesse pas de se fractionner et de se subdiviser elle-même. La spéculation mercantile et l'activité de l'esprit de parti ont mêlé leur levain à la ferveur du zèle religieux. On a multiplié les chapelles comme on multiplie les boutiques; on a créé des sectes comme on fonde un théâtre : chaque ministre a fait scission pour être quelque chose. Londres s'est couverte de ces petites églises qui se propagent et se subdivisent comme les polypes. » Et le ministre *dissenter*

qui prononce ces paroles oublie que le fléau dont il se plaint est irrémédiable ; qu'il jaillit du fond même de la doctrine dissidente ; qu'il est justifié par la doctrine du protestantisme ; qu'il peut invoquer en sa faveur l'autorité de Luther. Dès qu'il a été permis à une secte de se détacher du tronc primitif, on ne peut intenter logiquement aucun reproche aux différens rameaux qui se détachent à leur tour de chacune des branches détachées.

C'est à l'historien de rechercher comment l'esprit dissident s'est mêlé à tous les mouvemens politiques de l'Angleterre. Il est indubitable qu'il a constamment favorisé les progrès de la liberté et qu'il tend aujourd'hui à se confondre avec les théories républicaines. Un dissident, partisan de la royauté, mentirait à sa propre pensée. Sa doctrine repose sur un seul axiome : examiner avant d'obéir. Depuis la première apparition des puritains en Angleterre, toutes les pensions ou académies dans lesquelles les jeunes dissidens sont élevés leur inculquent la foi démocratique. Écoutez à ce propos les confessions d'un ministre dissident qui vient de publier son autobiographie : vous verrez combien l'esprit révolutionnaire a été fomenté par les sectes libres, filles du protestantisme.

« Dans le collége où je fus élevé, dit-il, toutes les opinions politiques étaient contraires à la monarchie. Nous avions des libéraux de toute couleur, depuis le démagogue furieux jusqu'au whig modéré ; aucun élève ne pouvait souffrir Aristophane parce que ce poète, ennemi de la démocratie, l'avait représentée sous un point de vue odieux. Les préjugés dont notre première éducation nous avait imbus et pénétrés sous le toit paternel ne faisaient que s'accroître, mûrir et se développer sous l'influence du collége. Le nom de William Pitt nous était odieux ; nous adorions celui de Fox. Nos martyrs c'étaient Hornetooke, Thelwal,

Hardy et leurs compagnons. Tous nos héros étaient des conspirateurs. Nous avions en vénération le docteur Priestley et le docteur Price; nous regardions l'Amérique comme le pays de la liberté par excellence, comme l'idéal de la politique. » Ce génie républicain date de loin; du tems d'Addison et de Daniel de Foë il caractérisait déjà les écoles et les églises dissidentes; le dernier résultat de son progrès a été le radicalisme, résultat de sa fusion avec les théories philosophiques du dix-huitième siècle en France.

Le génie démocratique est si profondément allié au génie protestant (tel qu'il se révèle dans la situation des églises dissidentes), qu'il s'est étendu à toute leur organisation, qu'il en a dirigé tous les ressorts. Le principe de l'examen conduit au mépris de l'autorité. C'est la congrégation qui choisit le ministre; c'est la congrégation qui le paie. De là tous les avantages, mais aussi tous les désavantages de la démocratie. Dans l'état social régi par l'esprit populaire, le magistrat dépend du peuple, et non le peuple du magistrat; un ministre dissident se regarde toujours comme le serviteur et non comme le pasteur de sa congrégation. S'il n'était pas docile il serait délaissé.

Si le prêtre catholique et anglican favorisent l'abus du pouvoir royal, la position du ministre dissident favorise l'abus du pouvoir populaire. Il ne peut faire un pas sans l'aveu de sa congrégation. Pense-t-il à se marier; il faut que son mariage plaise à ses ouailles; autrement on ne lui épargnera ni les reproches, ni les épigrammes, ni les déboires de toute espèce. Rétribué par ceux qu'il instruit et vivant de leurs dons volontaires, il est placé sous leur main; c'est d'eux qu'il attend sa subsistance et sa fortune. Il faut qu'il leur plaise sous peine de mort! qu'il devienne sycophante! A l'instar de ces hommes qui

cherchaient à capter les citoyens tout puissans d'Athènes, et à obtenir d'eux du pouvoir et de l'argent, il se présente devant ses auditeurs et ses disciples, non comme un guide et comme un conseiller, mais comme un malheureux qui attend son jugement. On le critique, on l'interroge du regard, on le soumet à un sévère examen. Cette épreuve dure quelquefois six mois entiers, six longs mois, pendant lesquels il est surnuméraire et ne reçoit aucun appointement. Que cette situation soit funeste à l'esprit religieux, c'est ce dont personne ne peut douter et ce dont je ne m'occupe pas maintenant. D'autres diront combien la sainteté du ministère ecclésiastique doit perdre à une telle épreuve; combien il est difficile d'être utile aux hommes lorsqu'on est obligé de leur plaire et de les flatter toujours!

Les nombreuses congrégations dissidentes n'ont-elles pas dû faire ainsi de longue main notre éducation républicaine? et peut-on s'étonner qu'une masse considérable se rattache aujourd'hui aux théories radicales? Le ministre dissident n'est pas plus libre que le magistrat sous la démocratie. L'un et l'autre sont les plus dépendans de tous les hommes; l'un et l'autre doivent acheter leur place à force de servilité. Leur élection dépend des suffrages de la congrégation; leur pain quotidien va leur être arraché s'ils ne se soumettent à la volonté populaire. Ce n'est pas tout; par mille prévenances, le ministre capte ses auditeurs, il rend visite à leurs femmes et à leurs enfans; il doit plaire à tout le monde et ne déplaire à personne. Le fanatisme est sa dernière ressource; il enflamme les passions, il se fait des partisans à force d'éloquence et de ferveur exagérée : il s'arme de l'autorité d'un chef de secte, précisément comme un démocrate se fie à l'influence contagieuse de ses haran-

gues, et cherche un point d'appui dans les passions qu'il suscite. N'apercevez-vous pas le lien secret et étroit qui unit d'une part les idées d'indépendance politique, d'une autre celles d'indépendance religieuse?

Dans la plupart des congrégations dissidentes, la contribution volontaire des ouailles est le seul moyen de subsistance des pasteurs. Les méthodistes Wesleyens qui forment une masse considérable, et qui sont beaucoup moins hostiles que leurs confrères à la religion anglicane, ont adopté un mode financier moins dangereux : la conférence (c'est ainsi que se nomme le conseil) est chargée de répartir les dons émanés de la munificence des sectaires. Ce n'est plus tout-à-fait de la démocratie, mais seulement une espèce d'aristocratie élective. La conférence nomme les prédicateurs, et les rétribue. Comme ils ne sont plus ni les salariés d'une congrégation ni ses élus, ils conservent une partie de leur indépendance. La secte méthodiste, beaucoup plus fortement constituée que toutes les autres, et qui doit cette organisation à la tète puissante de Wesley, son fondateur, ne professe pas pour les Philistins, pour le reste du monde, cette horreur superstitieuse qui anime en général tous les dissidens.

Cette morgue que les étrangers reprochent à l'Angleterre, ce pédantisme bizarre, qui souvent a fait parmi nous, de la vertu une caricature et de la piété une parodie, doivent leur naissance et leur développement spécial aux sectes dissidentes. Ce génie rogue, sauvage, indépendant, qui date de Cromwell, et qui s'est perpétué de père en fils, est loin d'être effacé aujourd'hui. On en conserve avec soin la tradition sainte; elle est venue se mèler aux théories radicales et les renforcer. « Mon père, dit dans ses Mémoires un dissident qui vit encore, était un marchand drapier de Southwark, aussi fier de trouver dans

sa généalogie les noms de quelques régicides et puritains, que le plus fier aristocrate de compter un chevalier des croisades parmi ses ancêtres paternels. Ma mère n'était pas d'une moins bonne noblesse puritaine : tous nos amis, toutes nos relations, partageaient les mêmes idées. Non seulement nous n'allions pas au spectacle, que nous regardions comme la maison du diable ; mais quand nos affaires nous mettaient en contact avec quelque membre de l'église établie, il nous semblait que nous traitions avec une nation étrangère. Je fus élevé dans la persuasion que rien de moral, rien de pur, rien d'estimable, ne pouvait exister hors du cercle de ma petite église. Nous ne lisions que les livres de notre secte. Le *monde* (comme nous l'appelions), nous était en horreur, et nos rapprochemens avec lui étaient à la fois pour nous une affaire de nécessité et de dégoût. Notre maison, comme la plupart des maisons puritaines, était moins une famille, dans l'acception ordinaire du mot, qu'un couvent séculier. De là, une extrême intolérance et un défaut de charité qui endurcissaient notre ame, et la rendaient insensible à tous les malheurs de nos frères. De là, une espèce de patriotisme étroit qui s'allie merveilleusement avec ce que l'on a coutume de nommer les vertus républicaines. Les amusemens du dimanche étaient pour nous des abominations exécrables. Si nous apprenions que, dans une partie de plaisir sur la Tamise, plusieurs personnes avaient été noyées, un tel accident nous causait de la joie ; nous applaudissions à la vengeance de Dieu. Souvent aussi les défaites du gouvernement nous causaient de l'allégresse. Le roi était puni à juste titre, selon nous, de la persécution à laquelle on nous soumettait, et des priviléges dont nous étions privés. »

Telles sont les confessions échappées à un homme de

la petite église. Le progrès de la civilisation, la diffusion des lumières, semblaient devoir corriger ces sentimens étroits et haineux, et mêler un libéralisme plus éclairé aux haines invétérées de la démocratie puritaine. Mais non : plus les sectes se subdivisent, plus elles affichent d'animosité contre les sectes rivales ; chaque fraction se tient isolée et trace entre elle et le reste du monde une infranchissable barrière. Il n'y a pas d'église dissidente, si mesquine qu'elle soit, qui n'ait son journal et sa revue, chargés d'aigrir et d'ameuter les passions, d'effacer la charité du cœur des hommes, et de prouver mathématiquement que hors de telle ou telle sphère religieuse il n'y a point de salut à espérer. Chaque congrégation a son *index expurgatorius* et son inquisition plus sévère que celle d'Espagne. Quel parti la société en général peut-elle tirer de tous ces groupes distincts et détachés, masses incohérentes et hostiles, qui se repoussent par leurs aspérités mutuelles, et qui se trouvent sans cesse en collision? De quelle utilité peut être cet isolement haineux? Le véritable esprit du christianisme, l'esprit d'amour et de charité n'est-il pas profondément blessé par un tel état de choses ; et le corps politique ne doit-il pas recevoir le contre-coup de toutes ces petites armées dissidentes qui n'ont qu'un seul sentiment commun, leur hostilité contre la masse?

Les États-Unis, qui doivent toute leur moralité religieuse au puritanisme, subissent déjà les conséquences du principe qui les a civilisés. Le docteur Lorimer vient de publier un excellent ouvrage dans lequel il examine avec beaucoup de détail la situation religieuse et morale des États-Unis : « Là, dit-il, selon le principe des puritains et leur théorie avouée, le ministre est payé, non par l'état, mais par la congrégation. Il en résulte que la

situation des ministres de l'Evangile est tout-à-fait précaire. Le plus célèbre des ministres américains, le docteur Dwight convient que le salaire sur lequel peut compter un prédicateur, excepté dans une très-grande ville d'Amérique, est incertain et mobile comme le vent. Souvent son salaire est inférieur à celui du journalier. Dans la plupart des paroisses de campagne, le prêtre est fermier, et fait travailler toute sa famille à la terre. Il n'arrive jamais que pendant deux années de suite il soit suffisamment rétribué. » Telle est la situation du clergé, dans un pays où l'esprit religieux a conservé toute sa gravité, toute sa ferveur, dans le seul pays du monde qui ait encore ses corybantes et qui ait mêlé à la pure inspiration chrétienne l'ardeur des rites orgiaques de l'antiquité. Sans doute ces phénomènes qui affligent le voyageur et le chrétien, les *Revivals* et les *Campmeetings*, trouvent leur excuse dans l'état social de l'Amérique actuelle, et dans la phase de civilisation où elle se meut. On ne doit pas attendre un culte sévère et calme de ces populations nomades répandues sur de grands espaces, privées de secours spirituels pendant la majeure partie de l'année, et se livrant à leurs sentimens de piété, par explosion, par accès fébrile, mais non par habitude ou par devoir. Cependant, il paraît certain que l'influence purifiante du christianisme n'est pas encore venue planer sur un tiers des États-Unis; que souvent le ministre du culte se trouve livré à un état de dénuement presque absolu, et que les prêtres des différentes confessions sont obligés d'avoir recours aux supercheries les plus coupables ou aux ardentes prédications du fanatisme pour obtenir sur leur congrégation, et spécialement sur les femmes, le pouvoir que la société ne leur accorde pas et dont leur pauvreté les éloigne.

Les cardinaux de Rome, leur pourpre insolente, leur pouvoir exagéré, leurs vices sans frein ont appelé et justifié la réforme. Aujourd'hui les radicaux n'ont pas assez d'anathèmes contre la richesse des évêques anglais, leur morgue intolérante et leurs prétentions hautaines (1). On a voulu y remédier, en statuant que la rétribution du ministre dépendrait toujours de son troupeau. Qu'a-t-on gagné ? Les observations précédentes nous l'apprennent : éloignez les institutions humaines d'un abus quelconque, vous les verrez bientôt se précipiter dans

(1) Note de l'éd. Nos lecteurs se rappelleront sans doute le curieux article que nous avons publié dans la 8e livr. de la 2e série (février 1831) sur la *Richesse du Clergé de la Grande-Bretagne*, article consciencieux qui avait été rédigé en dehors de toute influence, et d'après lequel il était clairement démontré que le revenu du clergé de l'église anglicane ne pouvait pas être au-dessous de 9,459,565 liv. sterl. (236,489,125 fr.). Depuis, plusieurs publications intéressées ont combattu ce chiffre sans fournir toutefois des preuves assez concluantes pour en détruire la véracité. Aujourd'hui encore le clergé, dans ses *rapports officiels*, n'accuse qu'un chiffre bien inférieur à celui que nous avons constaté d'après les propres recherches du docteur Lushington. Ainsi, voici quelle est la moyenne du revenu net pris sur quatre années que le rapport attribue aux six siéges les plus importans :

	Liv. st.	Francs.
Archevêque de Cantorbéry.	19,182	479,550
Archevêque d'York..	12,629	315,725
Évêque de Londres.	13,999	349.975
Évêque de Winchester.	11,151	278 775
Évêque d'Ély.	11,105	277 625
Évêque de Durham.	10,866	271,650

Quand bien même ce chiffre serait rigoureusement exact, on voit que le revenu de ces prélats est encore très-honorable ; celui des vingt-quatre évêchés de l'Angleterre et du Pays de Galles s'élève ensemble à 157,731 liv. sterl. (3,943,275 fr.)

l'abus contraire. Au lieu de ces cardinaux-princes, salariés par l'état, avec leurs chevaux et leurs maîtresses, voici des prêtres en haillons, tendant la main à ceux qu'ils instruisent; les uns débitant des pamphlets inflammatoires, les autres servant les passions à la mode, tous dépendans et esclaves; quelques-uns courant les places publiques et prostituant la religion dans les carrefours; quelques-uns encore se faisant les menteurs de je ne sais quelles bacchanales dévotes, aussi éloignées de l'esprit chrétien que l'ivresse des thériakis ou la danse des derviches.

L'église catholique d'Irlande est soumise aux mêmes circonstances politiques que subissent les protestans *dissenters*. Comme ces derniers, les prêtres catholiques irlandais ne vivent que des contributions volontaires de leur troupeau. Mais ne croyez pas que le résultat d'une position identique en apparence soit le même pour les uns et pour les autres. Salarié de sa congrégation, le ministre dissident est esclave; salarié par la sienne, le prêtre d'Irlande est roi. Il s'est associé à toutes les passions populaires; il ne manque ni de courage ni d'éloquence; il a soif de pouvoir; aucun lien ne l'attache au gouvernement; il est essentiellement agitateur, et se prête d'avance à toutes les fantaisies de la populace qu'il paraît conduire. Rien n'est plus digne d'attention que ce pays pauvre et enthousiaste, où tout est problème et mystère, phénomène et anomalie. Le prêtre ne veut pas échanger son pouvoir moral contre la pension que le gouvernement anglais lui offre; et le peuple, qui, avec un peu plus de tranquillité et d'union, pourrait tirer parti du sol et faire prospérer son industrie, préfère à ces avantages matériels l'agitation héréditaire qui le condamne à la détresse.

L'imagination domine l'Irlande, une des contrées les

plus humides et les plus septentrionales de l'Europe, mais habitée par une race que le sang oriental anime toujours. Il faut entendre les prêtres catholiques prêcher devant ce peuple en lambeaux, lui prouver qu'il est roi dans sa misère, qu'il est grand dans son ignorance, qu'il est sublime dans son abaissement, l'élever au-dessus des trônes, le doter d'une souveraineté idéale, le couronner d'une auréole de mots sonores, envelopper ses haillons d'une majesté poétique et d'une pourpre imaginaire. Nous avons sous les yeux un pamphlet publié par un prêtre irlandais catholique, M. Croly; le style en est nerveux, ardent, presque sauvage; il s'exprime avec une sincérité rude, mais digne d'éloges, sur la situation de son malheureux pays. Il prévoit et flétrit le résultat de l'alliance singulière et nouvelle qui s'y forme entre le catholicisme et la démocratie.

« Assurément les prêtres catholiques irlandais ont beaucoup souffert, dit-il; mais comme ils se vengent! toute la population est à leur merci. Cette population, qui tient les cordons de la bourse, ne les ouvre que pour eux. Si quelques prêtres veulent s'opposer à l'agitation, si leur théorie personnelle contrarie les projets des agitateurs, ils n'osent pas lutter contre le torrent et proclamer hautement leur opinion. Malheur à celui qui n'est pas de l'avis du peuple, dans une contrée où le peuple dispose des deniers publics! Le clergé irlandais en masse est tout puissant. Le prêtre qui marcherait seul se trouverait exposé aux persécutions les plus horribles. La faim a donc influé étrangement sur les déterminations du clergé d'Irlande. Le curé qui, libre d'agir selon sa conscience, aurait prêché la subordination et la paix a été forcé de transformer son église en sanctuaire de sédition, sa chaire en tribune démocratique; il a blessé la probité de la manière

la plus grave. L'argent payé par les catholiques pour l'entretien des églises et la subsistance des prêtres n'a pas été fidèlement réparti. Chacun tirant à soi, chacun essayant de se faire la part la plus large possible; on a vu naître une dégoûtante lutte entre tous ces hommes d'église dont aucun réglement positif ne fixait les droits légaux. Duplicité, artifice, déloyauté: du vicaire au curé, du curé au prêtre de paroisse, d'égal à égal; une rivalité odieuse de fraude et de violence s'est établie et a passé en usage; les plus honnêtes ont été dupes. Les sacremens, conférés au peuple à prix d'argent, sont devenus les objets d'une épouvantable simonie, d'un trafic honteux. » M. Croly donne les détails les plus circonstanciés à ce sujet. Près du lit du mourant ou du mort, on marchande l'extrême-onction; elle s'achète et se paie, sous le toit du misérable, au milieu des lamentations de la famille; souvent le ministre se fait solder d'avance!

A la fois catholique par habitude, et attachée aux cérémonies symboliques et extérieures par la tendance de son génie poétique, la population de l'Irlande préférerait tous les malheurs à la privation absolue de ces cérémonies et de ces sacremens. Dieu sait combien on abuse de cette disposition, et combien, proportionnellement à la fortune des prolétaires irlandais, on leur fait payer cher ce qu'ils estiment à si haut prix! Souvent, faute d'argent, on leur refuse le baptême. « J'ai vu des femmes, dit M. Croly, pleurer amèrement, parce que le prêtre avait refusé de venir les purifier après leurs couches; cette *purification* par l'aspersion de l'eau bénite est une cérémonie que le peuple regarde comme très-nécessaire. Il en est de même quant aux mariages : dès que les parens et les jeunes gens sont d'accord, on envoie chercher le prêtre; il vient, il fait son prix, et le propose aussi élevé que possible; la plu-

part du tems, il s'en va mécontent de ses ouailles et les laisse très-courroucées contre lui. Sa fureur s'exhale en invectives auxquelles des invectives répondent ; la violence irlandaise se donne carrière ; les plus dévots prennent part pour le ministre du seigneur ; on finit par se battre, et c'est ainsi que se prépare l'administration d'un sacrement. Ces altercations scandaleuses se renouvellent à propos de la confession, de l'absolution et même de l'eucharistie ; comme le peuple croit qu'il s'agit toujours de payer, il ne manque pas de croire qu'il achète l'absolution. Vous n'ôteriez jamais de l'esprit du paysan irlandais la persuasion qu'il est volé lorsqu'un prêtre catholique refuse de l'absoudre ou de l'admettre à la sainte table ; il a payé, il veut sa marchandise. »

Tels sont les inconvéniens graves inhérens à la situation d'un clergé hostile au gouvernement et non rétribué par lui. Plus la sédition fait de progrès, plus il voit son pouvoir grandir. C'est à lui que M. Croly, l'éloquent prêtre que nous avons déjà cité, s'adresse en ces termes pleins d'énergie : « Qu'avez-vous fait de la religion, prêtres d'Irlande ? n'est-elle pas entre vos mains un instrument d'agitation, un levier de parti ? n'avez-vous pas irrité, suscité les violences, aigri les cœurs ? vos églises ne sont-elles pas des clubs ? le fiel et la haine n'ont-ils pas coulé de vos bouches consacrées ? que sont devenus et l'Evangile et les Canons de l'église ? Au lieu de ramener cette tourbe furieuse aux véritables doctrines de la loi sainte, n'avez-vous pas plié la loi sainte aux caprices de la foule ? Vous dites que la plèbe doit gouverner le monde ? Vous affirmez que l'Evangile est démocratique ? Eh bien, chargez-vous donc de l'éducation morale de ce peuple qui doit être roi ! c'est une grande tâche. Gouverner, est le métier des sages et des habiles ; à peine les plus sages et les

plus habiles réussissent-ils à manier ces difficiles ressorts; élevez le peuple, dépouillez-le de ses notions puériles, enlevez-lui ses langes, les langes de ses préjugés, de ses haines, de ses folies, de son ignorance, de sa superstition; donnez de la vigueur et de l'élévation à ces esprits faibles, rampans, avilis. De féroces et de sauvages qu'ils sont, rendez-les amis de l'ordre, de la vertu, de la paix; renouvelez, retrempez, rafraîchissez des ames chrétiennes qui vous sont confiées, et qui n'ont soif aujourd'hui que de sang et de désordre. Quand elles auront subi cette réforme, elles pourront gouverner, imposer au gouvernement, régner, être souveraines. Mais jusqu'à cette époque, si vous profitez de leurs vices, que vous exploitiez leurs erreurs, que vous triomphiez de leur anarchie; malheur, malheur à vous! »

Les abus engendrent les abus: de l'intolérance naît la fureur, et l'esclave est toujours prêt à devenir tyran. Si les catholiques d'Irlande exercent sur l'Angleterre l'influence désastreuse que nous venons d'indiquer, avouons que leur position a long-tems été celle de martyrs et de victimes. Ils exercent une vengeance, une vengeance fatale. Si les dissidens sont devenus les pères et les fondateurs du radicalisme moderne, ils ont acheté bien cher le droit de nous punir. On sait de quel poids les ont écrasés successivement toutes les lois de l'ancienne Angleterre. Il n'y a pas quinze ans, les actes du test et des corporations les rejetaient en dehors de tous les droits civils, de tous les priviléges de citoyens; aujourd'hui même, quelques traces flagrantes de cette ancienne oppression subsistent encore. Les dissidens ne sont pas admis dans les universités, et il faut connaître l'Angleterre pour savoir ce que signifie cette admission. Vous ne passez pour savant, pour gentilhomme, vous n'êtes

habile à certains emplois, vous n'avez droit à la confiance de vos concitoyens comme avocat, orateur, jurisconsulte que si vous sortez des universités. L'église établie refuse d'admettre la légalité des mariages entre les dissidens des deux sexes, mariages qu'elle n'a pas consacrés. Un dissident n'est pas enseveli dans le cimetière des églises paroissiales; la terre sainte lui est refusée. Enfin, on le force de payer sa part des taxes ecclésiastiques et de concourir au maintien, à l'ornement, à l'entretien de ces établissemens qu'il abhorre. Tels sont les principaux griefs que font valoir les dissidens. Voilà les sujets de plaintes que répètent sans cesse, que commentent avec énergie les publications libérales. Autrefois ces griefs étaient en bien plus grand nombre, la situation des dissidens était bien plus critique. Ils ne songeaient même pas à réclamer.

Où sont les tems de persécution et d'opprobre qui imposaient à tous les citoyens une foi uniforme? ces tems malheureux où l'esprit d'intolérance régnait même dans le peuple; où catholiques et dissidens étaient enveloppés de la même haine universelle; où Guillaume III avait peine à contraindre ses sujets et à leur imposer la tolérance? Harassés, méprisés, chassés des emplois publics, les dissidens n'ont pas cessé de lutter, ils ont toujours gagné du terrain, et ils semblent prêts aujourd'hui à conquérir tous les priviléges qu'on leur refuse depuis deux siècles. Ce ne sont plus eux qui demandent grâce à l'église établie; c'est l'église établie qui leur demande grâce. Elle ne songe plus à repousser leur requête, mais seulement à régler le mode que l'on doit employer pour leur accorder ce qu'ils demandent. Déjà l'organe des torys, le *Quarterly Review*, s'est rendu (après de longs combats,

il est vrai), aux objections puissantes de ses adversaires. Il a fait amende honorable; il est convenu de la justice de leurs réclamations, de la nécessité d'y faire droit.

Cet événement de la plus grande importance, et qui, même sous le ministère de Wellington, ne pouvait se faire attendre long-tems, complétera le triomphe des sectes dissidentes. De grands problèmes resteront à résoudre. Quelle sera l'application des lois nouvelles quant aux catholiques irlandais dont la position est analogue à celle des dissidens; et comment, dans notre système financier, les anciens impôts supportés par les dissidens se transformeront-ils pour faire place à un nouveau mode de taxation? L'inégalité qui subsiste depuis long-tems entre les *dissenters* et les autres classes de citoyens étant une fois reconnue injuste et condamnable, quelle position nouvelle va leur être assignée par les partisans d'un nouvel ordre de choses? Examinons pied à pied les réclamations des sectes dissidentes, les concessions que les torys sont prêts à leur faire, et les effets qui doivent en résulter.

Les dissidens paient la taxe des églises : « c'est, disent leurs adversaires, une taxe qui subsiste depuis un tems immémorial et qui n'est pas personnelle; une taxe sur la propriété qui n'est pas plus arbitraire que celle des pauvres et celle des grandes routes. Elle entre en ligne de compte dans les mutations de propriétés, dans les ventes et dans les achats. » Tout ce raisonnement est sophistique; forcer les dissidens à faire vivre les prêtres d'une communion qu'ils détestent, à réparer des églises dans lesquelles ils n'entrent jamais: l'injustice est criante. D'ailleurs la perception de cet impôt est si mal réglée en Angleterre, il est si difficile d'en distribuer la réparti-

tion, tant de passions se soulèvent pour le protéger ou pour le combattre, il expose le clergé à des haines si vives, qu'on doit en désirer la réforme complète.

Lord Althorp a présenté un bill tendant à ce que l'entretien des églises fût prélevé sur la masse totale du revenu public. Les dissidens se sont récriés, prétendant que cette contribution indirecte n'en pèserait pas moins sur eux et conserverait son caractère d'iniquité. En effet, grever le revenu public qui pèse également sur tous les citoyens, c'est faire supporter l'impôt aux dissidens comme aux membres de l'église établie ; mais la question se compliquait par la proposition de lord Althorp qui voulait assigner à cette destination 250,000 liv. st. prélevées sur l'impôt territorial. Ce dernier impôt est supporté par les propriétaires : classe qui compte dans son sein très-peu de dissidens. Ajoutons que ce qu'on appelle taxe ecclésiastique comprend beaucoup de dépenses spéciales qui intéressent, non seulement l'église, mais la paroisse entière. Ainsi, les frais d'incendie, les pompes et les pompiers, les cloches et la réparation des horloges, et une multitude d'autres frais relatifs à toute la paroisse, sont imputés aujourd'hui à la taxe ecclésiastique. C'est elle qui paie les clercs. Une grande réforme devrait avoir lieu dans toute cette organisation. Il serait juste que la paroisse entière payât toutes les dépenses qui l'intéressent comme communauté unie par les liens du voisinage, et qui n'intéressent en rien le service de l'église ; il serait juste que les frais de musique, de décoration, fussent payés par les fidèles de chaque congrégation ou par une souscription volontaire qu'ils s'imposeraient ; enfin, les membres de l'église établie supporteraient les autres dépenses. De cette façon, les dissidens n'auraient plus à se plaindre.

Leur second grief nous semble moins fondé. Ils se plai-

gnent qu'on refuse de les ensevelir en terre sainte. Ils voudraient que leurs propres ministres fussent chargés de ce soin, et ils soutiennent que la taxe ecclésiastique, étant payée par eux, et servant à défrayer tout ce qui concerne l'enterrement des fidèles, leur donne droit à profiter du terrain que la paroisse assigne à ses membres. En effet, toutes les fois qu'un dissident meurt, on est obligé de l'ensevelir dans un terrain à part, acheté quelquefois fort cher par sa congrégation. Triste sujet de réflexion que cette hostilité religieuse qui se perpétue après la mort! Le problème n'est pas facile à résoudre. Supposez que les ministres dissidens aient le droit d'ensevelir leurs morts dans un cimetière commun; il y aura contact, et presque toujours collision entre le prêtre anglican et le prêtre des sectes opposées. On obvierait peut-être à ces inconvéniens en fixant d'une manière légale la valeur du terrain funéraire que les dissidens pourraient acheter, valeur aujourd'hui flottante selon les lieux et les paroisses.

L'enregistrement des naissances et des morts s'opère dans la Grande-Bretagne d'une manière très-irrégulière. Comme les registres de paroisse ne comprennent que les membres de l'église établie, les dissidens se trouvent privés de preuves légales qui puissent servir de témoignages devant les tribunaux; énorme inconvénient. « Pourquoi n'avons-nous pas de droits civils, demandent-ils? Les israélites étaient moins maltraités sous le moyen-âge. Comment transmettre nos propriétés? comment assurer la légalité de nos héritages? Nous sommes en dehors de la société, et nous ne nous soutenons que par artifice. » Le remède est facile : qu'un registre civil soit ouvert comme en France; et que le registre de paroisse subsiste pour les membres de l'église anglicane. Que l'enregistrement civil soit le seul titre valable devant

la loi, et que, sans priver la naissance et la mort de leur consécration religieuse, les droits de tous soient assurés.

On a lieu de s'étonner que d'aussi graves abus aient subsisté dans un pays où tant d'idées politiques ont été remuées depuis deux cents ans. La quatrième réclamation des dissidens n'est pas moins importante. Leur mariage n'est pas reconnu comme légal. Par quelle iniquité un corps aussi important et qui forme une nation dans la nation est-il réduit à vivre hors la loi? Ce malheur résulte, non d'une injustice préméditée, mais de l'esprit du moyen-âge qui s'est perpétué dans nos institutions. Le mariage étant considéré comme un sacrement, on ne peut exiger ni que les catholiques admettent la validité du mariage protestant, soumis à des articles de foi repoussés par les catholiques, ni que l'église anglicane consacre l'union matrimoniale des dissidens. Les rites du mariage exercent trop d'influence sur le bien-être de la société, les unions clandestines sont trop fatales à la paix des familles, pour que le législateur ne soumette pas toute union entre les deux sexes à une sanction forte et puissante. Donnez la liberté de conscience, mais ne désorganisez pas la société.

Par quel moyen légaliser les mariages des dissidens en Angleterre? établirez-vous en principe que toutes les chapelles dissidentes pourront servir à la célébration, et que tous les ministres dissidens pourront bénir les époux? Mais qu'est-ce qu'un ministre dissident? un homme qui se présente devant le magistrat, paie un schelling et prononce quelques paroles? Qu'est-ce qu'une chapelle dissidente? une échoppe, une étable, le coin d'une borne, le premier endroit venu. Nous retrouvons encore ici les tristes effets d'un principe admirable, les dernières conséquences de l'individualisme protestant. Grâce à ce droit accordé à tout le monde de devenir prêtre, le premier

fripon se mettra à recevoir un schelling pour marier tous ceux qui se présenteront à lui, et fera une spéculation de la matrimoniomanie. Certaines congrégations, certains emplacemens, jouiront-ils exclusivement du droit de consacrer les mariages? mais on criera que la liberté est violée. Où posera-t-on la limite? Vous accordez ce droit à une congrégation de deux cents personnes, l'ôterez-vous à une congrégation de cent personnes? Si la présence de vingt fidèles rend un mariage valable, pourquoi la présence de dix-neuf fidèles serait-elle insuffisante? Exigera-t-on que les dissidens achètent une licence de mariage? ce sera une iniquité aux yeux des pauvres. Enfin, publiera-t-on les bans des mariés comme c'est la coutume en France? mais où les publiera-t-on? dans l'église de la paroisse que le dissident a tout-à-fait abandonnée, et où son nom est inconnu? Forcera-t-on le ministre anglican à lire les noms des époux dissidens, et à se charger d'une partie seulement de cette cérémonie qu'on ne daigne pas lui confier tout entière? Sera-ce dans la chapelle dissidente? mais dans quelle chapelle? et devant combien de personnes?

Voilà des inconvéniens sans nombre, une législation hérissée d'obstacles. Tous ces embarras viennent de la confusion que l'on a toujours établie entre le mariage civil et le mariage ecclésiastique. Le *Quarterly Review* lui-même convient qu'il est absolument nécessaire de séparer avec grand soin le contrat civil du contrat religieux, et d'arriver à la situation de la France. Que les époux ajoutent à la légalité du mariage civil les cérémonies religieuses qui leur sembleront préférables, et que la publication des bans soit pour tous une cérémonie civile et indispensable.

Dans peu de tems ces diverses concessions seront faites

aux dissidens; leur dernière réclamation relative à l'admission dans les universités offre une difficulté grave. Tout l'ascendant moral appartient aux universités d'Oxford, d'Eton et de Cambridge; c'est là qu'on prend ses degrés; ce sont les échelons nécessaires de toute existence libérale. Exclus des universités, les dissidens le sont aussi de la plupart des postes importans; mais comment forcer les chefs des universités anglicanes à recevoir sous leur toit des jeunes gens d'une foi différente? Comment donner une éducation uniforme à ceux qui appartiennent à des communions opposées, si le préjugé public milite en faveur des universités établies; et si ces universités sont aujourd'hui les foyers les plus ardens de la communion anglicane, comment l'empêcher? La loi ne peut que détruire tous les obstacles opposés par l'ancienne jurisprudence à ce que les dissidens jouissent complétement des droits de citoyen. C'est au tems, au cours des mœurs et aux habitudes qu'il appartient de faire le reste.

La longue hostilité des sectes dissidentes est donc sur le point de triompher, du moins en partie : car la nécessité des concessions que nous avons indiquées n'est plus l'objet d'un doute; c'est l'église établie dont le sort devient problématique; son énorme richesse, ses droits acquis, ses hautes prétentions, les bénéfices dont elle dispose, ont armé contre elle toute la colère des démocrates, tous les efforts des publications radicales.

Il y a long-tems que les plaies secrètes ou patentes de l'église ont été révélées : occupons-nous de sa situation en hommes politiques, non en déclamateurs. Les vices qu'on lui reproche sont inséparables de l'humanité. Personne ne peut s'attendre à ce que, dans un corps composé de plus de dix mille membres, il n'y ait ni faiblesses ni erreurs; à ce que le talent et la capacité s'y présentent

exclusivement? L'ambition temporelle, l'indolence, l'avarice, la cupidité, les vues étroites, la superstition, la lâcheté, auront part aux décisions et aux actes des hommes dès qu'ils se réunissent. Pourquoi s'égarer toujours dans le royaume d'utopie? Tous les ecclésiastiques devraient être, nous ne l'ignorons pas, les amis des pauvres et les distributeurs des aumônes des riches, l'anneau intermédiaire qui réunit toutes les classes de la société : mais tous les soldats d'une armée ne sont pas courageux, ni tous les artistes, hommes de génie. Attaquer la propriété de l'église anglicane comme les radicaux le désireraient, détruire les dotations faites en faveur de l'église, ce serait un très-mauvais moyen de pacifier l'état. Les dissidens ont aussi des dotations : devra-t-on les annuler? Faudra-t-il qu'un grand acte d'amortissement proscrive à l'avenir les dons que l'on pourrait faire au clergé, et déclare nulles toutes les concessions qui lui ont été accordées?

Un tel mépris pour la propriété serait regardé comme la plus abominable des injustices. D'ailleurs le trésor public tirerait peu d'avantages de cette confiscation. Un chancelier de l'échiquier aurait beau lancer dans le public des assignats hypothéqués sur les propriétés de l'église; ce serait un secours bien temporaire et bien faible. Plus de dîme : le revenu du propriétaire s'accroît d'autant; plus de glèbe : elle enrichit la propriété du lord. L'église n'est qu'une ruine pittoresque et vénérable; le presbytère est occupé par quelque marchand retiré. Vous cherchez inutilement dans le petit village cet individu isolé, qu'une éducation distinguée rapproche des hautes classes, et que les devoirs de son état enchaînent aux classes inférieures, cet ecclésiastique qui souvent appartient à une famille noble et qui sacrifie les espérances

de son avenir, les jouissances de son ambition, les plaisirs du monde à une vocation plus paisible. Dans beaucoup de bourgs d'Angleterre, l'homme d'église rend au public, en aumônes et en charités, cinq fois plus qu'il ne reçoit de l'église. Quelques jeunes gens riches embrassent avec zèle la profession ecclésiastique. A cette classe appartiennent les ménages les plus heureux, les familles les plus florissantes, les maisons les plus agréables de l'Angleterre. « Je ne sais, disent les torys, si l'Angleterre aura beaucoup à se féliciter, quand, au lieu du presbytère, on verra s'établir un groupe de mauvaises huttes, habitées par les chefs de trente congrégations rivales, tous pauvres, tous ennemis, essayant de se supplanter et de se détruire mutuellement. Occupés d'arracher une subsistance précaire à une congrégation toujours mobile, capricieuse et exigeante, ils n'exerceront qu'une influence délétère sur la population qui les environnera. »

Si l'église d'Angleterre a besoin d'une réforme plus étendue, c'est à elle qu'il appartient de l'opérer elle-même. Laissons-la donc accomplir son œuvre ; les bons citoyens feront des vœux pour que les abus introduits dans la manière de conférer les bénéfices soient efficacement corrigés ; mais personne ne prétendra que l'état ait le droit de faire subir à l'église une spoliation qui serait reconnue infâme, si le dernier des citoyens en était victime. Je ne parle pas de la question des dîmes, question tout-à-fait en dehors du sujet que je traite, et qui soulève les plus ardentes passions. Quelques personnes voudraient que tous les bénéfices fussent réduits à la même valeur. L'immense bouleversement qu'une telle opération exigerait serait un mal bien plus à craindre que le mal auquel on voudrait obvier. D'après un calcul exact, la somme totale du revenu ecclésiastique de l'Angleterre donnerait une rente de 326 liv.

sterling à chaque ministre, si une répartition complétement égale avait lieu. Le grand nombre de ministres pauvres qui pullulent dans la communion anglicane sont un objet de commisération et de plainte : mais comment prévenir ce malheur? comment empêcher beaucoup de jeunes gens sans fortune de se jeter dans une carrière honorée? Quelques-uns du moins arrivent à l'aisance, et peuvent se marier sans danger, sans imprudence. Si l'on opérait la révolution dont parlent les réformateurs, vous verriez une foule de ministres indigens et pères de famille déplorer amèrement l'égalité de leur misère, de leur misère sans espoir.

L'église anglicane occupe aujourd'hui une place importante dans le mouvement de notre politique. Outre les dissidens qui la traitent en mortelle ennemie, elle a pour adversaires les réformateurs, un grand nombre de whigs, et pour dangereux amis ces gens d'église qui ne permettent pas à l'enquête publique de pénétrer dans le mystère intérieur de leur organisation. La résistance de ces derniers est inutile et périlleuse. Quant au renversement complet de l'église anglicane, certes, la maison de Brunswick y regardera à deux fois avant de détruire cet appui solide, cette masse dévouée aux priviléges de la couronne, ce corps vénéré qui détrôna Jacques II, et fit régner Guillaume III à sa place.

Chaque jour, cependant, de nouvelles attaques ébranlent une existence qui paraissait admirablement consolidée; de grands cris se sont élevés contre les deux principaux abus dont le clergé s'est rendu coupable : la nonrésidence et la pluralité des bénéfices. On voudrait imposer aux ministres la loi sévère d'une résidence constante dans leur diocèse, et la nécessité de ne posséder qu'un seul bénéfice. Un membre de l'église, le docteur Burton, a

proposé une taxe que l'on prélèverait sur les bénéfices riches, en faveur des curés pauvres. De manière ou d'autre, la réforme est imminente, et déjà chancelle ce pilier jadis inébranlable de la couronne, déjà l'on parle d'enlever aux évêques leur droit de pairie. Cette aristocratie respectée, en faveur de laquelle s'élèvent de grands talens et une antique vénération, soutiendra vigoureusement, mais peut-être inutilement, la lutte qui la menace.

Quant aux dissidens, l'heure du triomphe va bientôt arriver pour eux, et selon toute apparence, ce sera celle de leur mort. Les priviléges qu'on ne pourra s'empêcher de leur accorder les confondront avec la masse des citoyens, et favoriseront cet éparpillement de leurs forces que nous avons signalé plus haut. Tant qu'ils formaient un corps persécuté, ils recueillaient les avantages de cette position singulière. Beaucoup d'intelligences hasardeuses, beaucoup d'ames audacieuses et ardentes adoptaient avec transport un moyen assuré de produire de l'effet. Moitié conviction, moitié charlatanisme, les ministres de ces sectes remplissaient d'œuvres et de prédications bruyantes une vie entourée d'admirations et de calomnies, une vie de sectaires et de chefs de parti. Désormais les sectes dissidentes ont peu de gloire à se promettre. Pour elles l'éclat était dans la lutte.

Que de symptômes réunis indiquent la marche inévitable des institutions anglaises vers un nivellement que l'on devait croire inconciliable avec leurs anciennes maximes! Le ministère whig est débordé par ses anciens amis; O'Connell domine la Chambre; Brougham rivalise avec O'Connell. A côté de ces symptômes, et sur une ligne parallèle, on doit placer les concessions que l'église d'Angleterre va être obligée de faire aux églises dissi-

dentes, et le rang que prendront bientôt, en dépit des torys, ces protestans du protestantisme.

Nous voyons le flot démocratique des opinions dissidentes, après avoir lutté contre le lit rocailleux où nos institutions l'avaient renfermé, se confondre avec le grand fleuve des opinions libérales et radicales. L'œuvre protestante proprement dite se trouve achevée du moment où le *dissenter* prend une place égale et libre au milieu des membres de l'église établie; du moment où le catholique lui-même, ce monstre si redoutable autrefois à la populace anglaise, a reconquis le droit de bourgeoisie. L'indifférentisme se fait jour dans la religion anglicane, et personne ne peut se tromper sur ce symptôme de mort.

La question politique et religieuse est donc totalement déplacée depuis 1688. O'Connell, qui en sa qualité de catholique et d'Irlandais n'aurait pas même été écouté sous Guillaume III, est devenu le membre le plus influent de la Chambre. S'il n'est pas investi du pouvoir nominal, c'est lui et le parti obéissant à ses ordres qui font mouvoir à leur gré la majorité des communes. Maître de deux cents votes, il peut détrôner un ministère quand cela lui plaît. Il dirige une confédération formidable, composée de catholiques, de radicaux, de déistes et d'ambitieux. Il faut que les whigs plient, s'ils veulent subsister. La route est tracée, il est bien difficile de ne pas la suivre. Nous ne doutons pas qu'à l'émancipation des dissidens ne succèdent tour à tour la destruction des dîmes et la réforme du clergé. Puisse le génie protecteur qui a soutenu l'Angleterre au milieu de tant d'orages, et qui de réforme en réforme, de modifications en modifications, a su adapter ses anciennes institutions à ses nouveaux besoins, présider encore aux graves changemens qui s'annoncent! (*New Philosophical Transactions.*)

Sciences Naturelles.

ARBRES FORESTIERS DE L'AMÉRIQUE.

Nos frères d'Amérique ne se montrent pas plus soucieux que nous de conserver les majestueuses forêts qui couvrent encore une grande partie de ce continent. Chaque jour la hache et le feu viennent faire de nouvelles éclaircies dans leurs masses ombreuses; pour le colon comme pour le berger les forêts ne sont qu'un obstacle : chaque arbre, à leurs yeux, est un usurpateur qui envahit leur domaine, et tous les moyens leur semblent bons pourvu qu'ils s'en débarrassent promptement. Le premier soin de l'émigrant, c'est de purger son terrain de ces hôtes incommodes, c'est de faire disparaître du voisinage de sa nouvelle demeure tous les arbres qui s'y trouvent. Pour lui, une hache bien aiguisée est le commencement et la fin de la civilisation. Plus tard, s'il fait quelques plantations pour donner de l'ombrage à sa famille, il ne s'y décide qu'à regret, et ne cède qu'aux instances de sa femme et de ses enfans. Ainsi, des milliers d'arbres disparaissent tous les ans, en pure perte, de la surface du sol : pas un seul dôme de feuillage ne vient ensuite offrir dans les plaines cultivées un asile au voyageur fatigué; plus de rameaux épais qui dessinent leur arcade verdoyante au-dessus des fleuves; la fumée des bateaux à vapeur remplace leur ombre protectrice. Sur les coteaux, vous n'a-

percevez plus ni ces zônes mobiles de verdure qui décoraient autrefois leurs cimes, ni l'Indien couronné de son diadème de plumes, ni ces troupeaux de buffles et de daims qui se frayaient passage, en caravanes bruyantes, à travers les clairières des bois. Chaque jour les traces de la civilisation primitive de ces contrées disparaissent, et partout le ravage et la destruction précèdent la civilisation nouvelle. Des champs, des prairies, des hameaux, des villages, des villes, envahissent ces domaines : le marteau retentit; la scie prépare en criant de nouvelles habitations, et le soir, quand les instrumens du charpentier se reposent et se taisent, l'incendie dévore encore des pans entiers de forêts.

Certes, nous ne voudrions pas que l'Amérique ralentît sa marche progressive; nous ne voudrions pas que, par respect pour ses antiques forêts, l'Union comprimât l'essor de son agriculture et de son industrie; mais nous voudrions du moins qu'elle régularisât ces mouvemens inconsidérés, nous voudrions que le gouvernement, mettant à profit les leçons de la vieille Europe qui a tant souffert du déboisement de ses différentes parties, indiquât aux colons de meilleures méthodes de défrichement, substituât à l'imprévoyance une sage prévision, et ne laissât point dévorer en pure perte toutes les espérances de l'avenir. On ne peut imaginer une industrie plus malfaisante, plus gratuitement destructive que celle du *squatter*, espèce de laboureur nomade, qui établit ses pénates au milieu d'une forêt, abat çà et là les arbres qui le gênent; plante, cultive, moissonne tant que la terre ne lui demande que peu de travail, puis transporte son exploitation ailleurs du moment où il est obligé d'enfoncer plus profondément le soc de sa charrue. Le *yankee*, agriculteur sédentaire, suit à peu près la même marche; aussi

a-t-on constaté dernièrement que plus de 20,000 émigrans belges et suisses s'étaient établis sur des terres de la Virginie et du Maryland, et que leur travail les avait rendues aussi productives que les meilleures terres de l'ouest, quoiqu'elles eussent été abandonnées par les résidens comme hors d'état de produire.

On le conçoit sans peine, un tel système d'exploitation doit promptement occasioner le déboisement des forêts de l'Amérique du Nord ; et cependant il n'est pas de contrée au monde qui ait un plus grand besoin de bois de charpente que l'Union. L'étendue immense de ses côtes, les fleuves gigantesques qui sillonnent son territoire, ses quatre grandes mers méditerranées, l'activité de son commerce extérieur, réclament un nombre prodigieux de navires, et la construction de ces navires exige à son tour une quantité considérable de bois, consommation qui est encore accrue par celle des constructions civiles. Tous les voyageurs qui ont parcouru ces contrées ont remarqué l'imprévoyance des Anglo-Américains, et ce bon gentleman de Walton-Hall, Charles Waterton, qui traversa deux fois l'Atlantique pour aller admirer les forêts du Nouveau-Monde, ne put contenir l'expression de sa douleur en voyant un tel gaspillage.

« Epargnez donc, habitans de l'Amérique, s'écrie-t-il, ces nobles enfans de vos forêts, qui ajoutent tant de charme à vos paysages, qui fournissent des matériaux si divers à votre industrie; ne les abattez pas sans propos; convenablement exploités, ces arbres assureront long-tems votre supériorité parmi les peuples civilisés de l'ancien et du nouveau monde. Puisque la construction d'un seul vaisseau absorbe tout le bois que produisent cinquante acres de terre, hâtez-vous de garantir de la hache du défricheur les arbres de vos forêts, car les navires dépérissent bien plus

rapidement que les arbres ne croissent, et votre marine, toute florissante qu'elle soit, est loin d'avoir atteint son apogée (1). Hâtez-vous, il est tems encore de sauver de la destruction ces puissantes ressources, qu'un siècle ne pourrait remplacer. A mesure que votre population s'accroît, la conservation de vos forêts est une loi plus impérieuse pour vous. Si ces ravages se poursuivent encore, que deviendront vos descendans, lorsque, pressés par millions dans les vallées de l'Ohio, du Mississipi et de la Delaware, ils se trouveront dépourvus de tout ce qui est nécessaire pour faire de nouveaux progrès dans la civilisation? Seraient-ils destinés à s'éteindre comme les races primitives de ce continent, et à laisser incomplet le grand œuvre que vous avez commencé? Non; cela ne peut être.

» Aussi me semble-t-il qu'un instinct admirable guidait les peuples de l'antiquité, lorsque, pour éviter sans doute ces destructions intempestives, ils plaçaient leurs forêts sous la protection des dieux, et chaque arbre sous la tutelle d'une divinité spéciale. Jupiter à Dodone, Apollon à Claros, Esculape à Epidaure, Vulcain sur le mont Etna, Mars dans les environs de Rome, éloignaient de ces lieux consacrés les bûcherons profanes, et, grâce

(1) D'après une enquête faite, en Angleterre, sur les causes du dépérissement prématuré des vaisseaux de guerre, il a été constaté que la construction d'un vaisseau de 74 consommait trois mille charges de bois de chêne. La charge est de 50 pieds cubes et d'un tonnage de 40 pieds. Ce vaisseau nécessite donc deux mille grands arbres de chêne, c'est-à-dire des arbres du poids de deux tonneaux à peu près chacun. Suivant des observations faites à la même époque par le vicomte de Mellevil, les arbres de chêne, pour parvenir à une dimension convenable à la marine, demandent quatre-vingts à cent cinquante ans, selon la qualité du terrain.

à cette sanctification, les forêts passaient presque intactes d'âge en âge. Malheureusement ces traditions ne sont pas venues jusqu'à nous; aujourd'hui, notre loi, notre religion, c'est l'égoïsme. Nous vivons au jour le jour, vrais enfans prodigues. Tout pour le présent, rien pour l'avenir : tel est l'évangile des peuples modernes. Les guerres, les révolutions, l'incurie des gouvernemens, l'indolence des propriétaires, l'insouciance que tous ont mise à remplacer les sujets ruinés par l'âge, et à protéger les jeunes plantations contre l'invasion des bestiaux, ont insensiblement amené la ruine des grandes forêts de l'Europe : prédispositions fâcheuses, et qui se retrouvent non moins intenses dans toute l'étendue du continent américain. »

Il s'en faut que l'Amérique du Sud soit exempte des erreurs que nous avons reprochées à l'Union; partout où l'homme a pénétré, la destruction et le ravage l'accompagnent; et si cette partie du Nouveau-Monde possède dans certaines régions des forêts plus imposantes que celles qui se trouvent sur le territoire de la Confédération anglo-américaine, c'est que l'homme ne les a pas encore atteintes. Dans tous les nouveaux états élevés sur les ruines des possessions espagnoles, subsistent les principes de la *Mesta*, principes malfaisans et absurdes qui ont hâté la destruction des forêts de l'Espagne. Interrogez un propriétaire terrien de la Nouvelle-Grenade ou de la Colombie, son système d'exploitation ne sera pas long à développer : *crianza quita labranza* (1), vous dira-t-il. Le manque de bras, le défaut d'intelligence, l'absence de bons chemins, le forcent à ne s'occuper que de l'élève des bestiaux. Mais, au lieu de créer des prairies artificielles, au lieu de profiter des terrains baignés naturel-

(1) L'élève des bestiaux dispense de toute autre occupation.

lement par les fleuves, on a mieux aimé laisser les troupeaux errer à l'aventure dans les *estancias* et les *potreros*. Dans ces espaces sans limites, le *peon* et le *gaucho* règnent en despotes, et Dieu sait comment ils exercent leur autorité sans contrôle. « La plus affreuse désolation plane sur ces lieux, dit le capitaine Wollis, qui a récemment visité une grande partie de l'Amérique méridionale ; sans cesse à vos regards s'offrent des pans entiers de forêts dévorés par l'incendie, des troncs d'arbres renversés qui arrêtent le cours des fleuves et qui les convertissent en marais putrides ; puis des portions de terrain sans végétation, car la dent des bestiaux achève ce que l'homme n'a fait que commencer. Imaginez tout ce que l'instinct de la destruction a pu suggérer de plus affreux, et vous aurez un tableau bien affaibli de la tristesse qu'offrent ces lieux, malgré la belle végétation qui les entoure. »

Ainsi, les deux civilisations qui régissent le Nouveau-Monde, quoique obéissant à une impulsion différente, produisent des résultats identiques. L'Américain du Nord se débarrasse des forêts pour agrandir son exploitation, l'Américain du Sud souffre au contraire qu'on les détruise pour vivre dans l'indolence et l'oisiveté : régime vicieux et d'autant plus déplorable aujourd'hui que la communauté des peuples s'établit et se resserre davantage. Personne ne l'ignore, un pays ne peut s'enrichir ni s'appauvrir aux dépens ou au profit d'un autre pays : la réaction est rapide et se fait bientôt sentir d'un hémisphère à l'autre. Si une nation néglige les richesses que la nature a mises à sa disposition, cette négligence nuit également aux autres et devient ainsi un crime de lèse-société. Mais ce n'est pas à nous, enfans de la vieille Europe, qu'il appartient de récriminer ; nous qui, après avoir détruit nos richesses

forestières; nous qui, après avoir dépouillé les populations rurales de leurs bois communaux; nous enfin qui malgré les enseignemens de la science, malgré les progrès menaçans du paupérisme, laissons en friche des terrains immenses dont l'aménagement accroîtrait la richesse nationale et répandrait l'aisance dans les campagnes. Et à toutes ces fautes, n'avons-nous pas ajouté celle bien plus grave encore d'exclure de nos marchés, par des droits excessifs, tous les bois étrangers? Sacrifice énorme imposé en pure perte à l'industrie anglaise; politique barbare qui nous a privés ainsi des nombreuses ressources qu'offrent les produits si variés des différentes contrées du Nouveau-Monde.

Sans contredit, c'est ce fatal système d'exclusion adopté par toutes les nations d'Europe qui a rendu les habitans de l'Amérique si indifférens pour leurs richesses forestières. Privés de débouchés extérieurs, ils n'ont songé qu'à satisfaire leurs besoins; puis les bois inutiles ont été livrés sans condition aux défricheurs, aux *peons*, aux *gauchos*, aux *squatters*, et à toute cette phalange d'êtres parasites et destructeurs qui ont établi leur empire dans les forêts. Dans le principe, on craignit que la demande des bois médicinaux et de teinture n'épuisât les ressources de l'Amérique; le temps s'est chargé de détruire cette erreur. On a favorisé l'accroissement et la reproduction de ces essences, et aujourd'hui ces qualités sont plus nombreuses, et fournissent des produits à meilleur marché que lorsqu'ils entrèrent pour la première fois dans la consommation. Il en serait de même pour les bois de construction si l'Europe leur eût ouvert ses marchés. La distance n'est plus un obstacle; le frêt n'est plus une pierre d'achoppement, et l'Amérique, qui se charge aujourd'hui de fournir des légumes et des fruits à nos mar-

chés, et qui expédie de la glace à Bombay et à Calcutta, approvisionnerait avec la même facilité et la même économie nos chantiers de construction.

L'espace immense que l'Amérique occupe, le peu de largeur de ce continent, les hautes chaînes de montagnes qui le coupent en sens divers, les fleuves nombreux qui l'arrosent, les vents alisés qui, dans les régions tropicales, viennent sans cesse tempérer l'ardeur du soleil, toutes ces circonstances physiques ont puissamment contribué à y répandre cette prodigieuse variété de végétaux robustes, puissans, grandioses, que les voyageurs admirent et dont la civilisation ne tire aucun parti. Même dans les régions les plus voisines du cercle polaire arctique, on trouve une quantité considérable de lichens, plantes vivaces qui renferment assez de substance alimentaire pour que les chasseurs canadiens puissent s'en nourrir pendant plusieurs jours sans être incommodés (1). La

(1) On sait que le capitaine Parry a découvert en outre, par le 82e degré de latitude, une plante qui y croît en très-grande abondance, mais non dans la terre ou sur les rochers, comme le *saxifraga flagellaris* que M. Brown a reconnu dans l'île Melville. C'est sur la neige qui couvre presque continuellement le sol dans ces climats rigoureux qu'elle végète. La couleur rouge des parties de neige où on la trouve et qu'elle teint à une grande profondeur (jusqu'à 12 pieds) lui a fait donner le nom de *neige rouge*, et dans le langage de la science celui de *protococcus nivalis*. Au premier aspect on a de la peine à la reconnaître pour une plante; mais on s'est assuré qu'elle est produite par une semence; qu'elle se nourrit par des organes extérieurs, qu'elle est privée de faculté locomotive, qu'elle croît, porte des graines et finit par mourir. Le capitaine Parry l'a retrouvée dans ses deux voyages au pôle, et en a apporté des échantillons en Angleterre. Il l'a vue aussi attachée aux rochers ou croissant sur des mousses qu'elle recouvrait d'une croûte mince, rouge et gélatineuse; enfin il l'a trouvée au milieu des glaces et aussi loin qu'il lui a été possible de s'avancer vers le pôle.

grande presqu'île de l'Amérique russe voit sur ses pentes occidentales, inclinées vers la mer de Behring, croître quelques mélèses, des chênes et des bouleaux, tandis que dans le Nouveau-Cornouailles, dans le Nouveau-Hanovre, dans la Nouvelle-Géorgie, des forêts de sapins blancs, d'érables et de sycomores, couvrent les pentes inclinées vers l'Océan. La famille des pins est surtout très-nombreuse dans ces contrées septentrionales; mais de toutes les espèces connues, la plus remarquable est celle que M. Douglas a signalée à l'ouest des Rocheuses. Cet arbre, le plus majestueux de tous les pins, celui peut-être qui offre l'exemple le plus admirable de la végétation en Amérique, parvient à la hauteur de 170 à 220 pieds. La grosseur du tronc varie depuis 20 jusqu'à 50 pieds de circonférence, et sa tige, parfaitement droite et sans branches jusqu'à une très-petite distance du sommet, se couronne d'une élégante ombelle. Cette espèce de pin contient beaucoup de résine, et les jeunes sujets produisent une substance sucrée assez abondante, que les naturels du pays emploient pour assaisonner leurs mets, en guise de sucre, tandis que les pignons leur servent à faire des gâteaux qu'ils considèrent comme une grande friandise.

Dans toute cette partie de l'Amérique septentrionale, la végétation offre un caractère assez uniforme, à quelques exceptions près; mais ce n'est pas à ces contrées qu'il faut demander les meilleures qualités de bois : le soleil n'y est pas assez actif; le climat est trop humide, et la fibre ligneuse trop imprégnée de principes aqueux. Depuis que les forêts du Canada approvisionnent presque exclusivement nos chantiers, une maladie jusque-là inconnue attaque nos vaisseaux et les met en peu d'années hors d'état de servir : la pourriture sèche est le défaut essentiel des bois du Canada. N'importe, le gouvernement persiste dans

son système, et force les constructeurs à n'employer que cette qualité en chargeant d'un droit six fois plus élevé les bois de provenance étrangère. Ainsi, non seulement nous sommes privés des essences qui croissent dans les régions tempérées et méridionales de l'Amérique, essences qui fournissent des bois infiniment plus durables que les forêts du Canada, mais nous payons en outre tous les ans au profit de cette colonie, 1,000,000 livres sterling (25,000,000 fr.)! Voilà quels sont les fruits de ce prétendu système de protection.

La plus grande partie des bois que nous envoie le Canada provient des immenses forêts qui bordent les rivages des lacs intérieurs. Les arbres s'abattent en hiver, travail difficile et pénible, mais dont les bûcherons canadiens s'acquittent avec une rare habileté. Près de Brenfort, dans le Haut-Canada, on est tout étonné à la vue de forêts entières desséchées. Il semble qu'une main surnaturelle ait arrêté la circulation de la sève dans ces corps gigantesques; ils restent là, debout, privés de vie, attendant le moment d'être abattus. Le procédé qu'on emploie pour détruire ainsi en quelques jours des forêts considérables consiste à *cerner* les arbres, c'est-à-dire à faire dans l'écorce une entaille continue et circulaire de deux à trois pouces de profondeur. Ce moyen est encore plus expéditif que le feu; et des pins, des chênes et des ormes qui pendant plusieurs siècles avaient affronté l'orage, succombent ainsi à ces légères incisions. Lorsque ces arbres sont à terre et qu'on en a coupé les branches, on en forme d'immenses radeaux sur lesquels on construit des cabanes qui servent d'habitation aux bûcherons et à leurs familles. Ces radeaux, qui occupent souvent plusieurs milles de long, portent dix à douze voiles carrées et sont conduits par le fleuve Saint-Laurent jusqu'à

Québec, de cataracte en cataracte, et à travers mille dangers ; aussi s'en perd-il presque un tiers dans le trajet. Le reste vient se placer en face de Québec sur une ligne de quatre à cinq milles d'étendue. C'est là que ces bois sont débités, convertis en planches ou en solives et embarqués pour l'Europe ; commerce considérable et qui occupe à lui seul plus de 900 navires et près de 12,000 personnes. La totalité des exportations pour tous les pays a été, en 1831, de 1,877,000 pièces de petit bois pour la menuiserie, 46,278,000 pieds de bordages, planches, etc., etc., 6,925 cordes de bois de lattes, 6,783 mâts et esparres, 25,795 avirons, 2,372,000 grandes douves et 7,653,000 petites, 14,815,000 bardeaux, 470,580 tonneaux de bois de construction, chêne, sapin, etc. La valeur de tous ces articles et de quelques autres moins importans était évaluée à 1,380,000 liv. st. (34,500,000 fr.). Comme toutes les nations d'Europe marchent sur nos traces, il ne sera pas sans intérêt de reconnaître d'une manière positive l'influence qu'exercent les droits prohibitifs sur l'exploitation des forêts de l'Amérique. Ainsi, par suite de cette exclusion, les États-Unis, qui possèdent un territoire plus étendu et des essences de meilleure qualité que le Canada, en exportent un tiers de moins que lui. Ce rapprochement nous a paru trop curieux pour négliger de le consigner ici :

Montant et désignation des produits des forêts de l'Union exportés en 1833 *dans les différentes contrées.*

	Dollars.	Francs.
Planches et bordages........	1,969.191	18,436,712
Solives et bardeaux........ .	849,036	1,319,890
Mâts et mâtereaux..........	32,625	171,912
Écorce de chêne et autres....	93,609	496,127

	Dollars.	Francs.
Bois ouvrés..................	318,641	1,688,797
Résine, goudron et térébenthine.	483,712	2,563,673
Cendres et potasse...........	814,398	4,316,309
Total........	3.961,212	20,994,423

Il est peu de pays cependant où la nature ait produit une aussi grande variété d'arbres que sur le territoire de la confédération anglo-américaine. On y compte cent trente-sept espèces d'arbres qui atteignent dix à trente mètres de haut ; quatre-vingt-quinze sont employés dans les arts. L'Europe est loin de posséder de telles richesses. La France, sous le climat le plus favorable, ne connaît que trente-sept espèces d'arbres qui s'élèvent à cette hauteur, dont sept seulement peuvent servir aux constructions civiles et maritimes. On trouve sur le territoire de l'Union vingt-six espèces de chêne, qui s'élèvent toutes à plus de dix mètres de hauteur. Dans ce nombre, il en est dont la beauté ne le cède pas à l'utilité, mais, disons-le, aucune de ces espèces, si ce n'est le chêne vert, n'est d'une qualité supérieure au chêne d'Europe, *quercus robur*. La variété qui a le plus de rapport avec le chêne d'Europe est le chêne blanc, *quercus alba* ; c'est aussi le plus généralement employé ; car le chêne vert, dont le bois est plus fort et plus durable, est beaucoup moins commun et ne se trouve dans aucun des états situés au nord de la Virginie, tandis que depuis le Canada jusqu'à la Louisiane, le chêne blanc existe partout en plus ou moins grande abondance.

Un arbre trop négligé en Amérique, c'est l'orme blanc, *ulmus americana*. Nous n'en connaissons pas de plus agréable à la vue ni de plus majestueux ; et la rapidité

avec laquelle il se développe le rend particulièrement propre à servir d'arbre d'ornement. C'est aux différentes variétés de l'érable que les forêts américaines doivent ce qui leur reste de magnificence vers la fin de l'année. Le feuillage argenté de certaines espèces se maintient jusqu'en hiver, tandis que les fleurs de l'érable rouge sont des premières à annoncer le retour du printems. Elles s'étendent en bouquets pourpres tellement épais, que l'arbre entier en paraît couvert long-tems avant qu'on n'y voie une seule feuille; et le fruit qui leur succède n'a ni moins d'éclat ni moins de beauté. L'érable rouge, charmant comme arbre d'ornement, a l'avantage de donner un bois dont on fait de très-beaux meubles; on l'emploie très-communément aussi pour des montures de fusil. Les fibres de cet arbre, quand il est vieux, sont ondulées au lieu d'être droites, et donnent au bois, lorsqu'il sort des mains de l'ébéniste et qu'il a reçu l'apprêt nécessaire, des reflets et des nuances très-agréables.

Au milieu des forêts gigantesques de platanes qui croissent sur les bords du lac Huron, on aperçoit des groupes de tamarac ou mélèze américain (*larix pendula*), arbre frêle, dont la circonférence dépasse rarement 20 pouces. Les platanes, il est vrai, le protégent contre l'orage; mais en retour ils lui enlèvent toute la substance nutritive. A l'exception de ces aventuriers, il semble que la végétation grandiose de l'Amérique septentrionale se soit donné rendez-vous dans ce sol graveleux. Là, les ormes, les chênes, le pin blanc, les frênes ainsi que les platanes, acquièrent une grosseur prodigieuse; il est rare que leur tronc ait moins de 15 à 26 pieds de circonférence, et cependant ces forêts ne sont pas très-anciennes; car en examinant avec soin les sections horizontales des troncs qui ont atteint la plus grande dimension, on reconnaît

que ces arbres ne peuvent pas avoir plus de trois à quatre cents ans.

Les forêts du lac Erié, outre les espèces qui croissent généralement dans les autres parties de l'Union, se sont enrichies du laurier sassafras, du *magnolia acuminata*, et du *cornus florida*, dont les branches ornées en automne de grappes écarlates font une agréable diversion avec la sombre verdure du reste de la forêt. La végétation du lac Ontario ressemble assez à celle du Bas-Canada. Cependant on y distingue quelques espèces qui affectent ces lieux d'une manière toute particulière : le *robinia pseudo-acacia*, les peupliers du Canada, le pin résineux, le tilleul et le pin rouge y étalent leur riche feuillage qui présente des teintes de toutes les couleurs, harmonieusement nuancées, tandis que sur les bords du lac Champlain, l'érable à sucre, *l'abies balsamea*, le peuplier de Virginie, le *pinus strobus*, sont les seuls qui se fassent remarquer.

Dans les environs des chutes du Niagara, le tulipier, le cèdre rouge et l'if du Canada y croissent en grande abondance, tandis que près de Kingston, qui n'est qu'à sept milles des cataractes, une forêt immense, composée de marronniers, est venue s'imposer au sol, et en a exclu toutes les autres espèces. Les naturalistes ont toujours négligé de rechercher les causes qui ont amené ces brusques transitions dans la distribution géographique des arbres. La composition du sol, la nature des bassins, les vents qui y règnent, leur température spéciale, auraient pu cependant les guider dans cette étude.

Au sud de la région des grands lacs, la végétation forestière commence à éprouver de notables changemens : la Pennsylvanie est ombragée par le chêne à feuilles de saule, l'orme et le châtaignier; le chêne-marronnier y acquiert

une taille énorme et le tulipier ainsi que le sassafras, qui dans les régions plus septentrionales sont rabougris, commencent à y déployer une vigueur extrême. Sur les plans inférieurs des monts Alléghany, on remarque d'abord le *rhododendron catawbiense* et le *karmia latifolia*, mais d'étage en étage la végétation se modifie : les forêts de chênes viennent ensuite, et dans les parties les plus élevées, on aperçoit les troncs élancés du pin résineux (*pinus rigida*), auxquels se mêlent des magnolias, des peupliers et différentes variétés du *nyssa villosa*; puis, bien au-dessus de toutes ces masses de verdure si variées, là où la végétation cesse, l'horizon se termine par une longue zone de neiges séculaires. Rien de plus majestueux, rien de plus imposant que ce magnifique spectacle.

Avant de débarquer à New-York, l'Européen est tout étonné de la sombre couleur des forêts de pins et de cèdres rouges (*juniperus virginiana*) dont ces côtes sont hérissées. Mais en pénétrant dans la ville et en parcourant la campagne qui l'environne, l'aspect du paysage change entièrement, on se croirait au milieu d'un jardin à l'anglaise, tant les arbres qui s'y trouvent sont variés, tant leur verdure est nuancée. De toutes les villes de l'Union, New-York est la seule qui se soit occupée de réparer les ravages des défricheurs. Ici on a naturalisé des arbres étrangers à l'Amérique ; on a mis à profit les alluvions des fleuves, et l'on a entrepris des plantations immenses destinées à remplacer les forêts primitives qui ont disparu. Partout ailleurs, des traces de ruines et de destruction signalent l'approche des grandes villes. En sortant de New-York et en remontant l'Hudson vous découvrez au contraire un panorama toujours riant et varié : ici des montagnes escarpées, qui semblent s'élever du sein des eaux, sont couronnées par des forêts de cè-

dres, tandis que, dans la plaine, les vergers et les plantations d'agrément disposées en quinconce viennent opposer leur élégance et leur symétrie artistique à la beauté majestueuse des forêts primitives.

Les environs d'Hobochène dans le New-Jersey, ainsi que les coteaux qui encadrent le territoire de cette ville, sont en grande partie couverts de forêts séculaires. Le faux sycomore (*platanus occidentalis*), le tulipier, le liquidambar, les chênes, les tilleuls, les marronniers, sont les espèces qui y prédominent, ainsi que le magnifique catalpa et les peupliers de Lombardie. Ces nouveaux hôtes de l'Amérique se trouvent à merveille de leur émigration, on les découvre de toutes parts; leur tige svelte et élégante se détache des masses ombreuses que forment les arbres indigènes et contribue à rendre plus piquant l'effet pittoresque de ces paysages. Le sol de toute la partie septentrionale du New-Jersey est très-fertile; aussi la végétation y est-elle active et très-variée. La partie méridionale, au contraire, n'offre qu'un terrain sablonneux et aride, mais c'est là qu'on trouve les meilleures qualités de bois, et les pins argentés, et les cèdres rouges, et les belles espèces de chênes américains, et le cèdre blanc (*cupressus thyoïdes*), le *magnolia glauca*, et une immense variété de rhododendron, d'*azalea viscosa*, d'andromedas, etc., etc.

Dans la Virginie et dans les états du sud-ouest et du sud, les savanes étalent leur riante verdure, les forêts primitives leur beauté imposante, et les marécages leurs sauvages productions. Là, des bosquets semblent flotter sur l'eau; le palétuvier, le seul arbuste qui fleurisse dans les eaux salées, s'élève non loin du *lobelia cardinalis* et de l'odorant *pancratium* de la Caroline. Les lieux que la marée peut atteindre offrent le *nyssa aquatica*, et le cè-

dre blanc, composé à sa base de quatre à cinq arcs-boutans qui se réunissent ensuite en une seule tige droite dépourvue de branches de 18 à 20 pieds de haut. Le smilace aux fleurs en grappes, à la tige sarmenteuse, et la vigne sauvage, enlacent les arbres de ces forêts marécageuses, tandis que les lianes rampantes étalent à leurs pieds leurs campanules veloutées. Les plateaux calcaires qui bordent les fleuves de cette contrée se couvrent de forêts délicieuses; dans les régions supérieures, l'Ohio coule sous un berceau de tulipiers et de platanes; plus au sud, l'oranger sauvage, les lauriers odorans et communs s'unissent au figuier-papayer, dont la colonne droite et argentée, haute de 20 pieds, se couronne d'un dais de feuilles larges et découpées. Mais le géant de ces contrées, c'est le *magnolia,* dont la tige parfaitement droite atteint la hauteur de 100 pieds, et se termine par une tête épaisse et volumineuse, de forme conique et d'un vert sombre. Les fleurs de cet arbre, du blanc le plus pur, sont remplacées par une sorte de cône cramoisi qui laisse voir, suspendues à des filets déliés de la longueur de six pouces, des graines arrondies dont la couleur ressemble à celle du plus beau corail.

Dans la Caroline et la Louisiane, l'arbre à cire (*myrica cerifera*) s'élève à la hauteur de deux ou trois mètres, au milieu de plusieurs espèces d'*azalia*, de *rhododendron,* de *kalmia* et d'*andromeda* entrelacés par la grenadille pourprée ou la *clitoria.* Un parfum éthéré embaume l'air; partout des fleurs, des grappes mûrissantes, des corymbes vermeils, une atmosphère tiède et enivrante. Vous diriez que la nature, embarrassée de ses trésors, s'est arrêtée un jour pour les répandre de son sein sur cet heureux pays. Mais la richesse et la beauté de cette végétation n'a pas arrêté la hache du défricheur; aussi depuis quelques

années les cannes à sucre souffrent beaucoup du refroidissement de la température. Des froids inaccoutumés les ont saisies. Aujourd'hui plusieurs planteurs renoncent aux cannes à sucre pour le coton, qui, jusqu'à présent, n'avait été cultivé que dans certains comtés de la Louisiane (1). Ce changement de température ne provient évidemment que du défrichement des forêts. Détruites dans une certaine proportion, elles donnaient encore à la terre un abri suffisant; mais en abattant sans cesse, le fer du cultivateur a diminué les ressources qu'il voulait accroître. La Floride réunit les productions des latitudes méridionales et septentrionales. On y trouve des forêts entières de mûriers rouges et blancs. Les pins, les sapins, les chênes toujours verts, l'érable, le noyer, l'acajou, le châtaigner et le sassafras, croissent indistinctement à côté les uns des autres, dans les vallées ou sur les flancs des montagnes. Dans l'état du Missouri on ne voit point de grandes forêts; le poirier épineux s'étend dans toutes les plaines où croissent aussi le tremble, le pin et le cotonnier à feuilles étroites.

Au Mexique la végétation varie comme la température. Dans la région chaude, le palmier à éventail, la cépha-

(1) On construit en ce moment dans un des faubourgs de la Nouvelle-Orléans une fabrique de papiers. Elle sera alimentée par les cotons qui restent dans les presses, par la mousse des arbres, espèce de crin végétal connu sous le nom de *barbe espagnole*, et par le latanier, plante très-commune sur les bords du Mississipi. Cette mousse, travaillée avec le latanier, de vieilles toiles et du coton, produit, dit-on, une pâte excellente. Si cette espèce de mousse était connue en Europe, elle remplacerait dans beaucoup d'occasions le crin et la laine, et serait d'une grande ressource pour les familles pauvres. Un matelas de *barbe espagnole* coûte, à la Nouvelle-Orléans, deux dollars. Bien nettoyée, elle aurait vraisemblablement tous les avantages du crin.

lante à feuilles de saule, le calebassier pinné, la *bignonia* à feuilles d'osier, et la *malpighie* à feuilles de sumac, s'élèvent sur les pentes des montagnes jusqu'à la hauteur de 200 toises. Le bananier croît depuis le bord de la mer jusque sur les plateaux qui s'élèvent à 725 toises. Dans la région froide, qui s'étend depuis 1,100 toises jusqu'à 2,350, on y voit le chêne à tronc épais (*quercus crassipes*), l'aune qui s'arrête à 1,850 toises, le *platane*, le *datura superba*, l'arbousier à feuilles de myrte et l'alisier denté. Les sapins ne finissent dans cette région qu'à 2,050 toises ; et sur la limite des neiges croissent encore l'*arenaria* et le *chelone gentianoïdes*. Dans les environs de Tampico granditet se propage le *ficus indica*, dont un seul tronc suffit pour peupler une forêt. De légers filamens s'échappent des branches, s'inclinent vers la terre, se divisent en une infinité de petites fibres encore plus menues, et prennent racine. Le filament d'où elles sont sorties acquiert de la force et de l'épaisseur et devient bientôt le support de nouveaux rameaux. On trouve encore dans les forêts du Mexique le caoutchouc et plusieurs autres espèces de gommiers, qui croissent en quantité à côté des dahlias, des vanilliers, et de mille autres variétés d'arbres dont les produits nombreux approvisionnent nos laboratoires de pharmacie. Là viennent aussi l'agave, qui fournit une liqueur enivrante, et les précieux cactus sur lesquels les Mexicains élèvent la cochenille, insecte prodigieux dont les dépouilles donnent au seul district d'Oxiaca un revenu de plus de 500,000 liv. st. (12,500,000 fr.), par année.

A l'extrémité du Yucatan, et entre les caps Camaron et Honduras, se trouve une petite colonie anglaise composée de 250 Européens tout au plus, et de 3 à 4,000 esclaves. Vingt lieues de côtes baignées par l'Océan, qua-

tre cents lieues carrées de terre en friche, quelques torrens fougueux, des forêts séculaires, voilà quelle est l'étendue, voilà quelles sont les richesses de cette colonie, dont le nom est Belize, centre de l'une des exploitations les plus considérables de bois d'acajou. En 1825, cette petite colonie en exporta pour 180,000 liv. sterl. (4,500,000 fr.). En 1830, le chiffre de l'exportation s'est élevé à 208,000 liv. sterl. (5,200,000 fr.), et en 1833, à 275,000 liv. sterl (6,875,000 fr.). Revenu très-considérable si l'on réfléchit au petit nombre de ceux qui le produisent. La manière dont ces forêts sont exploitées mérite d'être indiquée.

Les ouvriers sont divisés par bandes de 20 à 50 individus qui travaillent sous la direction d'un commandeur. Le plus habile de la troupe (*the finder*) s'enfonce dans la forêt, la hache à la main, jusqu'à ce qu'il rencontre un terrain élevé. Alors il monte au haut d'un arbre, et choisit le plus grand, afin que sa vue puisse planer au loin. Comme cette recherche a lieu au mois d'août, époque où les feuilles des acajoux prennent une teinte rouge jaunâtre, son œil exercé reconnaît promptement la place où ces arbres sont les plus abondans. Il redescend ensuite, se dirige vers le but de ses explorations, et lorsqu'il s'est assuré de la réalité par un examen plus minutieux, il va avertir ses compagnons, qui se joignent à lui pour couper les arbres qu'ils jugent convenables. On les scie ordinairement à 8 ou 10 pieds au-dessus du sol; une fois abattus, les arbres sont sciés de nouveau, d'après leur longueur, en deux, trois et quatre morceaux, pour que leur transport jusqu'à Belize en soit plus facile. L'acajou du Yucatan est fort beau, mais il n'a pas cette richesse de nuances de l'acajou de Saint-Domingue. C'est cependant Belize qui fournit presque exclusivement à no-

tre consommation, car il a plu encore au gouvernement de frapper d'un droit presque prohibitif les acajoux de provenance étrangère. Les blocs pour le placage sont fort chers, et ceux qui se trouvent richement accidentés sont hors de prix. Dernièrement MM. Broadwood, fabricans de pianos, ont payé 3,000 liv. st. (75,000 fr.) trois blocs d'acajou de 15 pieds de long sur 38 pouces d'équarrissage (1).

Jetons maintenant un coup-d'œil sur les forêts de l'Amérique méridionale. On ne trouve nulle part plus de magnificence dans la végétation, mais nulle part aussi on n'a tiré un plus mauvais parti de ces richesses. Depuis les bords de l'Océan jusqu'à 1000 mètres d'élévation, on aperçoit partout des palmiers de la plus belle venue; le jasmin et le *datura* embaument l'air; les cocotiers couvrent de leur ombre les cactus, les mangliers et plusieurs plantes

(1) Ce n'est que depuis le commencement du dernier siècle que le bois d'acajou est connu en Europe. A cette époque, le frère du célèbre docteur Gibbons, commandant d'un bâtiment employé dans le commerce des Indes-Occidentales, rapporta, pour lui servir de lest, plusieurs madriers de ce bois, qu'il envoya à son frère le médecin, qui faisait bâtir alors une maison dans Covent-Garden: mais les charpentiers ayant trouvé ce bois trop dur pour leurs outils ordinaires, ne voulurent point le mettre en œuvre, et il resta long-tems oublié dans le jardin du docteur. Quelques années après, une planche d'acajou qui se trouva par hasard parmi les madriers servit à faire une boîte. Le docteur fut si satisfait de sa beauté qu'il voulut avoir un bureau du même bois; l'ouvrier qu'il employa, étant fort habile dans son métier, parvint à donner à ce meuble la plus grande perfection, et M. Gibbons, enchanté de sa découverte, montra son bureau à tous ses amis. La duchesse de Buckingham l'admira, et pria le docteur de lui donner de quoi s'en faire faire un semblable pour elle-même. C'est ainsi que l'acajou s'est d'abord introduit en Angleterre, où il est aujourd'hui déjà d'un usage universel dans l'ébénisterie.

salines. Au-dessus de la région des palmiers commencent le *chinchona* ou *quinquina* et les fougères arborescentes. Le premier s'arrête à 1,450 toises, les secondes à 800. Près du chinchona croissent quelques *liliacées* et diverses *cucullaires*. On compte dans ces contrées soixante-trois espèces de bois de construction, parmi lesquelles l'ébène rouge occupe le premier rang, arbre immense dont le dôme à claire-voie favorise le développement d'une multitude de plantes grimpantes. Les chênes ne paraissent qu'à la hauteur de 1,700 mètres et s'arrêtent à 1,800; plus haut on ne voit que des arbustes, enfin des graminées.

Dans la Colombie on commence à avoir une esquisse des scènes majestueuses qu'offre la végétation des tropiques; c'est là que croît ce gigantesque palmier des Andes (*ceroxylon andicola*) dont le tronc, renflé au milieu, s'amincit à ses deux extrémités, et s'élève à 160 pieds (54 mètres). La nature semble avoir donné à ces arbres une force toute nouvelle; car tandis qu'en Europe, le palmier ne se trouve plus au-delà de 513 toises, il croît en Amérique depuis 954 jusqu'à 1472 toises.

A la Nouvelle-Grenade, dans les Andes du Quindiu, on voit des cyprès, des genévriers, des sapins, des passiflores en arbres et des bambous. Sur le plateau de Chipa croissent l'*azalea*, le quinquina jaune, des *bignonia*, des chênes, des aunes et plusieurs autres plantes qui rappellent la végétation de l'Europe, tandis qu'à sa base grandissent les bananiers, la canne à sucre, et une prodigieuse variété de palmiers, parmi lesquels on distingue le *ceroxylon* qui s'élève à la hauteur de 50 mètres et qui fournit une cire tout-à-fait semblable à celle des abeilles. Les forêts du Pérou produisent des bois précieux, des gommes odoriférantes et des résines médicinales. La

noix muscade et la cannelle croissent dans la *Montana-Real*; et les plaines sont couvertes de taillis de cacoyers, de palmiers et de quinquinas. Les Andes du Chili sont peuplées de forêts immenses dont les arbres atteignent une taille démesurée; les oliviers y ont jusqu'à trois pieds de diamètre. Le docteur Bertero a reconnu que la végétation des contrées comprises entre Valparaïso, Rancogna et San Fernando, offre les plus grands rapports avec celle du midi de l'Europe, principalement avec celle de l'Italie. Parmi les espèces nouvelles du Chili qu'il a décrites, ce botaniste en cite quelques-unes assez importantes; telles sont le *centaure chilensis*, la *cassia flexuosa*, arbrisseau remarquable par la beauté de ses feuilles et de ses fleurs, et le *cocos chilensis* de Molina, le plus majestueux des palmiers du Chili, qui croît au pied des montagnes, et qui a reçu de M. Bertero le nom de *molinea micrococos*.

Les terres basses de la Guyane, où séjourne l'eau de la mer, produisent des palétuviers; celles qu'inondent les eaux douces se couvrent de joncs, tandis que dans les savanes sèches croissent d'excellens pâturages. Les arbres fruitiers les plus communs de ce pays sont : le prunier *monbin* et la grenadille. Les arbres des forêts sont les bananiers et les palétuviers, qui ne servent qu'au chauffage; le *licaria*, nommé aussi bois de rose; le *ferole* ou bois satiné; l'acajou; deux espèces d'*icica*, qu'on nomme cèdre noir et cèdre blanc; le cotonnier sauvage, qui atteint 12 pieds de circonférence; et le *simira*, qui donne une belle couleur rouge. On range assez ordinairement les bois de la Guyane et des Antilles en trois classes distinctes. La première comprend les bois mous, presque tous blancs, légers, spongieux, et qui ont quelque analogie avec les

bois d'Europe que l'humidité a atteints; ils ne sont bons qu'à brûler. Il faut en excepter cependant le gommier.

Cet arbre, qui doit son nom à la gomme qu'il produit, est pour les habitans du pays d'une grande utilité. Fraîchement extraite de l'arbre, cette gomme est molle et poisseuse, mais elle devient dure et friable exposée à l'air. Mêlée à de la graisse, elle remplace assez bien le goudron, et donne une flamme très-ardente. On en fait des torches, qui servent surtout aux nègres de la Dominique pour aller la nuit à la chasse aux crapauds. Ces animaux, très-recherchés comme aliment par les colons d'origine française, ainsi que le sont les grenouilles dans quelques parties de l'Europe, se tiennent pendant le jour dans leurs trous sans se faire entendre, mais la nuit ils en sortent et leurs coassemens servent à guider les chasseurs. Le gommier est principalement employé à faire des pirogues d'après la méthode des anciens Caraïbes, qui consite, comme on sait, à creuser le tronc de l'arbre et à en dilater les parois au moyen du feu. La dimension de ces canots, qui sont d'une seule pièce, varie depuis 10 jusqu'à 40 pieds; ils peuvent transporter jusqu'à 16 et 18 milliers de marchandises.

Les bois compris dans la deuxième classe sont bruns tirant sur le noir, d'un grain très-serré; plusieurs émoussent les outils du travailleur. Ce sont ceux-là qu'on a qualifiés du nom d'*incorruptibles*. Ce sont ces bois dont la marine espagnole fait usage dans ses constructions, et dont l'Angleterre devrait favoriser l'introduction. Ils ne le cèdent en rien au bois de teak; aussi les chantiers de la Havane et de Calloo, qui les emploient de préférence à toute autre qualité, produisent les meilleurs navires qu'on connaisse. La plupart ne flottent pas, leur poids spéci-

fique étant plus pesant que le volume d'eau qu'ils déplacent. Mais ils sont propres à faire des pièces de quille, d'étambot, de varangues, etc.

Cette classe comprend le bois *bagasse*, bagastier. C'est un arbre très-grand, qui s'élève à 70 pieds de haut et qui a ordinairement de 4 à 5 pieds de diamètre; le tronc est droit, et lorsqu'on l'entame, il rend un suc laiteux. On en fait à Cayenne de grandes pirogues, et on peut en tirer des courbes pour la construction. L'*acomas* (*spartium*) ne le cède en rien au bagastier. C'est un grand arbre dont la tige est fort élevée, droite et branchue; le bois est exempt de la piqûre des insectes, et il résiste aussi bien à l'humidité qu'à la sécheresse, ce qui le fait rechercher pour toute espèce de constructions. On trouve aussi dans les Guyanes plusieurs espèces de bois de fer : le rouge et le blanc. Ce sont de très-grands arbres qui viennent surtout dans les mornes. Leur tige est droite, haute, très-branchue, garnie de feuilles au sommet; et leur bois fournit d'excellens matériaux pour la charpente et la menuiserie.

Le bois de lettre, le *baïra* des Caraïbes, ainsi nommé à cause des taches noires dont il est couvert et qui ont quelque ressemblance avec des lettres ou des signes hiéroglyphiques, sert principalement à faire des cannes, des tuyaux de pipe, remarquables par la beauté de leur poli. Le baïra est un grand arbre dont les feuilles ont quelque analogie avec celles du laurier. Le bois en est beau, luisant, rouge-brun, tantôt moucheté de noir et tantôt de jaune; en le travaillant, on rencontre souvent des billes qui ressemblent à une peau de couleuvre. On l'emploie quelquefois pour les constructions; car il est dur et se conserve long-tems; mais il devient de jour en jour plus rare.

On range encore dans cette classe le bois d'*agouti*, dont peu de naturalistes parlent; l'*onacapou*, l'*onapa*, et le tendre à caillou (*acacia non spinosa*), arbre d'une assez grande taille, qui croît dans les endroits sablonneux, sur le revers des montagnes, et qui sert à Cayenne à faire des poteaux.

Viennent ensuite les bois de la troisième classe, qui tiennent le milieu entre ceux de la première et de la seconde; ils sont légers, flottans, et se conservent presque autant que les bois durs. Dans le nombre on remarque le bois violet (*spartium arboreum trifolium*), très-grand arbre, touffu, qu'on ne trouve que dans les Guyanes; il est d'un beau violet foncé lorsqu'il est vert, mais en séchant il tire au noir et quelquefois au gris. Les *cèdres jaunes et noirs* sont aussi compris dans cette classe, ainsi que le *balatas*, grand arbre de la Guyane, qu'il ne faut pas confondre avec le *balatas rouge* de Saint-Domingue. Il atteint de 50 à 60 pieds de haut et quelquefois plus; la couleur de son bois est rougeâtre, mais il tire au blanc par sa longue exposition à l'air. Le cèdre blanc affecte le voisinage de la mer, et vient mieux au vent que sous le vent. On l'emploie dans la construction des navires et des bateaux, et surtout pour les membrures qu'il donne à tous les degrés de courbure et en plus grande abondance qu'aucun autre arbre. On en fait aussi des planches pour bordages qui se conservent très-long-tems lorsqu'elles sont placées dans l'eau salée; c'est-à-dire lorsqu'elles servent au bordage extérieur des fonds d'un navire. Mais elles pourrissent bientôt dans l'eau douce ou dans des lieux seulement humides. Ce bois prend moins de retrait en séchant que toute autre essence, et par conséquent il se dilate moins, ce qui est fort avantageux pour l'usage auquel on l'emploie. Malheureusement on ne peut en tirer

que des planches de peu de longueur, parce que son tronc est presque toujours tortueux.

Cette simple énumération suffit pour démontrer tout ce que la France et l'Angleterre gagneraient à exploiter d'une manière convenable les forêts de la Guyane. Leurs bois sont, en général, propres aux 3e, 4e et 5es allonges, aux baux, bordages, lisses, barres d'arcaste, aux préceintes des gaillards et des dunettes, aux cloisons, aux ouvrages de menuiserie ; et plusieurs d'entre eux ont une qualité amère ou aromatique qui les affranchit de la piqûre des insectes et des vers de mer. Eh bien, malgré tous ces avantages les richesses forestières de cette contrée n'ont pas plus été exploitées que les Pampas de Buénos-Ayres, recouvertes seulement de pêchers rabougris et du *cynera cardonculus*. La Guyane est toujours considérée comme le séjour des fièvres pestilentielles, comme un pays perdu, sans ressources, sans avenir, et l'on néglige de faire la seule chose qui pourrait le rendre salubre et florissant, l'exploitation de ses forêts.

On ne peut approcher du Brésil sans être frappé de la majesté et de la grandeur de la végétation qui pare cette contrée. Lorsque le terrain s'élève abruptement, il est couronné par des bois d'un vert sombre, dont les palmes élancées s'agitent à la moindre brise ; quand au contraire le terrain s'abaisse, comme le long des baies qui pénètrent profondément dans les terres, on y remarque une végétation tout-à-fait particulière aux rivages des tropiques, composée spécialement d'arbres qui se propagent par leurs propres branches, à de longues distances. Si on pénètre dans l'intérieur des terres, on arrive bientôt au pied d'une chaîne de montagnes médiocrement hautes, qui sont tantôt très-rapprochées, tantôt éloignées de 150 à 190 milles de la côte, et presque toujours parallèles à

cette dernière. C'est ce qui lui a fait donner le nom de *Serra-do-Mar* ou Cordillières maritimes. Le sol qui recouvre les masses granitiques de la *Serra-do-Mar* est une terre végétale, noire et sèche, ou un sable rouge et pesant qui contient de l'or. Cette chaîne, ce boulevard du pays du côté de la mer, est revêtue dans toute son étendue d'une haute et épaisse forêt où l'on trouve des arbres d'une prodigieuse grosseur.

Ces bois occupent, dans les provinces orientales du Brésil, plusieurs milliers de milles carrés, et sont désignés par le nom de *mattogeral*, ou forêt universelle. Ils fournissent un abri impénétrable à ces hordes sauvages d'Indiens qui jusqu'ici n'ont pu être soumises. C'est la retraite des paresseux *Coroado*, des sauvages *Puri*, des cannibales *Potocado*, et d'autres tribus moins nombreuses qui vivent de leur chasse ou de leur pêche, ou de la culture d'une très-petite quantité de maïs, de manioc et de bananes. La fertilité de ces forêts vierges (*matto virgens*), est incroyable. Lorsque les gros arbres ont été brûlés, et que l'on a débarrassé complétement le terrain, on peut espérer d'en retirer de 150 à 500 fois la semence, si on y sème des haricots, du maïs, du manioc, du café, du coton, des cannes à sucre. C'est aussi cette grande fertilité produite par le déboisement des forêts qui stimule les colons brésiliens à les détruire et à ne les considérer que comme engrais. Les fréquentes révolutions que ce pays a subies, l'apathie de ses habitans, la difficulté de la traite, la concurrence des sucres de l'Inde, ont en outre porté un coup funeste aux grandes sucreries du Brésil. Les capitaux qui y étaient affectés ont disparu; les bonnes traditions de culture ont été négligées, et alors faute de mieux on s'est mis à brûler les forêts et à planter du café. Aujourd'hui le Brésil exporte plus de café que Saint-Do-

mingue, Cuba, la Jamaïque et toutes les Antilles réunies; en 1820, le Brésil n'avait fourni à l'exportation que 7,200,000 kilog. de café; treize ans après, en 1833, ce chiffre s'est élevé à 42,000,000 de kilogrammes; et cette progression n'est pas près de s'arrêter.

Enfin si nous portons nos regards sur les derniers confins de l'Amérique, nous trouverons encore là une végétation qui n'est pas moins puissante que celle qu'on remarque dans les plus belles contrées de l'Europe. Dans la Patagonie, les plaines sont stériles, mais les montagnes se couvrent de forêts; on y remarque une espèce de palmier ou de fougère arborescente, et un bouleau (*betula antarctica*) qui parvient souvent à 35 pieds de circonférence. Dans le détroit de Magellan, le hêtre *betuloïdes* croît en très-grande abondance et atteint une grosseur de trois à quatre pieds de diamètre. Le capitaine King en a vu un grand nombre qui avaient plus de quatre pieds, et le commodore Byron assure en avoir mesuré qui n'avaient pas moins de 21 pieds de circonférence.

Quelque incomplet que soit ce tableau de la végétation forestière de l'Amérique, il suffira sans doute pour démontrer tout ce que nous perdons à ne pas favoriser l'introduction des bois américains dans nos chantiers, et à ne pas chercher à acclimater les espèces qui pourraient le mieux convenir à notre sol. La plupart des entreprises isolées qu'on a faites dans ce but ont complétement réussi; on eût dû seulement les concevoir sur une plus grande échelle. Le sol de la Grande-Bretagne est essentiellement favorable à la végétation forestière. Partout où l'on s'est occupé de seconder cette disposition, le succès a répondu aux tentatives. Les belles forêts royales de Windsor, de Waltham, de Salcey, de Whittlewood, de Walmer, de Rockingham, de New-Forest, dans le Hamp-

shire, en sont des preuves bien évidentes. Non seulement dans ces forêts, mais encore dans les domaines particuliers, il existe des sujets d'une très-belle venue. M. Henderson, en examinant la forêt d'Howard, a trouvé un grand nombre de chênes qui avaient de 70 à 95 pieds de haut, des hêtres de 80 à 110 pieds, des sapins de 110 à 130, des pins d'Écosse de 105 à 120, et des trembles de 110 à 130. Dans le parc de sir Neil Menziers, en Écosse, M. Doward a vu des peupliers de 12 pieds de circonférence et de 105 pieds de haut, des sycomores de 22 pieds de circonférence sur 84 de hauteur, et des chênes qui s'élevaient depuis 90 jusqu'à 95 pieds; à Gray-House, le même naturaliste a trouvé des cèdres du Liban qui avaient 15 à 16 pieds de circonférence, et dans le comté de Dumfries de magnifiques lauriers de Portugal et des marronniers d'Espagne qui présentaient de 5 à 600 pieds cubes de bois ouvrable. Ce n'est pas tout, M. Thomas Clark de Knedlington, qui s'est livré à de nombreux essais sur l'acclimatement et l'accroissement des arbres forestiers exotiques, a obtenu après huit à dix ans de semence des *liriodendron tulipifera* de 14 à 16 pieds de haut, des *cerasus virginiana* de 14 pieds, des *liquidambar* de 11 pieds, des *juglans nigra* de 17 pieds, etc., etc. Nous n'insisterons pas davantage. Il est bien évident aujourd'hui pour tous les agronomes éclairés qu'il dépend de nous d'enrichir notre sol des meilleurs bois de construction de l'Europe et de l'Amérique, de nous passer de tout secours étranger, et d'approvisionner à jamais nos chantiers d'un article sur lequel reposent notre force, notre gloire et même notre indépendance nationale.

(*Gardener's Magazine and Quarterly Journal of Agriculture.*)

—

HISTOIRE DES PIRATES

ET

DE LA PIRATERIE,

DANS LES TEMS ANCIENS, AU MOYEN-AGE ET DANS LES TEMS MODERNES.

L'histoire des pirates commence aux premières traditions du monde; elle se rattache au berceau de la société, et précède l'histoire de la conquête comme celle-ci précède l'histoire de la civilisation. Le voyage des Argonautes n'est qu'une expédition de pirates; les poèmes d'Homère ne sont que la double épopée du brigandage et de la piraterie. Le grand Agamemnon n'est qu'un pirate; les chefs des Dolopéens, des Rhodiens, des Arcades, des Argiens, le bel enfant de Thétis, l'éloquent Nestor, et tous ces princes et tous ces héros ne sont que des forbans. Ménélas se vante d'avoir recueilli pour cent vingt-deux talens de butin dans ses croisières. La conduite d'Ulysse dans le sac de la ville des Cicons ravale le roi d'Ithaque au-dessous d'un négrier. Cependant, au milieu de ces violences, au milieu de ces actes féroces, à travers tous ces massacres et ces incendies, apparaissent quelques rayons lumineux qui laissent entrevoir les premiers jalons de l'élément social. Embarquez-vous avec les Phéniciens, avec les Grecs; allez à Tyr, visitez Colchos, remontez le Simoïs, passez à Argos, voguez jusqu'aux colonnes d'Hercule, là où s'étendent les champs heureux des Tartessiens, et vous trouverez partout les germes de la civilisation que les premiers navigateurs ont laissés derrière eux.

Aussi les poètes de l'antiquité, ne s'arrêtant qu'aux résultats, chantèrent ces aventuriers comme des dieux qui avaient signalé par des bienfaits célestes leur pélerinage sur la terre.

Après la poésie, l'histoire : aux peuples inconnus, dont il ne nous reste que le nom et des souvenirs aussi vagues que les réminiscences d'un songe, succèdent des peuples connus, ceux qui nous ont légué leurs pensées, leur langue, et cet espace immense où les sociétés modernes s'élèvent. Ils passeront devant vous le livre de leurs annales à la main, et vous lirez encore à la première page les mêmes traditions qui ont inspiré les poètes; vous trouverez toujours l'homme bandit sur le continent et pirate sur la mer. L'amant et l'époux, le père et le fils, le chasseur et le berger, ont disparu sans laisser la moindre trace de leur passage. Des souvenirs de brigandage ou de piraterie furent les seules traditions conservées dans l'enfance des sociétés : résultat nécessaire de cette ébauche de civilisation. A une époque où il n'y avait encore pour l'homme d'autre vertu que le courage, rien ne devait tant exalter l'imagination que cette vie aventureuse et vagabonde. C'est ainsi que les historiens comme les poètes ont commencé leurs récits par les mêmes traditions, et que les philosophes ont confirmé celles-ci en les prenant pour base de leurs systèmes. Aristote a découvert dans la nature des habitans de la Grèce une certaine prédisposition au vol; il a examiné un à un les obstacles qui élevaient une barrière contre leur rapacité dans l'intérieur des terres, et a démontré les causes qui les poussaient au contraire à satisfaire leur penchant organique sur un champ aussi mobile et aussi périlleux que la mer. Thucydide, écrivain poli d'un peuple déjà civilisé, qui n'a pour excuse ni la rudesse de ses contemporains, ni la

simplicité naïve du vieil Hérodote, se plaît à raconter les courses et les ravages de ses ancêtres. « Les Grecs, dit-il, embrassaient autrefois avec ardeur la profession de pirates; ils reconnaissaient l'autorité absolue de leurs chefs, choisis constamment parmi les personnes qui possédaient les plus grandes qualités. Ces chefs devaient à la fois enrichir les aventuriers qui se confiaient à leur sagesse, et pourvoir à la subsistance des pauvres de la communauté. Aussi honorait-on la piraterie comme un exercice qui menait souvent à la gloire. » Qu'aurait dit Thucydide, s'il eût pu compter parmi ses aïeux les Cariens et les Phéniciens? Quel orgueil n'aurait-il pas mis à énumérer les hauts faits de ces marchands pirates dont les vaisseaux sillonnèrent toutes les mers, et qui, vendant la civilisation à l'Europe, étendirent leur domination depuis *les royaumes de l'aurore* jusqu'aux flots de l'océan Atlantique? Les Phéniciens et les Cariens avaient été maîtres de la Grèce; partout on y rencontrait leurs tombeaux, et les armes qu'ils renfermaient indiquaient assez que ces tombeaux n'avaient appartenu qu'à des conquérans. Lorsque les Athéniens ordonnèrent la purification expiatoire de Délos, et qu'à l'occasion de cette cérémonie tous les sépulcres de l'île furent ouverts, on observa que plus de la moitié étaient occupés par des Cariens, et les autres par des Phéniciens. Voilà tout ce qui restait alors de deux grands peuples qui n'ont laissé qu'un monument, mais un monument impérissable, leur nom!

Les lois d'Athènes autorisaient les associations des pirates; ils étaient obligés de compléter la flotte de la république en tems de guerre, de protéger le commerce pendant la paix, de donner aide et secours, moyennant une rétribution, aux navires des alliés. Quand le nombre des armateurs ne suffisait pas pour le service de la marine, le

sénat pouvait expédier des autorisations temporaires aux citoyens qui lui en demandaient. La flottille qui recouvrait les deniers de l'impôt était une escadre de véritables écumeurs de mers. La réponse du pauvre corsaire à Alexandre résume la morale de cette époque : le pirate et le roi représentaient alors le monde. Non seulement on ne concevait pas d'horreur pour cette vie de meurtre et d'injustice, mais elle s'offrait aux yeux de la société comme une profession généreuse, dont le courage et la fortune rachetaient les forfaits. Les Phocéens considéraient la piraterie comme une espèce de chevalerie ; les plus grands seigneurs parmi les Germains étaient fiers de commander une troupe de brigands ; les Ibériens pillaient ; les Lusitaniens volaient. Alors tout était de bonne prise : hommes, meubles ou bestiaux. Le plus fort traînait le vaincu au marché.

Mais les progrès de la civilisation devaient nécessairement apporter quelques modifications dans ces actes de violence. On en vint à surprendre par la finesse, à conquérir par la ruse, et insensiblement le commerce fut le seul moyen d'obtenir les richesses qu'on ne s'était d'abord procurées que par la force. Comme instrument de civilisation, le commerce agit dès lors en pacificateur, mais comme industrie, ce fut long-tems encore une profession guerrière. Aucun navire ne s'éloignait du port sans être en état de se défendre ; souvent même dans les chances du voyage entrait la possibilité d'un combat, l'espoir d'une prise : telle devait être la transition, tel fut le retour vers un ordre de choses plus rationnel. Ainsi, la piraterie, après avoir produit la navigation, perfectionné la science nautique, et créé l'esprit des entreprises commerciales, avait accompli sa destinée. N'étant donc plus utile, elle devenait un mal ; aussi la société qui résume toutes les

forces, parce qu'elle accumule tous les droits, imposa ses lois à la mer, comme elle les avait imposées au continent.

Un successeur de Busiris défend les croisières; les descendans de Ménélas condamnent les écumeurs de mer; la traite des esclaves est persécutée par les Grecs; et le conseil des amphyctions alla même jusqu'à fixer l'équipage de chaque navire : un vaisseau marchand ne pouvait avoir plus de cinq hommes à son bord. Puis, on institua les déripoles, corps civique, composé de toute la jeunesse d'Athènes, qui montait la garde au Pirée, et faisait des rondes sur les côtes pour prévenir l'approche des pirates; enfin, Ptolémée-Philadelphe, dans sa sollicitude pour le commerce, voulut que deux escadres fussent constamment en campagne pour protéger la navigation. Mais toutes ces mesures, toutes ces précautions étaient insuffisantes; on avait trop laissé grandir le mal pour qu'il fût possible de s'en débarrasser à si bon marché. D'ailleurs, le commerce et l'industrie n'avaient pas encore assez pénétré dans les masses; les populations n'étaient pas assez façonnées au joug de la civilisation, les guerres ressemblaient trop à de la piraterie pour que les ames ardentes songeassent à trouver dans le négoce ou l'industrie une occupation convenable à la fougue de leur caractère. Dès lors ce ne fut plus sur de frêles barques que les pirates coururent à leurs expéditions : ils équipèrent des escadres nombreuses que des chefs habiles dirigeaient, et tinrent ainsi la société en échec, profitant de ses dissensions intestines pour infester les côtes ou pour piller en pleine mer. Les oiseaux de proie ne sont pas plus acharnés sur un cadavre. La Sicile, la Grèce, les îles de l'archipel, étaient sans cesse le théâtre de leurs exploits, et partout ils ne rencontraient qu'une faible résistance.

Rome seule n'accorda jamais de quartier aux pirates.

Aucun lien, aucun intérêt n'éveillait sa sympathie pour eux; elle les poursuivait avec acharnement sur toutes les eaux, dans tous les pays : car, si à Rome on ne faisait pas grand cas des commerçans, on aimait à profiter des avantages de leur industrie. Rome voulait toutes les gloires et tous les trésors, et tenait à conserver intacts les élémens de sa grandeur et de son pouvoir : à l'esclave elle départait l'industrie, pour qu'il relevât le luxe du maître; au liberte, le commerce pour qu'il enrichît le patron; au plébéien, l'agriculture pour venir à l'aide de tous, et aux patriciens, aux chevaliers, aux nobles, qui combattaient pour la patrie, les armes et les lois, le sénat et la dictature. Malgré cette classification, malgré cette division d'intérêts, la république ne tenait pas moins à la sûreté du marchand et du navigateur qu'à la dignité de ses consuls; l'orgueil national était enté sur la politique, et Rome se serait cru offensée si la nacelle du dernier pêcheur romain n'eût été respectée comme le sol de la république. La puissance maritime de Rome était loin cependant d'avoir atteint le degré de suprématie où était parvenue sa puissance continentale. L'armée romaine n'avait jamais subi de conditions humiliantes de l'ennemi; la flotte les accepta, et les accepta des Carthaginois. Dans le traité conclu entre Rome et Carthage, on stipula que ni les Romains ni leurs alliés ne dépasseraient le cap Formose, à moins qu'ils n'y fussent poussés par la tempête, ou que l'ennemi ne les poursuivît. Plus tard Rome vengea son affront en ensevelissant ce traité sous les décombres de Carthage, et le sceptre brisé de sa rivale lui revint par droit de conquête.

Les factions de Sylla et de Marius faillirent cependant compromettre la puissance maritime de la république. Les pirates ciliciens, profitant des troubles qu'elles exci-

taient, quittèrent leurs cavernes, couvrirent de leurs vaisseaux la Méditerranée, et portèrent sur ses côtes la dévastation et l'effroi. Ce fut à cette époque que Jules-César, très-jeune alors, revenant de la cour de Nicomède, roi de Bithynie, tomba au pouvoir de ces aventuriers dans le golfe de Pharmacusa. Sans son manteau de pourpre et la suite nombreuse qui l'accompagnait, ils auraient jeté à l'eau le prisonnier; mais ils préférèrent le garder pour en tirer une rançon proportionnée à la condition apparente du jeune Romain. Durant sa captivité, Jules-César fit preuve de ce courage et de ce sang-froid qui ne l'abandonnèrent jamais. Les Ciliciens lui demandèrent vingt talens pour sa délivrance. « Vous ne m'avez pas estimé ce que je vaux. Je vous en donne cinquante, » leur dit-il, ajoutant avec un sourire moqueur : « Vous ne tarderez pas à me les rendre. » Pendant tout le tems qu'il resta parmi eux, César conserva le même enjouement, la même liberté d'esprit : il composait des vers, les récitait, proposait à ses familiers des problèmes à résoudre, et menaçait sans cesse les pirates de les faire pendre lorsqu'ils venaient par hasard à l'interrompre dans ses études ou ses plaisirs. Enfin la somme exigée pour la rançon arriva, et César fut libre : « Merci ! s'écria-t-il; mille fois merci, mes bons amis de Milet : non de l'argent que vous m'avez envoyé, mais de l'occasion que je vous dois de tenir ma parole. » Peu de jours après, César, à la tête de quelques vaisseaux armés à la hâte, vainquit les Ciliciens, les captura, et les conduisit à Pergame, où il les fit tous crucifier pour ne pas manquer à sa parole.

Cet exemple n'intimida pas les Ciliciens. Le désespoir et la vengeance redoublèrent leur courage; ils reparurent sur la Méditerranée avec des forces encore plus imposantes. Ces ennemis de tous les peuples avaient été en-

couragés par Mithridate qui leur promit sa protection. Leur nombre s'accrut après la chute de Carthage, et lors de la prise de Corinthe, leur pouvoir était devenu formidable : ils possédaient sur tous les points des arsenaux, des ports, des tours, de belles et bonnes forteresses. Les gens perdus de tous les pays ainsi que des personnages de distinction s'associaient à eux. Les plus habiles pilotes gouvernaient leurs vaisseaux, vaisseaux à la poupe d'or, aux voiles de pourpre, aux rames incrustées d'argent, où les vins de Falerne et de Chypre coulaient à flots, où le mugissement des vagues était sans cesse dominé par la voix des chanteurs et les sons d'une musique voluptueuse. Et puis, quand cette flotte éclatante de dorures, émaillée de mille couleurs, quittait Seleuce; qui l'aurait dit? partout elle portait le deuil et la mort! C'était au milieu de leurs chants, de leurs orgies, que les Ciliciens attaquaient les villes, dépouillaient les sanctuaires, et préludaient à la célébration du culte barbare de leur dieu Mithra.

Ce fut alors qu'on introduisit la coutume, maintenue jusqu'à nos jours chez les pirates, et désignée par l'expression de *passer le bord*. Elle consiste à faire monter le prisonnier sur le bord du navire et à le précipiter dans la mer s'il ne veut pas s'y jeter de bonne grâce. Chez les Ciliciens ce supplice devenait une farce sanglante lorsque le malheureux qui allait périr était Romain. Ce qu'il y avait de plus humiliant, observe Plutarque, c'était le tour ridicule qu'ils donnaient à leur cruauté quand le prisonnier s'écriait : « Je suis Romain. » A ce cri, tout l'équipage feignait d'être terrifié; ceux-ci tremblaient, ceux-là tombaient à genoux, quelques-uns allaient jusqu'à lui apporter ses sandales, d'autres l'aidaient à passer sa toge, pour qu'on ne se méprît plus sur sa qualité de Romain. Le pauvre homme, voyant les pirates si soumis,

si empressés à lui demander pardon, leur pardonnait une fois, mille fois; mais lorsqu'ils avaient joué leur pantomime et qu'ils s'étaient bien amusés aux dépens du citoyen romain, ils le priaient poliment de quitter le navire, en lui souhaitant un bon voyage, et le jetaient à l'eau s'il ne s'y précipitait lui-même.

Soit vengeance, soit que le butin fût plus riche et plus abondant, ces brigands infestaient sans cesse les côtes d'Italie : ils brûlèrent la flotte romaine dans le port d'Ostie, ils se rendirent maîtres de deux préteurs en costume, avec leur suite et leurs licteurs; ils s'emparèrent de la fille d'Antoine qui retournait à sa maison de campagne de Misène, après avoir assisté au triomphe de son père; et Rome elle-même fut menacée de la famine, parce qu'ils interceptaient les convois de grains. Enfin Publius Servilius fut envoyé contre eux avec une escadre puissante, et les mit en fuite. La Méditerranée resta libre tant que les galères de la république la sillonnèrent en tout sens; mais sitôt qu'elles rentrèrent dans le port, les Ciliciens reprirent la mer avec une ardeur nouvelle, et de toutes parts on entendit encore leurs fanfares, leurs orgies et les cris de leurs victimes. Le préteur Marc-Antoine, fils de l'orateur et père du triumvir, homme sans caractère et sans énergie, fut chargé de réprimer leur brigandage; on l'investit du commandement suprême de toutes les forces maritimes de la république, mais il se borna à inquiéter l'escadre de Crête, qui finit par le battre et le força de signer une capitulation si déshonorante qu'on lui donna par dérision le sobriquet de *Creticus*. Marc-Antoine mourut de honte.

Dès ce moment l'audace des pirates ne connut plus de bornes : ils pénétrèrent dans la mer d'Etrurie, coururent sur tous les navires et paralysèrent le commerce et la navi-

gation des Romains. Le danger était imminent; d'épouvantables brigandages avaient jeté l'alarme sur toutes les côtes. La république dut songer sérieusement à les réprimer, et Pompée fut chargé de cette importante mission. Admirable effet d'un choix mérité! A peine le sénat eut-il publié le décret qui confiait à Pompée la dictature maritime, cinq cents navires furent équipés, et quarante jours après son départ de Rome, il n'existait plus un seul corsaire ni dans la mer d'Etrurie, ni sur les côtes d'Afrique, ni dans le voisinage des îles de Sardaigne ou de Sicile. Les pirates se réfugièrent dans leurs rochers de Cilicie, comme des aigles dans leur aire; Pompée les y poursuivit, les combattit à outrance, fit 24,000 prisonniers, s'empara de 90 vaisseaux, de leurs villes et de leurs chantiers. Mais nous devons dire ici que Pompée se montra aussi profond politique que général habile. Il ne voulut pas sacrifier tout une nation; cependant comme il ne pouvait laisser à des masses si considérables la possibilité de s'armer encore une fois, il chercha à les rendre utiles en les éloignant des côtes. Le succès couronna la pensée du grand homme; la nouvelle colonie devint florissante, l'abondance régna partout, la tranquillité ne fut plus troublée, et le prix des denrées diminua sur les marchés de la ville éternelle.

Jusqu'ici nous n'avons vu que des étrangers, que des barbares armer en course contre Rome; mais ses propres citoyens ne tardèrent pas dans ces tems de désordre à y prendre part. Sous le triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide, le cadet des fils de Pompée, ayant été proscrit, s'empara d'une grande partie des forces navales de la république et de plusieurs bâtimens qui appartenaient aux alliés de Rome. Avec cette flotte, il joignit une tribu de forbans qui venaient de signaler leur apparition sur les côtes de la Méditerranée par des traits de courage et

d'habileté. L'Italie, devenue stérile sous l'influence du luxe, était l'enfant au maillot qui ne peut exister sans sa nourrice; la nourrice de l'Italie c'était la mer. Elle lui apportait de l'étranger les grains, les étoffes, tout ce qu'elle consommait. Le fils de Pompée, profitant de cette situation précaire, harcela les navires marchands, arrêta les arrivages, et suspendit la circulation dans tout l'empire. Octave, irrité de tant d'audace, fait équiper une escadre, en confie le commandement à Agrippa; et, après une seule campagne, le fils de Pompée vit évanouir ses espérances avec l'incendie de son dernier vaisseau.

Lorsque, débarrassé de ses rivaux, Octave prit le nom d'Auguste, et se déclara chef suprême de l'état, il eut la prudence de maintenir la flotte sur pied. C'était empêcher que les désordres précédens se renouvelassent. Maintenir la paix dans le territoire des provinces romaines, et utiliser les conquêtes en développant le commerce maritime, fut aussi la politique des empereurs de Rome, devenus maîtres de la Méditerranée. Pour atteindre ce but, ils établirent des stations navales et des croisières; mais, n'ayant pas d'ennemis à combattre, on laissa insensiblement les vaisseaux de guerre pourrir dans l'abandon; et bientôt la marine romaine, qui avait disputé à Carthage l'empire des mers, ne compta plus sur une seule galère. La station du Bosphore, et c'était toute la flotte impériale quand Sévère assiégea Byzance, ne se composait en grande partie que de barques marchandes, *naves onerariæ*. Depuis cet événement, la flotte romaine ne figure ni dans la guerre à l'extérieur ni dans les querelles intestines. Où était alors la piraterie?

Tandis que les Romains l'oubliaient, plongés dans un repos léthargique, grandissait presqu'à leur porte une nouvelle horde de pirates, qui, sans ressources, sans connais-

sances nautiques, devenait de plus en plus formidable. C'étaient les Goths et les Vandales, peuples guerriers qui, après avoir stationné dans l'Ukraine, songeaient à s'emparer de la côte septentrionale du Pont-Euxin. Le succès qui couronna cette entreprise et l'accroissement rapide de leurs forces navales vinrent donner un stimulant nouveau à leur soif de conquêtes et d'aventures. On s'étonne cependant de leur audace, on est surpris de leurs succès en lisant la description des misérables navires dont ils se servaient pour réaliser leurs périlleuses conquêtes. Rien de plus léger, rien de plus frêle ; figurez-vous une barque à plat-fond, construite seulement de bois, sans la moindre addition de fer, ni pour fixer les planches ni pour renforcer la carène ; ajoutez à cela une espèce de *carrosse,* tantôt cintré, tantôt angulaire, seul abri pour les passagers et les matelots contre la fureur des tempêtes et la rigueur des nuits. Eh bien ! ce fut dans ces huttes flottantes que les Goths, enflammés par l'attrait du pillage, s'abandonnèrent à la merci d'une mer qu'ils ne connaissaient pas, et au caprice de pilotes étrangers dont la science et la fidélité devaient leur être également suspectes. Trois expéditions successives réussirent au-delà de leurs espérances. Les pirates du Nord saccagèrent sans pitié un grand nombre de villes, coururent toute la Bithynie, subjuguèrent la Grèce et l'archipel, et firent trembler le Capitole. Rome ne dut son salut qu'à la vénalité des chefs et à leurs divisions personnelles.

La passion du pillage avait été cependant trop exaltée chez ces peuples par une réussite constante pour qu'ils renonçassent ainsi à leur système d'invasion. Les terribles barbares se ruèrent avec plus de fureur encore sur les côtes de l'Empire. Mais cette fois leur course fut arrêtée par la bataille sanglante que leur livra Claudius

Gothicus. Les pirates combattaient pour le butin, les légions romaines pour la patrie; Rome l'emporta sur le nombre et le désespoir des barbares. La défaite des Goths fut complète; ils laissèrent 50,000 morts sur le champ de bataille, le reste tomba peu de tems après au pouvoir des vainqueurs, et leur flotte éprouva le même sort (1).

Sous les empereurs Aurélien et Probus, on fut encore obligé de réprimer la piraterie. Les désordres qui alors régnaient partout; le luxe et la richesse qui avaient énervé toutes les classes expliquent assez ces tentatives toujours renaissantes. Encore cette fois, les navires furent détruits et les brigands internés; mais un certain nombre de Francs auxquels on avait alloué des terres dans le Pont résolurent de revoir à tout prix leur patrie. Après avoir surpris quelques bâtimens sur les bords de la mer Noire, ils dressèrent leur course à l'aventure avec l'audace du désespoir; ils cinglèrent le long du Bosphore et de l'Hellespont, et entrèrent dans la Méditerranée. Ces hommes ignoraient entièrement et l'art de la navigation et les mers qu'ils traversaient. Ils ne songèrent d'abord qu'à satisfaire leur haine contre les conquérans par des descentes capricieuses, des brigandages et des cruautés inouïes; puis, après avoir dévasté les côtes sans défense de l'Asie, de la Grèce et de l'Afrique, ils entrèrent dans l'Océan Atlantique par les colonnes d'Hercule; le canal des îles Britanniques les entraîna ensuite vers la Hollande, où ils débarquèrent pour se reposer de leurs fatigues. C'est proba-

(1) Les historiens assurent que cette flotte se composait de 6,000 vaisseaux. Si ce chiffre est exact, Gibbon a raison de croire que ces vaisseaux n'étaient que de petits canots. Pline vient à l'appui de cette assertion; il dit, en parlant des pirates germaniques : *Germaniæ prædones singulis arboribus cavatis navigant, quarum quædam et triginta homines vehunt.*

blement l'expédition des Francs, si glorieusement terminée, qui exalta l'imagination de Carausius, et lui inspira le projet de s'emparer de la flotte romaine et d'exciter les Bretons à la révolte. N'est-ce pas aussi à ce voyage qu'on peut faire remonter l'origine de ces courses qui ont rendu si célèbres les *rois de mer* du moyen-âge?

Ce fut vers l'année 450 que les habitans de la côte septentrionale d'Afrique débutèrent dans la carrière sans loi qu'ils ont constamment poursuivie depuis lors jusqu'à la récente conquête d'Alger. Fatigué de disputer tous les jours aux Souèves, aux Alans et aux Goths, la partie de la Péninsule ibérique dont il s'était rendu maître, Genséric avait passé la mer avec ses Vandales et chassé les Romains de l'ancien territoire de Carthage; son ambition était loin cependant d'être satisfaite. La découverte et la conquête des peuples noirs, qui habitent sous la zône torride, ne tentèrent pas Genséric; ses yeux, comme dit Gibbon, se tournèrent du côté de la mer, et c'est sur elle qu'il résolut de fonder sa puissance. Une volonté ferme, une activité énergique, concoururent à accomplir cette résolution hardie. Les forêts de l'Atlas pouvaient être considérées comme des chantiers inépuisables de bois de construction; ses nouveaux sujets étaient habiles dans la navigation et dans l'architecture navale; il n'eut qu'à montrer à ses audacieux Vandales que le nouveau système de guerre qu'il allait entreprendre rendait toutes les contrées maritimes accessibles à leurs armes, pour les décider à le suivre. Les Maures et les autres Africains furent séduits par l'espoir du pillage; et, après un intervalle de six siècles, les ports de Carthage lancèrent de nouvelles escadres qui prétendirent encore une fois à la souveraineté de la Méditerranée. Ce fut ainsi que Genséric devint chef de pirates. Il équipa une flotte nom-

breuse, et ses premières expéditions furent exécutées avec une telle activité qu'il dévasta, presqu'en même tems, tout le littoral de l'empire. Si les Vandales eussent été moins cruels, s'ils se fussent contentés de piller les provinces qu'ils subjuguaient, tant de courage et de bonheur auraient rendu leur nom moins affreux. Non seulement la Ligurie, la Toscane, la Campanie, Brindes, la Pouille et Lucques; mais les côtes de la France, mais la Grèce, l'Epire, la Sicile et la Sardaigne, devinrent tour à tour le théâtre des dévastations de ces barbares!

Le trait le plus remarquable du caractère de Genséric, c'est le secret avec lequel il exécutait toujours ses expéditions. Quand il prenait la mer, ses lieutenans ne connaissaient ni ses projets ni ses plans de campagne; peut-être aussi n'en avait-il aucun. Son pilote lui demanda un jour le point vers lequel il devait diriger sa course? « Où les vents nous porteront, dit le roi, ce sera toujours sur une terre coupable, dont les habitans méritent la vengeance de Dieu. » La réponse du chef altier des Vandales n'appartient qu'à un pirate. Sa conduite à Rome le caractérise mieux encore. L'impératrice Eudoxie, furieuse de se voir contrainte à épouser l'assassin de son mari, avait appelé les Vandales à son secours. Genséric arme sa flotte, fait voile pour l'Italie, débarque à Ostie, et se rend maître de Rome. Ce fut en 455. Le fier conquérant, voulant sans doute agir en allié, défendit à ses soldats d'incendier la ville et d'en maltraiter les habitans; mais il livra Rome au pillage pendant quatorze jours. Les barbares emportèrent dans leur immense butin les instrumens sacrés du culte des Juifs, la table d'or et le candélabre à sept branches, que Titus avait pris dans le tabernacle de leur temple à Jérusalem. Les matrones romaines furent soumises à la loi du vainqueur; le nombre

des captives fut considérable, car chaque soldat ayant droit de conquête sur les femmes, pouvait en prendre à volonté. Eudoxie elle-même partagea les malheurs que sa perfidie avait attirés sur sa patrie : l'impératrice de Rome et ses deux filles devinrent esclaves de Genséric le pirate!

A la même époque parurent les Saxons, peuples, dit-on, d'origine cimbrique. La pêche fut d'abord leur seule industrie, mais les succès de leurs voisins leur firent abandonner ces mœurs paisibles, et à leur tour ils infestèrent l'océan germanique, l'archipel de la Grande-Bretagne et les côtes de la Gaule, qui pendant plus de deux cents ans restèrent ouvertes à leurs brigandages. Vers la moitié du cinquième siècle, ils étaient déjà si célèbres, que le lâche Vortigern, roi des Bretons, conçut la fatale résolution de les engager à venir à son secours, pour réprimer les irruptions fréquentes et les ravages que les Pictes et les Scotes faisaient dans son royaume.

Le trône de Vortigern s'écroula du moment où les Saxons, qui avaient débarqué en auxiliaires, s'avancèrent en conquérans. Hengiste et Horsa lui arrachèrent une couronne qu'il n'avait su ni porter ni défendre. L'usurpation des Saxons fut le signal de partance pour les nations septentrionales : le Nord s'embarqua ; les Danois, les Norwégiens, les Suédois, qui surpassaient les autres peuples dans l'art de la navigation, arrivaient les premiers partout, et ils emportaient ce qui leur tombait sous la main, quelle que fût la plage sur laquelle le vent les jetât. Canut, quatrième du nom, roi de Danemarck, fit d'inutiles efforts pour contenir les désordres de ses barbares sujets, qui, fatigués des répressions de leur roi, s'en débarrassèrent par un assassinat. Le roi de Suède ayant été pris par les Danois, la régence suédoise permit à tous les navires d'armer en course et de porter la ruine et la dé-

solation sur le pays ennemi : on ouvrit même à Ribnitz et à Golnitz des marchés publics pour la vente légale des prises faites sur les Danois et leurs alliés. Le résultat de tous ces soins fut de produire cette bande redoutable de pirates connue sous le nom de *Frères Victualiens*. Il ne fallut pas moins que la ligue de plusieurs princes pour arrêter les progrès de ce fléau.

L'esprit de piraterie était devenu épidémique dans le Nord ; il s'étendit même jusqu'aux femmes, et plusieurs d'entre elles se livrèrent avec enthousiasme aux fatigues et aux dangers de la vie maritime. Nous empruntons à Saxo-Grammaticus l'histoire naïve qu'il nous a laissée d'une de ces femmes pirates :

« Alwilda, dit-il, était fille de Synardus; Synardus était roi des Goths; Alf, fils du roi de Danemarck, était son fiancé.

» Alwilda n'aimait pas celui que son père lui destinait pour mari, et, en cela, cette princesse ressemblait à beaucoup de femmes, mais elle leur était supérieure en fermeté ; aussi, pour se soustraire à la violence qu'on voulait exercer sur son cœur, elle quitta le château du roi son père, et se fit pirate. Sous le costume d'un jeune guerrier, Alwilda s'embarqua sur un navire dont l'équipage, circonstance bizarre! se composait de jeunes filles déguisées en matelots. Peut-être fuyaient-elles aussi leurs fiancés comme Alwilda. La barque aventurière met à la voile, croise dans plusieurs parages, sans trouver de navires à capturer ; cependant les nouvelles amazones ayant abordé une côte inconnue, y rencontrèrent une horde de pirates qui rendaient à leur chef les derniers devoirs. Le maintien noble, les manières agréables d'Alwilda, lui gagnèrent tous les cœurs ; les braves la proclament à l'unanimité reine de la flotte ; et dès ce moment pirates et

piratesses ne formèrent qu'une seule et même famille. Comment fut réparti le service entre les deux équipages ? personne n'en sait rien ; mais leur harmonie fut si constante que la *reine des vagues* fit pâlir sur leurs trônes les *monarques des îles*. Ceux-ci furent obligés de combiner leurs escadres et de déclarer une guerre à mort à l'ennemi commun.

« Soit hasard, soit politique, le commandement des forces alliées fut confié au prince Alf, le ci-devant fiancé du chef des pirates. Durant la campagne, on se rencontra, on se sépara, on se battit, le sang coula de toutes parts ; mais sans résultat définitif ; le nombre était du côté des Danois, la bravoure et l'adresse du côté de la Suédoise. Il fallait cependant en terminer de toutes ces escarmouches sans résultat. Une bataille décisive fut engagée. Le prince Alf rompt la ligne des pirates et pénètre jusqu'au vaisseau de leur chef ; il l'aborde, saute sur le pont et renverse tout ce qui s'oppose à sa fureur. Derrière un rempart de morts et de mourans, et à la tête du reste de l'équipage, un guerrier seul l'arrête ! Le combat devint alors un duel ; mais l'épée brisée du pirate donna la victoire au prince, qui, ôtant, selon la coutume de la guerre, le casque à son prisonnier, découvre en lui sa belle Alwilda. Une fois la surprise passée, vint la réconciliation, et après la réconciliation les épousailles : la vaillance du prince avait aussi triomphé de la répugnance de la princesse fugitive. »

Fabuleux ou réel, ce récit ne découvre pas moins l'esprit du siècle et l'admiration qu'on avait alors pour les exploits de la piraterie.

Charlemagne, que les vieux chroniqueurs ont peint comme naturellement généreux et humain, poussa l'extravagance de son zèle religieux jusqu'à vouloir propager,

par toute la Germanie et à la pointe de l'épée, les articles de foi qu'il avait acceptés. Mais les meurtres et les décimations dont cette folie accabla les peuples germaniques tournèrent contre la civilisation, et procurèrent à la piraterie de nouvelles ressources et de nouveaux prétextes. Les idolâtres protestans se réfugièrent en Jutlande d'où les Saxons étaient sortis; là, ils furent accueillis avec empressement et pourvus des moyens nécessaires pour se venger de leur persécuteur. Les côtes de la France furent spécialement ravagées par ces aventuriers qu'on appela Normands, et qui clouèrent ce nom comme un écriteau de vengeance au front d'une des plus belles possessions du tyran. Charlemagne, irrité de leur insolence, fit fortifier les embouchures des fleuves et ordonna la construction d'une flotte composée de quatre cents galères, les plus larges alors connues; il y en avait qui comptaient jusqu'à cinq ou six bancs de rameurs. Mais au moment où Charlemagne aurait pu tirer parti de ces ressources, l'invasion des Arabes l'appela dans les provinces méridionales de son empire. Quelque tems après, de nouveaux aventuriers normands, animés par le même esprit d'émigration, et toujours dans l'intention de venger les injures faites à leurs aïeux, opérèrent une autre descente sur les côtes de France et pénétrèrent plus avant dans l'intérieur des terres. Les dissensions civiles qui tourmentaient alors ce pays en rendirent la conquête facile; et qui d'ailleurs eût disputé le terrain à des hommes résolus à y fixer leur résidence? Les descendans de Charlemagne étaient trop dégénérés pour le tenter. Déjà Louis-le-Débonnaire avait employé tous les moyens possibles pour se maintenir en bonne intelligence avec les conquérans, et il se dédommageait du sacrifice que la paix lui coûtait en essayant d'en convertir quelques-uns au christianisme.

Après le partage de l'empire entre les fils turbulens de Louis, les pirates profitèrent de l'anarchie qui régnait en France pour recommencer leurs courses. Presque tous les ans, vers la saison de l'été, ils s'élançaient dans leurs bateaux légers, remontaient la Seine, la Somme et la Loire, et couraient les meilleures parties de la France. En 845, ils arrivèrent jusqu'à Paris, saccagèrent cette ville et furent sur le point d'assaillir le camp royal de Saint-Denis; mais ayant accepté une somme d'argent de Charles-le-Chauve, ils se portèrent sur Bordeaux. Un peu plus tard, ils retournèrent à Paris avec des forces plus considérables, saccagèrent de nouveau cette ville, et mirent le feu à la magnifique abbaye de Saint-Germain-des-Prés. En 861, Wailand, célèbre pirate normand, de retour d'Angleterre, prit ses quartiers d'hiver sur les bords de la Loire, pénétra jusque dans la Touraine, enleva les femmes et les filles et distribua les garçons entre ses équipages pour les élever dans sa profession. Charles-le-Chauve, n'ayant pas des forces suffisantes à lui opposer, l'engagea pour une somme de cinq mille livres d'argent à déloger ses compatriotes qui harcelaient dans ce moment les alentours de Paris. Moyennant ce subside, Wailand remonta la Seine avec une flotte de deux cent soixante voiles et attaqua les Normands au confluent de l'Oise. La résistance fut longue et opiniâtre, mais les Normands furent obligés de capituler, et, après avoir payé six mille livres d'or et d'argent pour leur rançon, ils obtinrent la permission de se joindre à leurs vainqueurs.

Des richesses considérables si facilement acquises rendaient cette vie de vol et d'indépendance si populaire que le nombre des pirates s'accroissait de jour en jour; ils étaient déjà assez forts pour achever les entreprises les plus

hardies. Sous la conduite d'un de ces rois de mer, nommé Éric, ils débarquèrent sur les bords de l'Elbe et du Weser, pillèrent Hambourg, pénétrèrent dans la Germanie, et, après avoir triomphé dans deux batailles, ils se retirèrent avec un riche butin. Encouragés par de tels succès les brigands maritimes continuèrent pendant longtems à attaquer la Germanie, la France et l'Angleterre ; il y en eut qui entrèrent bien avant dans l'Andalousie et dans la Toscane, où ils détruisirent la ville florissante de Luni, tandis que d'autres, descendant le Dnieper, pénétrèrent en Russie.

Cependant les Danois avaient fait plusieurs tentatives pour s'établir en Angleterre. Tantôt leurs expéditions avaient été heureuses, tantôt elles avaient échoué ; mais, après une lutte de plusieurs années, leur succès fut si décisif, que le roi Alfred fut obligé d'abandonner ses états. Les Danois passèrent immédiatement en Irlande, qu'ils se partagèrent en trois royaumes : celui de Dublin revint à Olauf, celui de Waterford échut à Sitrih, et celui de Limerik à Ivar. Mais Alfred, tombant comme la foudre sur leurs forces divisées, en fit un horrible carnage, et les contraignit à se rendre. Ce prince, trop sage pour exterminer les pirates quand ils furent soumis, les envoya dans le Northumberland, que leurs compatriotes avaient dévasté. La conduite humaine et politique d'Alfred dans cette circonstance lui valut l'affection et le dévouement des Danois. Enfin à cinquante-six batailles succéda une paix de douze ans, pendant laquelle ce grand homme enfanta son Code de lois, divisa l'Angleterre en comtés ou *counties*, en *hundres* ou centuries, et en *tithings*, c'est-à-dire en décuries ou en dixièmes parties de district, et fonda l'université d'Oxford. Cependant après la mort d'Alfred, les pirates reparurent de nouveau sur les

côtes des îles britanniques, et plus formidables que tous les autres, les Danois, qui couvrirent de ravages et de deuil les bords de la Tamise, de la Medway de la Severn, de la Tar et de l'Avon. Pour obtenir quelques momens de trève, les Anglais furent obligés de se soumettre à la taxe oppressive et humiliante connue sous le nom de *danegelt* ou le denier danois, charge qui continua à peser sur le peuple, comme cela arrive toujours, long-tems après qu'elle eut cessé de remplir l'objet de son institution. Mais ce n'est pas encore là l'époque la plus brillante de la piraterie du moyen-âge.

Vers la fin du neuvième siècle, Harolf ou Rolla , un des fils de Roynwald, comte des Orcades, ayant infesté les côtes de la Norwége, fut attaqué, défait et proscrit par Harold, roi du Danemarck. Ce prince se retire aussitôt dans une des îles scandinaves (c'était alors l'asile de plusieurs bandits), et s'adressant aux passions de ceux qui, comme lui, n'avaient rien à espérer que de leur courage, il parvint à les intéresser tous à la réalisation de ses projets et à se mettre à leur tête. Cependant au lieu d'aller une seconde fois mesurer son épée contre son souverain , il adopta le système beaucoup plus politique de ses compatriotes, il résolut de s'enrichir aux dépens des contrées méridionales de l'Europe. La première tentative de la bande nouvelle tomba sur l'Angleterre, mais ses efforts furent infructueux; la France au contraire, affaiblie par ses divisions, lui présentait bien plus de chances favorables; en conséquence les pirates firent voile pour l'embouchure de la Seine. Toutefois Harolf n'était pas disposé à se contenter du butin qui pourrait tomber en sa possession; il aspirait à la souveraineté d'une des provinces de la France. Telles furent du moins les conditions qu'il imposa à Charles-le-Simple, prince trop pusillanime

pour ne pas les accepter. Il fit plus, il lui donna sa fille Gisla en mariage, avec l'investiture du duché de Normandie à titre de fief héréditaire. Ainsi, de simple pirate, Harolf devint non seulement prince souverain, mais fondateur de cette famille de rois qui occupèrent en peu d'années les trônes d'Angleterre, de Sicile, de Naples, et qui remplirent le monde de gloire et de forfaits. C'est le grand Rollan ou Robert I[er], duc de Normandie.

Durant cette époque de conflagrations sociales, l'Europe n'eut pas seulement à redouter le brigandage des peuples du Nord, l'Asie avait jeté sur la Syrie, la Syrie sur l'Afrique, et celle-ci sur l'Espagne, cette multitude de guerriers enthousiastes qui, au cri de Dieu et Mahomet, franchirent les Pyrénées et vinrent camper sous les créneaux de Toulouse pour apprendre qu'ils n'étaient pas invincibles. Défaits par Charles Martel, les Arabes se retirèrent dans la Péninsule espagnole, mais ils restèrent maîtres de toutes les îles de la Méditerranée. De là leurs navires ne cessèrent d'infester les côtes de l'Italie, et de menacer même l'empire d'Orient. Tandis que l'empereur Alexis était occupé de la guerre de Patzinace, sur les bords du Danube, Zacchas, pirate sarrasin, courait l'archipel avec une flottille de quarante brigantines. Rien ne résista aux armes de ce bandit; aussi après s'être emparé de quelques îles, il se déclara souverain de Smyrne. Là, sa prospérité s'accrut encore; Soliman, sultan de Nicée, fils du grand Soliman, sollicita l'alliance de Zacchas, et pour la consolider épousa sa fille en 1033. L'année suivante, le jeune Soliman, persuadé que son beau-père convoitait ses états, le poignarda de sa propre main. Quoi qu'il en soit, le succès de Zacchas dans les îles grecques montre assez que les empereurs d'Orient ne pouvaient ni les défendre, ni les protéger contre les attaques des pirates.

Cependant l'esprit des entreprises maritimes s'était répandu avec le progrès de la science navale : des hommes de talent, des personnages de distinction, sous prétexte de faire le commerce, se livraient à des expéditions lointaines. A Venise comme à Gênes, de simples particuliers faisaient des armemens considérables, et allaient offrir leurs services aux princes qui voulaient les employer, ou se dédommageaient eux-mêmes de leurs dépenses en rançonnant les navires qu'ils rencontraient et les provinces maritimes qu'ils prétendaient protéger contre les corsaires. Ce fut à peu près à cette époque que les Roxolains ou Russes parurent sur la scène politique : on les vit descendre en masse le Boristhène, se précipiter sur la mer Noire, gagner le Bosphore, et jeter un œil d'envie sur Constantinople. En moins de deux siècles, ils essayèrent à quatre reprises différentes de s'emparer de la ville des Césars, tentatives toujours désespérées, mais dont l'insuccès ne fit que stimuler leur insatiable désir de pillage. Les Croates et les Esclavons qui s'étaient portés sur les côtes de la Dalmatie furent plus heureux : ils ne se contentèrent pas de rançonner les habitans, ils les chassèrent de leurs demeures, et s'installèrent dans leurs villes; mais de semblables voisins étaient trop dangereux pour que la république de Venise les laissât long-tems jouir de leur conquête. Cette puissance se crut en danger, tant qu'elle n'aurait pas expulsé les forbans de leur nouvel empire; le doge lui-même prit le commandement des forces maritimes de la république, joignit l'escadre des Croates devant Raguse, et la mit en déroute après quelques heures de combat. C'est de cette expédition que date la domination vénitienne en Dalmatie.

L'Angleterre n'était pas alors considérée comme une puissance maritime. Sous Henri III, quoique Hugues de

Burgh, gouverneur du château de Douvre, eût défait une escadre française, la marine anglaise était encore si peu considérable, que les Normands et les Bretons avaient à eux seuls plus de force que les Cinq-Ports. Cependant le goût de la piraterie était devenu si général, si contagieux, que partout on armait en course, on pillait, on volait, on brûlait. En 1244, les Cinq-Ports qui, dans la querelle entre Henri et ses barons, s'étaient d'abord montrés indifférens, finirent par épouser ouvertement la cause des nobles révoltés, et leur flotte, commandée par Simon de Monfort, incendia la ville de Portsmouth. De là, oubliant le motif de leur armement, les rebelles s'abandonnèrent à des excès qui auraient ajouté à la réputation des plus effrontés pirates; malheur au navire étranger qu'ils rencontraient! malheur aux navires anglais! Les armateurs des Cinq-Ports s'emparaient de tout en véritables rois de mer, et leurs succès attirèrent bientôt dans cette carrière une foule d'imitateurs. Il se forma une bande de pirates sur les côtes du Lincolnshire qui, prenant possession de l'île d'Ély, établit là son arsenal, pour mieux diriger ses courses contre les pays adjacens. Un nommé Guillaume Marshall fortifia l'île de Lundy, à l'entrée de la Severn, et commit des brigandages si atroces qu'il fallut armer une escadre pour le soumettre : Marshall fut exécuté à Londres, mais cet exemple ne fit pas cesser la piraterie. Les forces navales de l'empire étaient insuffisantes pour réprimer tous les attentats des corsaires.

Les croisades vinrent enfin mettre une trève aux exploits de la piraterie. Non seulement les chevaliers, les princes et les rois, mais encore les simples vassaux et tout ce qu'il y avait en Europe d'hommes perdus, de gens tarés accoururent se ranger sous les bannières de la croix. Les navires manquaient pour transporter ces

masses armées qui, à neuf reprises différentes, vinrent s'abattre sur l'Orient. Venise et Gênes, qui s'étaient chargées du transport, prirent à leur solde tous les navires qui se présentaient, et comme le butin était promis à ceux qui faisaient partie de la croisade, les pirates ne furent pas les derniers à venir offrir leurs services. Ainsi, ces folles expéditions qui détruisirent le pouvoir féodal et qui ruinèrent les finances de l'Europe eurent aussi pour résultat d'absorber toutes ses forces malfaisantes, de rétablir la sécurité des mers, de donner au commerce une plus grande activité, de rendre les masses plus morales, de créer enfin cette multitude d'ordres religieux et chevaleresques qui déclarèrent une guerre à mort à tous les ennemis de la civilisation, et qui tant de fois, comme nous le verrons par la suite, furent obligés de mesurer leurs forces, non seulement avec les infidèles, mais encore avec les pirates qui apparurent de nouveau sur toutes les mers.

(*Naval and Military Magazine.*)

Littérature-Philosophie.

CONVERSATIONS

DE SAMUEL TAYLOR COLERIDGE (1).

Coleridge, malgré le talent le plus distingué, n'a guère laissé que des fragmens comme preuves de sa puissance. Sans doute, une chaîne merveilleuse, une chaîne d'or et de diamans, réunit tous ces fragmens épars. La même philosophie y circule; le même fond de pensée s'y laisse découvrir. C'est toujours la réaction d'une ame rêveuse contre la philosophie du dix-huitième siècle; la supériorité du monde intérieur sur le monde extérieur. Toujours le regard de Coleridge s'attache sur la vérité, sur le bon, sur le beau, non sur les opinions d'autrui. Personne n'a opposé au matérialisme moderne et au scepticisme de notre tems une barrière plus forte. Mais la nature de cet esprit bizarre était pour ainsi dire *discursive*, il n'a pas laissé d'ouvrage complet. Aucun système de philosophie

(1) Note du trad. Samuel Taylor Coleridge. l'un des hommes éminens de l'Angleterre moderne, contemporain et ami de Southey, de Campbell, de Walter-Scott et de Crabbe, et auquel nous avons déjà consacré plusieurs articles, est né à Bristol, en 1770. Élevé à *l'Hôpital du Christ*, il reçut les premières leçons de goût littéraire du célèbre docteur Bowyer, et se lia de bonne heure avec Southey qui se trouvait alors au collége de Baliol, à Oxford. Ses premières opinions, comme celles de Southey, durent leur impulsion et leur empreinte à la philosophie du dix-huitième siècle. Enthousiaste de la liberté

ne date de lui. Poète, moraliste, métaphysicien, il a plutôt jeté des rayons lumineux sur tous les points de la circonférence, sur toutes les matières, sur tous les sujets, qu'il n'a réalisé l'idéal de son intelligence. Cet esprit, suivant une route à peu près semblable à celle de l'A-

civile et religieuse, et la regardant comme inhérente à la forme démocratique, il forma, de concert avec Southey et deux ou trois autres jeunes gens exaltés, le plan d'aller fonder en Amérique, sur les bords de la Susquehanna, une société nouvelle régie par les lois de la *pantisocratie*, c'est-à-dire de l'égalité de tous. On ne s'embarqua pas, faute d'argent. En 1794, Coleridge choisit pour retraite la ville d'Alforton, dans le Somersetshire. Ce fut là qu'il connut Wordsworth et devint son ami. Le suicide du jeune Chatterton lui dicta son premier essai poétique. En 1795, il publia quelques pamphlets contre le ministère, et fonda un journal sous le titre du *Garde de Nuit*. Ce journal n'eut aucun succès. Sir Alexandre Ball, nommé gouverneur de Malte, l'emmena en qualité de secrétaire; à son retour, Coleridge, dont une pension du gouvernement assurait l'avenir, fit des cours publics sur Shakspeare et sur la poésie en général. On s'empressa de venir l'écouter. Sa réputation d'orateur éloquent date de cette époque. On vit paraître ensuite les *Remords*, tragédie; les *Feuilles Sibyllines*, recueil de poésies; la *Biographie Littéraire*, composée de fragmens relatifs aux opinions particulières de l'auteur; l'*Ami*, recueil d'essais moraux d'une tendance spécialement religieuse: un Traité sur la constitution de l'église et de l'état, et un volume intitulé: *Secours pour la réflexion*. On lui attribue la fondation de l'école poétique que les critiques anglais nomment *école des lacs*. — *Christabel, le Vieux Matelot* et l'*Ode sur l'Amour* ont joui d'une popularité que le style métaphysique et le coloris vague de ces poèmes ne semblaient pas devoir atteindre. Les opinions républicaines de Coleridge se sont peu à peu modifiées et transformées, et sans prendre jamais parti dans les combats politiques, il a soutenu éloquemment les systèmes les plus favorables à l'église d'Angleterre. Sa petite maison d'Highgate était devenue depuis 1830 le rendez-vous à la mode des hommes les plus distingués des Trois Royaumes. Il est mort généralement regretté, dans les derniers jours de février 1835.

symptote, approchait toujours du but qu'il se proposait sans jamais pouvoir l'atteindre.

Sa conversation si vantée n'était pas une conversation. Il aurait été plus exact de la nommer un monologue soutenu par quelques réponses de l'interlocuteur. Il ne causait pas, il rendait des oracles. Quand il entrait dans un salon, même dans le sien, vous eussiez dit un ermite sortant de sa grotte. Ébloui par la lumière du dehors, étourdi par le monde, le bruit et le mouvement général; ses paupières s'abaissaient, ses yeux se fermaient : il n'avait pas de mauvaise honte sans doute, mais les réalités de la vie paraissaient tomber sur lui à l'improviste et le surprendre : il lui fallait un peu de tems et de repos pour se remettre. Puis, quand une réflexion accidentelle éveillait et excitait sa pensée, qu'il se trouvait ému; quand à propos d'un livre, d'un événement, d'une anecdote, il sentait le démon de la causerie s'agiter en lui, on voyait sa prunelle grise flamboyer, l'auréole de l'inspiration entourer son visage, une espèce d'angoisse et d'enfantement intellectuel se peindre sur ses traits contractés. La baguette avait frappé le rocher; la source sublime jaillissait. Un flot d'éloquence, non violente ou impétueuse, mais continue et remarquable par la suavité de l'expression et la facilité de l'inspiration, étonnait les auditeurs. Les dandys (c'était la mode de venir écouter Coleridge dans le petit salon de sa villa modeste, située près de Londres) se pressaient d'un air de surprise assez niaise autour du moderne prophète. Il fallait voir le provincial ouvrir de grands yeux hébétés et se demander pourquoi ce petit homme noir, aux cheveux mal peignés, monopolisait ainsi la conversation. Des gens de lettres ou des savans essayaient par fois de contredire l'o-

rateur : ils hasardaient quelques argumens, dont la sécheresse contrastait avec la fougue de Coleridge, et se trouvaient entraînés par le torrent de ses paroles brillantes. Les personnes les plus habituées à l'entendre se perdaient dans les nombreux rameaux du labyrinthe qu'il improvisait, et où il aimait à se perdre ; chaque remarque jetée sur la route de Coleridge par les fidèles qui l'écoutaient n'était pour lui qu'une occasion nouvelle d'improvisation plus brillante que les improvisations précédentes. Idées et images se pressaient comme les étoiles de la voie lactée. On se trouvait enchaîné par une fascination inexplicable ; on s'apercevait à peine, non seulement qu'il s'écartait du sujet, mais qu'il changeait de sphère à chaque instant. Grâce à l'influence presque magique qu'il exerçait, on croyait le comprendre, ou plutôt on espérait le suivre, lorsque, emporté par son imagination, comme par l'hippogriffe de l'Arioste, et entraîné dans les régions du plus inintelligible mysticisme, il était déjà perdu au fond des nuages. On prenait pour du transcendentalisme ce qui n'avait réellement aucun sens. Il faut le dire, il lui arrivait quelquefois de ne pas se comprendre lui-même ; et c'est alors que son auditoire était saisi du plus intense enthousiasme. On devinait plutôt qu'on ne saisissait une pensée vague mais grande, qui se laissait entrevoir dans la demi-obscurité des paroles les plus solennelles et des métaphores les plus heureuses. Ce genre de conversation et le plaisir qu'un tel orateur produit ressemblent assez aux émotions musicales émanées de l'harmonica. Il est difficile de saisir une mélodie précise. On ne pense même plus au talent de l'exécutant. Un magnétisme invincible s'empare de vous. Une volupté ineffable vous pénètre, l'artiste et l'art disparaissent, et

les sens subjugués s'endorment et s'affaissent, bercés par une surhumaine puissance.

Ce n'est pas qu'au milieu de ces conversations presque dithyrambiques, l'esprit, la saillie, les observations piquantes ne se fissent jour pour ainsi dire. Jamais personne n'a prodigué autant de pensées, ne les a laissé échapper avec une négligence aussi singulière, avec une magnificence aussi dissipatrice. Son fils, homme de talent et doué de cette verve comique et de cette *humeur* que le père ne possédait pas, a recueilli quelques-unes de ces conversations, à l'authenticité desquelles on rend généralement justice et qui nous fourniront quelques extraits remarquables.

On venait de parler de l'*excentricité* de Maturin, auteur célèbre de plusieurs romans furibonds; de ses habitudes déréglées, de son amour pour le jeu, le vin et les femmes; et l'on avait jeté comme question incidente ce problème rarement soumis à l'investigation philosophique : à savoir quelle est la nature propre, et si l'on peut s'exprimer ainsi, le vrai tempérament du génie.

« Je crois que le premier symptôme du vrai génie, c'est le calme au milieu de la vie active. D'après tout ce que les contemporains de Shakspeare, de Milton, du Tasse, de Bacon, nous ont appris sur les hommes, ils attachaient assez peu de prix aux applaudissemens de ceux qui les entouraient, et vivaient assurés de leur avenir de gloire. C'étaient des caractères doux et tendres. Les premiers noms de notre littérature ont toujours été modestes et réfléchis. Je n'excepte pas lord Byron, quoiqu'il se soit amusé à prendre un masque. C'était auprès de la comtesse Guiccioli qu'il fallait le voir, et dans sa solitude de Ravenne. Notre vieux Chaucer est gai comme il convient à un conteur de bonnes et agréables fables. Shakspeare

était renommé par sa douceur ; Spencer, par sa grâce mélancolique ; Milton se possédait admirablement. Oh ! dites-moi, y a-t-il rien au monde de plus auguste que la figure de Milton ? Il est vieux, pauvre, malade, aveugle, calomnié, persécuté ; les ténèbres physiques l'environnent ; le danger politique le presse et l'assiége ; il conserve sa dignité et sa noblesse. Et Chaucer ! le vieux Chaucer ! quel exemple de l'espèce de joie et de grâce que le bonheur de créer peut verser dans l'ame, à une époque où le poète n'était encore qu'un valet en livrée bouffonne.

— Mais, dit quelqu'un, le langage de Chaucer est bien vieilli !

— Vieilli ! cela n'est pas exact. La prononciation, par conséquent le rhythme, ont changé depuis cette époque. Au lieu de prononcer *Océan*, à l'anglaise, en deux syllabes seulement (O-chûn) on prononçait *O-cë-an*, à la française ; ainsi que *Na-tï-on*, en trois syllabes ; mais la différence n'était pas grande. D'ailleurs ce vieil écrivain renferme tous les trésors des racines teutoniques, c'est la vraie source de notre langue anglaise. Les latinismes et les gallicismes qui nous inondent ne se trouvent pas dans ses œuvres. Il faut voir quel usage il fait de ses rudes et puissans matériaux. Il avait, lui, des élémens assez grossiers à disposer et à mettre en ordre : voyez ce qu'ils sont devenus sous sa main. Nos écrivains peuvent faire du style, à peu près comme un ramoneur joue de l'orgue de Barbarie. C'est quelque chose de mécanique. Un certain nombre de crans, de pointes et de tuyaux, depuis long-tems mis en œuvre, rendent toujours les mêmes sons. Le public s'en contente. Si vous voulez que je cherche une autre métaphore, la littérature est un grand casier stéréotype. Nos périodes épigrammatiques, nos

phrases toutes faites, nos divagations illogiques s'arrangent très-bien de ce mécanisme : avec un peu d'adresse on varie proprement sa mosaïque ; le kaléïdoscope ou le componium ne sont pas plus riches de couleurs ou de sons. En lisant de telles œuvres, on n'a pas besoin de penser ; on se trouve suspendu et bercé agréablement entre la paresse et l'activité de l'esprit. La mémoire n'a pas grand travail ; le raisonnement reste stationnaire. De tous les métiers, la littérature, ainsi comprise, est celui qui demande le plus court apprentissage et la plus faible dose de talent : c'est une manufacture qui ne requiert qu'une matière première, un certain nombre de mots puisés dans le fonds commun. Entre tel roman moderne et la vieille poésie presque saxonne de ce bon Chaucer, il n'y a pas plus d'analogie réelle qu'entre un œuf et une coque. L'un et l'autre vous paraissent absolument semblables : il n'y a qu'une petite différence. L'une est pleine et l'autre vide.

— Vous condamnez donc tous les mots latins ou français que l'usage a introduits dans le dialecte actuel de la Grande-Bretagne?

— Oh ! nullement. Notre langue est essentiellement composite. Nous sommes un peuple insulaire. Les idées et les paroles aboutissent à nous, de tous les points de l'horizon. La langue allemande au contraire est homogène : ce qu'elle gagne en majesté, en unité, elle le perd en variété et en richesse. La fusion inégale du saxon, du normand et du latin, nous a donné une multitude de *demi-synonymes*, de nuances délicates et poétiques, dont les grands écrivains font un usage admirable. Je ne donnerai qu'un exemple de cette richesse. Notre expression teutonique *spendthrift*, signifie *dépenser ses épargnes* ; de *spend*, prodiguer, jeter au dehors ; et de *thrift*, écono-

mie, qui signifie aussi gain, prospérité. Par sa formation même, ce mot a quelque chose de nécessairement désagréable; il implique reproche. Le mot latin *prodigus*, n'a pas le même sens; il n'exprime que l'action de jeter à pleines mains des trésors : action louable plutôt que blâmable dans la civilisation antique, où les trois quarts de la population vivaient de la prodigalité des patrons. Shakspeare veut-il peindre le luxe immense et prodigue dont la main du Très-Haut a semé la voûte céleste? Il se garde bien d'employer le mot teuton, le mot dont les Allemands se servent encore : *spendthriftness*, dissipation étourdie. Il use du terme latin; il parle de la *pompeuse prodigalité des cieux*; « *the pomp and prodigality of heaven.* » Tel est l'usage que nos hommes de génie ont fait des synonymes saxons et latins. Souvent on s'étonne de les trouver en juxtaposition, de manière à augmenter jusqu'à l'infini l'opulente variété de la poésie. L'énergie simple, brusque, ardente des monosyllabes saxons se trouve quelquefois dans Shakspeare, tout à côté de la pompeuse solennité des mots latins et de leurs majestueux polysyllabes :

The multitudinous sea incarnadine
Making the green all red....

Un combat naval vient d'avoir lieu. Shakspeare commence par une peinture qui frappe les regards. Voici la multitude des flots, et l'incarnat terrible qui les colore; puis il revient aux mots populaires, aux expressions de souche saxonne; le sang a rougi tout l'espace. Les flots verdâtres sont devenus pourpres. Toutes les fois qu'il s'agit d'ébranler l'imagination ou le cœur, c'est au saxon que Shakspeare revient. »

Au milieu de l'étonnement et de l'admiration que ces

remarques si profondes et si ingénieuses excitaient, une voix s'éleva, c'était la voix de Hazlitt :

« Pensez-vous, docteur, que le grand nombre de nos artisans littéraires nuise à la littérature en général ?

— Certainement. Plus il y a de maçons, moins il y a d'architectes. Tous les jours la presse devient moins littéraire. C'est un malheur sans doute ; mais c'est aussi une révolution. Il s'est opéré en Angleterre trois grandes révolutions, mystérieuses et silencieuses. Aux époques primitives, on était ecclésiastique sans cesser de faire partie de la masse des citoyens. Quand les professions se sont détachées de l'église, et qu'elle fut rejetée dans l'isolement, il y a eu changement majeur. Alors le clergé a constitué une armée à part. Ensuite est venue l'époque où la littérature, à son tour s'isolant, a constitué une profession spéciale : second mouvement. Enfin nous sommes témoins du troisième mouvement, qui fait de la presse, autrefois vouée à la littérature, un instrument politique et industriel. Le génie deviendra plus rare à mesure que nous nous enfoncerons dans cette voie. On se contentera d'acquérir une certaine habileté mécanique, une certaine habitude de rédaction, une certaine expérience du métier.

— Mais cette expérience n'est-elle pas nécessaire au génie lui-même ?

— Sans doute ; comme le talent de bien dessiner et de mettre une tête d'ensemble est indispensable à Poussin, à Raphaël ou à Titien. Mais le génie n'est pas là. Il consiste dans une certaine impressibilité naïve et dans la facilité de communiquer l'impression. Il faut que l'homme de génie se fasse enfant : Milton adorant le soleil, que ses yeux vieillis ne peuvent apercevoir, se livre à des émotions tout enfantines. Il sympathise encore ingénument

avec cette nature qui depuis cinquante années l'environne. C'est le talent qui se charge de mettre en ordre et de rendre agréables et compréhensibles ces naïves émotions. C'est lui qui, dans sa sphère inférieure, donne le relief et la vie au génie, qualité supérieure. Le talent peut exister sans le génie : chez Pope, par exemple. Le génie n'écrit pas trois pages sans que les pensées qu'il éveille ne changent tout notre horizon. Le talent proprement dit tourne sur lui-même. Dès qu'il a trouvé ou classé une idée, il l'orne, la retourne, la fait valoir, en augmente la grâce, l'élégance, la force ; et quand le travail est achevé, vous n'avez pas avancé d'un seul pas. Voyez Shakspeare : chaque phrase, c'est-à-dire chaque pensée, est mère d'une pensée nouvelle. Vous allez d'image en image, de sensation en sensation, toujours emporté par l'inévitable enchaînement logique. C'est une traînée de poudre qui s'allume, et fait briller au loin sa fuite éclatante. Dès que Pope au contraire a jeté dans ses deux premiers vers la donnée générale d'un caractère, vous pouvez être sûr que les cinquante ou soixante vers qui suivent n'y ajouteront absolument rien. Il y a, dans le procédé du génie, développement constant, enfantement perpétuel ; dans le procédé du talent, on ne trouve que l'emploi plus ou moins habile des mêmes élémens savamment disposés. Ce qui prouve le génie de Dryden, c'est que tous ses portraits, depuis le premier vers jusqu'au dernier, sont accentués finement, développés et modifiés ; il ne se contente pas de l'amplification. Cette dernière ressource appartient aux intelligences privées de fécondité naturelle.

— Mais Richardson a passé toute sa vie à éclairer, au moyen de circonstances inventées à plaisir, un petit nombre de caractères. Le rangez-vous au nombre des hommes de génie ?

— Oui, certes ; mais au-dessous de Fielding et de Cervantes. Le génie de Richardson est triste. Il ne sort pas de la chambre pénitentiaire ; sa morale est maladive et sa dévotion lugubre. Fielding, au contraire, respire un air de pleine et parfaite santé. Il vit d'une vie joyeuse et libre. Il est puissant et doué d'affection. Quittez la lecture de Richardson, et passez à la lecture de Fielding. Il vous semble que vous sortez de la chambre d'un malade, où le poêle est allumé, où l'atmosphère est lourde, où les rideaux sont fermés, où les amis sont en larmes, où la pensée de la religion s'allie à celle de la mort, et que vous vous trouvez tout-à-coup dans un sentier ombragé d'aubépines en fleurs, sous un ciel qui rit et qui rayonne, lorsque la brise de mai vous souffle au visage. Cervantes est peut-être plus ingénu encore et plus joyeux.

— Cependant son principal personnage est triste : un fou est toujours triste.

»Ne dites pas que Don Quichotte soit fou. Vous lui faites outrage. Le fou est l'homme qui prend ses idées pour des réalités, et ses rêves pour des personnes. Don Quichotte ne se trompe pas ainsi. Ses yeux voient, ses oreilles entendent, son cerveau est libre, sa parole est merveilleusement éloquente. Malheureusement son imagination et sa raison sont plus fortes encore que l'évidence des sens. Il imagine un monde meilleur que notre monde, et sa raison lui prouve que, de tous les devoirs de l'humanité, le plus urgent est de ramener l'âge d'or qu'il a conçu. Aussi la vie réelle et positive a beau l'assaillir de toutes parts, il s'obstine à lutter contre elle. Il veut la vaincre ; et cet inutile combat, le combat éternel du sage et du philantrope contre les vices et les douleurs de ce monde, le conduit aux plus grotesques aventures, aux plus bizarres mécomptes.

— Vous ne regardez donc pas *Don Quichotte* comme une satire de la chevalerie.

— Ce serait plutôt une élégie. La satire, pour l'homme de génie, n'est qu'un jeu passager. Lord Byron lui-même, dans son *Don Juan*, est forcé de revenir à la tendresse, à l'enthousiasme et au sérieux. Walter Scott n'était pas ironique ; Charles Lamb ne l'était pas. Je me courrouce contre ceux qui, comme Basil Hall et mistriss Trollope, passent leur vie à tourner en ridicule une fraction de l'humanité. Il vaudrait mieux encourager et même flatter les Américains que de les harceler et de les railler. Savez-vous que c'est une belle chose que cette Amérique ? Son avenir surtout frappe la pensée d'une grandeur extraordinaire. Il me semble voir une Grande-Bretagne aperçue à travers le microscope solaire. Ce sont encore les lois d'Alfred, c'est le langage de Shakspeare, ce sont les axiomes de Milton qui gouvernent cet autre monde. Cent millions d'hommes sortis de notre sang et occupant l'espace immense qui sépare la mer Atlantique de l'Océan Pacifique ! S'ils nous haïssent, cela est naturel ; les frères qui se détestent, se détestent cordialement. Il n'est ni charitable ni sage d'envenimer cette aversion. Pardonnons-leur quelques faiblesses nationales, et souvenons-nous que notre opinion pèse plus dans la balance américaine que l'opinion de tous les peuples du monde. Je ne lis plus aucun écrivain satirique. Quand je suis malade, je prends un roman de Walter Scott : sa facilité de création, son naturel parfait sont des caresses pour mon intelligence.

— Cependant, reprit Hazlitt, vous êtes les deux hommes du monde qui vous ressemblez le moins.

— Oh ! certes ; nous sommes placés aux deux extrémités opposées de la sphère intellectuelle. L'esprit de Walter Scott, mon ami de cœur, est éminemment historique.

J'aime, moi, à vivre en dehors du tems et de l'espace. Les localités et les réalités, qui ont tant de charmes pour lui, ne me séduisent jamais. Je traverserais la plaine de Marathon et les champs où fut Troie sans l'émotion la plus légère. Une belle description de bataille dans Hérodote me cause beaucoup de plaisir. Montrez-moi le champ de bataille de Cannes ou d'Arbelles; je ne vous en saurai pas le moindre gré. Quant à Walter Scott, pas une ruine, pas une vieille tour, pas une montagne, pas un îlot de rivière qui ne réunisse dans sa pensée l'essaim curieux et bourdonnant de ses riches souvenirs.

» Ce grand homme, continuait Coleridge après une légère pause, est le seul qui ait su conserver son génie en faisant de la littérature métier et marchandise. Pour la plupart d'entre nous, cette nécessité est la mort du talent. Croyez-moi, mes amis, cherchez une profession quelconque; un emploi régulier, uniforme, de votre tems et de vos forces. Que cet emploi soit soumis à des règles et ne dépende pas de votre caprice; que, considéré sous ce point de vue, il demande seulement une certaine *exertion* de puissance intellectuelle, un état ordinaire de santé, et un nombre d'heures déterminées. Cette tâche une fois remplie, vous serez heureux de disposer de quelques momens; et cet espace de tems, si peu considérable en apparence, vous donnera des résultats meilleurs, des fruits plus réellement savoureux, que vous ne pourriez les attendre de tout un mois passé dans un labeur forcé. Ces heures littéraires seront pour vous des momens de joie. L'homme qui n'est qu'homme de lettres, et qui demande sa subsistance à une réputation toujours mobile, à un profit toujours incertain, non seulement est le plus malheureux des hommes; mais l'anxiété perpétuelle dans laquelle il vit, après avoir agi sur sa pensée comme un stimulant,

finit par agir sur elle comme un narcotique. En un mot, que votre écusson n'ait pas pour unique armoirie la gloire littéraire; mais que cette gloire lui serve d'ornement et de support. Je regarde comme un symptôme de dégradation sociale le mouvement qui s'est opéré, lorsqu'une masse tout entière d'hommes lettrés s'est isolée du reste de la communauté pour embrasser une profession qui réellement n'en est pas une. Tout ce qui ne resserre pas le lien social, tout ce qui établit des classes paradoxales et exceptionnelles, est éminemment dangereux. Le célibat du clergé a porté un coup mortel aux mœurs de l'Europe méridionale. Aujourd'hui même les hommes les plus éclairés de certaines contrées attachent au mariage d'un homme d'église je ne sais quelle idée d'impureté. Pourquoi déconsidérer le mariage? Je l'honorerais, moi, si j'étais législateur.

— Mais comptez-vous pour rien, demanda un économiste, le risque de favoriser les unions imprudentes et l'exubérance des populations?

— De grâce! reprit Coleridge, ne développez pas devant moi les abominables théories de Malthus. Elles reposent sur un monstrueux sophisme. Elles mentent à tout ce que l'homme a de plus cher et de mieux prouvé; elles flattent l'avarice, l'égoïsme, la cruauté, toutes les passions basses et mauvaises de notre espèce. Chrétiens, philosophes, citoyens, hommes politiques, devraient s'armer à la fois contre cette doctrine atroce. Oh! si j'étais Rabelais ou Swift, de quelle ironie ne me servirais-je pas pour ridiculiser une absurdité si palpable et si bizarre! Swift aurait admirablement traité ce sujet; c'était un Rabelais buvant de l'eau: *anima Rabelaisii habitans in sicco*. Les femmes ne comprennent ni Rabelais ni Swift. Ce n'est pas leur affaire. Tout ce qui est satire, ironie, amertume,

les épouvante; leur faiblesse recule devant ce développement cynique du génie. Mais les délicatesses et les grâces, les finesses du cœur et les subtilités de l'esprit, ne leur échappent jamais. J'ai connu beaucoup de femmes qui aiment *le bien* en lui-même et pour lui-même, sans espoir de récompense, sans aucune vue de profit. *Le bon* leur semble analogue *au beau*; elles sont, quant à cela, supérieures à notre sexe, qui s'attache surtout à l'utile. J'ai connu très-peu de femmes qui aimassent *la vérité* en elle-même. Elles l'apprécient chez les autres parce qu'elles craignent d'être trompées; mais elles n'ont pas pour la vérité ce culte, cette adoration intime qui nous entraine vers les objets de notre choix. Elles mentent souvent parce qu'elles sont faibles; elles se mentent à elles-mêmes dans leurs passions. Souvent, lorsqu'elles croient aimer, c'est une erreur encore; elles désirent être aimées, rien de plus. J'ai reçu cet aveu d'une femme compétente en fait de jugemens de cette nature : son titre de duchesse et son métier d'intrigante la plaçaient au point de vue le plus favorable à l'observation. « Les dé-» sirs des femmes, me disait-elle, ne sont pas ce que les » hommes pensent; elles désirent surtout que les hommes » les désirent. »

— La conversation ramenée ainsi à de moins graves sujets était devenue plus générale. Plusieurs personnes y prirent part; entre autres Hazlitt, qui soutint *unguibus et rostro* que les femmes, par leur caractère passionné, étaient incapables de toute autre observation que de l'observation des passions. Quelques anecdotes, relatives aux intrigues amoureuses de Fox et de Wilkes, changèrent ensuite le texte des causeries. On parla politique, et je m'étonnai d'entendre Coleridge émettre plusieurs opinions singulières. Un des interlocuteurs avait répété le

lieu commun si souvent développé dans ces derniers tems : « Que l'Europe entière se dirige vers la démocratie. »

— Non, je n'en crois rien, s'écria Coleridge ; et, dût l'expression de ma conviction la plus intime être regardée comme un absurde paradoxe, je ne dissimulerai pas que les destinées européennes me semblent engagées dans une voie diamétralement contraire. C'est à la monarchie pure qu'elles marchent. Ne souriez pas. Je suis loin de prétendre que nos enfans doivent subir un joug oriental. Non ; mais la volonté populaire, au lieu de s'exprimer ouvertement et franchement, aura pour organe et pour symbole apparent cet être aujourd'hui si décrié, cet individu qui représente l'unité sociale, un roi. On se dégoûtera bientôt de ce gouvernement représentatif bâtard, dont la Belgique, la France et l'Angleterre nous offrent le triste modèle. Tous les hommes sages et forts renieront une forme de gouvernement si brutale à la fois et si taquine. Quand la démocratie aura définitivement envahi les assemblées représentatives, on reconnaîtra que les anciens avaient raison de regarder comme impossible ou comme peu durable le mélange des trois élémens sociaux, de l'aristocratie, de la démocratie et du pouvoir exécutif. Voyez un peu combien notre Chambre des Communes s'est abaissée ; comme elle se mêle de tout, prétend à tout, n'achève rien ; flatte les passions vulgaires, et foule aux pieds tout ce qui est noble, élevé, grand, vraiment national. De tels antécédens nous conduiront au despotisme. Savez-vous de quel moyen Pitt s'est servi pour forcer l'Angleterre à le seconder dans sa lutte contre la France ? Il a profité de quelques élémens démocratiques et de quelques fermens insurrectionnels que les clubs de Londres essayaient de mettre en œuvre. Il en a fait un épouvantail. Il a montré la propriété en péril. La propriété s'est levée

comme un seul homme. Elle n'a pas vu que ses ennemis étaient en fort petit nombre ; elle a eu peur, et elle s'est armée. Rien n'est terrible et redoutable comme l'égoïsme et l'intérêt dans leur effroi. Fox, ennemi de Pitt, au lieu de deviner et de déjouer sa ruse, a donné tête baissée, dans le piége qu'on lui tendait. Il a exagéré le mal, présenté la situation de l'Angleterre sous un aspect terrible, et servi les desseins de son adversaire. Et remarquez ce contraste : en 1794, la propriété anglaise n'avait réellement rien à craindre : au premier signal, elle s'éveillait pour se défendre. Aujourd'hui, il y a pour elle danger incontestable ; tout ce qui nous environne ne peut manquer d'être modifié ou altéré ; personne ne manifeste la plus légère inquiétude. On dort et l'on danse sur le cratère du volcan. »

Ainsi, presque toutes les opinions politiques de Coleridge étaient paradoxales. Jamais il n'avait appartenu à aucune nuance tranchée de nos subdivisions politiques. A un grand respect pour la démocratie du christianisme, se joignait chez lui un mépris singulier pour presque tous les axiomes nouveaux.

« Il n'est pas prouvé, disait-il, que les machines, en multipliant les produits, diminuent le prix des objets. Sans doute les objets fabriqués peuvent se vendre moins cher ; mais les premières nécessités de la vie conservent la même valeur et le même taux. Il faudrait distinguer les produits naturels des produits artificiels (*arte facta*). Quand même nos souliers et nos bas nous coûteraient moins qu'autrefois (ce qui n'est pas prouvé), le bœuf et le mouton se vendraient tout aussi cher. Ce sont les hautes classes de la société qui consomment la part incontestablement la plus forte des objets fabriqués (*arte facta*). S'il y a diminution de prix, ce sont donc ces classes qui

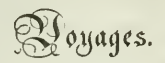
en profitent bien plus que les classes inférieures. Tous les objets absolument nécessaires à la vie sont proportionnellement aussi chers qu'autrefois : qu'avons-nous donc gagné ?

» Si la philosophie actuelle est trop axiomatique et trop rebelle à l'expérience, en revanche, nos hommes politiques me semblent vivre trop constamment au jour le jour. Ils n'ont pas de principe. Aucun système arrêté ne les détermine. Ils vivent d'expédiens, comme ces chevaliers d'industrie qui ne savent pas la veille comment ils feront pour subsister le lendemain. Pour se maintenir, il faut que leurs discours soient en contradiction perpétuelle avec leurs antécédens. Le seul homme qui ait une idée fixe, homme dangereux sans doute, mais que la fixité de cette idée rend puissant, c'est O'Connell. Voyez comme il en profite, et combien sa position s'affermit à mesure qu'il reste fidèle à ses premiers axiomes politiques. Sa carrière parlementaire est un vrai triomphe. Il s'appuie sur une base solide et ferme ; il ne la quitte pas un instant ; il a foi en lui-même. Fût-il mille fois moins habile qu'il ne l'est en réalité, il demeurerait vainqueur. »

Nous sommes loin de soutenir l'excellence de toutes les opinions exprimées par le philosophe rêveur que nous avons entendu disserter avec une subtilité si brillante, et qui a laissé dans la mémoire de ses amis une trace ineffaçable. Les plus éloquentes de ses dissertations étaient entachées de deux graves défauts, de divagation et de paradoxe. Mais à travers les nuages et quelquefois les arguties de sa pensée, que de traits brillans, que d'éclairs admirables ! C'était une étude psychologique bien curieuse que de le voir lutter, comme la sibylle, contre une inspiration dont il n'était pas maître, et qu'il essayait en

vain de réduire à une forme précise. Il aimait surtout les sujets mystérieux qui touchent à la fois à la physiologie et à la métaphysique ; la théorie des rêves et des apparitions ; celle du magnétisme animal ; toutes ces questions semi-médicales qui restent pour ainsi dire suspendues sur la limite des deux mondes. Les interlocuteurs qui lui plaisaient le mieux étaient ceux qui comme lui avaient des opinions singulières. Il aimait les Swedenborgiens, discutait volontiers avec les Juifs : un talmudiste était pour lui une trouvaille. Il n'avait que faire de ces gens purement raisonnables que ses métaphores, ses digressions, son éloquence presque somnambulique auraient désagréablement affectés. Le positif de la vie ne l'occupait guère. Il vivait dans la sphère poétique, et trouvait moyen de concilier ainsi le jacobinisme exalté de sa jeunesse avec le torysme métaphysique dont ses dernières œuvres sont empreintes. Homme éminent et singulier, dont les plus faibles ouvrages étincellent de pensées et d'originalité ; dont les meilleurs écrits sont des fragmens ; qui n'a rien fait de vulgaire, et qui n'a rien laissé de complet ; qui a joui d'une haute renommée sans la justifier par des chefs-d'œuvre, et sans en être indigne ; philosophe qui a influé sur son siècle, et qui n'a pas de disciple ; théologien qui n'a formulé aucune doctrine ; poète qui n'a pas de style spécial ; érudit qui n'a marqué son passage par aucun monument ; visionnaire admirable, qui n'a jamais oublié le respect dû à la morale publique et privée. Coleridge voulait, disait-il, écrire un roman, dont le héros n'aurait pas vécu dans le tems et dans l'espace, mais à côté du tems et de l'espace. Il a presque réalisé l'existence de cet être surnaturel.

(*Edinburgh Review.*)



SECONDE EXPÉDITION DU CAPITAINE ROSS

DANS LES MERS ARCTIQUES.(1)

Il n'est pas une seule contrée du globe d'un accès difficile qui n'ait vivement excité l'attention curieuse des voyageurs modernes. L'Afrique et le Niger comptent Mungo-Park, Denham, le major Laing, les frères Lander, etc. ; l'Australie et les îles de la mer du Sud, Dampierre, La Peyrouse, Vancouver, d'Entrecasteaux, etc. ; le pôle arctique a eu aussi ses explorateurs, qui ne sont

(1) Note du trad. Le voyage du capitaine Ross avait fait trop de sensation dans le public scientifique pour que nous ne nous fissions pas un devoir de mettre le plus tôt possible sous les yeux de nos lecteurs les principaux résultats de cette expédition. Cet ouvrage, si impatiemment attendu en Angleterre, vient de paraître depuis quelques jours seulement, et déjà à Paris et à Leipsick des traductions sont prêtes à entrer dans la circulation. MM. F. Bellizard et compagnie ont entrepris à Paris cette publication. Leur traduction aura 2 vol. in-8° qui seront ornés de cartes et d'un portrait de l'auteur. L'empressement que les éditeurs du continent mettent à reproduire la relation du capitaine Ross est pleinement justifiée par l'intérêt qui s'y attache, intérêt si bien senti en Angleterre que M. Ross ne compte pas moins de 8,000 souscripteurs, quoique son ouvrage soit du prix de deux guinées. Le voyage du capitaine Ross peut être divisé en deux parties : le résultat de ses propres observations et le récit de celles de son neveu James Clark Ross, son lieutenant. Cet article est plus spécialement consacré aux travaux du commandant en chef de l'expédition.

ni moins célèbres ni en moins grand nombre. Déjà, dans le neuvième siècle, plusieurs expéditions furent tentées vers ces régions. La découverte de l'Islande remonte à cette époque; et en 970, une expédition partit de cette île pour le Groënland. Dans les quinzième et seizième siècles, alors que les découvertes de Christophe Colomb eurent ouvert un champ immense aux entreprises maritimes, vingt expéditions différentes furent dirigées vers le pôle nord, soit pour reconnaître l'extrémité septentrionale du nouveau continent, soit pour découvrir un moyen de communication plus court entre l'Europe et l'Amérique. Les deux Cabot ouvrirent cette série d'explorations; puis vinrent Jacques et Aubert Cartier, à qui l'on doit la découverte du golfe de Saint-Laurent; Stevan Gomez signala le Labrador; John Davis, le détroit qui porte son nom; Juan de Fuca, William Barentz, déterminèrent quelques points nouveaux et publièrent des notions encore bien vagues sur ces affreux parages. Dans le dix-septième siècle, vingt-deux nouvelles expéditions furent tentées, mais presque sans succès, à l'exception de celles de Henri Hudson et de William Baffin. Le dix-huitième siècle ne fut pas moins fervent : seize nouveaux navigateurs se rendirent durant cette période dans les mers arctiques, et obtinrent encore de bien plus grands résultats que leurs devanciers : c'est Behring, c'est lord Mulgrave, c'est le capitaine Cook, qui tour à tour vinrent révéler à l'Europe leurs tentatives, leurs découvertes et leurs espérances.

La guerre continentale, qui occupa l'attention des peuples de l'Europe depuis 1790 jusqu'en 1815, avait détourné leur esprit de ces entreprises hardies mais utiles. Durant cette période aucune expédition ne se dirigea vers ces parages; mais en 1815, dès que la paix générale fut

consolidée, les navigateurs prirent leur essor, et le pôle arctique attira encore leurs regards. Ce furent les Russes qui les premiers ouvrirent la marche ; le capitaine Kotzebue, malgré l'insuccès de son expédition vers le détroit de Behring, ne mérite pas moins de justes éloges pour sa tentative hardie. En 1818, le capitaine Ross préludait à ses futures découvertes, en faisant la circumnavigation de la baie de Baffin. L'année d'après, le capitaine Parry découvrait les îles Melvil, la Géorgie septentrionale, le canal du Prince-Régent, et fut le premier qui passa l'hiver dans ces régions hyperboréennes. De 1820 à 1821, Francklin, dans un voyage par terre, releva les côtes de l'Amérique situées entre la rivière Hearne et le cap Turnagain, travail pénible, qu'il perfectionna et qu'il agrandit en 1822 et 1823, tandis que le capitaine Parry découvrait l'espace de terre qui fut appelé péninsule de Melvil. De 1822 à 1825, Parry, accompagné de M. le capitaine Ross, effectua son troisième voyage dans les mers arctiques, et parvint jusqu'au 72° de latitude. C'est dans cette expédition qu'il perdit *la Furie*, désastre dont le capitaine Ross devait tirer un si grand parti quatre ans après.

Tous ces voyages ont eu pour résultats la découverte et le relevage d'une grande portion des terres qui se trouvent entre le Groënland et l'Asie; mais le but que l'on s'était proposé, la découverte d'une communication nouvelle entre l'Europe et l'Amérique par le pôle nord, n'a jamais été atteint. Le capitaine Ross, dans sa dernière expédition, exécutée de 1829 à 1833, n'a pas eu plus de succès; mais il a ajouté d'intéressantes découvertes à celles de ses devanciers. Il a reconnu la terre du roi Guillaume, qui se trouve comprise entre les 91° et 99° de longitude, et les 68° et 79° de latitude; l'isthme et la

péninsule de Boothia-Félix, qui se trouvent par la latitude de 69° 1/2 et entre les 92° et 94° de longitude ; il a fait en outre un relevage très-exact des côtes, depuis la baie d'Adélaïde jusqu'au cap Félix. Il a précisé la situation des bancs d'Isabelle et d'Alexandre ; il a déterminé la véritable position du pôle magnétique ; il a enrichi la science d'observations thermométriques du plus haut intérêt, et enfin il a été amené, par suite de ses observations, à asseoir une nouvelle théorie des aurores boréales. Quant à ce qui concerne la grande question d'un passage nord-ouest, il a constaté qu'il ne pouvait exister à travers le détroit du Prince-Régent, ni du côté du sud à la latitude de 74°. Voilà ce dont lui sont redevables la géographie et les sciences physiques ; mais le philosophe trouve encore dans la réalisation de ce voyage, dans cette constante discipline qu'un seul homme a su faire observer pendant près de quatre ans à tout un équipage, au milieu des plus dures conditions de la vie, de bien utiles enseignemens. Certes, de semblables résultats méritent d'être étudiés et médités ; car ils sont une preuve éclatante de tout ce que Dieu a donné à l'homme de force, d'énergie, de constance pour triompher des positions les plus difficiles dans lesquelles il se trouve jeté.

Nous venons de tracer l'historique rapide des principales expéditions dirigées vers le pôle arctique ; nous avons en peu de mots présenté les résultats scientifiques de la nouvelle expédition de M. le capitaine Ross ; nous allons maintenant extraire de la relation qu'il vient de publier les passages qui nous ont paru être d'un intérêt général, et susceptibles d'être compris sans formules algébriques ni définitions techniques.

« Lors de notre première expédition, j'acquis la certitude que la navigation dans les mers arctiques devait

être plus facile aux navires mus par la vapeur qu'à ceux qui reçoivent leur impulsion de tout autre agent. La force qui les fait mouvoir les pousse à travers les glaçons, au milieu desquels un navire à voiles se trouverait complétement arrêté, tandis que le peu d'eau qu'ils tirent leur permet d'éviter les masses de glaces flottantes et de trouver promptement des lieux de sûreté. Telles étaient les principales bases sur lesquelles je fondais le succès d'un troisième voyage dans les mers arctiques; tel fut le plan que je soumis à l'Amirauté; mais le gouvernement britannique n'était plus décidé à protéger et à encourager ces sortes d'expéditions. Cependant j'avais trop de confiance dans mes calculs, je tenais trop à explorer ces mers inconnues pour m'arrêter à ce premier obstacle. Je m'adressai à de simples particuliers, je sondai plusieurs négocians, tous me firent des réponses vagues ou évasives. Enfin, le digne M. Booth voulut bien s'associer à mes espérances, et me fournir de la manière la plus désintéressée tout ce que je jugeai nécessaire pour cette expédition.

» Après avoir examiné divers bâtimens à vapeur qui étaient alors en vente, j'achetai à Liverpool, dans le courant du mois d'octobre, *la Victoire*, qui avait auparavant servi de paquebot entre ce port et l'île de Man. J'en retirai les anciennes roues pour leur substituer celles du système de M. Robertson, j'enlevai également l'appareil locomoteur, et je confiai à MM. Braithwaite et Erickson la construction d'une nouvelle machine. Ces messieurs s'engagèrent à me fournir une machine à haute pression dont les chaudières étaient échauffées par des tuyaux qui les traversaient; invention qui, depuis cette époque, a été considérablement améliorée, mais qui répondit bien mal alors à mes espérances. Instrumens, combustible,

approvisionnemens de bouche, tout nous fut fourni par M. Booth de la manière la plus libérale. Il ne me restait plus qu'à composer mon équipage. De tous côtés on me faisait des offres de services, des officiers du plus grand mérite se proposaient pour remplir des emplois secondaires, et beaucoup de jeunes enseignes voulaient même s'engager à supporter une partie des frais du voyage, tant était puissant l'intérêt qu'inspirait cette entreprise. Cependant, il fallut se décider; je choisis pour second le commandant James Clark Ross, mon neveu, qui avait déjà fait partie des expéditions précédentes; M. Thom, qui avait été mon munitionnaire à bord de *l'Isabelle*, s'offrit pour troisième officier, et tous deux consentirent à servir comme moi sans recevoir de solde. Notre équipage se composait en tout de trois officiers, de trois enseignes, d'un chirurgien et de seize matelots, marins ou ouvriers.

» Un voyage d'aussi longue durée, à travers des mers si périlleuses, exigeait nécessairement que nous fissions des approvisionnemens considérables. Quoique j'eusse fait rehausser les flancs du navire de 5 pieds 1/2, et que j'eusse ainsi augmenté de beaucoup sa capacité, je le jugeai encore insuffisant pour contenir tout ce qui nous était nécessaire. En conséquence, j'achetai à Greenock un bâtiment baleinier, *le John*, que je destinai à transporter nos provisions jusqu'au détroit du Prince-Régent. L'Amirauté eut en outre l'attention de nous accorder *le Krusenstern*, petit navire à pont du port de seize tonneaux, qui avait accompagné une des anciennes expéditions dans les mers arctiques. Les préparatifs de notre grand voyage se trouvèrent ainsi complétés. Ils m'avaient demandé plus de six mois, et ce ne fut que le 24 mai 1829, à six heures du matin, après avoir reçu la visite d'un

grand nombre de personnages de distinction, et entre autres du duc d'Orléans et de son fils le duc de Chartres, que nous quittâmes l'embouchure de la Tamise.

» Dès ce moment, nous pûmes juger des tristes ressources que nous offraient pour l'avenir la machine à vapeur de MM. Braithwaite et Erickson. Quoique aidés par une légère brise de l'ouest, nous n'arrivâmes à Margate qu'à la fin du jour, nous avions fait trois milles et demi à l'heure. Les chaudières fuyaient, les tubes étaient mal ajustés, et même avec une pression de 45 livres par pouce, nous ne pouvions jamais obtenir plus de quinze coups de piston par minute. Inutile de mentionner ici toutes les lenteurs, toutes les sollicitudes, toutes les tribulations que nous fit éprouver cette malencontreuse machine. Enfin le 7 juin, nous fûmes en vue du promontoire de Galloway. Ici, deux circonstances pénibles vinrent diminuer la joie que nous éprouvions d'être enfin sortis du canal : un des chauffeurs eut le bras déchiré par les engrenages de la machine, et l'équipage du *John*, qui voyageait avec nous de conserve, profitant du trouble qu'occasionait cet accident à bord de la *Victoire*, se déclara en insurrection. Rien ne put toucher ces ames basses et cupides, ni mon langage ferme, ni les exhortations de mes officiers, ni la bonne contenance de l'équipage de la *Victoire*. Les mutins voulaient à toutes forces que je consentisse à leur assurer pour prix de leur salaire la valeur de 200 tonneaux d'huile; prétention absurde, à laquelle je n'aurais jamais consenti pour rien au monde. Sur les cinquante-quatre hommes qui montaient le *John*, trois seulement passèrent à mon bord, et le reste gagna la terre. Je fis transporter à bord de la *Victoire* toutes les provisions que ses magasins

purent recevoir et j'abandonnai le *John* à son malheureux sort. L'année d'après, il fit naufrage dans la baie de Baffin et périt corps et biens.

» Dès le premier moment de tranquillité que nous eûmes, après tous les embarras des jours précédens, j'exprimai aux officiers et à l'équipage ma reconnaissance de l'appui qu'ils m'avaient tous prêté ; et comme il était très-important de bien nous entendre sur la paie qui devait leur revenir, je proposai de la fixer d'après le taux ordinaire du grade de chacun et telle qu'elle avait été déterminée dans les autres voyages de découvertes ; tous y consentirent. Cette résolution unanime et spontanée me fit le plus grand plaisir et fut pour moi un gage de la bonne conduite que devait tenir mon équipage durant cette longue expédition. Le 14 juin, nous étions encore devant l'île de Rachelin, poursuivis par une bourrasque affreuse ; nos mâts supérieurs brisés, nos voiles déchirées et notre machine fonctionnant toujours aussi mal qu'au sortir de la Tamise. Enfin, malgré tous ces obstacles, et après avoir tenu tête à la tempête, nous signalâmes le 2 juillet le cap Farewell, l'une des extrémités les plus méridionales du Groënland. La veille, j'avais fait distribuer à l'équipage des vêtemens convenables pour résister à la rigueur du climat sous lequel nous allions naviguer. Chacun d'eux reçut une jaquette bleue, une chemise de flanelle, une cravate de laine tricotée, une paire de bas de laine, des pantalons de flanelle, un bonnet de laine du pays de Galles et une paire de bottes de mer. Trois jours après, nous entrâmes dans le détroit de Davis : la température de l'air était de 48° Fahreinheit et celle de l'eau de 44°. A huit heures du soir, nous voguions à raison de six milles par heure, et comme la brise qui nous poussait se maintint pendant quelques jours,

nous en profitâmes pour nous dédommager un peu de toutes les tribulations que le mauvais tems nous avait déjà fait endurer. Le 13, nous calculâmes que nous étions à quinze lieues de terre, près de l'embouchure de la rivière de Baal. Nous découvrîmes alors une montagne de glace qui me parut être la même que celle que nous avions vue à bord de *l'Isabelle* onze ans auparavant. J'y envoyai une barque pour nous procurer de la glace que nous fîmes fondre pour notre usage. L'officier qui commandait l'embarcation nous apprit qu'il avait vu près de cette montagne plusieurs baleines et un grand nombre de veaux marins, et qu'il n'avait éprouvé aucune difficulté pour y aborder.

» Cependant le mauvais état de notre chaudière nous empêchait d'avancer. Les soufflets ne jouaient plus, et nos hommes furent pendant douze heures obligés de se charger de cette désagréable besogne. Dans le cours de la journée du 22, la brise augmenta, et nous essayâmes de nouveau d'employer la machine en ne nous servant que de la roue sous le vent; mais ce fut impossible. Le taux moyen de son accélération n'était que de dix révolutions par minute, et quoique les voiles diminuassent considérablement la résistance, nous ne pûmes en obtenir plus de seize, malgré tous nos efforts : toutefois, ces manœuvres avaient eu pour résultat de nous rapprocher de terre. A cinq heures, comme nous avions alors une forte brise contraire, je résolus de chercher un havre où nous pussions réparer nos avaries. En conséquence, j'envoyai le commandant Ross avec une barque pour trouver un ancrage, et je restai au large avec le navire, attendant le signal convenu pour avancer. Pendant ce tems, j'aperçus une crique à l'entrée d'un détroit entre la terre et une île sur laquelle était un fanal ; je m'y di-

rigeai et je reconnus que c'était le point indiqué sur les cartes marines par la désignation de *Capuchon de la vieille femme*.

» Ce ne fut que le lendemain 23 juillet que le commandant Ross vint m'annoncer qu'il avait découvert une anse sur la côte orientale de l'île à fanal ; nous n'y trouvâmes pas d'habitans, mais la présence de trois chiens esquimaux nous indiqua que nous nous trouvions sur une terre habitée. L'île offrait un aspect enchanteur ; tout ce qui n'était pas pierre ou rocher était couvert de verdure, et une multitude de plantes sauvages, alors en pleine floraison, donnaient à cette contrée un air de fête d'autant plus séduisant pour nous que nous nous attendions à n'y trouver, comme dans notre précédent voyage, qu'un chaos de montagnes de neige et de glace. La végétation y était tout aussi riante, tout aussi vivace, que dans les plaines les plus fertiles de l'Angleterre ou de l'Ecosse ; et chose étonnante, les moustiques s'y montrèrent aussi bruyans, aussi acharnés que dans les Indes-Occidentales. Après avoir poussé ma reconnaissance jusqu'à deux milles dans l'intérieur des terres, je retournai à bord ; mais à peine y fus-je arrivé, nous aperçûmes une multitude de petits canots, surmontés du pavillon danois, venir à notre rencontre. C'étaient le gouverneur et le pasteur du district d'Holsteinborg, accompagnés de leurs amis, qui venaient nous offrir leurs services. Ils ne nous avaient pas vu arriver ; mais ayant remarqué nos mâts par-dessus les rochers, ils avaient pensé que nous avions fait naufrage, car aucun navire n'avait encore abordé dans cette crique. Le gouverneur nous adressa le premier la parole d'un air prévenant et affable ; il nous dit ensuite qu'il était né en Danemarck et qu'il commandait le district nommé colonie Bestyrère, sous les ordres du gouverneur de Leifly. Le

pasteur paraissait être âgé de trente ans ; son langage et ses manières étaient celles d'un homme instruit et bien élevé. Ils nous apprirent tous deux que le bâtiment baleinier, le *Rookwood* de Londres, avait touché sur un rocher près des îles de *la Femme*, le 4 juin dernier, et qu'il était venu dans le havre d'Holsteinborg pour y réparer ses avaries. Mais comme la principale quille était brisée en trois endroits, le navire fut abandonné et confié aux soins du gouverneur ainsi que la cargaison et les agrès.

» Je fis part au gouverneur de la nature et du but de notre entreprise, et je lui demandai de nous céder une partie des approvisionnemens et des agrès du navire naufragé, sauf à en tenir compte au propriétaire à Londres. Il y consentit sans difficulté, et nous assura qu'il prenait un grand intérêt au succès de notre voyage ; il nous donna plusieurs indications utiles, et nous apprit que l'hiver qui venait de cesser avait été le plus doux qu'ils eussent supporté depuis leur résidence à Holsteinborg. Cette nouvelle combla de joie mon équipage, et lui donna encore plus d'énergie. Le gouverneur et le ministre témoignèrent une grande curiosité de voir en détail notre machine locomotive. Je me rendis à leurs désirs, et après cette exhibition, nous dirigeâmes nos embarcations, que précédaient les canots groënlandais, vers l'établissement sur lequel flottait le pavillon danois. Nous fûmes reçus par M[rs] Kijer (la femme du ministre), qui nous conduisit de la manière la plus affable dans sa demeure hospitalière.

» Là, un repas très-confortable nous fut servi par des femmes esquimaux, sous la direction de M[rs] Kijer. De la volaille, des vins de France et de Portugal, une prodigieuse variété de poissons et de gibier apparurent tour à tour sur notre table, mets délicats, soigneusement pré-

parés et qui eussent fait honneur à une contrée plus civilisée que celle où nous nous trouvions. Après le dîner, nous visitâmes l'établissement. Il se composait de la maison du gouverneur, de celle du pasteur, auxquelles étaient annexés de fort jolis jardins potagers où nous vîmes des salades, des radis, des navets, de l'angélique, du cochléaria et de l'oseille, plantes très-utiles dans un pays où l'on fait une si grande consommation de viandes grossières et indigestes. A quelque distance de là, s'élevait l'église surmontée d'un petit clocher, puis deux magasins, une boulangerie et une quarantaine de huttes d'Esquimaux. La maison du gouverneur ainsi que celle du ministre étaient bâties en bois et contenaient une salle à manger, une bonne chambre à coucher, un petit salon et une cuisine, le tout au rez-de-chaussée. L'intérieur de l'église est simple, sans ornement, sans tableaux d'aucune espèce, et peut contenir deux cents personnes. C'est là que tous les dimanches se réunissent les habitans d'Holsteinborg, et qu'ils y font retentir avec assez d'ensemble la musique sacrée de l'école allemande. A voir l'ordre, l'arrangement, la propreté qui règnent dans toutes les dépendances de cet établissement, on ne peut s'empêcher de répéter les éloges qu'on a si souvent donnés au gouvernement danois pour le soin qu'il apporte dans l'administration de ses colonies. Holsteinborg, malgré la rigueur de son climat, malgré les glaces qui l'entourent, malgré la stérilité de ses plaines, intéresse et attache. On serait malheureux d'y rester, on le quitte cependant avec regret. Dans ces contrées boréales, comme on le pense bien, les plaisirs ainsi que les travaux sont peu variés : la principale occupation des habitans est la chasse ou la pêche. La petite colonie d'Holsteinborg exporte tous les ans 3,000 peaux

de rennes et une assez grande quantité d'huile de baleines et de veaux marins.

» Pendant que nous recevions une si agréable hospitalité chez le gouverneur et le ministre, l'équipage travaillait à réparer nos désastres, au moyen des agrès que nous empruntâmes au *Rookwood*. Les Esquimaux, qui d'abord par curiosité s'étaient groupés autour de notre navire, mirent ensuite le plus grand empressement à aider nos marins dans leurs travaux ; quelques-uns profitèrent de la circonstance pour faire des échanges, et troquèrent avec joie d'excellentes fourrures pour des guenilles et de vieux habits. Après nous être bien ravitaillés et radoubés, j'ordonnai de mettre à la voile. Le ministre et le gouverneur vinrent à bord pour nous faire leurs adieux, adieux simples et touchans, qui exprimaient profondément l'amitié sincère qu'ils avaient conçue pour nous. Un seul trait peindra le caractère de ces honnêtes insulaires. Lorsque j'arrivai à bord, il était six heures du matin : un brouillard épais planait sur l'horizon, et tout l'équipage dormait encore. Près du navire je trouvai un pauvre Esquimau qui attendait, couché sur son canot, l'heure du réveil, pour remettre à nos hommes une rame qu'une de nos barques avait perdue et qu'il avait trouvée. Ainsi ce pauvre diable avait passé toute une nuit à la belle étoile pour restituer un objet presque sans valeur.

» Nous embarquâmes avec nous six chiens esquimaux, petite armée de réserve qui nous fut par la suite de la plus grande utilité, et nous nous dirigeâmes vers l'île de Disco. Le 28 juillet, à dix heures du matin, les montagnes élancées de cette île percèrent à travers les vapeurs et nous offrirent un spectacle magnifique. La neige n'apparaissait presque nulle part, et lorsque, le 5 août, nous nous trouvâmes au cap Byam-Martin, la température était si

douce que nos matelots jugèrent à propos de quitter leurs jaquettes. Cependant le thermomètre n'indiquait que 45° à l'air et 43° dans l'eau.

» En entrant dans le détroit de Lancastre, je me rappelai naturellement cette époque de mon premier voyage où, parvenus à ce point, nous nous décidâmes à retourner sur nos pas, dans la ferme croyance où nous étions que nous ne pouvions pénétrer plus avant. Cette fois, grâce à l'hiver peu rigoureux qui avait régné sur ces contrées, j'ai pu me convaincre que la résolution que nous prîmes alors n'était que le résultat d'une fausse appréciation de l'état des lieux. Le 7 août, à midi, nous étions sous la latitude de 73° 30m, ayant fait 20 milles vers le nord. La terre se montrait des deux côtés du détroit, le tems était couvert, et la température de l'air ainsi que celle de l'eau étaient également à 45° à minuit comme à midi. Il faisait si doux que, quoique la chaleur de la chambre de la machine à vapeur ne pénétrât pas dans notre cabine, nous trouvâmes agréable de dîner sans feu l'écoutille entr'ouverte, et cependant nous étions entourés de montagnes de glace. L'eau semblait remplie d'une multitude de petits insectes, et nous apercevions de toutes parts des restes de baleines flottans, couverts de puffins, de canards et de mouettes. Pas la moindre brise ne venait enfler nos voiles ; et pour comble de malheur, la machine de MM. Braithwaite et Erickson était toujours rebelle à nos vœux et à nos efforts.

» Pendant la nuit du 10 août, nous vîmes confusément au nord et au sud les deux côtés du détroit, mais lorsque la matinée avança, le vent fraîchit et l'air devint si épais que nous ne pûmes faire aucune observation. A 5 heures nous aperçûmes sur la proue de tribord et à deux milles environ de distance le cap Crawford, ce qui nous força à

nous reporter sur-le-champ vers le nord. Les vagues avaient pris beaucoup de force, et comme nous approchions de la terre, le vent manqua tout à coup. Le mouvement lourd du vaisseau fit briser le mât de gui en trois endroits, et notre situation fut quelques instans très-incertaine, car nous fûmes coiffés trois fois et portés par les vagues beaucoup plus près du rivage que nous ne le désirions. Pour sortir de ce mauvais pas, nous accélérâmes la vitesse de nos roues, mais le retour inattendu de la brise vint heureusement dissiper nos alarmes; puis nous voguâmes jusqu'au lendemain. A cette époque, nous étions parvenus au point le plus avancé de notre voyage en 1818, nous venions de reconnaître l'extrémité du détroit du Prince-Régent. Cependant le roulis du navire avait été si fort que nos boussoles ne fonctionnaient plus, nous étions obligés de nous diriger d'après des observations solaires que la brume rendait très-souvent impossibles. Cette situation était pénible; nous passions alternativement d'un calme plat à des raffales épouvantables, nous étions sans cesse exposés à être engloutis par le courant des glaces, et il fallut toute l'activité de nos matelots, toute la sagacité des officiers, toute l'expérience que nous avions acquise dans nos précédens voyages, pour détourner tant d'élémens de destruction. Le 12 août, à six heures et demie du matin, nous parvînmes enfin à découvrir l'endroit où *la Furie* avait fait naufrage; en nous approchant de la terre, nous pûmes reconnaître les pieux qui avaient soutenu les tentes et plusieurs débris de cette expédition. Le commandant Ross fut alors détaché sur une barque pour chercher un bon ancrage, et il choisit une baie formée par deux montagnes de glace à environ un quart de mille de l'endroit où les approvisionnemens de *la Furie* avaient été déposés.

» Je me rendis à terre avec le commandant Ross,

M. Thom et le chirurgien, pour reconnaître les lieux. Nous nous avançâmes vers la seule tente qui restât entière; c'était celle qui avait servi aux officiers de *la Furie*. Les ours y avaient rendu de fréquentes visites et en avaient déchiré les bas-côtés ; mais rien ne manquait à l'endroit où les caisses de vivres avaient été déposées ; les jointures en étaient si hermétiquement soudées, que les ours n'avaient pu sentir ce qui y était contenu. S'ils s'en étaient doutés, nous n'aurions pas eu une grande part de ces provisions , car ils dévorèrent tous les cuirs qui se trouvaient dans une caisse mal fermée. En examinant l'intérieur de ces caisses , nous reconnûmes que rien n'était gelé , et que tous les comestibles avaient conservé leur goût sans la moindre altération. Le vin , les liqueurs spiritueuses , le sucre , le pain , la farine , le cacao , étaient en aussi bon état que le jour où on les avait embarqués ; le jus de citron, les fruits et les légumes conservés dans du vinaigre , n'avaient que très-peu souffert. Nous nous rendîmes ensuite sur la partie du rivage où *la Furie* avait été abandonnée, mais nous n'y vîmes aucun vestige de ce navire. La carcasse avait sans doute été entraînée par les glaces, et ses débris avaient augmenté la quantité de bois qu'on voit flotter à la dérive au milieu des neiges et des glaces.

» Cet examen terminé , nous retournâmes à bord , et nous fîmes nos dispositions pour y embarquer une quantité suffisante de vivres et de combustible, afin de compléter notre approvisionnement pour deux ans et trois mois. Ainsi , chose remarquable , après quatre ans d'absence, nous trouvâmes en quelques instans, au milieu d'une solitude de glaces, tout ce qui pouvait nous être nécessaire : vivres , agrès , cordages , voiles , objets que nous n'aurions pu rassembler à Londres qu'en visi-

tant bien des magasins de Rotherhithe ou de Wapping. C'était pourtant la certitude de cette trouvaille qui avait été la base de notre expédition; l'événement vint prouver que nous avions eu raison d'y compter. Le magasin à poudre, séparé du reste des approvisionnemens, était dégarni du drap imperméable qui le recouvrait; mais les caisses étant fermées hermétiquement, la poudre s'était parfaitement conservée. Nous en prîmes une quantité suffisante, et nous mîmes le feu au reste, comme sir Edouard Parry nous l'avait recommandé, dans la crainte que cette poudre ne causât quelque accident, si des Esquimaux fussent venus en cet endroit. Notre ravitaillement se trouva ainsi complet. Nous déposâmes à terre, dans un endroit hors d'atteinte de la marée, une niche à chien, et nous y plaçâmes deux bouteilles, dans lesquelles était renfermée une relation de ce que nous avions fait jusqu'à ce jour, nous hissâmes ensuite les chaloupes et nous fîmes voile vers le cap Garry. Comme c'était le dernier point de cette côte qui eût été exploré, notre voyage commença ici à prendre un plus grand intérêt.

» Le 15 août, à huit heures du matin, nous nous trouvâmes à environ quatre milles du cap Garry; à neuf heures, nous n'en étions qu'à un quart de mille, et nous jetâmes la sonde sur douze brasses d'eau.

» On avait conjecturé qu'il y avait une mer ouverte entre cette pointe et le continent américain; mais nous reconnûmes bientôt que cette supposition était sans fondement; car, après avoir tourné un peu vers l'ouest, la terre nous parut s'étendre d'une manière continue dans la direction du sud-sud-ouest. Après bien des difficultés, nous passâmes au milieu d'énormes glaçons, qui, tout en maintenant la tranquillité de la mer, nous assu-

raient que l'eau continuait à être assez profonde pour notre navire. Le plus grand danger que nous eussions à craindre était donc de nous trouver tout-à-coup entourés de glaces ; aussi nous tenions-nous toujours prêts à gagner le large ou à jeter l'ancre, selon que la circonstance pourrait l'exiger.

» Cette alternative dura pendant à peu près huit semaines. Chaque jour de nouveaux dangers, chaque jour de nouvelles luttes. Tantôt nous descendions à terre, pour reconnaître les plaines sans fin qui s'offraient à nos regards ; tantôt amarrés à des montagnes flottantes, que nous interposions entre notre navire et les courans, nous parvenions à nous préserver du choc des glaçons entraînés par les vagues. Puis, au milieu de ce torrent immense qui mugissait sans cesse, apparaissaient çà et là d'énormes cétacées, des veaux marins, des baleines et des ours que les flots ballottaient, suspendaient dans les airs et finissaient par engloutir dans l'abîme : spectacle imposant dont j'ai gardé un souvenir profond. Pour ceux qui n'ont pas vu l'Océan arctique en hiver, qui ne l'ont pas vu pendant ces momens de désolation et de tempête, le mot glace ne rappelle à leur esprit que l'image du silence, du calme et du repos. Dans les mers polaires, au contraire, c'est l'époque du mouvement et de la perturbation. Qu'on se représente des montagnes énormes entraînées dans un passage étroit par une marée rapide, se heurtant, s'entrechoquant avec un bruit semblable à celui du tonnerre, s'arrachant mutuellement d'énormes fragmens, se brisant les unes contre les autres, perdant enfin l'équilibre et tombant dans la mer avec fracas en soulevant les vagues. Puis les champs de glaces poussés par le courant s'amoncèlent, s'élèvent, retombent sur eux-mêmes et ajoutent ainsi à la confusion et au vacarme

de ces scènes épouvantables. Et cependant en présence de tous ces phénomènes terribles, au milieu de tous ces tourbillons qui se croisent, s'enchaînent, qui peuvent à chaque instant envelopper dans leurs immenses spirales le vaisseau engagé dans ces mers, le marin est obligé de rester impassible, il faut qu'il s'arme de patience, comme s'il était spectateur indifférent et désintéressé, et qu'il attende avec résignation le destin qu'il ne peut ni changer, ni éviter.

» Toutefois, c'est environné de ces dangers que nous reconnûmes plusieurs points importans pour la géographie, que nous relevâmes une grande partie des côtes, et que nous nous livrâmes à plusieurs observations astronomiques, travaux difficiles à poursuivre, si l'on tient compte de la position critique dans laquelle nous nous trouvions. Aussi, quelle fut notre joie lorsqu'en déployant la carte, nous pûmes reconnaître que le but de cette première partie de notre voyage avait été dépassé. Nous ne l'avions limité qu'à Port-Bowen ou au cap de la Furie, et nous nous trouvions déjà à 166 milles géographiques au-delà de ce dernier point. Mais les glaces s'amoncelaient de plus en plus, l'intensité du froid augmentait chaque jour, il nous était impossible de pénétrer plus avant. Nous songeâmes donc à protéger notre navire contre le choc des glaces, à nous rapprocher de terre et à nous réfugier dans un havre assuré. Tel fut le parti que nous prîmes à l'unanimité, après avoir mûrement délibéré sur notre position; et pour mieux nous convaincre de l'état de l'atmosphère et des effets de l'hivernage, nous descendîmes à terre. Nulle part on n'apercevait une seule goutte d'eau libre; et à l'exception de la sombre pointe d'un rocher qui s'avançait çà et là, on ne découvrait tout autour de l'horizon qu'une immense étendue de neige. C'était une perspective vrai-

ment horrible. Au milieu de cet éclat éblouissant dont un long hiver la revêt, cette terre, la terre des glaces et des neiges, n'offre qu'un vaste désert stérile et désolé, dont l'aspect monotone engourdit toutes les facultés de l'esprit et l'empêche d'analyser les diverses sensations que l'organisme éprouve. Une imagination de poète, même la plus féconde, serait embarrassée pour exprimer tout ce qu'il y a d'affreux dans ces solitudes permanentes, où rien n'est en mouvement, où rien ne change, où tout est toujours de même, froid, triste et silencieux.

» Notre détermination étant prise, nous fîmes tous les préparatifs nécessaires pour rendre l'habitation de notre vaisseau plus commode. Nous commençâmes par nous débarrasser de notre appareil locomoteur qui nous avait rendu de si mauvais services et dont les chaudières et les rouages occupaient près de la moitié du navire. Toutes les pièces furent soigneusement démontées et déposées sur le rivage. Dégagé ainsi de cette lourde masse, notre navire se leva de neuf pouces au-dessus des glaces et nous l'entourâmes d'une forte palissade qui nous garantissait à la fois du froid et de toute espèce de chocs imprévus. La place de la cuisine fut changée, on la mit au centre de la pièce des hamacs, afin que la chaleur se distribuât plus également. Le pont, le tillac et la cabine furent ensuite recouverts d'un toit fait avec des planches, des prélats et des toiles à voiles. Ainsi calfeutrés, grâce à la ventilation que j'avais ménagée dans les entreponts, grâce aux appareils que j'avais disposés pour condenser la vapeur flottante à l'intérieur, nous parvînmes à entretenir une chaleur modérée, mais constante, et à faire une grande économie de charbon. Une température entre 40 et 50° suffisait pour rendre l'intérieur de notre navire sec, chaud et agréable, tandis que sur les vaisseaux qui

nous avaient précédés dans ces latitudes, il avait toujours été nécessaire de porter la chaleur à 70°.

» Nos hommes couchaient dans des hamacs qu'on descendait à six heures du matin et qu'on remontait à dix heures du soir. Pour prévenir toute humidité, j'avais fait ménager une espèce d'antichambre où ils se dépouillaient de leurs vêtemens imprégnés de brouillards ou chargés de neige. Pendant le jour, c'est-à-dire depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, la cuisine à vapeur suffisait pour préparer la nourriture et répandre en même tems dans les chambres une chaleur convenable; pendant la nuit, le four de la boulangerie servait au même usage et échauffait en outre le sable dont on se servait tous les matins pour nettoyer les entreponts. Par suite de tous ces arrangemens, nos agrès furent démontés, nettoyés, étiquetés et mis de côté. L'équipage fut ensuite réparti en cinq divisions : les trois enseignes, l'ingénieur et le harponneur avaient chacun tour à tour la garde du tillac avec un homme. Leurs fonctions étaient de surveiller le feu, d'examiner s'il ne paraissait ni animaux sauvages, ni naturels du pays, et d'observer les différens phénomènes atmosphériques.

» Le régime alimentaire fut établi de manière à ce que chaque homme reçût par jour une livre de pain ou de farine, une demi-livre de viande salée ou conservée, et une portion suffisante de légumes, de thé et de sucre. Quant à la boisson, je me montrai très-rigide observateur des lois de la tempérance, j'interdis le grog, et ne fis distribuer qu'une très-petite quantité de vin ou de liqueurs spiritueuses. On fournissait cependant du vinaigre et du jus de citron à tous ceux qui en demandaient.

» Je ne bornai pas là mes dispositions; pour tenir constamment nos hommes en haleine, et pour empêcher qu'au

milieu de l'isolement où nous nous trouvions leur moral s'affaiblît, j'établis une école, dans laquelle on enseignait les premiers élémens de la lecture, de l'écriture, du dessin, ainsi que les mathématiques. Je divisai tout l'équipage en cinq classes, suivant le degré de connaissances de chacun, et nos trois enseignes se chargèrent de compléter leur éducation. Par ce moyen, nos hommes, après leur quart, étaient toujours occupés : quand le tems le permettait, ils allaient à la chasse ou à la pêche, et lorsque la rigueur du froid ou l'épaisseur de la brume les retenait à bord, ils trouvaient dans les leçons de l'école un utile délassement. Quant à nous, d'autres soins absorbaient notre tems, nous faisions tour à tour des observations barométriques ou thermométriques. Nous constatâmes, comme La Peyrouse l'avait déjà fait, que dans ces régions le mercure descend par des vents du nord et de l'est, et qu'il monte dans les circonstances contraires. Ainsi un baromètre descendu très-bas amenait du beau tems, et de la pluie lorsqu'il était monté très-haut. Nous fîmes de bonnes observations lunaires, et nous enregistrâmes les phases de plusieurs magnifiques aurores boréales dont nous fûmes témoins. Nous constatâmes aussi les variations de la température, qui, pendant cet hivernage, présentèrent une différence depuis 3° jusqu'à 40 degrés.

» Ainsi s'écoulait notre tems dans ces régions hyperboréennes, au milieu des plaisirs et des occupations que nous avions su nous créer. Pas une plainte, pas un murmure ne se firent entendre, et lorsque le dimanche, après l'office divin, je passais en revue l'équipage, la tenue soignée de nos hommes, leurs visages épanouis, leur bonne contenance, me donnaient l'assurance que leur résignation était parfaite. Trois mois s'étaient déjà écoulés

depuis le commencement de notre station, et quoique parfois nous eussions aperçu des ours, des renards et des lièvres rôder autour du navire, nous n'avions encore rencontré aucun chasseur. Cependant, le 9 janvier 1830, un de nos matelots, placé à l'observatoire, vint m'annoncer qu'il avait vu des hommes errer dans le lointain. Je marchai sur-le-champ dans la direction qu'il m'indiqua, et je reconnus bientôt un groupe d'Esquimaux, stationnés près d'une petite montagne de glace, à peu de distance de la terre, et à environ un mille du vaisseau. Dès qu'ils m'aperçurent, ils se retirèrent derrière la montagne; mais comme je continuais à avancer, tous se montrèrent spontanément, et se rangèrent sur dix de front et trois de profondeur. J'envoyai chercher le commandant Ross avec quelques hommes, auxquels je donnai l'ordre de se tenir à distance. Avançant alors vers les Esquimaux jusqu'à une cinquantaine de toises, je vis que chacun d'eux était armé d'une espèce de javeline et d'un couteau, mais sans flèches ni arcs.

» Sachant que dans leurs rencontres les Esquimaux se saluent en prononçant les mots : *tima*, *tima*, je les saluai en leur langue, et ils me répondirent par une acclamation générale du même genre. Le chef, qui s'était d'abord tenu à l'écart, fut appelé, et se plaça en tête de la ligne. J'ordonnai aux hommes qui m'accompagnaient de jeter leurs armes, et nous avançâmes encore en criant *aja tima!* paroles sacramentelles dont se servent ces peuplades lorsqu'elles veulent entamer une communication amicale. A l'instant, les Esquimaux jetèrent en l'air de tous côtés leurs javelines et leurs couteaux, en répétant le cri que nous venions de prononcer, et en étendant les bras pour montrer qu'ils étaient aussi sans armes. Nous nous approchâmes alors de plus près, et réciproquement nous

nous embrassâmes. En quelques instans, nous avions conquis l'estime et la confiance de ces braves gens. Nous leur dîmes que nous étions des Européens (*Kablunæ*), et ils nous répondirent qu'ils étaient des *Innuits*. Le plus âgé de la troupe avait soixante-cinq ans, et le plus jeune dix-huit : tous étaient bien vêtus. La plupart portaient deux paires de bottes, et quelques-uns avaient même des souliers par-dessus leurs bottes. Leurs vêtemens se composaient de deux ou trois pantalons en peaux de veau marin ou de renne, d'un gilet en peau d'ours, dont le poil était tourné en dedans, et d'une pelisse composée de deux peaux de rennes, qui s'arrêtait au-dessus du genou. Avec cette quantité de vêtemens, et l'énorme capuchon qui couvrait leur tête, ils paraissaient plus grands et plus gros qu'ils n'étaient réellement.

Cette rencontre avait été tellement imprévue, que nous ne pûmes leur faire aucun présent; mais comme ils consentirent à nous accompagner jusqu'à bord, nous les dédommageâmes du retard en leur offrant des morceaux de cercles de fer et quelques ustensiles sans valeur, cadeaux qui leur firent grand plaisir. La figure de ces Esquimaux était empreinte d'une expression de bonne humeur, et leurs petits yeux noirs brillaient d'un vif éclat. Leur peau n'était pas aussi cuivrée que celle de leurs compatriotes que j'avais vus autrefois. Ils semblaient aussi être plus propres, et, chose remarquable, leurs cheveux étaient coupés courts et arrangés avec soin. Nous les engageâmes à visiter l'intérieur de notre navire, ce qu'ils firent avec beaucoup de convenance; nos plus petits aménagemens, nos ustensiles, nos miroirs, excitèrent tour à tour chez ces pauvres gens une grande surprise. Puis, nous leur fîmes goûter des viandes préparées pour l'équipage, mais c'étaient des alimens trop délicats pour leurs estomacs de

fer, ils les rejetèrent avec dégoût, et ne furent satisfaits que lorsqu'on leur eut servi quelques galons d'huile et de graisse fondue. Nous leur adressâmes aussi plusieurs questions sur la topographie du pays qu'ils parcouraient; mais, soit qu'ils ne les comprissent pas, soit qu'ils fussent incapables d'y répondre, nous ne pûmes obtenir d'eux rien de satisfaisant.

» Cependant le jour commençait à diminuer, il fallut mettre fin à cette entrevue; nous nous séparâmes en nous embrassant comme d'anciens amis, et nous promîmes à nos convives d'aller le lendemain les visiter dans leur camp. Il se composait de douze huttes placées à l'extrémité d'une petite crique, à environ deux milles et demi du vaisseau. Chacune de ces huttes, formées de plusieurs assises de glace, était précédée d'un passage couvert, long et tortueux, à l'entrée duquel se tenaient, d'un côté, les femmes et les enfans en bas âge, et de l'autre, les chiens destinés à l'attelage des traîneaux. L'extérieur de ces huttes a l'aspect d'un cône grossièrement arrondi. A l'intérieur, l'appartement principal, dont le diamètre varie depuis 10 jusqu'à 15 pieds, s'élève en forme de dôme. En face de la porte se trouve un banc de glace qui occupe près d'un tiers de la largeur de la hutte et sur lequel sont entassées des peaux d'ours et de rennes; c'est le lit général de la famille. A l'une des parois de la hutte est fixée une lampe alimentée par de l'huile de poisson, dont la flamme projette dans l'appartement une clarté douteuse et y entretient une chaleur assez douce. Au-dessus de la lampe est suspendu un vase de pierre dans lequel cuisent des morceaux de renne et de veau marin; voilà les seuls meubles, les seuls instrumens que nous aperçûmes dans l'intérieur de ces huttes. Du reste, pas la moindre apparence d'ordre et d'arrangement;

partout des peaux fraîchement écorchées, des quartiers de veau marin saignant, entassés pêle-mêle avec des pelisses et des vêtemens en guenilles.

»Les femmes que nous rencontrâmes dans l'intérieur de ces huttes nous reçurent d'un air timide, mais avec plaisir. Leurs traits étaient pleins de douceur et leurs joues fraîches et potelées indiquaient chez elles une santé parfaite. Toutes étaient plus ou moins tatouées sur le front et de chaque côté de la bouche et du menton. Nous leur adressâmes plusieurs questions ainsi qu'aux différens membres de la tribu sur la position où nous nous trouvions et sur l'aspect physique du pays. Quelques-uns d'entre eux connaissaient Igloolik, l'île Winter et la baie de Répulse. Il n'y avait que treize jours qu'ils avaient quitté Akoolee, station située en face de cette baie, et ils étaient venus à l'endroit où nous les avions trouvés pour se rapprocher de la mer libre, qu'ils nous dirent être à quelque distance vers le nord. Nous déployâmes devant eux nos cartes et nos plans. Après quelques explications ils parurent parfaitement en comprendre le but et l'utilité; ces cartes, comme on le pense bien, n'étaient pas très-complètes, et ils s'empressèrent d'y ajouter plusieurs points qui n'y étaient pas indiqués. Ils nous signalèrent des montagnes, des baies, des îles et des lacs, et nous firent remarquer les lieux qui étaient les plus abondans en poissons, en rennes et en bœufs musqués. Les femmes elles-mêmes se mirent de la partie et ajoutèrent encore aux indications de leurs maris.

»Nous entretînmes ainsi de fréquens rapports avec ces braves gens; ils nous apportaient une partie des produits de leur chasse, et nous leur donnions en échange des couteaux, de la verroterie et quelques ustensiles de rebut. L'un des chasseurs de cette tribu avait perdu la jambe droite dans une lutte corps à corps qui s'était en-

gagée entre lui et un ours. On conçoit combien cette blessure le rendait à charge au reste de la tribu, tant par les souffrances qu'il éprouvait, que par la difficulté de le transporter. Notre chirurgien fit les ligatures nécessaires, arrondit les chairs en moignon et donna ensuite un dessin au charpentier pour exécuter une jambe de bois. Lorsque cet appareil fut terminé et que notre Esquimau put y emboîter sa cuisse, il eût fallu voir avec quel air d'extase il se promenait devant ses compagnons surpris d'une cure qui leur paraissait si merveilleuse. Cette guérison nous mit en grande réputation auprès des Esquimaux, qui depuis eurent soin de nous envoyer tous leurs malades.

» Nous étions alors au 15 janvier, et le froid était si intense que le mercure pur gelait à l'extérieur. Ce froid excessif précipita sans doute la mort d'un de nos hommes, James Maslin, l'armurier, atteint depuis plusieurs mois avant notre départ d'une pulmonie tuberculeuse. Le mois de janvier est regardé dans ces contrées comme le plus froid; cependant la santé de nos hommes, loin d'être altérée, paraissait plutôt s'être fortifiée. D'ailleurs nos rapports avec les Esquimaux nous avaient procuré des vêtemens très-confortables et avec lesquels on pouvait facilement braver l'âpreté de la saison. Quant à l'armurier, il est douteux que, même en Angleterre, il eût vécu plus long-tems.

» Il est rare que le caractère des hommes se montre à nu du premier abord; toujours un certain vernis de dissimulation en déguise les contours. Ce n'est qu'à la longue qu'on parvient à en saisir toutes les nuances, à en apprécier toutes les bonnes et mauvaises qualités. Il en fut ainsi de nos Esquimaux : d'abord timides, puis un peu plus confians, ensuite effrontés, enfin menteurs et vo-

leurs. Telles furent les gradations successives que parcoururent ces hommes que nous avions jugés si bonnes gens dès notre première rencontre. Un des leurs, pour se procurer un morceau de bois, feignit d'avoir mal à la jambe, et pria le charpentier de lui confectionner une jambe de bois pareille à celle que nous avions fournie au chasseur qui avait perdu la sienne. La ruse n'était pas difficile à découvrir; nous dîmes à notre solliciteur que l'amputation de la jambe était nécessaire pour que l'appareil en bois lui fût substitué. Cette réponse l'interdit, il n'insista pas, et se retira tout confus. D'autres nous promettaient des ours, des peaux de rennes, des veaux marins; se faisaient donner des arrhes, et n'accomplissaient pas leurs marchés. Enfin, il y en eut qui, profitant de la généreuse hospitalité que nous leur accordions, s'approprièrent de petits ustensiles, dont certes ils n'avaient que faire. Une femme s'empara d'une paire de mouchettes. L'*angekok*, c'est-à-dire le devin, le savant, le docteur, le poète de ces tribus nomades, jugea à propos de nous dérober une grande loupe et un marteau.

» Dès que nous nous aperçûmes de la disparition de ces divers objets, nous devînmes à la fois et plus soigneux et plus réservés dans nos admissions; l'indulgence eût encouragé ces mauvais penchans, et nous ne voulions pas être obligés de sévir. Les Esquimaux, je dois le dire à leur louange, observèrent avec peine notre refroidissement, et provoquèrent une explication. Voici comment elle fut amenée: tandisqu'un des leurs accompagnait mon neveu dans une excursion, et que celui-ci s'amusait à tirer çà et là le gibier qu'il rencontrait, l'Esquimau, après avoir entendu plusieurs décharges, s'approche de lui, et d'un air fort embarrassé lui adresse cette question : « Que dit votre fusil? — Il dit, répondit mon neveu, le nom de tous ceux qui

ont dérobé quelque chose à bord du navire, et votre chasse sera infructueuse tant que vous n'aurez pas restitué ces objets mal acquis. » En effet, depuis quelques jours, leur chasse n'était pas très-abondante. Il n'en fallut pas davantage, cette admonition porta son fruit, et le lendemain nous avions à bord tous les objets qui en avaient été furtivement enlevés.

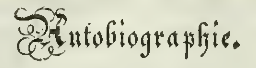
»Cette restitution spontanée et les expressions de regrets que nous témoignèrent les Esquimaux dans cette occasion remirent nos rapports avec eux sur le même pied que précédemment. Nous continuâmes à faire des échanges contre les produits de leur chasse, et lorsque la faim les pressait un peu, c'était encore à nous qu'ils recouraient pour obtenir des provisions. Ils nous procurèrent plusieurs chiens pour nos traîneaux, nous indiquèrent leurs procédés pour tendre des piéges aux renards, aux ours et aux gloutons, et insensiblement nos chasses devinrent aussi productives que les leurs. C'est ainsi que notre tems s'était écoulé depuis le mois de novembre.

» Dès les premiers jours du mois de mars, le froid était devenu moins intense, la glace moins consistante, et le soleil plus vivifiant. Je fis commencer le tracé d'un canal sur la glace pour dégager plus facilement notre navire de la rade dès que le dégel serait venu, et le commandant Ross se dirigea vers le sud-ouest, dans le but de découvrir une passe; voyage long et pénible qui avait été déjà tenté plusieurs fois, mais infructueusement. Nous nous étions cependant assurés que l'Océan occidental devait se trouver au-delà de l'isthme étroit appartenant à cette étendue de terre à laquelle nous avions donné le nom de Boothia. Rapprochant ce fait de ce que les Esquimaux nous avaient dit de l'endroit qu'ils nommaient Shag-a-Voke, où ils affirmaient qu'il se trouvait un fort courant

venant de l'ouest par un canal étroit, nous conçûmes assez naturellement l'espoir que nous pourrions y trouver un passage vers l'Océan occidental. Les naturels, il est vrai, ne nous donnaient pas de grands encouragemens; car ils prétendaient que la terre allait sans interruption du nord au sud, et qu'il n'existait pas de passage à l'endroit où nous nous figurions qu'il pouvait s'en trouver un. »

Le commandant Ross ne s'en tint pas cependant à ces avis, il voulut voir par lui-même l'état des lieux. C'est ici que commence une série d'excursions pleines d'intérêt, faites par cet officier dans le but de découvrir le passage. Nous en ferons connaître les résultats dans un prochain article.

(*Athenæum.*)



JEUNESSE, FOLIE ET HASARD.

Que Sancho Pança soit béni! c'était un grand philosophe; il aimait les proverbes, et quoique personne ne les aime plus (ou peut-être parce que tout le monde les abandonne), je me permettrai de n'être ni de l'école éclectique, ni de l'école kantienne, ni de l'école écossaise, ni d'aucune de ces écoles de philosophie qui nous fatiguent de tant de grands mots; mais tout simplement de l'école de Sancho Pança, l'école des proverbes. Il a dit, je crois, quelque part: *une vieille tête ne pousse pas sur de jeunes épaules*. C'est l'histoire complète de ma jeunesse.

J'avais un assez beau revenu, des amis qui m'aimaient (notez bien ce point-ci), des espérances brillantes. Un peu de prudence, de soin, d'économie, m'eussent assuré une destinée très-heureuse : mais hélas! mon cœur était chaud, ma tête étourdie, ma bienveillance s'étendait à tout le monde, j'attendais de tout le monde le même retour; ce calcul ne manque jamais de ruiner son homme. Mon argent restait dans ma poche, mais chacun y puisait. Ma maison était belle et spacieuse, j'avais des chambres d'amis; en réclamer le loyer, c'eût été une honte pour moi. Ah! comme on me joua!

Le hasard me fit rencontrer un jour un ancien commensal de ma famille; la fortune lui avait tourné le dos Je le priai de vouloir bien accepter un appartement chez

moi. Je le gardai environ un an. Cet acte de bonté était fort inutile. Mon ami avait sa passion : qui n'a pas la sienne? Il buvait. Sans doute, tous ses malheurs étaient venus de là. Au milieu de la nuit, un grand bruit m'éveilla : je descendis; je le trouvai étendu dans le corridor et complétement ivre. Je l'aidai à se relever, il ne me reconnut même pas. Cet incident me donna à penser. Une nouvelle circonstance ne tarda pas à me prouver que j'avais eu tort de le prendre en pitié.

Presque tous les jours on m'adressait des lettres chargées, dans lesquelles se trouvaient des valeurs ou des papiers importans. Un matin, je reçus l'avis d'un de mes correspondans qui m'exprimait sa surprise de ce que je ne lui avais pas accusé réception de son dernier envoi, qui contenait, disait-il, des billets de banque. Aucune lettre de ce genre ne m'avait été remise. Il était dix heures; mon protégé, qui la veille avait encore sacrifié à Bacchus, se trouvait au lit. J'entrai dans sa chambre, je l'éveillai, je lui remis la lettre que l'on venait de m'adresser, et croisant les bras je fixai sur lui mes regards pendant qu'il parcourait l'épître; puis quand il eut fini, je sortis de la chambre sans lui dire un mot. Le même jour il m'écrivit. Dans sa lettre était incluse la première lettre de mon correspondant. Il m'avouait qu'il l'avait ouverte et qu'il s'était approprié l'argent qu'elle renfermait. Il fallut nous séparer.

Une conduite aussi imprudente que la mienne eut bientôt son résultat nécessaire. Mon esprit était dans une inquiétude perpétuelle, et pour ajouter un nouveau chagrin à tous les autres, j'étais amoureux. Vers le milieu de l'été précédent, un jeune homme de mes amis et moi nous avions fait une excursion dans l'île de Wight. Nous avions débarqué le samedi soir, et planté notre tente à

Brading, joli petit village situé à quatre milles de Ride. Le lendemain nous allâmes à l'église, et je me trouvai placé à côté de l'une des plus jolies personnes que j'aie jamais vue. Elle était brune, et piquante. Je n'avais pas de livre de prière, elle eut la complaisance de placer le sien devant moi de manière à ce qu'il me fût possible de suivre le service divin. Sa naïveté, son air de candeur dénué de toute affectation me plaisaient surtout. Ce n'était pas une héroïne, grâce à Dieu; car j'ai une aversion particulière pour les héroïnes de romans, si sentimentales, si précieuses, si sublimes, si insupportables. Celle-ci n'était qu'une simple mortelle. Elle marchait et parlait comme une autre femme, à une seule exception près; c'est que son sourire, sa démarche, ses paroles semblaient exempts de toute grâce apprise, de toute affectation de pensionnat. Sa douceur n'était pas étudiée, sa dévotion semblait naïve comme toutes ses actions et tous ses gestes. Si elle eût levé ses yeux attachés sur le livre saint, son regard eût rencontré plus d'un regard de jeune homme fixé sur elle avec une attention passionnée; mais je l'observais, ses paupières ne se soulevèrent pas un instant, elle était tout entière à cette occupation pieuse qui l'absorbait. Nous lisions les mêmes paroles, nous chantions ensemble les mêmes hymnes.

En sortant de l'église, je tâchai de me tenir aussi rapproché d'elle que la décence et le respect dus à une jeune et jolie personne pouvaient me le permettre. Quelques paysans me séparèrent d'elle, et je fus obligé de la perdre de vue un moment. Quand mes yeux charmés la retrouvèrent, je l'aperçus dans la petite cour qui séparait l'église du cimetière. Un cheval isabelle de petite espèce était attaché à la grille par sa bride, et elle s'apprêtait à le monter. A peine mes yeux s'étaient arrêtés sur elle, sa

cravache s'échappa de sa main ; déjà elle avait mis le pied sur l'étrier : elle sauta pour la ressaisir, et le bas de son vêtement se trouvant retenu par la selle, me laissa voir la jambe du monde la mieux faite, le coude-pied le plus mignon et le plus gracieux. Elle repoussa le vêtement, qui retomba aussitôt, et nos regards se rencontrèrent. Pendant une demi-minute, la jeune fille, un peu décontenancée et toute confuse, resta près de son coursier. Elle semblait avoir oublié pourquoi elle était descendue de cheval. Je ramassai la cravache, la lui présentai, et, en la saluant, je la priai de permettre que je l'aidasse à remonter en selle. Elle me remercia d'un air timide et doux. La couleur ardente de la grenade s'épandit sur ses belles joues ; son petit pied, que la main d'un enfant aurait couvert tout entier, s'appuya sur la paume de la mienne : elle pressa légèrement mon épaule. En un seul élan, elle fut en selle, et partit au trot. Je restai immobile, et la suivis des yeux.

Ma vie s'était passée à Londres. Plus d'une femme brillante avait chanté devant moi, dansé, valsé avec moi. Eh bien ! cette beauté presque rustique, sa fraîcheur, sa candeur, son extrême simplicité, réveillaient en moi un nouveau sentiment, comme un nouveau génie. Silencieux, je revins à mon auberge, où je dînai à peine, sans prononcer un seul mot. Mon ami, qui devinait le motif de mon silence, ne m'épargnait pas les épigrammes. Le soir même, il y avait encore service divin. Je m'empressai de me rendre à l'église. Auprès de moi était assis un gros fermier, qui occupait la place consacrée, où le matin même j'avais vu cette beauté naïve. Le ministre n'était pas encore monté en chaire. J'essayai de nouer conversation avec le fermier :

« Cette stalle est-elle à vous ? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-il sèchement.

— Je pense, monsieur, qu'en vous adressant la parole, je n'ai pas troublé vos dévotions.

— Pas du tout.

— J'ai contracté une obligation envers mademoiselle votre fille, qui ce matin a eu la complaisance de me prêter son livre de prières.

— Je n'ai pas de fille.

— Mille pardons. C'était peut-être votre nièce ou quelqu'une de vos parentes ?

— Je n'ai pas une seule parente. Le ministre commence sa lecture, monsieur. Il est peu convenable de causer dans l'église. »

Je reconnus par une inclination de tête la justesse de cette observation un peu dure, et je gardai le silence. Elle ne reparut pas. Je regagnai notre auberge, où je soupai très-mal ; et je ne m'assis à table que par politesse pour mon ami, qui n'aimait pas à manger seul. Puis je m'acheminai tristement vers ma chambre à coucher, tout préoccupé de cette mélancolie vague, délicieuse, rêveuse, mêlée de volupté, qui absorbe un amant aux premiers tems de sa maladie.

Le lendemain, je me levai de bonne heure, je parcourus tout le village, j'entrai dans toutes les maisons d'une apparence honnête, et je pris les informations les plus minutieuses et les plus inutiles sur l'objet qui m'intéressait particulièrement.

« Que je suis sot! m'écriai-je ; un aubergiste sait tout, et je n'ai pas encore parlé à mon aubergiste. »

Je rentrai précipitamment, et, en questionnant l'honorable détaillant de petite et de grosse bière, de grands et de petits scandales, j'appris que la plus belle fille du canton était la fille de M. Barrow, médecin du village.

Me voilà bientôt sous la fenêtre de M. Barrow, me promenant de long en large ; véritable amant espagnol ; contemplant les fenêtres du docteur, qui toutes, à l'exception d'une seule, étaient ouvertes : la fenêtre fermée devait être celle de miss Barrow. Je comptais là-dessus, et j'attendis une demi-heure : enfin elle s'ouvrit. Un bonnet de femme effleura les jalousies, puis disparut. Mon cœur palpitait. Le bonnet fantastique se montra encore pour s'évanouir de nouveau. Enfin les jalousies s'ouvrirent tout entières, et j'aperçus une grosse figure, colorée d'un incarnat égal sur toutes ses parties, deux joues gonflées et rubicondes, des cheveux plus blonds que les blonds épis de l'automne : sans doute la servante du docteur. Elle me regardait, la bouche ouverte avec une espèce d'étonnement niais. Mais comment parvenir à voir la fille de M. Barrow? Parbleu ! me dis-je, soyons malade : M. Barrow est médecin. Je traversai le ruisseau et je frappai à la porte du docteur. La grosse servante vint m'ouvrir : sa révérence écourtée et ses lèvres épaisses, qui souriaient en me montrant une double rangée de grosses dents, me semblaient tout-à-fait remarquables.

« Mademoiselle, lui dis-je, je désire parler à M. le docteur.

— Papa est sorti, me répondit-elle. »

Quel désappointement ! Je partis comme un trait, sans répondre à la belle, qui, toujours riante, me demandait du seuil de la porte :

« Quand reviendrez-vous, monsieur ? »

Cette mystification m'avait contrarié..... Mon dépit était extrême, et je déjeunais avec un appétit qui depuis long-tems m'était étranger. Mon ami venait de recevoir plusieurs lettres de Londres : il se trouvait forcé de passer

la journée à y répondre, et m'apprit qu'il ne pourrait pas m'accompagner dans mes excursions. Je ne demandais pas mieux. Je fis seller un cheval, et en moins d'une demi-heure je me trouvai sur la plage d'Undercliff, en face du plus beau paysage de l'île de Whight. Le sentier inégal que je suivais serpentait le long de la grève, protégé et ombragé par d'immenses rochers à pic, dont la chaîne tortueuse s'étendait au loin, surmontée de ses créneaux naturels. Tantôt l'horizon et la mer disparaissaient cachés par les monceaux de pierres calcaires et les touffes d'arbres qui m'environnaient; tantôt le paysage se découpait dans l'éloignement, à travers des échappées de vue enchanteresses. Mon admiration s'accroissait à mesure que j'avançais; enfin je découvris, au milieu des églantiers sauvages, une petite chaumière élégante, à demi cachée par leur verdure, et qui me sembla le type de la simplicité rustique. Autour de ce petit édifice de bois sans prétention, mais dont les proportions gracieuses s'harmoniaient avec les saules, les ormes, les coudriers qui l'ombrageaient, le paysage semblait reprendre un caractère plus riant, plus doux et plus pittoresque. J'arrêtai la marche de mon cheval, et je restai un moment occupé à contempler ce délicieux séjour. Il me serait difficile de dire pourquoi la pensée de la jeune inconnue, dont je n'avais pas perdu le souvenir, s'associait avec le coup-d'œil charmant qui s'offrait à moi. Ah! me demandais-je, si cette adorable fille habitait un lieu si bien fait pour elle, quel bonheur de vivre dans cette solitude! qu'il me serait doux d'être le maître de ce manoir humble et obscur, et d'y vivre paisible près de la femme de mon choix! que de plaisirs simples! quel bonheur profond et caché! Tous les rêves de la jeunesse, toutes

ces féeries secrètes de l'ame, que les romanciers déshonorent par leur emphase, deviendraient pour nous la vérité même, la réalité, la vie !

Ces sages pensées m'absorbaient ; je ne savais plus ni où j'étais, ni même quelle rêverie vague s'était emparée de moi. Tout-à-coup le bruit du pas précipité d'un cheval qui accourait au galop me fit relever la tête. Je me reculai. Le cheval était seul, mais sellé et bridé ; ses naseaux fumaient, sa bouche était écumante, sa crinière flottait. Peut-être avait-il renversé son cavalier? Pour m'en assurer je me dirigeai en sens contraire, et après avoir parcouru l'espace d'un mille, j'aperçus une jeune femme étendue sans mouvement ; sa figure était couverte de sang : elle ne respirait pas ; elle était blessée à la tête.

C'était elle !

A quelques pas de nous, un ruisseau tombait d'une roche et allait se perdre en murmurant dans la mer. Je saisis la jeune femme dans mes bras et la portai près de la source. J'étanchai son sang, je lavai la poussière qui souillait ses cheveux, et je reconnus avec une émotion qu'il est plus facile de deviner que de décrire la jeune fille elle-même dont le souvenir me hantait comme un fantôme, celle près de laquelle je m'étais agenouillé la veille. Elle semblait morte. Sa figure pâle était froide comme l'eau glacée que je répandais sur son front. J'appuyai ma joue sur la sienne : je couvrais de baisers ardens ses paupières. Je frottai ses tempes avec ma main pour rétablir la circulation du sang qui s'était complétement arrêtée. Elle ne se réveillait pas, et je pleurais sur elle, moi qui la connaissais à peine ! Enfin, elle donna signe de vie. Le sang reparut sur ses joues pâles ; elle se releva : d'abord elle ne me reconnut pas ; sa physionomie exprima sa surprise. Elle était dans les bras d'un étranger ! Sa confusion aug-

menta, lorsque achevant de revenir à elle, elle s'aperçut que sa ceinture s'était détachée, et qu'une partie de son beau sein virginal était resté à découvert. Une rougeur pourpre couvrit ses joues. Elle fit un mouvement. Trop faible encore pour marcher seule, il fallut bien qu'elle me permît de la soutenir. Je l'observai. Peu à peu il me sembla qu'en retrouvant l'usage de ses sens, elle cherchait mon souvenir dans sa mémoire, et qu'enfin elle se rappelait m'avoir vu. Elle regarda autour d'elle, comme si elle eût cherché quelque chose, son cheval sans doute ; puis arrêtant sur moi un regard de gratitude qui me pénétra l'ame :

« Merci, monsieur, merci, prononça-t-elle à voix basse, et Dieu soit béni de ce que le malheur n'a pas été plus grand ! »

J'avais bandé la plaie avec mon mouchoir. Elle souffrait beaucoup : en portant la main à son front, elle sentit le bandage que j'avais placé autour de ses tempes. Alors elle se tourna de mon côté comme pour m'adresser un nouveau remerciment silencieux. J'avais pleuré, elle vit mes larmes qui erraient encore sous mes paupières, et ses beaux yeux brillèrent de nouveau de cette expression que je n'oublierai jamais. Sa main était dans la mienne. Je sentis une pression légère au moment où elle s'appuya sur mon épaule. Le souffle de son haleine pure faisait frémir mes cheveux ; ses lèvres si blanches naguère étaient redevenues rouges. Incapable de relever la tête, sa bouche se trouvait près de la mienne. Une tendresse ardente et douce que je n'avais pas encore ressentie vint gonfler et échauffer tout mon cœur. J'attirai la jeune fille sur mon sein ; sa joue touchait la mienne, à peine l'espace d'un cheveu nous séparait ; un instant prompt comme l'éclair, un mouvement spontané comme la pen-

sée, une attraction involontaire réunirent nos ames et nos lèvres. Puis elle se détourna, se dégagea doucement, fit un pas, et s'arrêta tout-à-coup.

Elle ne pouvait aller plus loin, elle boitait.

« Veuillez monter sur mon cheval, lui dis-je, mademoiselle ; vous êtes incapable de marcher. Permettez-moi de vous conduire jusqu'à une chaumière que j'ai aperçue ce matin, et qui n'est située qu'à un quart de mille d'ici. Vous voyez la cheminée de cette habitation s'élever au-dessus des arbres. »

Elle y consentit et essaya de s'avancer un peu; ce fut en vain. La jeune fille releva la tête de mon côté et me regarda d'un air triste. Les masses de rochers qui couvraient le sol ne me permettaient pas de faire approcher le cheval jusqu'à l'endroit où nous nous trouvions.

« Il faut absolument que vous me permettiez de vous porter, » lui dis-je.

Elle ne répondit pas. Je la soulevai, et marchant lentement, doucement, avec la précaution qu'exigeait mon fardeau précieux, faisant attention à chacun de mes pas, et craignant surtout de heurter contre un obstacle, je parvins à placer ce léger et doux fardeau sur le poney qui m'attendait. Puis, le bras passé autour de sa taille pour la maintenir en selle, je marchâi au pas à côté d'elle.

Pas un mot prononcé pendant ce quart de mille. Tout entier à cette charmante occupation, je ne songeais guère à commencer la conversation avec ma malade. Quant à elle, quelles que fussent ses sensations et ses pensées, elle ne paraissait pas plus disposée que moi à rompre le silence. La main appuyée sur mon épaule (je l'avais priée de se placer ainsi, afin de mieux conserver son équilibre), silencieuse, les yeux baissés, elle me permit de la con-

duire ainsi jusqu'à la chaumière, à la porte de laquelle nous nous arrêtâmes.

Je frappai. Quand la maîtresse du logis me vit conduisant par la bride le poney qui portait la jeune fille blessée, elle me permit fort poliment d'entrer dans sa maison. Je portai la blessée dans l'intérieur de la chaumière, et la plaçai doucement sur un siége. Elle était un peu pâle et semblait prête à s'évanouir. Un verre d'eau la ranima : je priai la maîtresse de la chaumière de ne pas la quitter un seul instant, et remontant en selle, je partis pour Brading, où j'allai chercher un médecin. Déjà mon cheval lancé au galop m'avait fait faire deux milles en fort peu de tems, quand je rencontrai un jeune cavalier qui reconduisait un cheval couvert d'écume, de poussière, de sueur et que je reconnus pour être celui qui avait frappé mes regards, peu d'heures auparavant. Je me contentai d'accoster le jeune homme, et sans entrer dans beaucoup de détails, je lui racontai l'accident qui venait d'avoir lieu, en lui indiquant la chaumière où se trouvait la jeune personne, puis je remis mon cheval au galop. En moins de trois quarts d'heure, j'étais chez le médecin. La fraîche et joyeuse fille qui m'était apparue le matin vint encore m'ouvrir. Le médecin était chez lui, son cheval encore tout sellé se trouvait à sa porte. Il le monta, et m'accompagnant au galop, il eut bientôt atteint le seuil de la chaumière, sur la plage d'Undercliff. Nous entrâmes ensemble : je jetai un coup-d'œil autour de moi, la jeune personne n'était plus là.

« Qu'est-elle devenue, demandai-je? Où est-elle donc?

— Un homme qui lui a ramené son cheval est parti avec elle.

— Comment se nomme-t-elle?

— Je n'en sais rien.

— Quelle est sa famille ?

— Je l'ignore.

— Où demeure-t-elle ?

— Nous ne le savons pas.

— Et de quel côté sont-ils partis ?

— Du côté de Knighton. »

Je payai l'inutile médecin. Pendant quinze jours je visitai tous les buissons, tous les rochers, toutes les grottes de l'île de Whight. Pas une trace de celle que j'aimais; pas une seule indication qui pût m'apprendre à qui elle appartenait, qui elle était. Je revins à Londres, abattu, mécontent ; mes affaires étaient dérangées, et je manquais de l'énergie nécessaire pour sortir de ces misérables embarras pécuniaires. Rien ne grossit plus rapidement que cette avalanche que l'on nomme les dettes. Un jour on me dit qu'une personne qui désirait me parler m'attendait dans le parloir. Je descendis. Le coude appuyé sur le manteau de la cheminée, un homme de l'extérieur le plus agréable et le plus noble me salua fort poliment. Une expression de bienveillance et de rêverie donnait à sa physionomie un caractère agréable et triste à la fois. Je le priai de s'asseoir et lui demandai quel motif l'amenait auprès de moi.

« Je suis avoué, monsieur, me dit-il. Ce matin mon premier clerc m'a communiqué ce jugement, qui menace votre liberté; mais mon habitude est toujours d'avertir les personnes qui, comme vous, ont droit à des égards, et de m'entendre avec elles, afin d'éviter, s'il est possible, ce que de telles affaires ont de cruel. »

La nouvelle n'avait rien d'agréable; mais je fus frappé du ton d'honnêteté, de bonté et de dignité même qui caractérisait les paroles et la démarche de cet avoué si peu

semblable à ses confrères. Je me tus quelque tems, puis je demandai quel était le titre que l'on faisait valoir contre moi, et j'appris que j'étais poursuivi comme endosseur d'une lettre de change, acceptée par un de mes amis qui avait pris la fuite.

« Payer m'est impossible, monsieur, lui dis-je : j'irai en prison; mais j'ai une requête à vous adresser. Je suis votre débiteur : la manière pleine de bienveillance et d'égards avec laquelle vous êtes venu m'annoncer ce qui me menace est un titre à ma reconnaissance. Veuillez ajouter à cette obligation la bonté de me dire quand et à quelle heure je puis me livrer au schériff, de manière à ce que cette cérémonie se fasse aussi secrètement que possible. Je n'ai aucun droit à cette complaisance, mais j'ose espérer que vous m'estimerez assez pour avoir confiance en ma parole.

— Rien ne presse, monsieur, répliqua-t-il, en souriant et en me regardant avec attention. Nous verrons d'abord ce que peut faire votre ami. Peut-être paiera-t-il.

— Franchement, monsieur, je ne le pense pas.

— Du moins nous essaierons : en attendant, voici mon adresse. »

Je l'arrêtai au moment où il allait se retirer, pour lui demander quand il désirait que j'allasse le voir.

« Vendredi ou samedi, ce sera assez tôt.

— Et si rien ne s'arrange, continuai-je en lui tendant la main, vous me promettez de faire ce que j'ai eu l'honneur de vous demander.

— Sans aucun doute. »

Il serra ma main et s'en alla.

Le samedi suivant je me trouvai chez cet honnête avoué. Dès que l'aperçus, je vis ce qui m'attendait. Sa physionomie était triste et inquiète.

« Eh bien! monsieur, lui dis-je ?

— Votre ami ne vous ressemble pas, s'écria-t-il ; c'est un fripon ; mais plût au ciel qu'un homme d'honneur ne l'eût pas rencontré !

— C'est un malheur auquel il faut se soumettre. »

Il se tut, tailla une plume, dérangea des papiers, appela son commis, le renvoya, se promena dans la chambre. Notre conversation silencieuse et notre position respective étaient fort singulières. Il avait l'air plus mécontent que je ne l'étais. Enfin, pour sortir de cet état bizarre, je repris la parole.

« Quand vous reverrai-je ? demandai-je à l'avoué.

— Pour aller en prison. »

Nouveau silence. L'honnête homme croisa les bras, se balança long-tems sur son fauteuil, et je fus obligé de reprendre : « Pouvez-vous me donner jusqu'à mercredi ?

— Tout le tems que vous voudrez. » Et son émotion était si évidente, que j'en fus touché moi-même.

« Je serai ici mercredi : veuillez me dire votre heure.

— A une heure, monsieur.

Je le saluai, sortis, et d'un pas rapide je m'acheminai vers ma demeure.

La confiance que me montrait cet honnête homme qui me connaissait à peine était fort extraordinaire. Un homme sans délicatesse eût trouvé facile de lui échapper et de le tromper. Seulement pour obliger un inconnu, il reculait de deux jours mon arrestation. Quant aux motifs qui me portaient à désirer ces deux jours de répit, les voici en peu de mots : un de mes amis donnait ce soir-là même. la première représentation d'une de ses pièces. Je désirais vivement y assister, et grâce au répit que j'obtins, je fus libre encore pendant cette soirée.

Me voilà donc au spectacle en attendant la prison.

Quant au drame, je ne l'écoutai pas. Dans la quatrième loge des secondes, à gauche de la scène, se trouvait la jeune fille de l'île de Whight, cette apparition délicieuse et passagère. Un billet d'auteur m'avait donné accès dans l'orchestre, et ma bourse vide ne me permettait pas de me rapprocher d'elle. Plus belle que jamais, elle était cependant un peu changée. La vive fraîcheur de son teint était remplacée par une pâleur mélancolique, et sa gaîté naïve semblait avoir fait place à des pensées plus grâves et plus tristes. Auprès d'elle j'aperçus une dame âgée, et un jeune homme qui, d'après son costume et sa tournure, devait être un jeune gentilhomme campagnard. Combien je lui portai envie! avec quelle attention je l'examinai! à combien de suppositions mon esprit ne se livra-t-il pas? était-ce son père, son cousin, son amant, son mari peut-être? Deux ou trois fois il la regarda, il lui parla; combien mon cœur souffrit! deux ou trois fois je la vis sourire, et ce sourire était un poison.

Dans l'entr'acte, plusieurs personnes se levèrent, et m'interceptèrent la vue de la loge où se trouvait la jeune fille. Je me levai aussi. Elle parcourut des yeux toute la salle, et j'espérai qu'ils s'abaisseraient sur moi. Le rideau se leva sans que j'y songeasse, et le clown de la pièce attira l'attention général. Pour moi, je continuai à regarder la loge; debout, immobile, et si totalement étranger à tout ce qui se passait autour de moi, qu'un sifflet me tira de ma rêverie, et que plusieurs voix s'écrièrent : *A bas! asseyez-vous!* sans que je m'aperçusse que j'étais l'objet de cette émeute théâtrale. La personne qui se trouvait assise auprès de moi tira légèrement le pan de mon habit, et me fit observer que tout le monde était assis et que je ne l'étais pas. Je repris ma place, tout confus de ma distraction; mais à peine le parterre se fut-il calmé, je

me retournai du côté de la loge : elle n'y était plus. Je crus remarquer du mouvement dans cette loge, et une femme qui en sortait. Je me frayai une voie à travers les habitans de l'orchestre, coudoyant celui-ci, heurtant celui-là ; accueilli, mais non arrêté, par un torrent d'injures et de malédictions. Deux ou trois fois, dans mon extrême précipitation, je me trompai de route. Enfin, je me trouvai sous le portique; une voiture stationnait devant le pérystile; une femme y entrait : la portière se ferma au moment où j'arrivai, et le cocher toucha.

Par quels efforts inouïs suivis-je ce carrosse dans sa course rapide : c'est ce qu'il m'est impossible d'expliquer. Cependant au détour d'une rue, je heurtai contre un homme assez bien vêtu, que la violence de mon élan fit tomber à la renverse. Je tombai de mon côté ; il se releva et me saisit au collet. J'essayai de me dégager de son étreinte, mais en vain. Je le priai de m'excuser ; il était ivre, et ne m'écouta pas. Je perdis patience, et d'un coup vigoureusement asséné, je le renversai de nouveau. J'étais libre, mais la voiture avait disparu. Je passai le reste de la nuit à courir comme un insensé dans les rues de Londres, et je rentrai le matin chez moi sans savoir où la voiture s'était arrêtée. Un sommeil fébrile m'accabla : ce ne fut qu'à midi précis que je m'habillai pour me rendre chez l'avoué. Quand j'entrai chez lui, ma figure était pâle et mes vêtemens étaient en désordre. J'avais oublié de fermer la porte ; mais il la poussa, tourna deux fois la clef, me donna un siége, et me demanda quel était le motif de mon trouble. Je ne sais à quelle influence irrésistible et spontanée je cédai ; j'avais besoin d'un homme qui me comprît, qui m'écoutât. Je racontai à l'honnête avoué toute l'aventure de l'île de Whight. A un avoué, une confidence d'amour ! .

« Vous êtes, je n'en doute pas, reprit-il quand j'eus fini mon histoire, un jeune homme d'honneur, et je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez. »

On frappa : c'était l'officier du schériff. Je vis d'un coup-d'œil ce qui l'amenait et ce qui m'attendait. « Soyez sûr, dis-je à l'avoué en pressant sa main dans la mienne, que je n'oublierai jamais la confiance que vous avez eue en moi et la bienveillance que vous m'avez montrée. Une heure après, je me trouvai sous les verrous. Par orgueil, je n'avais pas voulu que mes amis soupçonnassent ma situation, et j'avais fait jurer à mon domestique qu'il garderait le plus profond silence. Je ne sais pas s'il est une seule situation dans la vie qui n'ait pas sa consolation et son bon côté. En prison je trouvai de joyeux visages, des personnes bienveillantes et quelques gens d'esprit. Le premier jour de mon arrivée, je dînai avec un contrebandier, que vous eussiez pris pour un habitué des plus élégans salons de Londres ; un Allemand, fort amusant malgré son jargon inintelligible ; un jeune homme, dont les goûts brillans avaient dépassé le revenu ; un petit marchand, que son créancier nourrissait dans l'espérance d'être payé quelque jour. Après dîner, chacun de mes compagnons alla se livrer à ses occupations favorites. L'un descendit dans la cour, et alla jouer à la boule ; un autre prit un vieux tome dépareillé d'un roman inconnu, et le parcourut avec délices ; un troisième commença un solo de flûte assez irrégulier sans doute, mais qui le charmait. Pour moi, je m'assis, et mon imagination me reporta au théâtre, à la place que j'avais occupée la veille ; je revoyais encore celle que trois fois la Providence avait jetée sur ma route pour me l'enlever trois fois. Je me perdais en conjectures sur sa famille, sur son nom, sur sa situation. J'arrêtais un regard désolé sur les énormes bar-

reaux de fer qui me séparaient du monde et de la liberté. Deux ou trois prisonniers s'étaient assis près de moi. L'un d'eux soupira : je me retournai.

« Que pensez-vous de cette cage d'hommes ? me demanda le contrebandier ; le grillage en est épais et la charpente massive. » J'exprimai mon assentiment par une inclination de tête.

« Je vous plains, monsieur, reprit-il, vous êtes bien jeune ; vos manières sont celles d'un homme bien élevé, et j'espère que votre séjour ici ne sera pas long. Pardonnez-moi de vous avoir accosté ; il m'a semblé lire quelque abattement sur votre visage, et je n'ai pu m'empêcher de vous adresser la parole. » Il y avait dans le ton de cet homme une bienveillance réelle, dont je le remerciai en peu de mots.

« Ici, reprit-il, on ne tarde guère à savoir quels motifs nous amènent de nouveaux compagnons d'exil. Votre crime, monsieur, est celui de votre bourse. Quel est le mien, selon vous ? ajouta-t-il en croisant les bras. Qu'ai-je fait pour être amené ici ?..... Rien.

— Rien ? »

La franchise et l'air confiant du prisonnier ne me permettaient pas de repousser ses avances, quelque peu disposé que je fusse à me lier avec lui.

« Tenez, reprit-il, voici bientôt quinze jours que je suis le convive de ceux avec qui vous venez de dîner ; je ne leur ai pas dit un mot. Il n'y a guère plus d'une heure que je vous ai vu pour la première fois. Nous avons nos caprices, monsieur, sympathies, antipathies, quelquefois raisonnables, quelquefois sans raison. Depuis le moment où vous avez dépassé cette misérable grille, je ne sais pourquoi je me suis senti attiré vers vous. Vous m'avez inspiré de l'intérêt. Est-ce votre jeunesse ou vo-

tre extérieur ? peu importe ; nous voici seuls dans la cour, je vous raconterai mon histoire si vous voulez. »

« Ma famille, me dit le contrebandier, demeurait à quelques milles de la mer, et je dois avouer qu'il m'est arrivé deux ou trois fois de mériter sans l'obtenir un de ces logemens que le roi donne et que l'on accepte malgré soi. Ma foi ! j'ai cru que Sa Majesté était assez riche pour ne pas faire attention à quelques guinées de plus ou de moins ; et dans ce tems-là j'ai spéculé sur une ou deux cargaisons illicites, dont j'ai protégé le débarquement sans que les officiers de la douane s'en soient doutés. Ma destinée est singulière ; je suis fermier, tel que vous me voyez, et ma femme était une grande dame : je vais vous dire comment.

» Très-jeune encore, j'accompagnai un capitaine de mes amis qui faisait voile vers la Havane. Notre cargaison achevée, nous mîmes en mer ; trois jours s'étaient à peine écoulés, quand nous nous trouvâmes face à face avec un navire de haut bord. Notre capitaine fit la grimace, la nécessité de montrer des papiers et de dire qui nous étions l'embarrassait un peu. Nous essayâmes d'échapper à l'observation du navire ; mais nous ne tardâmes pas à le voir s'approcher de nous rapidement ; montés sur le tillac, nous prîmes nos lorgnettes pour savoir qui il était. Chose étonnante ! on ne voyait pas une ame sur son pont.

» — Bien ! s'écria le capitaine ; c'est un vaisseau abandonné par son équipage : nous allons voir cela.

» Le capitaine et moi, nous abordâmes le vaisseau abandonné. Quel spectacle ! Le pont était couvert de sang ; des pirates venaient de le visiter ; il faisait eau de toutes parts. Nous nous empressâmes de le quitter, lorsqu'en nous retirant une voix qui partait du tillac vint frapper nos oreilles. Une voile, qui avait été abaissée, se souleva

lentement, et nous vîmes apparaître la figure d'une femme. En nous apercevant, elle se jeta à genoux, nous pria de la sauver, et, toute échevelée, tremblante encore, se mit sous notre protection. Nous la rassurâmes. Le capitaine m'aida à la faire descendre dans la chaloupe, et nous partîmes avec elle.

» Les pirates avaient tout massacré dans le vaisseau d'où elle sortait, et avaient ensuite essayé de le couler bas : elle n'avait échappé au carnage qu'en se cachant sous cette voile. Son père et sa mère, qui venaient des Indes-Orientales, avaient péri, et depuis deux jours la malheureuse enfant n'avait pas pris de nourriture. Sans nous, le navire, qui s'enfonçait dans la mer, l'aurait entraînée avec lui.

» Je ne puis vous dire, monsieur, combien cette pauvre créature m'inspira de pitié. Je ne laissai pas au capitaine le soin de veiller à ce qui la concernait. Je craignais qu'on ne lui fît le moindre mal, que l'équipage ne se conduisît grossièrement envers elle, car ce n'étaient pas gens fort scrupuleux que nos matelots : à peine fermai-je l'œil quelques heures tant que notre vaisseau fit voile, c'est-à-dire trois semaines entières. A force de me priver de sommeil, je me fatiguai tellement qu'un soir je m'endormis profondément : bientôt un rêve terrible troubla mon repos; j'entendais la voix plaintive de la jeune fille; je la voyais s'agiter et se débattre. Je m'élance aussitôt de ma cabine et en deux secondes je fus près de son hamac; ses gémissemens, ses plaintes n'étaient pas une illusion, elle pleurait : le capitaine était près d'elle. « Tuez-moi, tuez-moi plutôt, » lui disait-elle? Je saisis le capitaine au collet, je le traînai avec rage sur le pont et nous luttâmes. Il était plus fort que moi : deux fois il essaya, mais en vain, de me jeter par dessus le bord. Mon énergie s'af-

faiblissait, ma force commençait à languir ; enfin, sentant que je ne pouvais plus résister, je me cramponnai aux caronnades ; la jeune fille accourut alors en poussant de grands cris. Incapable de venir à bout de son dessein, le capitaine s'empara de ma cravate par derrière, et la tirant à lui, essaya de m'étrangler. Une minute de plus, et c'était fait de moi. La vie m'échappait, mes nerfs se détendaient, quand je me trouvai tout-à-coup en liberté, et le bruit d'un corps qui tombait dans l'eau frappa mon oreille. Pendant que le brigand faisait tous ses efforts pour m'étrangler, la jeune fille avait dénoué le nœud de ma cravate, et le malheureux, emporté par la force même avec laquelle il pesait sur la cravate dans l'espérance de me détruire, était tombé à la renverse, avait sauté par-dessus le bord et s'était noyé.

»Les matelots, instruits de ce qui s'était passé, abandonnèrent le capitaine à son sort. Pendant les deux jours suivans, je n'eus aucune conscience de moi-même et de ma position. La jeune fille me soigna ; elle pouvait avoir dix-sept ans. L'élégance de sa tournure et de ses manières annonçait une haute naissance et une bonne éducation. Sa voix était la plus douce que j'eusse jamais entendue : je l'écoutais avec bonheur. Il me sembla que ses regards s'arrêtaient sur moi, et je ne sais quelles espérances auxquelles je n'avais donné jusque là aucun accès pénétrèrent dans mon sein. Le troisième jour je me levai, je déjeunai et visitai le pont. Elle était là, le coude appuyé sur une des caronnades et pleurait. Je lui demandai quel était le motif de ses larmes.

» Le souvenir de tous ceux que j'aimais, répondit-elle. Nous sommes en vue de la terre, et cet aspect m'a rappelé tout ce que j'ai perdu. » Je crus devoir lui épargner ces consolations banales qui annoncent peu d'intérêt réel.

— Madame, lui dis-je après un moment de silence, oserais-je vous demander quels amis vous avez en Angleterre? Elle me regarda les yeux pleins de larmes. Et où allez-vous?

» Ses larmes jaillirent avec abondance, je sentis que je ne pouvais résister à l'attendrissement qui me pénétrait; je me détournai pour qu'elle ne s'aperçût pas que j'étais prêt à pleurer aussi. — Mon Dieu, dit-elle, comme si elle se fût parlée à elle-même, je ne sais où aller.

— Me permettrez-vous de vous indiquer un lieu de refuge?

— Oui, monsieur; me dit-elle d'un ton où la confiance et le doute se confondaient.

— Vous fâcherez-vous contre moi?

» Pendant une minute ou deux elle resta les yeux fixés sur moi sans dire un mot, puis elle s'écria : — Non, je suis sûre que vous ne me ferez pas de mal.

— A vous, du mal. Dieu sait que je vous sacrifierais volontiers ma vie : aux dépens de tout ce qui m'est cher, je vous défendrais ou vous vengerais. Suivez-moi chez mon père, et soyez son enfant, ajoutai-je saisissant sa main qu'elle n'essaya pas de retirer. » Plusieurs fois je répétai ces dernières paroles avec une énergie croissante : c'était toute mon éloquence; toute ma pensée était là, la pensée de ma vie entière. « Le voulez-vous? voulez-vous me suivre chez mon père et devenir sa fille, répétai-je encore sans obtenir de réponse. » Mais son silence parlait; sa tête touchait mon épaule, sa main pressa légèrement la mienne, nous jetâmes l'ancre, nous abordâmes. Du premier coup-d'œil elle plut à mon père, je l'épousai.

» Ah! monsieur, continua le capitaine après une pause qui sembla lui rappeler de tristes souvenirs, je n'avais

pas su jusqu'alors ce que c'était que le bonheur, je ne le saurai jamais. Elle me donna une fille, et mourut.

» Le même moment qui me rendit père m'enleva la femme que j'aimais; sa fille vécut, c'était sa mère elle-même. J'essayai de remplir pour elle, non seulement mes devoirs paternels, mais ceux de la mère qu'elle avait perdue, et de l'élever comme elle l'aurait été si j'avais conservé ma femme. A seize ans elle était digne d'entrer dans le salon d'un prince. Pour la beauté je ne lui ai connu de rivale que sa mère. Beaucoup de jeunes gens lui adressaient leurs hommages : un entre autres, qui s'attachait à ses pas, la suivait partout, ne voulait jamais la perdre de vue; mon domestique ne pouvait l'empêcher de pénétrer jusqu'auprès d'elle, de s'asseoir à ses côtés, au coin de notre foyer. Enfin, lasse de tant d'assiduités gênantes, elle eut recours à moi, et me pria de la délivrer de cette persécution. Je déclarai au jeune homme que les portes de ma maison lui seraient désormais fermées. Il reçut cette communication d'un air de mauvaise humeur et de sombre mécontentement mêlé de quelques menaces; ces menaces m'effrayaient peu. J'étais dans la vigueur de l'âge, habitué aux fatigues, prêt à tenir tête à qui que ce fût, et jamais figure d'homme ne m'avait effrayé.

» Pendant un mois, nous ne le revîmes plus, nous n'entendîmes plus parler de lui : après cet intervalle il m'adressa un messager pour me donner un rendez-vous, que j'acceptai sans hésitation. Dès qu'il m'aperçut : — Sommes-nous amis? me demanda-t-il.

— Oui, sans doute, à moins que vous ne préfériez être mon ennemi.

— Non certes, et donnez-moi votre main.

» Je la lui donnai, je n'avais aucune raison de le haïr.

— Je pars ce soir, reprit-il, avec la marée montante,

et j'ai invité mes amis à souper. On dansera, nous rirons, et j'espère que vous serez des nôtres.

— De tout mon cœur.

— Et votre fille aussi, vous l'amènerez, n'est-ce pas? si nous ne sommes pas époux, du moins ne soyons pas ennemis.

— Vous avez raison, nous viendrons ensemble, vous pouvez compter sur nous.

» La soirée se passa fort bien. Les personnes réunies chez le fermier étaient joyeuses et je fus charmé de voir qu'au lieu de chercher à se faire remarquer de ma fille, le jeune homme se contentait d'agir envers elle avec politesse et civilité. A dix heures le souper fut servi et nous passâmes dans la chambre où les tables étaient dressées. Je regardai autour de moi et je vis avec étonnement que ma fille n'était plus là : on me répondit qu'elle s'était plainte d'une migraine et qu'elle était retournée à la maison. Je me levai pour la suivre, quand les deux jeunes gens qui se trouvaient à ma droite et à ma gauche joignirent leurs prières à celles de notre hôte, et m'engagèrent à ne pas quitter le repas avant qu'il fût terminé. Je m'obstinai à me retirer; tout le monde se déclara contre moi; il fallut obéir et attendre le moment du départ général.

» Lorsque nous sortîmes j'observai le ciel; une tempête se préparait; il était impossible de s'embarquer par un tel tems sans folie. De gros nuages obscurcissaient la clarté de la lune: tous les symptômes de la tempête concouraient à la prédire. J'avais trois milles à faire. De moment en moment l'horizon s'assombrissait, la brise se taisait, l'atmosphère semblait s'appesantir; pas une feuille ne remuait. Dans un quart d'heure l'orage devait éclater. J'avais laissé derrière moi les compagnons du jeune homme pris de vin et incapables de se mettre en mer dans un

pareil instant ; je résolus de retourner sur mes pas et de les dissuader. Il n'y avait pas un seul instant à perdre, j'étais hors d'haleine lorsque j'arrivai au lieu de l'embarcation.

« Sont-ils partis? demandai-je à quelques personnes qui se trouvaient sur la plage.

— Oui. Entendez-vous le bruit de leurs rames ?

— On peut encore les héler. Ils sont assez près pour nous entendre. Le danger est imminent : voici l'orage ! le voici !

—Est-ce là tout, demanda l'un des jeunes gens? Vous prenez une peine bien inutile ; ils ne reviendront pas, je vous le jure.

— Ma foi, quoi qu'il puisse arrriver, je voudrais les revoir à terre.

» L'écume de la mer nous couvrit, la pluie descendit par torrens, le vent qui s'était assoupi sur la mer souffla d'une manière furieuse. « Ils sont perdus, m'écriai-je ; à cinquante pas de nous, sur la droite, se trouvent quelques cabanes de pêcheurs, allez les avertir de mettre leurs chaloupes en mer.

» L'éclair brilla, les lames vinrent se briser lourdement sur le rivage, nous entendîmes des voix lointaines qui nous demandaient secours, c'étaient les imprudens qui nous appelaient. Jamais je n'ai vu de nuit pareille : le vent tombait d'aplomb sur le rivage avec une telle violence que moi, qui marchais sur la terre ferme, j'avais peine à me soutenir. Qu'allait devenir ce pauvre esquif si fragile? une ou deux planches forcées de lutter contre tous les élémens. Tout-à-coup la pluie cessa, le ciel s'éclaircit, mais une bourrasque épouvantable s'empara des flots. La chaloupe nous apparut alors ; une vaste nappe d'écume l'environnait. Nous la voyions tourner sur elle-

même, s'enfoncer dans la profondeur des vagues, puis se relever. Le vent continuait à siffler et à hurler.

— Non, jamais, s'écria un vieux marin dont la forte voix s'éteignait au milieu du tumulte de la nature, non jamais elle ne pourra toucher terre; son câble est parti.

» En effet, en moins d'un quart d'heure, la chaloupe vint se briser sur un rescif; lancer un bateau était impossible, il se serait perdu comme une coque de noix. C'était chose affreuse que de rester témoin d'un naufrage et de voir nos amis, nos convives, périr sans pouvoir les assister; cependant il n'y avait guère plus de cinquante pas entre nous et les naufragés, on pouvait espérer que quelques-uns d'entre eux parviendraient à se sauver.

— Voici un homme qui nage de notre côté! s'écria une voix qui partait de ma droite.

» Il me sembla en effet que je discernais quelque chose de noir et de flottant qui disparaissait et reparaissait tour à tour. Je m'avançai : c'était la chaloupe. Je pris mon élan, et saisissant la proue d'une main forte, au moment où elle touchait terre, je l'arrêtai; mais aucun de nos amis ne s'y trouvait. J'étais sur le point de me retirer, lorsque, jetant dans l'intérieur du bateau un regard plus attentif, il me sembla que j'apercevais au fond de la cale quelque chose qui ressemblait à une forme humaine. Je m'approchai; j'examinai mieux; je reconnus la tête et l'épaule d'un enfant : toute la partie inférieure de son corps était plongée dans l'eau. Je le soulevai, et l'emportai dans une hutte qui se trouvait à près de cent toises du rivage. Elle était vide; point de feu; point de lumière. Pendant ce tems les pas d'un cheval se firent entendre au dehors. C'était un voisin que la curiosité attirait là. Je le suppliai de me prêter son cheval pour une heure; et m'élançant en selle, avec le fardeau humide que je venais

d'arracher à la mort, je me trouvai en moins de dix minutes à la porte de ma maison.

— Chargez-vous de cet enfant, dis-je à ma femme de service, que je trouvai dans l'antichambre ; enveloppez-le de draps bien chauds. Elle s'approcha, reçut de mes mains le jeune garçon, qui n'était pas revenu à lui, et s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! c'est un cadavre.

— Il sera bientôt cadavre, si vous ne vous dépêchez. Je vous dis qu'il respire. Vite de la lumière ; portez-le dans ma chambre, où le feu est allumé ; bassinez le lit et couchez-le. Pour moi, je vais changer de vêtemens.

» Cinq minutes après, cette femme redescendit.

— Comment se trouve-t-il ?

— Parfaitement bien, répliqua-t-elle ; le voilà réchauffé ; quelques gouttes d'hoffmann lui ont fait du bien. Mais il ne parle pas. Il faut que j'allume cette bougie.

Au moment où la bougie s'allumait, elle s'arrêta comme stupéfaite :

— Eh bien ! lui dis-je, qu'avez-vous ?

— Et votre fille, monsieur ? votre fille ; qu'en avez-vous fait ?

— Ce que j'ai fait de ma fille ? Voilà bientôt quatre heures qu'elle est ici, qu'elle est revenue, qu'elle m'a quitté.

» La femme ne répondait rien, et me regardait d'un œil fixe et incrédule.

— Eh bien ! repris-je ; pourquoi me regardez-vous ainsi ? Allez dans la chambre de votre maitresse, vous la trouverez au lit. Sans doute vous vous étiez endormie, et vous ne l'aurez pas vue rentrer.

— Non, non, monsieur ; il n'y a pas un quart d'heure que je suis sortie de sa chambre, et son lit était vide.

» A peine avait-elle prononcé ces mots; j'arrachai le flambeau de ses mains ; je montai chez ma fille, et ne trouvai personne. Puis, descendant précipitamment, je fis seller un cheval, détachai deux pistolets suspendus au-dessus du manteau de la cheminée, et m'élançai vers la porte. Alors, j'entendis un cri, une voix émue et troublée, qui semblait partir du premier étage. Je me retournai, et je vis la femme de service, sur les degrés de l'escalier, debout et la face pâle. La même voix, que j'avais entendue, se fit entendre de nouveau et plus distinctement.

— Mon père ! criait-elle.

— Mais c'est la voix de ma fille.

— Oui, bien certainement, bégaya la femme tombant à genoux et toute tremblante.

» Je remontai l'escalier; j'entrai dans ma chambre, et la première chose que j'aperçus, ce fut ma fille elle-même, couchée dans mon lit, et qui me tendait les bras.

» Voici comment tout cela s'était passé, monsieur. La sœur du jeune homme qui nous avait invités avait persuadé à ma pauvre enfant de profiter du moment où nous étions à table pour se déguiser en homme et rendre une visite inattendue à une jeune voisine qui avait refusé l'invitation de son frère. A quelques pas de la maison, trois amis de ce malheureux s'emparèrent d'elle, étouffèrent ses cris, et la placèrent dans la chaloupe. Quand la tempête rejeta le frêle esquif sur la côte, ma fille, qui s'était évanouie, servit de lest au bateau, et l'empêcha de sombrer. Ce jeune enfant que j'avais trouvé au fond du bateau, et que j'avais emporté sans l'examiner attentivement, c'était ma fille. Pendant trois mois on n'entendit pas parler du ravisseur et de ses camarades.

Un matin, je fus fort étonné d'apprendre qu'un officier

des douanes, suivi d'une douzaine d'hommes armés, venait d'entrer dans ma cour, et demandait à me parler. L'officier me dit qu'il était chargé de visiter ma maison, où se trouvaient cachés des marchandises prohibées. J'avais fait la contrebande autrefois; mais depuis long-tems j'avais abandonné ce métier dangereux, et je répondis aux agens de la douane qu'ils pouvaient faire leur visite, qu'ils ne trouveraient rien. Je leur servis de guide moi-même, et je les menai dans mes écuries, où, à mon grand étonnement, ils trouvèrent, sous des monceaux de foin, quelques barriques d'eau-de-vie. Un ennemi les y avait placés sans doute; mais comment le prouver? La prison et une amende si énorme que ma vie entière et toute ma fortune n'y pourraient satisfaire me furent imposés. J'ai fait appel, et j'ai demandé une nouvelle enquête. Le ravisseur est venu reprendre possession de sa maison, et quelques faits que j'ai découverts semblent devoir me conduire tôt ou tard à l'éclaircissement de cette noire intrigue. Mon avocat me donne des espérances. Plaise au ciel que je puisse assister au mariage de ma fille! Elle est aimée de son cousin, et l'on m'écrit qu'elle a beaucoup de penchant pour lui. C'est un aimable jeune homme, d'une figure agréable, dont elle avait cependant repoussé les hommages jusqu'à l'été dernier. Mais un petit accident survenu à ma fille pendant que nous étions dans l'île de Wight les a tout-à-fait raccommodés. »

Ce récit de mon compagnon d'infortune éclaircissait les circonstances les plus importantes de ma vie passée. Je le saluai sans lui dire un mot, et rentrai dans ma chambre. Je ne doutais pas que le jeune homme que j'avais rencontré une première fois dans l'île de Wight, et que j'avais ensuite aperçu au spectacle, ne fût le cousin et bientôt l'époux de celle aux pieds de laquelle j'au-

rais déposé toute ma fortune si j'avais été prince ou roi. Ainsi toutes mes espérances étaient déçues; je n'avais plus rien à prétendre. Depuis ce moment, ma prison me sembla belle; je m'accoutumai à un esclavage qui m'avait paru si douloureux. Tous mes amis ignoraient ma situation. Je pouvais rester là, me nourrir de mon chagrin, m'ensevelir dans mes amères pensées, et terminer ma vie dans cette geôle, oublié de tous. Je ne mangeais plus, je ne dormais plus. Mes camarades de prison commençaient à me railler. Le capitaine (je l'appellerai ainsi pour mieux le distinguer) me montrait le plus vif intérêt, et me suppliait de ne pas lui cacher le motif réel de mon chagrin. « Je serais heureux, me disait-il, si vous me permettiez, une fois mon amende payée, de me substituer à la place de vos créanciers, et de vous ouvrir les portes d'une prison qui vous semble si dure. »

Quatre jours après le récit que m'avait fait le capitaine, je goûtai pour la première fois une heure de repos. Les bras croisés sur la table commune, je m'endormis, et l'on vint m'éveiller pour dîner. Je m'aperçus que mon compagnon d'infortune n'était plus là; les preuves les plus fortes avaient signalé le véritable auteur de la fraude, et ce dernier, coupable à la fois de contrebande et d'une dénonciation calomnieuse, devait prendre sa place en prison. Quelque plaisir que me causât la justice rendue à cet honnête homme, je regrettai qu'il ne m'eût pas serré la main avant de partir.

« Pourquoi ne m'a-t-il pas dit adieu? demandai-je au gardien.

— C'est ce que lui disaient sa fille et un jeune homme qui l'accompagnait, répondit ce dernier; mais le père s'y est refusé, parce que vous n'aviez pas dormi de trois nuits entières, et que vous aviez besoin de repos.

— Sa fille est venue! m'écriai-je.

— Il n'y a pas un quart-d'heure qu'elle était ici. Il paraît qu'elle vous connaît, monsieur, car elle vous a montré à son père ; et pendant qu'il payait ce qu'il devait dans la prison, elle n'a cessé de fixer ses regards sur vous. Ils sont partis ensemble. »

Pourquoi m'étais-je endormi? quel malheureux hasard m'avait fait choisir ce moment? je l'aurais revue encore une fois. Je me levai de table, aigri, désespéré, irrité contre la fortune qui semblait faire de moi un vil jouet. J'allai me jeter sur un banc, et je passai plus d'une heure dans la même attitude, anéanti par mon chagrin. Je ne sais quelle pensée de raillerie amère s'empara de moi ; il me prit un de ces rires forcenés, symptômes de folie, dont les éclats bruyans attirèrent autour de moi quelques-uns des habitans de la geôle. Ces gens m'entouraient. En voyant leurs regards inquisitifs et curieux qui cherchaient à me pénétrer, je me levai. « N'avez-vous jamais vu d'homme rire? leur demandai-je. Je suis joyeux, moi, je veux rire, et vous m'accompagnerez tout à l'heure. Qu'on m'apporte des verres, des verres pour chacun de nous, et du Champagne. »

En moins de cinq minutes tout fut préparé. Un pauvre débiteur, qui servait de domestique à la chambrée, nous apporta les flacons. C'était moi qui donnais la fête ; je pris place au bout de la table, et je vis bientôt tous les yeux étinceler, tous les visages s'épanouir, une gaîté folle régner autour de moi. Au moment où je me livrais avec le plus d'abandon à ce délire insensé, on me dit qu'un monsieur était à la grille, et demandait à me parler. Je me rendis à cette invitation, après avoir prié mes convives de m'excuser, et je trouvai au parloir mon honorable adversaire, l'avoué. C'était la première fois, depuis mon

entrée en prison, que j'avais ressenti une émotion agréable. J'allais parler, lorsqu'il me fit signe de l'écouter d'abord.

« Votre dette est payée, me dit-il; voici votre dossier. Ne perdez pas de tems; quittez cette prison : je vous attends demain matin à neuf heures. Nous déjeunerons ensemble; j'aurai chez moi deux ou trois amis qui seront heureux de vous rencontrer. A neuf heures, demain; répéta-t-il en me serrant la main! Je suis très-pressé, je regrette de ne pouvoir causer avec vous aujourd'hui. »

Le lendemain, je me trouvai dans mon lit. J'étais fort étonné, je l'avoue : j'avais dormi dix heures sans m'éveiller. A huit heures et demie, j'étais habillé; à neuf, je frappai à la porte de l'avoué. Elle me fut ouverte par une jeune femme vêtue avec élégance, et dont le bonnet était orné de rubans. Ce fut elle qui, rougissant un peu, m'introduisit dans le parloir, où je trouvai l'avoué seul.

« Très-bien, me dit-il; très-bien. Vous êtes exact, et vous voilà beau comme un fiancé. Il s'agit en effet d'une noce; veuillez vous asseoir.

— Combien je vous ai d'obligations, monsieur!

— Vous vous trompez. Vous croyez sans doute me devoir votre liberté : c'est une erreur. Je regrette de n'être pas plus riche; au lieu d'avoir signé votre mandat d'arrestation, j'aurais bien mieux aimé que ma signature pût servir à vous délivrer. Quoi qu'il en soit, vous devez ce service à l'un de vos camarades de captivité. Sans doute vous savez de qui je veux parler. Par un hasard assez étrange, il était mon client : c'est moi qui suis parvenu à le tirer de cette prison, où un artifice coupable l'avait jeté. Votre conversation lui avait inspiré le plus vif intérêt. Il savait déjà que vous aviez rendu à sa fille un service essentiel : il a voulu vous témoigner sa gratitude; et

comme sa fille se marie ce matin, il désire beaucoup que vous lui fassiez l'honneur d'assister à la cérémonie des noces. »

Je ne sais comment décrire la sensation que j'éprouvai à ces mots. Mon émotion augmenta lorsque je vis la porte s'ouvrir, et mon camarade de prison entrer, suivi de sa fille qui s'appuyait sur le bras de son cousin.

« Mon cher camarade, me dit le père, donnez-moi votre main. Depuis que je vous ai vu dans le triste lieu d'où nous sortons, j'ai toujours eu l'intention de vous rendre la liberté, après l'avoir obtenue pour moi-même; mais j'étais loin de savoir à quel aimable et honnête jeune homme j'avais affaire. Nous déjeunerons ensemble, s'il vous plaît. Notre voiture nous attend; voulez-vous donner la main à ma fille et l'aider à monter? »

La parole me manquait; et par un mouvement presque machinal, je conduisis la jeune personne jusqu'à la voiture; puis je me retirai pour laisser passage à son père et à son cousin.

« Non, non, dit le père, il faut vous asseoir auprès d'elle. »

Je lui obéis, je montai dans la voiture. Intelligence, cœur, sentiment de mon existence, tout, jusqu'à la circulation de mon sang, paraissait suspendu. J'étais là comme une statue, immobile et muet. Je ne m'apercevais pas que la voiture venait de s'arrêter, et que la porte était ouverte.

« Allons, me dit le père, ne voulez-vous pas aider ma fille à descendre?..... Et maintenant voulez-vous avoir la complaisance de la conduire dans l'église? »

J'obéis avec une vivacité singulière, et comme si tous mes mouvemens eussent été purement physiques. Je ressentais de l'impatience; il me semblait que la torture que

j'éprouvais ne devait échapper aux yeux de personne, et que l'on abusait de ma situation. Son père, son cousin et l'avoué la suivaient. « Eh bien! m'écriai-je quand nous nous trouvâmes à l'entrée du chœur; que le fiancé s'approche : cette main lui appartient.

— Son époux est auprès d'elle; c'est vous, me dit le père. »

Je m'arrête ici dans une narration à laquelle il serait difficile de prêter toutes les couleurs de la vérité. Elle était devant moi, les yeux baissés, les joues empourprées de pudeur et d'amour. On devinera aisément par quelle complication de ressorts cette intrigue avait été menée à mon insu. L'avoué auquel, dans un moment de chagrin vif et amer, j'avais fait la confidence de mon amour et du petit drame qui s'y rattachait, avait tout confié au père. Le cousin de la jeune fille, qui faisait plutôt un mariage de convenance que d'inclination, renonça facilement à ses projets, surtout quand il apprit que sa cousine avait conçu pour moi un intérêt très-vif depuis notre entrevue dans l'île de Wight.

Tel est le petit drame qui décida de toute ma vie, et qui renferme à la fois les scènes les plus tristes et les plus brillantes dont j'aie gardé le souvenir.

(*Tales by Sheridan Knowles.*)

Miscellanées.

DE L'AVANTAGE D'ÊTRE DE MAUVAISE HUMEUR.

Entendons-nous, lecteur ; je ne prétends pas que tous ceux qui entourent un homme de mauvaise humeur aient à se louer de leur position. Oh ! non ! Se trouver soumis aux flots de vapeurs capricieuses, d'humeurs noires, de reproches mal fondés, de soupçons hétéroclites, d'hypothèses absurdes, d'épithètes mal sonnantes, de conjectures baroques qui vous accablent ; soutenir ce débordement débile : voir l'homme mécontent devenir plus sombre et plus insupportable à mesure qu'on lui oppose une plus forte dose de patience ; essayer en vain la douceur, la violence, l'expostulation, l'argumentation, l'invective, la menace, le tout sans succès : c'est un métier incommode et une position que je souhaite à mes ennemis. Tous les avantages sont pour l'homme de mauvaise humeur. Quand le peuple dit : c'est un caractère *malheureux*, il n'a pas le sens commun. Malheureux pour les autres, à la bonne heure ! Mais ce caractère, *malheureux* pour ses amis, est le plus *heureux* du monde pour celui qui le possède.

Ne plaignez pas l'homme de mauvaise humeur, c'est le roi de la société ; ce que vous voudriez lui arracher, c'est sa puissance, c'est son arme.

Je ne parle pas de l'homme colérique, violent, emporté,

qui se livre par boutades à son émotion de mécontentement, il n'est pas digne d'entrer dans la place vraiment royale dont je parle. Je veux, pour qu'on se place dans cette respectable sphère, une aigreur constante, le besoin de crier, de harceler et de rugir; une méfiance de tous les momens, une anxiété sombre et soupçonneuse, une morosité inexpugnable, un mauvais caractère dans toute l'étendue du mot. La plupart des hommes ne peuvent pas prétendre à cette haute dignité. Tout au plus ont-ils des semaines et des mois sombres, obscurs ou grisâtres. Alors ils se plaignent, ils tremblent, ils soupçonnent. Ils ont le spleen. Les diables bleus sautillent autour de leur tête, et les couronnent de migraine et de pavots.

Je peux en parler à bon escient, c'est une très-agréable situation, une excellente manière d'être. Il n'y pas trois jours que j'étais encore sous la loi d'une mauvaise humeur intense. Me voilà guéri; je regrette presque ma guérison, les prétendus outrages qui justifiaient mon mécontentement? que sont devenus ces noirs châteaux en Espagne que j'avais bâtis pour ma récréation? Il ne me reste pas même l'ombre d'un doute : mes conjectures étaient fausses; mes soupçons n'avaient pas le sens commun. Adieu, jours dévoués aux sombres imaginations, jours dont la tristesse était pleine de charmes, où j'avais le bonheur de me croire victime et de m'agenouiller devant l'autel de mes propres souffrances! Tant que l'accès a duré, je me trouvais si à mon aise, si satisfait de mon élévation, si content de moi! qu'on me pardonne. C'est un aveu qui met à nu quelques-unes des honteuses fibres du cœur, mais j'aime mieux le faire que de manquer à la franchise; ma guérison m'attriste.

On a écrit *les Plaisirs de l'Imagination*, *les Plai-*

sirs de l'Espérance, *les Plaisirs de la Mémoire*; je voudrais qu'on rédigeât *les plaisirs de la mauvaise humeur*; plaisir ce n'est pas assez, *volupté* serait le mot convenable. J'éprouve aujourd'hui combien il est douloureux d'être privé d'un sujet de mécontentement qu'on croyait légitime; d'être dépouillé d'un objet de méditation orgueilleuse, de tomber du faîte de la persécution. Claudius Wagstaff, mon vieil ami, m'avait oublié, négligé, déprécié, j'en étais sûr. Mon roman funèbre s'était construit sur cette base. J'avais tendu tous mes fils, j'avais déjà toutes mes idées arrêtées, et mon système misantropique s'était développé avec une force et une grandeur spéciales. Cet édifice a manqué sous mes pieds. A quoi me rattacher maintenant? quel prétexte aurai-je de maudire le monde, occupation si commode, si agréable, et qui donne tant d'activité à l'esprit! Si Wagstaff est innocent, quelque autre de mes amis doit être coupable envers moi. Jusqu'à ce que je le trouve, je le supposerai; ce sera une petite consolation.

Voulez-vous savoir quelle est l'idée qui agrandit et exhausse le plus un homme à ses propres yeux? c'est la persuasion de n'être pas traité selon ses mérites. Cette idée nous procure une immense jouissance d'orgueil, un spasme de vanité que rien n'égale. L'ame est chatouillée d'un sentiment d'amour-propre enthousiaste et irrité. De toutes les prétentions, celle d'être victime est la seule vraiment voluptueuse. On se prouve à soi-même sa délicatesse, sa sensibilité, sa susceptibilité nerveuse. On est malheureux avec délices. On goûte le bonheur de s'isoler au milieu d'un monde pervers, et toutes les orgueilleuses faiblesses de notre nature viennent nous caresser à la fois.

Les appétits grossiers se contentent de la flatterie. Fi donc! c'est le pain bis de l'amour propre. Il n'y a que les

vanités vulgaires qui s'en contentent. Avec un peu d'esprit on soupçonne l'adulateur de mensonge ou d'intérêt, et ce morceau si délicat se pétrit d'amertume. Heureux celui qui soupçonne son ami d'injustice ou de malveillance! c'est là le premier, mais seulement le premier degré des jouissances secrètes dont je parle. Heureux, mille fois heureux, quiconque a le bonheur de penser que le monde entier conspire contre lui! Nous ne nous adressons pas ici aux ames vulgaires, mais aux délicatesses raffinées, capables d'aller chercher cette perle bizarre dans les profondeurs où elle s'ensevelit, et de demander à cet abîme d'amertume la joie ineffable et altière, la satisfaction intense, l'ardente volupté dont je parle. Jean-Jacques Rousseau ne l'ignorait pas. Sa vie s'est passée dans cette recherche à laquelle il a dû presque tout son génie. Si je révélais au lecteur tout ce que je sais là dessus, si je disais la vérité entière, si je disais tous les petits bonheurs que m'a valus mon dernier accès, tout le monde voudrait être de mauvaise humeur. Un outrage passerait pour une faveur et un soufflet pour un cadeau. Les amis que l'on aimerait le mieux seraient les amis perfides, et l'on ne demanderait au ciel rien de plus avantageux que l'oubli, le dédain, l'insulte.

J'avoue qu'il faut faire une étude particulière de la mauvaise humeur pour en comprendre tout le charme. Elle a des commencemens assez amers; mais c'est une blessure qui se tourne bientôt en une source de jouissances. Il y a du miel et du sucre sous cette écorce amère. Par exemple, vous rencontrez votre ami dans la rue: il donne le bras à un personnage que vous soupçonnez vous être hostile. Le soupçon est-il raisonnable? ne vous arrêtez pas à cette idée. Vous n'avez pas été salué: voilà tout ce qu'il faut méditer. Peut-être votre ami a la vue basse.

Sans doute vous auriez dû l'aborder vous-même. N'allez pas faire ces inutiles réflexions. Rentrez chez vous et souvenez-vous que pour un adepte dans la science de la mauvaise humeur et du mécontentement, il n'y a rien d'insignifiant, rien de léger. Vous recueillez ce trésor qui doit fructifier, cet excellent germe qu'il s'agit de mettre à profit. Ne le dissipez pas, ne le perdez pas en route : renfermez-vous dans votre cabinet. N'allez pas céder à quelques suggestions intérieures qui chercheraient à vous persuader que toutes ces imaginations sont des chimères ; protégez soigneusement vos fantômes, votre bonheur en dépend. Votre ami vous a négligé ; c'est un outrage au premier chef, d'autant plus qu'il donnait le bras à votre ennemi. Tous deux sont conjurés contre vous. Une foule d'autres petites circonstances antérieures auxquelles vous n'aviez pas fait attention le prouvent indubitablement. Vous vous les rappelez, vous les aggravez, vous les commentez. Toutes ces fractions d'insulte, qui séparément n'avaient pas grande valeur, se réunissent et forment un poids considérable. Le dernier affront achève tout. Vous êtes trahi, vous êtes outragé, horriblement malheureux !

Mais quel plaisir trouverai-je à cela ? me demanderez-vous. Attendez un peu, appelez à votre secours vos facultés de comparaison. Toute cette préparation pleine d'amertume va se transformer en opération délicieuse.

La scène change : écoutez bien.

Vous vous rappelez tous les bons services que vous avez rendus à votre ami ; tous ceux que vous eûtes l'intention de lui rendre ; tous ceux que vous deviez lui rendre un jour, ce qui constitue un total gigantesque. Représentez-vous ce que vous avez été et ce que vous auriez été pour lui. Dites-vous à vous-même : « Tel jour je l'ai défendu ; j'ai été grand, j'ai été généreux, sa réputation littéraire

m'a été plus chère que la mienne propre. Je crois que je me serais battu en duel afin de la défendre ; mettons que je me suis battu. Maintenant même (c'est vous qui parlez), mon cœur est plein de tendresse pour l'ingrat: il est sensible ce cœur, il est généreux, il est noble ; je le sens tout prêt à pardonner. Après de telles offenses, ce pardon est quelque chose de sublime et qui me relève à mes propres yeux. Qu'il revienne ; je lui ouvrirai les bras comme à l'enfant prodigue, et je verse des larmes bien amères sur son erreur et sur son oubli. »

Eh bien ! qu'en dites-vous, je vous prie ? N'y a-t-il pas là dedans un baume de consolation exquise? si votre ame ne se desserre pas, si votre cœur ne commence pas à s'épanouir, si cette source de fiel et de larmes où vous avez été courageusement vous abreuver ne s'adoucit et ne s'emmielle pas, vous n'êtes pas homme ! Vous voilà en bonne position, ne perdez pas votre avantage. La mauvaise humeur s'est déjà changée en satisfaction orgueilleuse. Allez plus loin, poussez-la jusqu'à la misanthropie, vous verrez où cette route vous mènera : à moins cependant que de ridicules scrupules ne vous arrêtent, que vous ne vouliez vous dérober à vous-même les fruits d'un si agréable commencement, et vous escamoter les jouissances qui vous reviennent. Ce serait dommage en vérité de ne pas tirer parti de ce beau début. Le proverbe espagnol est excellent : « Faites un nœud quand vous avez cousu. »

Vous méditez un peu, et couvant votre mécontentement comme une poule couve son œuf, vous voyez éclore toute une spéculation misanthropique. Vous ne restez pas à l'état d'homme mécontent ; vous vous élevez à la dignité de lord Byron. Voici venir l'anathème, la malédiction, l'hymne, le dithyrambe. Que la première étincelle de mauvaise humeur engendre un vaste incendie ! Allez,

allez toujours, ne vous arrêtez pas. Tous vos amis sont perfides! y a-t-il des amis? Est-il un cœur sur lequel vous puissiez compter? Raisonnez; marchez pied à pied, ruminez tout ce que les philosophes ont écrit sur la fragilité des amitiés humaines; plus inconstantes que l'onde, plus fugitives que l'air. En définitive, voyez-vous, l'honneur, la foi, la sincérité, le dévouement se sont réfugiés dans une seule ame, concentrés dans une seule existence. Cette existence et cette ame, ce sont les vôtres. Quel résultat! N'êtes-vous pas heureux d'avoir été si malheureux? Quelle occupation consolante que de vous mirer pour ainsi dire en vous-même et de composer votre éloge de tous les défauts du monde entier! La poésie de Byron et la prose de Rousseau n'ont pas vécu d'autre chose.

Vous n'êtes pas au bout. Les ténèbres s'amoncellent, la nuit s'épaissit; vous êtes dans une obscurité profonde et dans un affreux désert d'hommes. Mais quelle jolie et brillante étoile scintille là-bas à l'horizon, et s'élève, et s'enflamme, et rayonne d'une clarté magique? C'est l'amour-propre, l'amour-propre! Sa lueur vous soutiendrait et vous réchaufferait quand vous seriez plongé dans les cavernes les plus profondes, quand le désespoir viendrait vous accabler. Courage, aéronaute, vous n'êtes encore qu'à la moitié de votre ascension! Vous n'êtes pas encore assez de mauvaise humeur comme cela. Vous vous êtes plaint que l'amitié n'existait pas; cherchez si la justice existe. Non: elle n'a pour sanctuaire que l'asile de votre cœur. Admirez la génération continue et immense de ces cercles concentriques qui vont toujours s'élargissant comme ceux que fait naître le jet d'une pierre, tombant dans l'eau profonde. Vous ne demandez plus ni attachement, ni affection; vous ne voulez que justice; on vous

la refuse ! Le monde est une Arabie Pétrée au milieu de laquelle vous fleurissez comme un beau palmier du désert. Il n'y a pas de comparaison assez poétique pour exprimer le degré de grandeur et de beauté que vous atteignez à vos propres yeux.

Se voir grandir de moment en moment ; voir le monde se rapetisser et s'abaisser en proportion ; trôner sur les débris de la moralité de l'espèce humaine; se déifier soi-même aux dépens de la société que l'on méprise : s'établir juge suprême ; s'asseoir à côté de Dieu, et s'estimer de tout le dédain que l'on ressent pour cette tourbe insensée : est-ce là un plaisir, dites-moi? n'est-ce pas la suprême jouissance de l'orgueil, le plus complet développement de la vanité, le grand mystère du bonheur par excellence?

Osez donc dire que la mauvaise humeur est dangereuse et stérile !

J'ai parcouru presque tous les degrés de cette échelle, et j'allais en atteindre le dernier point : hélas ! une circonstance inattendue m'a frustré du prix de mon labeur. J'avais été, de la mauvaise humeur au mécontentement, du mécontentement à la mélancolie, de la mélancolie aux idées lugubres, des idées lugubres à la misanthropie ; les pieds sur mes chenets, mes rideaux bien fermés, et ma tête entre les deux mains, j'allais passer à la licantropie farouche : on frappe, qui vois-je entrer ? mon ami Wagstaff accompagné de l'autre ami que je regardais comme le chef du complot dont j'étais victime. Les voilà (cruels hommes) qui détruisent d'un souffle tout l'édifice de ma mauvaise humeur ! Un bâtiment si bien construit ! Toutes ces généralisations que j'avais opérées avec tant de peine, les voilà réduites au néant. Ils ne me laissèrent pas l'ombre d'un doute. L'un et l'autre s'étaient employés activement en ma faveur. Adieu mauvaise humeur bien

aimée, si favorable à la santé, amante de la solitude, flatteuse et caressante, mère de l'imagination! Il fallut sourire et prendre le monde comme il est. Mes amis s'aperçurent de mon embarras, je le crois du moins; mais j'ai de l'orgueil et je me gardai bien de leur avouer ma secrète faiblesse. Quand ils furent partis, je pris la plume et je consacrai au panégyrique de la mauvaise humeur les momens que je ne pouvais plus donner à cet agréable délassement.

(*Frazer's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Astronomie.

Histoire de la marche des comètes et en particulier de celle de Halley. — L'étude des comètes a long-tems offert des difficultés insurmontables. Comment suivre la marche de ces corps, qui pénètrent à l'improviste dans notre système, suivent d'abord une ligne presque droite, puis arrivés à une certaine distance du soleil, s'astreignent à décrire une courbe comme les planètes, pour reprendre enfin leur marche indépendante? La science, privée de moyens d'observation directs et positifs, dut procéder par conjectures et par analogie. Newton imposa à ce mode d'investigation des règles que l'expérience a consacrées. Ses *Principes* parurent. La théorie des comètes frappa vivement Halley, contemporain et ami du grand homme. Il fit de cet ouvrage le sujet de ses continuelles méditations; il examina avec le plus grand soin celle qui parut en 1682, et se mit ensuite à observer toutes les circonstances qui avaient accompagné la marche des comètes connues jusqu'alors, afin de voir si quelques-unes d'entre elles auraient procédé identiquement.

Antérieurement à l'année 1700, on avait constaté l'apparition de 425 comètes; mais ces phénomènes n'avaient

donné lieu à aucune observation scientifique digne d'être prise en considération. Halley trouva cependant qu'on avait fait des remarques assez précises sur 24 comètes pour permettre d'en suivre la trace. Il étudia ces données avec une attention scrupuleuse, et trouva le point précis où chacun de ces corps avait pénétré dans le plan de l'orbite de la terre, ainsi que l'angle que la direction de leur mouvement formait avec ce plan. Il calcula ensuite la distance la plus rapprochée à laquelle chacun d'eux s'était trouvé du soleil, et la position exacte qu'il occupait alors. En établissant ses comparaisons, Halley reconnut d'abord que la comète qui avait paru en 1662 suivait à peu près la même voie que celle qui avait paru en 1532. Supposant donc que l'apparition de 1662 n'était que le retour de la comète de 1532, il en conclut que sa période était de 129 ans, et conjectura que son retour aurait lieu en 1790. L'événement démentit sa prévision, et cette théorie fut abandonnée. Halley fut plus heureux dans sa seconde conjecture : il trouva que les comètes survenues en 1531 et en 1607 avaient suivi une marche presque identique, et que cette marche n'était autre que celle de la comète qu'il avait observée lui-même en 1682. Il soupçonna alors que les apparitions arrivées à ces trois époques avaient été produites par les retours successifs du même corps, et qu'en conséquence la durée de sa révolution devait être d'environ 75 ans et demi.

Le monde savant était alors tellement peu disposé à recevoir une découverte de cette importance, que Halley ne hasarda d'abord son opinion que sous une forme conjecturale. Cependant, à force de compulser ses documens, il découvrit trois autres comètes, qui, pour les rapports de tems, coïncidaient parfaitement avec la comète de 1682 ; c'étaient celles de 1305, de 1380 et de 1457.

Enhardi par ces nouveaux résultats, Halley publia enfin sa découverte, découverte basée à la fois sur des faits et sur des calculs incontestables.

La comète à laquelle Halley avait attaché ses observations reçut le nom de cet ingénieux observateur. Elle fixe aujourd'hui l'intérêt presque général de la science, parce qu'elle réunit tous les phénomènes physiques que présentent répartis les autres corps de la même nature. Aussi les astronomes se sont-ils attachés à chercher dans les tems les plus reculés la trace de ses apparitions. En calculant le nombre d'années fixé par Halley, la première apparition connue de sa comète eut lieu l'année de la naissance de Mithridate, 130 ans avant la naissance de J. C. Elle dura 24 jours. Sa lumière, disent les écrivains contemporains, effaçait celle du soleil, et couvrait la quatrième partie du firmament. En 323, il parut une comète dans le signe de la Vierge. Selon les historiens du Bas-Empire, il en parut une autre en 399, c'est-à-dire 76 ans après. C'est juste l'intervalle de la période attribuée à la comète de Halley.

L'espace de tems compris entre la naissance de Mithridate et l'année 323 est de 453 ans, ce qui donne six périodes de 75 ans et demi. De l'une à l'autre de ces époques, la comète dut avoir cinq retours qui ne furent point observés; du moins l'histoire n'en parle pas. L'apparition de l'année 399 fut accompagnée de circonstances extraordinaires. Le *Theatrum Cometarum* de Lubienietsky la décrit en ces termes : *cometa prodigiosæ magnitudinis, horribilis aspectu, comam ad terram usque demittere visus*. Après cette comète si effrayante, la première qui cadre avec notre époque est celle qui marqua la prise de Rome par Totila, en 550. Il s'était écoulé un intervalle de 151 ans, c'est-à-dire deux périodes de 75 ans et demi.

Il devait donc y avoir eu un retour non observé. L'apparition qui vient ensuite dans les délais fixés arrive au bout de 380 ans, c'est-à-dire en l'an 930; encore cinq retours non observés dans cet intervalle. La comète apparaît de nouveau en 1005, c'est-à-dire au bout d'une seule période de 75 ans. Elle revient ensuite trois fois consécutives sans être observée, et ne fixe plus l'attention du monde qu'en 1230.

Il convient de rappeler au lecteur que le seul point d'identité qui existe entre ces différentes apparitions ne consiste que dans la coïncidence des époques. On sent que jusque-là il ne faut embrasser qu'avec réserve une théorie fondée sur des élémens aussi vagues; mais nous approchons insensiblement d'une époque où des preuves plus fortes vont la corroborer.

En l'année 1305, l'histoire fait mention d'une comète remarquable : *cometa horrendæ magnitudinis visus est circa ferias paschales, quem secuta est pestilentia maxima.* Cette triste coïncidence de la peste avec l'apparition de la comète ne contribua pas peu sans doute à fixer l'attention sur celle-ci. Une autre apparition eut encore lieu en 1380; elle ne fut accompagnée d'aucune circonstance extraordinaire; mais elle cadre parfaitement avec les calculs de Halley.

Nous arrivons à la première apparition où l'on ait fait des observations suffisantes pour permettre aux savans de suivre la marche de la comète. C'est donc aussi la première dont on puisse constater l'identité avec celle de Halley. Dans l'année 1456, on vit paraître une comète d'une grandeur extraordinaire. Elle était accompagnée d'une queue qui couvrait 60 degrés (un tiers du firmament). Elle resta visible pendant tout le mois de juin, et fut considérée comme un signe de la rapidité

des conquêtes des Turcs, qui venaient de s'emparer de Constantinople et qui menaçaient toute la chrétienté. Les esprits se trouvaient encore sous l'influence des préjugés, et le pape Calixte II enveloppa dans une même excommunication et la comète et les Turcs, ce qui n'arrêta la marche ni de l'une ni des autres.

Les descriptions ampoulées que les écrivains du tems ont laissées de la queue de cette comète ont engagé les astronomes à examiner quelles avaient été les circonstances qui avaient accompagné son passage. En examinant les mouvemens de la comète de 1456, on a vu que, eu égard à sa position relative au soleil et à la terre, elle réunissait tous les avantages nécessaires pour paraître avec le plus d'éclat possible. Le retour suivant eut lieu en 1531. Pierre Appian, qui le premier avait posé en fait que la queue des comètes se trouvait toujours dans une direction opposée au soleil, chercha à prouver la réalité de son assertion. Il fit en conséquence des observations nombreuses qui, tout informes qu'elles devaient être, ont cependant été très-utiles à Halley.

En 1607 eut lieu un nouveau retour. Celui-ci fut observé par le célèbre Kepler. Cet astronome l'aperçut le premier dans la soirée du 26 septembre. La comète avait l'apparence d'une étoile de première grandeur. La queue n'en était que fort peu apparente, mais avant trois heures du matin elle était devenue parfaitement visible, et avait pris une étendue considérable. Ainsi que nous l'avons dit, l'apparition qui se présente ensuite, et qui est celle de l'année 1682, fut observée par Halley. Le monde savant s'était préparé à examiner l'astre voyageur avec un soin inconnu jusqu'alors. Il fut étudié à Paris par Lahire, Picard et D. Cassini; à Dantzick par Hevelius, à

Padoue par Montonari, et en Angleterre par Halley et Flamstead.

Le retour de la comète de Halley, en 1835, permettra sans doute de faire faire à la science un pas important dans l'étude de ce genre de corps célestes. Le point principal qui devra fixer l'attention des savans sera la nature même de ces corps, qui jusqu'ici est demeurée hypothétique. Sont-ils lumineux par eux-mêmes, ou empruntent-ils au soleil l'éclat dont ils brillent? La solution de cette question fera connaître si, comme le prétendent plusieurs astronomes, les comètes perdent progressivement de leur éclat à tel point qu'on puisse calculer après quel nombre de retours elles doivent cesser d'être visibles. Dans les différentes apparitions de la comète de Halley, postérieures à l'année 1456, il est certain qu'elle a progressivement diminué de grandeur et d'éclat. Tandis qu'en 1456 elle occupait les deux tiers du firmament et répandait la terreur dans toute l'Europe, elle n'avait plus, en 1607, que l'aspect d'une étoile de première grandeur. Sa queue était si peu considérable que Kepler put à peine en constater l'existence. En 1682, elle n'excita guère d'attention que parmi les savans; Lalande, en supposant que cette décroissance continuât à s'opérer dans la même proportion, craignait qu'au prochain retour, en 1759, la comète fût tout-à-fait invisible. Ce malheur si redouté n'eut pas lieu. Bien que l'apparition de la comète de 1759 fût moins brillante que plusieurs autres, elle dissipa les craintes qu'on avait conçues sur son épuisement. On ne put l'examiner en Europe que très-imparfaitement, mais elle fut observée avec plus de bonheur à Pondichéry par le père Cœurdoux, et à l'Ile-Bourbon par Lacaille. Ils s'accordèrent à représenter sa

queue comme visible à l'œil nu, et variant en longueur de 10 jusqu'à 47 degrés.

On ne saurait préciser le jour où la comète de 1835 deviendra visible. Une foule de causes pourraient rendre la solution de ce problème illusoire; mais on peut regarder les faits suivans comme à peu près certains. La comète deviendra visible pour toute l'Europe vers la fin du mois d'août ou les premiers jours de septembre, c'est-à-dire deux mois environ avant qu'elle arrive au point de son passage le plus rapproché du soleil. On la distinguera à l'œil nu, comme une étoile de première grandeur, mais plus pâle que les planètes, et entourée de nébulosités. Dans la nuit du 3 octobre, vers minuit, elle apparaîtra à l'est, à une élévation de 30 degrés environ, un peu au-dessus d'une ligne tirée de *Castor* à la *Grande-Ourse*. Entre minuit et le lever du soleil, elle s'élèvera dans le firmament, et au moment du lever du soleil elle traversera le méridien près le zénith de Londres. Dans la nuit du 7, la comète s'approchera de la Grande-Ourse, et passera directement à travers les sept étoiles de cette constellation. Dans notre latitude, la Grande-Ourse ne se couche jamais; on pourra donc observer la comète à toute heure de la nuit. Mais les momens les plus favorables seront : 1° l'instant de la nuit du 7 qui précédera le lever du soleil; 2° la nuit du 9, après le crépuscule, lorsqu'elle passera du nord-ouest au nord-est, à une hauteur de 30 degrés; 3° enfin, la nuit du 11, après le crépuscule, lorsqu'elle approchera de la constellation de la *Couronne*, dans une direction légèrement inclinée vers le nord-ouest, à une hauteur de 30 degrés.

Vers la fin de novembre, la comète se plongera dans les rayons du soleil, où elle disparaîtra, pour n'en sor-

tir du côté opposé qu'à la fin de décembre. A son départ du soleil, il est peu probable qu'elle redevienne visible, ou du moins ce ne sera que pour un tems fort court. Ajoutons, pour rassurer ceux qui redoutent les grandes perturbations qu'elle peut amener, que dans sa moindre distance de la terre, elle s'en trouvera à 8 millions de lieues de 25 au degré.

Sciences Naturelles.

Lac de poix de la Trinité. — La partie de l'île où l'on trouve cette formation est à environ vingt-quatre milles du port d'Espagne, dans un endroit appelé la pointe de Breea ; elle n'y occupe pas moins de quinze cents acres de terre. On ne peut faire un pas sans mettre le pied sur des morceaux de cette substance. Dans quelques endroits, la route repose entièrement sur la poix ; dans d'autres, elle se dirige entre de larges fragmens de cette substance, qui s'élèvent de plusieurs pieds au-dessus du sol. Dans toute l'étendue que nous venons d'indiquer, le terrain n'est couvert que d'une couche assez superficielle de terre végétale ; ce que l'on aurait peine à croire en voyant l'activité de la végétation qui s'élève au-dessus.

Cette couche ne présente pas une masse continue de poix, mais elle se compose d'une série de blocs brisés et irréguliers, séparés par des espaces où l'on ne trouve que de la terre. Après avoir marché en montant doucement du bord de la mer pendant environ un mille et quart sur ce terrain, on arrive à un bassin élevé, que l'on appelle le *lac de poix*. C'est une masse considérable de poix, qui a la forme d'un lac, et qui est entourée de bois de toutes parts. La longueur de ce lac est d'environ un demi-mille,

et sa largeur la plus grande d'un demi-stade. On observe à sa surface, et surtout dans les crevasses profondes, de nombreux amas d'eau, dans lesquels vivent de petits poissons et quelques grenouilles. Cette masse de poix paraît avoir une grande profondeur sur quelques points, si l'on en juge par les fissures et les crevasses. Elle est assez ferme pour supporter le poids des personnes qui se promènent à sa surface. Cependant la chaleur du soleil l'amollit quelquefois assez pour qu'elle cède sous le poids des promeneurs, qui alors sont engloutis dans l'ouverture creusée par leur propre pesanteur. La végétation est abondante et vigoureuse sur les bords du lac, et les ananas qui mûrissent sur ce terrain y ont un goût délicieux. Il y a aussi un certain nombre de plantes qui croissent dans la poix elle-même, et sans atome de terre végétale. On assure même qu'elles sont aujourd'hui plus nombreuses et plus touffues qu'autrefois.

Cette poix est compacte, noire, solide, offrant à la brisure une surface lisse et pouvant être facilement rayée avec un couteau. Elle émet une odeur nauséabonde, particulière, semblable à celle du goudron de charbon de terre (*coal-tar*). Elle se précipite rapidement au fond de l'eau salée et laisse une marque d'un brun foncé sur le papier. A environ 310° Fahrenheit, elle fuse imparfaitement en une masse molle, ressemblant plutôt, sous ce rapport, au charbon de terre qu'à la poix, car elle ne coule pas en une masse fluide. Soumise à l'action de l'alcool, des alcalis et de l'acide nitrique, elle n'en éprouve aucun effet. Elle diffère donc de la poix par sa composition chimique, et elle ne peut être employée aux mêmes usages. On s'en sert, à la Trinité pour amender et réparer les routes, et pour cimenter et lier les pierres au-dessous de l'eau. On l'a aussi employée pour en retirer

du gaz. Il y a quelques années, lorsque les spéculateurs croyaient découvrir des trésors sur tous les points du globe, on voulut aussi exploiter le lac de poix, mais cette idée fut bientôt abandonnée.

Philologie.

Origine, révolution et progrès de la langue anglaise. — Par quelles variations, par quelles dégradations successives, l'erse, le gaëlique, le celte, les langues danoises, saxonnes, se sont-elles modifiées, confondues, et comment de leur altération, de leur modification et de leur fusion à divers degrés avec la langue romane dépravée, est résulté le langage actuel de la Grande-Bretagne? problème difficile à résoudre, devant lequel plusieurs linguistes ont déjà échoué, et que nous sommes loin encore d'être parvenus à expliquer. Cherchons cependant à nous mettre sur la voie; cette étude n'est pas sans intérêt. Le procédé de la formation d'une langue, de son altération, est presque chimique. Ce sont des élémens modifiés les uns par les autres; c'est par fusion, par juxta-position, souvent par alluvion, que les langues procèdent; aussi, dans les langues les plus nouvelles retrouve-t-on toujours de très-anciens débris. *Royal,* adjectif anglais, est de souche normande; *the royal banner. Regal*, autre adjectif anglais, est de souche normande : *A regal state*, tandis que *kingly*, autre adjectif qui exprime la même idée, est de souche teutonique. Mais procédons avec méthode dans cette investigation philologique.

On considère ordinairement l'anglo-saxon comme étant l'ancien anglais, l'anglais primitif. Aux yeux de quelques savans glossographes l'anglais moderne est la langue cor-

rompue, l'anglo-saxon est la langue pure ; d'autres au contraire attribuent l'origine de notre idiome actuel aux Teutons et aux Danois. Il est très-difficile aujourd'hui d'apprécier la manière dont le danois et le saxon ont exercé leur influence en Angleterre : comme c'étaient des dialectes de la même langue, il est impossible d'assigner un caractère, une nuance propre à chaque diverse influence. La grande souche à laquelle appartiennent toutes ces langues du nord, souche teutonique hindo-germanique, se rapporte évidemment, et comme le prouvent les recherches des savans modernes, à une migration antique des castes hindoustaniques qui se sont répandues dans l'hémisphère septentrional ; à cause de cette commune origine, les résultats individuels de ces langues resteront donc toujours confondus.

Le séjour des Romains dans la Grande-Bretagne influa moins qu'on ne pense sur les vaincus, parce qu'il n'y avait pas parité de civilisation ; point de fusion entre les peuples. Tout au plus quelques expressions restèrent-elles ; quant à la plupart des mots latins qui existent aujourd'hui dans la langue anglaise, c'est à une époque plus récente qu'il faut en attribuer l'introduction, alors que le latin devint la langue générale de l'Europe. En 449, quarante ans après que les Romains eurent quitté la Grande-Bretagne, Vortigern, roi de la partie méridionale de l'île, invita les Saxons du nord-ouest de la Germanie (Saxe-Inférieure) à s'allier avec les Bretons, pour s'opposer aux Pictes et aux Calédoniens qui, depuis le départ des Romains, ne cessaient de ravager ses états. Ces Saxons repoussèrent les Pictes au-delà du nord de la Bretagne, puis de nouveaux Saxons, accompagnés de Jutes, de Danois et de quelques Angles (de Slewick), vinrent se joindre aux premiers. Insensiblement ces nouveau-venus

se multiplièrent, prirent de la consistance, et devinrent des peuples dont la langue, amalgamée avec les anciens idiomes du pays, ou les altéra, ou en fit disparaître l'usage.

Les Danois se fixèrent au nord de la Tamise, et l'on y parla ce que l'on appelait le pur danois; les Saxons s'établirent au midi de ce fleuve, et l'on y parla le pur saxon. Après l'union des sept royaumes, qui eut lieu en 828, le saxon prévalut dans toute l'Angleterre, parce que les rois qui dominèrent furent tous Saxons; il résulta de cette domination que le pur danois, qui était le véritable anglais pour les peuples du nord de la Tamise, fut insensiblement banni du langage ordinaire. D'autres Danois qui vinrent par la suite s'établir en Angleterre y apportèrent leur langue, qui n'était plus l'ancien danois ou anglais, mais un danois moderne, mêlé du langage de plusieurs nations voisines du Danemarck. Ce danois moderne s'établit principalement dans le Northumberland, dans la Mercie et dans l'Estanglie, dont les Danois s'étaient emparés en 1016 sous la conduite de Canut-le-Grand. Quoique par complaisance pour les Anglais, ce prince (mort en 1036) eût publié ses lois en saxon, le danois se maintint toujours chez les peuples du nord. Et comme c'était aussi la langue de la cour, pendant le règne de Canut et de ses deux fils, elle devint nécessaire aux West-Saxons, qui en introduisirent plusieurs mots et diverses expressions dans leur propre langue. Mais lorsque Edouard-le-Confesseur monta sur le trône (en 1042), le saxon redevint le langage de la cour. Ainsi les habitans du nord se trouvèrent forcés de l'apprendre, à peu près comme les Gascons en France étaient obligés, il n'y a pas encore deux cents ans, d'apprendre le français. Sous le règne d'Edouard (de 1042 à 1064), la langue normande

ou française commença aussi à s'introduire en Angleterre. Comme Edouard était fils d'une mère normande, Emma, et qu'il avait fait un long séjour en Normandie, il aimait à parler normand; d'ailleurs, le grand nombre de Normands qu'il attira en Angleterre et auxquels il donna des places contribua beaucoup à introduire et à répandre l'usage de cette langue, qui se maintint jusque vers la fin du treizième siècle.

Dès que Guillaume, duc de Normandie, qu'Edouard avait nommé son successeur à la couronne, eut fait la conquète d'Angleterre (en 1066), et qu'il fut en possession du trône, il résolut de rendre nationale sa propre langue dans ses nouveaux états; non seulement il fit rédiger les lois en normand-français, mais il établit dans tous les bourgs des écoles pour l'enseigner, et obligea les pères, sous de fortes peines, à y envoyer leurs enfans. Quelques historiens prétendent cependant que ce prince, malgré toutes ses exigences, ne réussit pas comme il l'espérait. « Les Normands qu'il avait amenés avec lui étaient, disent-ils, en bien petit nombre, en comparaison du reste de la nation. Plusieurs de ces Normands apprirent même l'anglais, loin de forcer les Anglais à apprendre le normand. » Quoi qu'il en soit, le *normand-français* devint la langue de la cour, mais n'éteignit pas plus le dialecte *anglo-saxon-danois-teutonique*, le parler populaire, que le *latin* ne l'avait éteint six siècles auparavant. Seulement comme il y avait moins de distance des Normands aux Anglais, qu'il n'y en avait eu des Romains aux Anglais, la fusion des deux civilisations s'opéra à un plus haut degré, et par conséquent celle des deux langues.

Après Édouard III, la langue normande ayant cessé d'être protégée, l'ancien fleuve de la langue anglaise roula de nouveau dans son lit; du moment où la monar-

chie commença à vivre d'une vie, sinon paisible, au moins tendant à la paix, on vit la langue se développer sans trouble jusqu'au règne d'Élisabeth, où la civilisation fit son explosion commerciale et industrielle et poussa sa sève dans toutes les directions. L'aurore de la langue anglaise, telle qu'elle existe maintenant, ne commence à poindre qu'au quatorzième siècle, dans les écrits de John Gower, qui passe pour le père de la poésie anglaise, c'est-à-dire pour le plus ancien auteur qui ait écrit en vers. Geoffrey Chaucer, plus connu que Gower, écrivit peu de tems après lui, quoique son contemporain; aussi son langage diffère peu de celui de Gower. Le fameux voyageur John Mandeville ou Maudeville, qui écrivait dans le même siècle que Chaucer, fournit un des premiers modèles de prose anglaise. Il introduisit quelques latinismes dans son livre, ce qui excita la curiosité, et le fit regarder comme un des créateurs de la langue anglaise. En remontant jusqu'à Henri VI (de 1422 à 1461), la langue anglaise diffère un peu de ce qu'elle fut sous Henri VIII (de 1509 à 1557). Les manuscrits, qui datent du règne de Henri VI, sont écrits avec beaucoup de force et de précision. Les ouvrages de Fortescue, qui florissait sous les règnes de Henri VI et d'Édouard IV, son successeur (de 1461 à 1483), peuvent être lus maintenant par toutes sortes de lecteurs. Ils ont été composés peu après 1471. Au tems de Thomas Morus, la langue était presque formée; Skelton, poète lauréat de Henri VIII, écrivait dans le même tems. Le comte de Surry est l'auteur le plus pur et le plus célèbre de ce règne, et Barclay, qui florissait vers le milieu du seizième siècle, ainsi que le docteur Wilson, n'ont laissé dans leurs écrits que quelques légères traces de l'ancien langage.

Sous le règne brillant d'Élisabeth (de 1559 à 1603),

la langue anglaise acquiert tant d'abondance, de force et de mélodie, qu'une postérité éloignée jugera peut-être que les écrivains actuels n'ont jamais éclipsé les écrivains de ce tems, car ils ont perdu en force ce qu'ils ont gagné en élégance. La *Défense de la Poésie*, par Sidney, passe pour un excellent modèle de prose anglaise. Le *Gouvernement ecclésiastique* de Hooker, et d'autres grands ouvrages de ce tems, sont admirés et lus toujours avec un nouveau plaisir. La traduction de la *Bible* est un bel échantillon de la magnifique prose du règne suivant. Les écrivains postérieurs se rapprochent tellement de notre tems, que leurs écrits n'offrent presque plus de nuances dans la perfection de la langue.

Aujourd'hui toutes les langues de l'Europe tendent à se confondre; elles rayonnent pour ainsi dire, et se pénètrent l'une l'autre dans tous les sens. On chercherait en vain un idiome vivant qui ait résisté à toutes les variations, à toutes les révolutions du tems, qui se soit maintenu dans toute sa simplicité native sans se laisser entamer par l'usurpation des langues étrangères. Les expressions politiques et parlementaires, qui appartiennent à la constitution britannique, sont déjà entrées dans le domaine des mœurs et du dictionnaire de la France; nous avons emprunté à cette contrée la plupart des expressions symboliques d'une sociabilité élégante. La langue italienne cherche maintenant à se modeler sur le type des langues germaniques, à devenir comme elles profonde et ardente dans son énergie. Ainsi vont, se défigurant peu à peu, et s'altérant par leur mélange, toutes les subdivisions du langage européen. Les deux souches de tous nos idiomes, la souche teutonique et la souche grecque ou latine, au lieu de rester distinctes, commencent à se mêler.

Biographie.

Mort du révérend Caleb Colton (1). — En décembre 1834 se trouvait dans une auberge chétive de Fontainebleau un homme usé par la vie et les passions; un homme dont le front n'était pas empreint de mélancolie et d'expérience, mais sillonné par l'angoisse, l'inquiétude et le

(1) Note de l'Éd. Voici quelques lignes qui compléteront la notice biographique qu'on va lire : Caleb Colton naquit en 1780, et fut tour-à-tour desservant de Tiverton et de Kew. Quoique dans l'exercice de ses fonctions il jouît d'un fort honnête revenu, sa prodigalité et ses désordres le réduisaient toujours à un état voisin de la misère. C'est dans un grenier appartenant à un pauvre marchand de Petersham qu'il écrivit *Lacon*, composition philosophique dans laquelle on trouve des passages dignes des plus grands génies de l'Angleterre. Cependant, malgré le succès et les profits que lui procura la publication de cet ouvrage, il fut vivement poursuivi par ses créanciers et obligé de se réfugier en Amérique. De là, il passa à Paris, où on le vit successivement joueur de profession, brocanteur de tableaux, marchand de vin, poète et correspondant du *Morning Chronicle*. Ce fut durant sa résidence en France qu'il composa un poème intitulé : *Napoléon*; un discours en vers sur l'*Ame*; des Remarques sur Byron et sur la tendance de ses ouvrages; enfin, un poème sur l'*Incendie de Moscou*. L'extérieur de Colton était imposant, ses sourcils étaient toujours froncés et ses yeux gris brillaient comme des escarboucles; on l'eût pris plutôt pour un vieux général d'armée que pour un ministre. Aussi lorsqu'on lui demandait s'il avait servi : « Non, répondait-il, mais je suis officier de l'église militante. » En chaire, il était parfois d'une éloquence entraînante. On cite surtout un discours sur la mort, qu'il prononça quelques instans après avoir assisté aux derniers momens de l'un de ses paroissiens. Mais, hélas! cette éloquence si chaleureuse, si pathétique, qui fit tant d'impression sur son auditoire, n'avait laissé aucune trace dans l'esprit du prédicateur, deux heures après, Colton était avec ses amis occupé dans une taverne à sabler quelques bouteilles de Porto.

vice. Il n'avait pas encore atteint la moitié de la carrière que Dieu nous assigne ordinairement. Plusieurs de ses compatriotes étaient venus le visiter dans la journée, et quoiqu'il fût en haillons, quoique les traces d'une vie mal passée rendissent son aspect révoltant et sa conversation souvent ignoble, ils l'avaient traité avec déférence et intérêt, sinon avec estime. Quant à lui, il avait été calme; il avait parlé tour à tour de ses anciens travaux littéraires, de la réputation qu'il avait acquise, des pertes et des gains que l'on pouvait faire au jeu, et de la politique anglaise; il lui restait quelques vestiges de l'homme du monde et du savant. La soirée s'écoula paisible, et ses amis se retirèrent avec la persuasion que la maladie dont il était attaqué céderait bientôt à la salutaire influence d'une retraite champêtre.

Il s'enferma dans sa chambre sur les neuf heures, écrivit pendant quelque tems, ne se coucha pas : à quatre heures du matin on entendit la détonnation d'un pistolet; on entra : on trouva dans cette chambre, nue et misérable, un cadavre baigné de sang, quelques paquets de cartes, un livre sur la table de nuit, et, sur une autre table, des vers tracés par l'auteur peu de minutes avant sa mort.

Cet homme était un savant distingué, un des écrivains les plus remarquables de l'Angleterre. Pour obscurcir la renommée du révérend Caleb Colton, il a fallu tous les vices dont son ame et sa vie furent souillées. L'apparition de l'ouvrage intitulé *Lacon* produisit dans le public lettré presque autant de sensation que les plus belles œuvres de Walter-Scott et de Coleridge; c'était une force d'argumentation, une pureté classique de style qui promettait à l'Angleterre une gloire nouvelle. Comment cette intelligence, dont la compréhension et l'universalité étaient incontestables, a-t-elle souillé ses ailes et arrêté

son essor? dans quelle fange s'est-elle traînée? A une jeunesse brillante succèda un âge mûr déplorable, et Colton a pu dire, comme ce personnage de Shakspeare : « Ma vie fut trop longue, mes feuilles sont jaunies, ma sève est desséchée. Ah ! je ne dois plus compter sur vous, honneur, amitié, respect; sur vous qui servez d'escorte naturelle à l'homme dans sa décadence. Je n'entends autour de moi que malédiction et anathème, haines qui ne tonnent pas contre moi, mais qui murmurent et qui grondent. »

Élevé au collége d'Éton, il obtint une place à l'université de Cambridge, et sa promotion ecclésiastique fut rapide. La fortune qui le favorisait toujours semblait le lasser : il prit soin de renverser sa prospérité de sa propre main, et il lui fallut quelque peine pour y réussir. Vicaire de l'église de Tiverton, il mystifia ses paroissiens en les effrayant de je ne sais quelle fantasmagorie puérile qui fit beaucoup de bruit en Angleterre sous le nom du *fantôme de Tiverton*. Un crâne de mort apparaissait à une fenêtre gothique, et les paysans fuyaient épouvantés. Le lendemain Colton prêchait avec beaucoup d'éloquence, et faisait servir le fantôme à ses desseins personnels. Cette jonglerie trompa la crédulité des dévots : quelques mois après, Colton se plut lui-même à découvrir la mystification qu'il avait dirigée.

Bientôt mêlé à des intrigues de taverne, visiteur assidu des maisons de jeu, il vit son crédit s'ébranler et ses amis le quitter. Tous les soirs il paraissait dans les enfers de la rue Saint-James, jouait très-gros jeu, jurait et buvait comme un templier, et renonçait à l'espèce de considération dont l'état ecclésiastique doit s'environner. Le succès de *Lacon* releva un peu sa fortune, mais bientôt elle se trouva compromise par de nouveaux excès : il

partit pour l'Amérique où il resta peu de tems. Sa pauvreté et son défaut de principes lui enseignèrent quelques-unes de ces ruses déshonorantes à l'aide desquelles on parvient à extorquer de l'argent aux hommes crédules, et dont plusieurs commerçans américains furent victimes. Lorsque les dupes lui manquèrent dans ce pays moral, il se dirigea vers Paris, et devint chevalier d'industrie dans cette grande ville qui peut passer pour la métropole de cette classe d'hommes; la rouge et la noire furent sa grande ressource. On reconnut en lui le joueur le plus effréné de la capitale française : honneur qui parut le satisfaire. Tantôt vous rencontriez ce grand Anglais maigre, les coudes troués, le chapeau défoncé, sous les arcades de la rue de Rivoli, ou sous les massifs d'arbres des Tuileries : il avait perdu. Tantôt il volait en tilbury, de la place de la Révolution à la porte Maillot : il avait gagné. Un jour, il emporta 96,000 fr. de Frascati. Un foulard serré autour de sa ceinture renfermait ordinairement toute sa fortune, souvent rien! quelquefois trente billets de mille francs. Dans ses momens de triomphe, il entrait au *Café de Paris,* et étalant sur une table les fruits d'un gain qu'il regardait comme les résultats de son adresse, et non comme les cadeaux de la fortune, il expliquait à qui voulait l'écouter le système chimérique sur lequel il avait fondé ses espérances.

En effet, dans plusieurs occasions, il gagna des sommes considérables; et sa présence faisait toujours sensation dans les maisons de jeu qu'il fréquentait. Souvent réduit aux dernières extrémités, il avait recours à ses vieilles friponneries ou du moins à des expédiens ignobles. Un nommé Hamilton, écossais et qui prête à la petite semaine, lui servait de coadjuteur. Dès qu'un personnage anglais de quelque importance arrivait à Paris, Hamilton en donnait avis au révérend Caleb Colton, qui écrivait

aussitôt une lettre apologétique et pathétique, adressée à celui que l'on voulait duper. Hamilton, vêtu de l'habit noir et porteur d'un exemplaire de *Lacon* (ouvrage déjà célèbre), se présentait chez le voyageur, lui faisait une description infiniment touchante de la situation dans laquelle se trouvait le révérend Caleb Colton, de son isolement sur une terre étrangère, de sa pauvreté, de ses vertus, de ses souffrances, de ses travaux littéraires. On ne pouvait s'empêcher de s'attendrir, et l'on remettait au bon Hamilton quelques livres sterling qu'il allait ensuite partager avec le révérend escroc qui l'envoyait. Le duc de Bridgewater et le duc de Northumberland furent mystifiés de cette manière. Colton réalisait ainsi de deux à trois cents livres sterling par an. Rue de Chartres, en face du Vaudeville, à un troisième étage, vivait cet homme d'esprit et de talent, cet ange déchu, qui, tout brûlé pour ainsi dire des passions ignobles et basses qui avaient flétri sa vie, payait si cher le prix de son immoralité. Quelques vers latins d'une rare élégance furent le seul travail littéraire auquel il se livra pendant son séjour à Paris.

Quand cette coupe amère ne lui offrit plus que la dernière lie du poison qui l'avait enivré, quand l'*Auteur de Lacon* (il signait toujours ainsi) se trouva en face du mépris, de la misère, de la vieillesse, de la maladie, il partit pour Fontainebleau et mit fin à son existence. Les vers remarquables qu'il laissa auprès de son lit de mort n'offrent pas une seule trace de remords ou de repentir. Il se plaint du doute dans lequel il vit, de l'incertitude qui ballotte et qui déchire son ame, des ténèbres profondes qui couvrent aux yeux de l'homme le mystère de la vie et de la mort. L'orgueil, cette inspiration de tous les suicides, respire encore dans le dernier cri d'angoisse sorti du cœur de Caleb Colton.

Statistique.

De l'intempérance et des Sociétés de tempérance en Angleterre. — Depuis que les Sociétés de tempérance semblent prendre racine parmi nous, le nombre des marchands de vins et de liqueurs augmente chaque jour. Jamais ces industriels ne s'étaient montrés plus intelligens, plus habiles, plus actifs à profiter des ressources de l'annonce et de la publicité. Depuis deux ans que les sociétés de tempérance ont commencé à se former, pas un journal, pas une revue, pas un magasin, dont les colonnes ne soient encombrées de prix courans, d'adresses de nouveaux débitans, d'offres au rabais de vins de France, du Cap ou de Portugal. Et chose singulière, le même *Magazine* dans lequel vous avez lu un éloquent plaidoyer en faveur de la tempérance vous indique complaisamment, sur sa couverture, une longue série de noms et d'adresses de débitans de ces boissons perfides contre lesquelles il est aujourd'hui de bon ton de protester. Conciliez toutes ces anomalies, philosophes et moralistes qui prétendez imprimer à la société un mouvement uniforme et continu, comme si elle ne se composait que de pignons et d'engrenages.

Connaissez-vous Hogarth, ce spirituel caricaturiste du dix-huitième siècle, qui, dans une série de tableaux, a si bien fait ressortir les défauts et les travers de son époque. Assurément, cet habile moraliste a fait plus en faveur de la sobriété que tous les éloquens discours prononcés dans nos *meetings* de tempérance. Son tableau populaire du *Gin Lane,* où il a su si habilement grouper et d'une manière si frappante les divers effets de cette boisson homicide, a eu une plus grande influence sur les

classes inférieures que tous les actes du parlement, que toutes les motions de Francis Place et de lord Cholmondeley. Sans doute les moralistes ne partageront pas mon opinion et ne voudront pas accorder à la peinture une telle prérogative. Pour moi qui ai sous les yeux cet admirable tableau, je ne puis m'empêcher de lui reconnaître cette grande influence. Voyez sur le premier plan cet homme au corps livide réduit à l'état de squelette, par suite de l'usage immodéré du gin. Ces maisons qui brûlent ou qui s'écroulent, ces suicides, cette femme qui va vendre les derniers ustensiles de son ménage pour se procurer quelques gouttes de cette liqueur maudite, tous ces déplorables événemens sont l'effet du gin. Voyez toutes ces figures cadavéreuses sur lesquelles est peinte l'idiotisme ou la rage, vous me direz après si cette page n'est pas plus éloquente que tous les discours boursouflés de vos missonnaires de tempérance.

Mais ne nous arrêtons pas à la superficie, pénétrons plus avant et examinons quel a été le mouvement, quelles ont été les propensions du peuple pour l'usage de la boisson. En 1736, M. Place évalua qu'il y avait à Londres 7,044 boutiques où l'on vendait des liqueurs spiritueuses; mais ce recensement ne comprenait que les quartiers d'Holborn, de Westminster, de la Tour et Finsbury. Dix ans après, une enquête faite par ordre du parlement constata qu'il y avait dans la métropole, à l'exception de la Cité et du bourg de Southwarck, 12,000 marchands de gin. A peu près à la même époque, l'évêque de Salisbury prétendait qu'on avait accordé 7,044 licences pour la vente des spiritueux et 3,007 pour la vente de la bière; il a même eu le soin de nous conserver l'inscription qui se trouvait sur la plupart de ces boutiques : *On peut ici s'enivrer pour un sou, se soûler à*

mort pour deux, et l'on a de la paille fraîche pour rien. D'après une autorité non moins authentique que celle que nous venons de citer, d'après le tableau officiel de la population de Londres, en 1831, nous trouvons qu'à cette époque il n'y avait plus que 5,000 débitans de gin. Si l'on tient compte de l'accroissement considérable de la Grande-Bretagne durant ces cinquante dernières années, on ne peut s'empêcher de reconnaître que cette diminution dans le nombre des débitans est un indice assez sûr des progrès qu'a faits la tempérance chez les classes inférieures. Cependant, ce n'est pas encore là une preuve assez suffisante, il faut connaître aussi quelle a été à ces deux époques la consommation des spiritueux. En 1742, l'Angleterre et le pays de Galles consommèrent 22,800,000 gallons de vins et de spiritueux, fabriqués dans le pays ou provenant de l'étranger. En 1833, cette consommation ne s'est élevée qu'à 26,770,000 gallons. Mais comme depuis 1742 la population de la Grande-Bretagne a doublé, si la progression de la consommation eût suivi ce rapport, elle aurait dû être au moins, en 1833, de 45,000,000 de gallons.

Considérés d'une manière absolue, ces résultats tendent à prouver que la population de la Grande-Bretagne a gagné en sobriété. Cette conclusion n'est pas rigoureusement exacte; car si la demande des spiritueux a diminué, elle s'est reportée sur d'autres objets, qui certes ne se consomment guère dans une société sobre. Ainsi, en 1722, la consommation du thé n'était que d'une once pour chaque habitant, aujourd'hui elle s'élève à deux livres 3/4; en 1760, chaque habitant de la Grande-Bretagne ne consommait que 3/4 d'once de café; tandis qu'il en a consommé une livre 1/2 en 1833. C'est donc à l'accroissement de la demande de ces nouveaux

articles qu'il faut plutôt attribuer l'abaissement de la consommation des spiritueux que nous venons d'indiquer ; car la même progression décroissante s'est fait remarquer dans l'usage de la bière. Ainsi, en 1720, alors que la population de l'Angleterre n'était que de 6 millions d'habitans, on consomma 6,090,000 barils de bière, tandis qu'en 1832, ses 14 millions d'habitans n'ont consommé que 8,200,000 barils. Ce serait une erreur de croire, comme cherchent à le répandre les sociétés de tempérance, que la sobriété a fait de grands progrès dans les classes inférieures. Les sociétés de tempérance n'ont encore que faiblement agi sur l'amélioration du peuple en Angleterre; et l'on peut en juger par la supputation que faisait, en février dernier, le *Temperance Herald*, qui ne portait qu'à 106,945 le nombre des affiliés dans les Trois-Royaumes. L'an dernier, à Inverness, on a constaté que chaque habitant de cette petite ville consommait par an pour 3 livres sterling 10 schellings (87 fr. 50 c.) de spiritueux, et à Londres le nombre de personnes ivres arrêtées sur la voie publique ne diminue pas sensiblement. En 1831, la police en a recueilli 31,353; en 1832, 32,636, et en 1833, 30,000 environ. Mais ces chiffres, quelque formidables qu'ils soient, ne doivent pas faire concevoir une trop mauvaise opinion de la population actuelle de Londres, car, en somme, ce n'est que quatre-vingt-une personnes ivres arrêtées par jour dans une ville où on ne compte pas moins de 1,700,000 habitans, parmi lesquels se trouvent plus de 200,000 soldats, marins et étrangers.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATORZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

